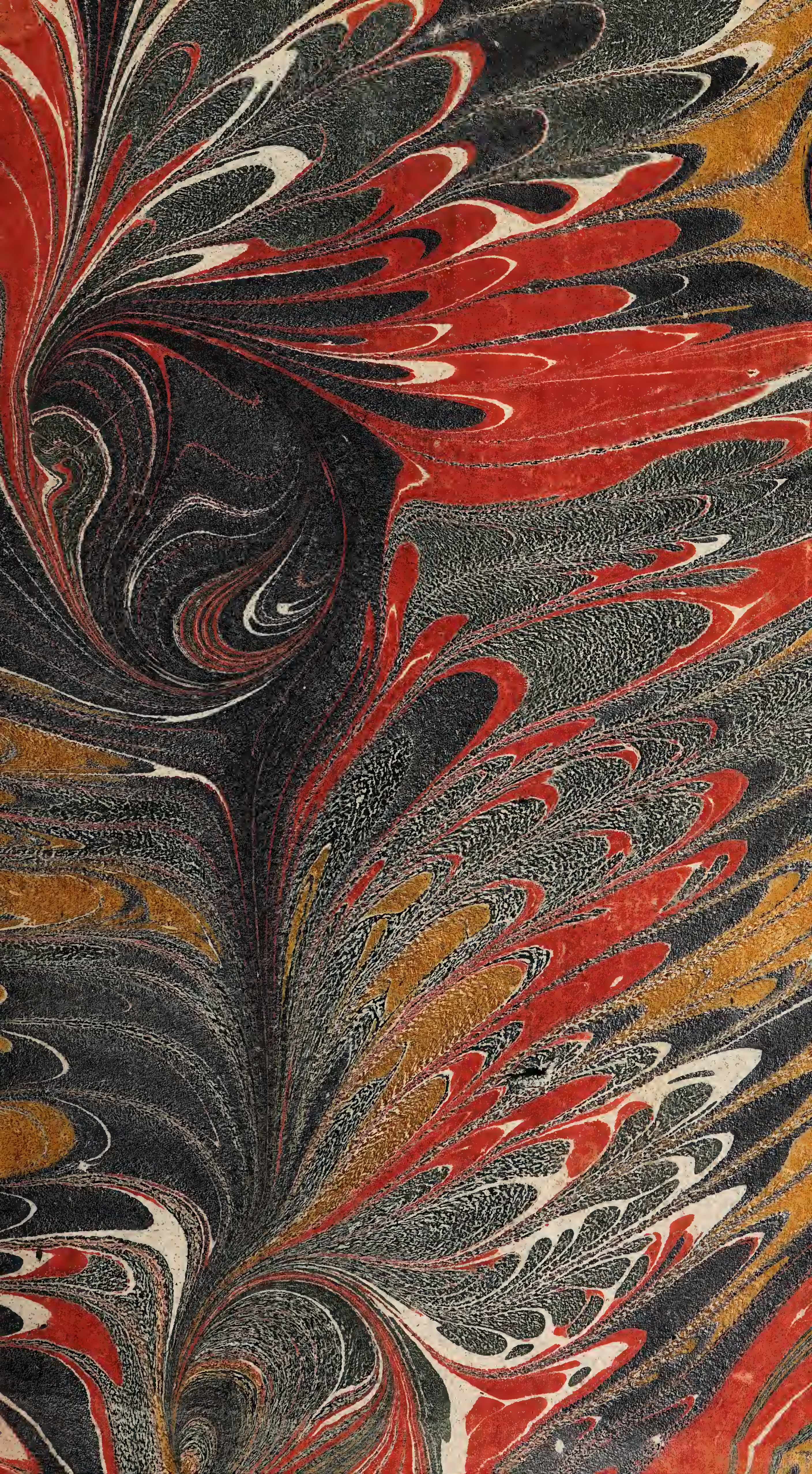
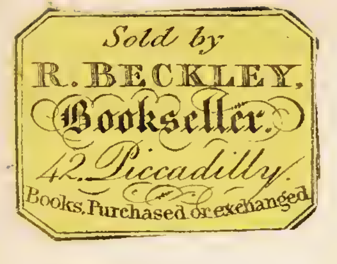



SPERO MELIORA
Maurice Murray.




Sold by
R. BECKLEY,
Bookseller.
42. Piccadilly.
Books, Purchased or exchanged

OEUVRES

DE

LE SAGE.

TOME PREMIER.

DE L'IMPRIMERIE DE RIGNOUX.



Aug. S.t Aubin fecit.

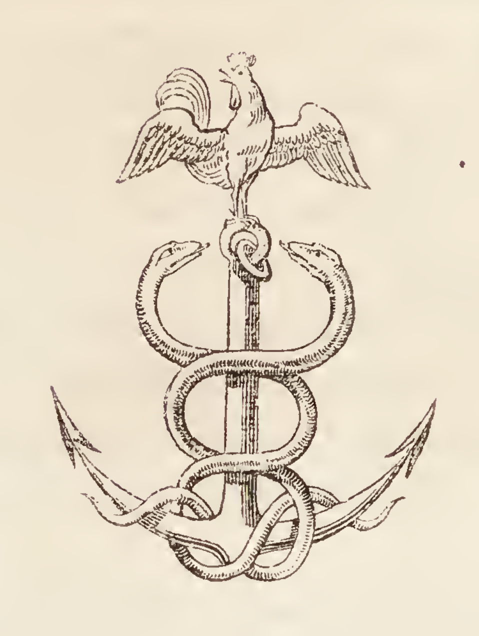
à Paris, chez Ant. Aug. Renouard.

ŒUVRES

DE

LE SAGE.

LE DIABLE BOITEUX.



A PARIS,

CHEZ ANTOINE AUGUSTIN RENOUARD.

M. DCCC XXI.



NOTICE

SUR

LA VIE ET LES OUVRAGES

DE LE SAGE.

L'AUTEUR du *Diable Boiteux*, de *Gil Blas* et de *Turcaret* a cessé de vivre depuis près de quinze lustres, et dans ce long intervalle, les époques, les lieux de sa naissance, de son mariage et de sa mort, la profession de ses parents, la famille de sa femme, les noms, la destinée de ses enfants, etc., ont été constamment des sujets d'incertitude, de contradiction, d'absurdités et d'erreurs. [1]

L'intérêt que nous a semblé mériter la mémoire de Le Sage, et le désir de réparer la négligence des biographes qui, avant nous, ont parlé de cet ingénieux écrivain avec tant d'inexactitude et de légèreté, nous ont déterminés à entreprendre les recherches les plus scrupuleuses sur sa personne, sa famille et ses ouvrages. [2]

[1] Les uns disent qu'il naquit à Vannes vers 1668, les autres à Ruys, *île* de Bretagne, en 1677; un biographe le fait naître à Paris; un autre l'envoie mourir à Saint-Quentin : le comte de Tressan place sa mort dans l'hiver de 1746 à 1747. Presque tous lui font épouser la fille d'un menuisier de la rue de la Mortellerie; mais aucun ne nous apprend l'état de son père, la famille de sa femme, les noms de ses enfants, etc.

[2] Il est bien plus agréable de faire d'élégantes phrases que de compulser des registres et des manuscrits : il est bien plus facile de

Les notes officielles que messieurs les préfets du Morbihan et du Pas-de-Calais ont bien voulu nous transmettre [1], celles que nous avons recueillies personnellement dans les diverses archives de la capitale, nous ont été d'un grand secours pour rédiger l'article *Le Sage*, inséré dans le tome XXIV de la *Biographie universelle*, en 1819.

La Notice que nous publions aujourd'hui contient à peu près les mêmes particularités, et parfois les mêmes expressions. Mais de nouvelles découvertes, des renseignements, puisés principalement au cabinet des manuscrits de la Bibliothéque royale, nous ont mis à portée d'éclaircir quelques doutes, de discuter quelques faits, tels que la revendication de *Gil Blas* par les Espagnols, et de compléter le catalogue des pièces de théâtre de Le Sage.

Toutefois l'augmentation la plus importante consiste en une *Lettre inédite* et fort curieuse de cet écrivain, dont nous possédons *le manuscrit autographe* [2], et qui,

répéter, de copier ce qui a été déjà dit ou écrit bien ou mal, que de vérifier des faits et des dates. Mais l'amour-propre a peut-être autant de part que la paresse à cette négligence, qu'on est en droit de reprocher à certains biographes. L'un d'eux ayant rédigé en beau style la notice d'un grand homme, on lui communiqua des renseignements officiels qui lui auroient servi à rectifier quelques erreurs : il refusa d'en faire usage, parce qu'il lui auroit fallu remplacer par des vérités sèches des contes qui lui paroissoient plus piquants.

[1] M. le baron Siméon, préfet du Pas-de-Calais, ne s'est pas borné à répondre aux renseignements que les bureaux du ministère de l'intérieur lui avoient demandés pour nous. Il a bien voulu nous adresser, directement et de sa main, des notes sur la veuve de Le Sage, sur son second fils, et sur un de ses petits-fils.

[2] Cette lettre, de six pages et d'une fort belle écriture, vient d'être lithographiée par les soins du rédacteur de cette notice; on en trouvera le *fac simile* à son domicile, rue Saint-George, nº 32.

publiée aujourd'hui pour la première fois, avec des notes sur la femme qui en fait le sujet, et sur les autres personnages dont il y est parlé, ne peut que faire distinguer avantageusement cette édition de toutes celles qui l'ont précédée.

C'est à Sarzeau, petite ville et chef-lieu de la presqu'île de Rhuys [1], en Basse-Bretagne, à quatre lieues de Vannes [2], que naquit, le 8 mai 1668, Alain-René Le Sage, fils unique de Claude Le Sage et de Jeanne Brenugat. Son baptême n'eut lieu que le 13 décembre suivant, et il fut tenu sur les fonts par son grand-père et son aïeule maternels, qui ont signé sur le registre avec le père et la mère de l'enfant, et deux autres parents de chacune des deux familles [3]. Claude Le Sage, avocat, notaire, et de plus greffier de la cour royale de Rhuys, étoit réputé riche, dans un pays où la simplicité des mœurs exclut encore aujourd'hui les besoins et les jouis-

[1] La presqu'île de Rhuys ou Ruys, à l'est de celle de Quiberon, forme le rivage méridional de la baie ou canal de Morbihan, qui donne son nom à un département. Elle est surtout fameuse par l'abbaye de Saint-Gildas, dont les moines rendirent le séjour si insupportable à leur abbé, le célèbre et malheureux Abailard.

[2] On a cité une lettre d'un fils de Le Sage, pour prouver que son père étoit né à Vannes. Mais cette autorité doit céder à l'authenticité d'un registre des naissances. D'ailleurs, le but du fils de Le Sage étoit seulement de détromper les personnes qui, sur la foi de Beauchamp, croyoient que l'auteur de Gil Blas étoit de Paris. Il n'ignoroit pas que son père étoit né dans les environs de Vannes, et non dans cette ville même. Mais il jugeoit inutile d'en faire honneur à Sarzeau, dont le nom étoit alors plus inconnu encore qu'aujourd'hui.

[3] Nous ignorons s'il existe actuellement quelques descendants de Le Sage, ou de l'une des branches collatérales de sa famille paternelle; mais il est certain qu'il y a encore des *Brenugat* en Bretagne.

sances du luxe. Il mit son fils au collége de Vannes, dont le principal (l'abbé Bochart, ex-jésuite) s'attachant à son élève, cultiva ses heureuses dispositions pour les lettres, et développa en lui ce goût exquis, ce jugement sain qui caractérisent tous les ouvrages de notre auteur.

Le Sage eut le malheur de perdre sa mère le 11 septembre 1677; il assista aux funérailles de son père, le 24 décembre 1682, avec son oncle Gabriel Le Sage, et demeura orphelin à quatorze ans, sous la tutelle de cet oncle, qui, par une négligence impardonnable, laissa dépérir la fortune de son pupille.

Après avoir achevé ses études, Alain-René vint à Paris, vers l'an 1690 [1], pour y faire son cours de philosophie et de droit. Au nombre de ses condisciples à l'Université, on cite Danchet, avec lequel il fut lié d'une étroite et constante amitié pendant près de soixante ans [2]. Jeune, aimable, et joignant à beaucoup d'esprit naturel et d'instruction une physionomie agréable et une taille avantageuse, Le Sage fut répandu, recherché dans les meilleures sociétés de la capitale, et se livra d'abord aux plaisirs et à la dissipation. Il eut, dit-on, une intrigue avec une femme de qualité qui lui donna son cœur et lui fit part de sa fortune; mais le dénoûment de cette

[1] Les historiens du Théâtre François (les frères Parfait) ne font arriver Le Sage à Paris qu'en 1693; mais si cette date étoit vraie, comment auroit-il pu se lier avec Danchet, qui habita Chartres depuis 1692 jusqu'en 1696?

[2] Antoine Danchet, né à Riom en Auvergne, en 1671, étoit fils d'un tailleur, et mourut à Paris, en 1748, trois mois après Le Sage. Il est auteur de quatre tragédies oubliées, de quatorze opéra, dont *Hésione*, le premier en date, est le meilleur, et de quelques dissertations et poésies fort médiocres. Il ne laissa pas d'être reçu à l'Académie Françoise et à celle des Inscriptions et Belles-Lettres.

aventure, et le nom de la dame qui en fut l'héroïne, sont restés également ignorés.

Le Sage contracta bientôt un engagement plus sérieux avec une jeune personne moins pourvue de richesses que d'esprit et de beauté. Il obtint de l'archevêque de Paris, le 17 août 1694, une dispense de publication de bans, pour épouser Marie-Élisabeth Huyard [1], fille d'André Huyard, bourgeois de Paris, et de Marie Carlos, demeurant l'un et l'autre sur la paroisse Saint-Barthélemi, en la Cité. Mais le mariage ne fut célébré que le 28 septembre suivant, dans l'église de Saint-Sulpice, en vertu d'une nouvelle dispense accordée la veille, où le domicile d'André Huyard est indiqué sur cette dernière paroisse, rue du Vieux-Colombier : c'étoit aussi la demeure de son gendre.

Ces détails, qui paroîtront minutieux, prouvent que l'auteur de *Gil Blas* n'a point épousé la fille d'un maître menuisier de la rue de la Mortellerie, comme on l'a répété si souvent, et servent à démontrer quel degré de confiance méritent les prétendues traditions de cette nature.

Le Sage étoit dans sa vingt-septième année, et sa femme dans sa vingt-deuxième, quand ils formèrent cette union, où l'amour avoit été, de part et d'autre, plus consulté que l'intérêt. Quatre enfants en furent le gage, et contribuèrent long-temps à augmenter un bonheur qui se prolongea au delà d'un demi-siècle.

Cependant l'hymen et l'amour, loin de détourner

[1] Ce nom est écrit ainsi sur les registres de Saint-Sulpice et de Saint-Eustache à Paris, mais sur celui de la paroisse Saint-Joseph à Boulogne sur mer, on le trouve écrit *Wyart*. Nous avons dû suivre la première orthographe, qui est appuyée du témoignage de Le Sage et des signatures de sa femme, de son beau-père et de quelques autres parents du nom de Huyard. La seconde n'a d'autre autorité que celle d'un fils et d'un petit-fils de Le Sage.

Le Sage de son penchant pour les lettres, déterminèrent sa vocation pour une carrière qu'il devoit parcourir avec honneur. Il avoit d'abord suivi celle du barreau, et s'étoit fait recevoir avocat au parlement [1]. On le voit par son acte de mariage et par l'acte de naissance de son premier fils René-André, du 30 juillet 1695. Mais il négligea bientôt une profession que peut-être même il n'avoit jamais exercée, ayant reconnu sans doute que les talents et la probité ne lui suffisoient pas pour y réussir. Celle d'homme de lettres, dans laquelle il se préparoit à débuter, ne lui offroit encore que des ressources éloignées et incertaines. Un emploi pouvoit seul lui en procurer de plus promptes et de plus sûres; et cependant, avec beaucoup d'amis, avec tous les moyens de plaire et de parvenir, il vécut quelque temps dans un état au-dessous de la médiocrité, parce qu'il n'étoit ni intrigant, ni pressant dans ses sollicitations.

Suivant une tradition qui pour cette fois nous tient lieu de renseignements plus authentiques, Le Sage devint secrétaire d'un fermier-général, ou fut placé soit dans les Aides, soit dans les Gabelles, du côté de Laval ou de Vitré [2]. Nous adoptons de préférence cette dernière opinion, dont nous avons retrouvé d'ailleurs quelque souvenir en Bretagne, et nous pensons que Le Sage quitta Paris avant la fin de 1695. Cette date paroîtra d'autant plus vraisemblable, qu'elle peut seule expliquer un fait dont on n'a jamais cherché la cause.

[1] L'ancienne matricule des avocats ayant été brûlée, on n'a pas pu découvrir la date de la réception de Le Sage.

[2] Il n'existe aucunes preuves matérielles de ces faits aux archives du royaume, parce que tous les registres et papiers des Fermes antérieurs à l'année 1750 furent compris dans une vente de vieux papiers qui eut lieu au commencement de la révolution.

A la persuasion de Danchet, qui depuis trois ans professoit la rhétorique à Chartres, Le Sage avoit traduit, ou plutôt imité les *Lettres galantes d'Aristenète* [1]. Comment se fait-il que ce fut par les soins de Danchet que ce coup d'essai fut publié à Chartres (sous l'indication de Rotterdam), en 1695, un volume in-12? N'est-il pas évident que Le Sage, relégué alors dans quelque petite ville de province, où il n'y avoit peut-être pas d'imprimeur, confia son manuscrit à son ami, et le chargea d'en surveiller l'édition? Au surplus, cette traduction paraphrasée d'Aristenète, faite, dit-on, d'après une version latine de Jacques Bongars, fut aussi froidement accueillie par les savants que par les gens du monde. Rien n'y laissoit entrevoir encore l'auteur de *Gil Blas*. Des quarante-deux lettres dont elle se compose, Le Sage en corrigea vingt-quatre, et les fit entrer dans *la Valise trouvée*, qu'il publia beaucoup plus tard; mais quoique réimprimées en entier à Lille, et insérées dans *le Manuel des Boudoirs* en 1787, le nom seul du traducteur les a sauvées de l'oubli.

On ignore pour quel motif Le Sage cessa d'occuper son emploi dans les Fermes : s'il eut à se plaindre d'une injustice, comme on le pense généralement, il y fut plus sensible qu'à la perte même d'une place aussi peu brillante qu'avantageuse, et qui n'étoit pas moins incompatible avec ses principes qu'avec ses goûts. Peut-être ces dernières considérations suffirent seules pour l'en dégoûter, et pour provoquer sa démission volontaire [2].

[1] Auteur grec, mort l'an 358 de notre ère, et auquel on attribue des lettres écrites d'un style précieux et déclamatoire.

[2] Les éditeurs des Œuvres choisies de Le Sage, éditions de 1783 et de 1810, citent une lettre de son fils (sans doute le second, celui qui fut chanoine) pour preuve que le père n'avoit pas eu à regretter la perte

Quoi qu'il en soit, la haine et le mépris de Le Sage pour un métier qu'il avoit exercé avec répugnance, ou quelque ressentiment personnel contre l'un des hommes dont il avoit été le subalterne, germèrent long-temps dans son cœur, et produisirent enfin *Turcaret*.

Le Sage étoit certainement de retour à Paris en 1698, après une absence d'environ deux ans. Il y signa, sur les registres de Saint-Sulpice, l'acte de baptême de son second fils, Julien-François, né le 24 avril. Ayant renoncé au barreau ainsi qu'aux emplois, il ne prenoit déjà plus le titre d'avocat, et, libre désormais, il ne se qualifia que bourgeois de Paris.

Fixé irrévocablement dans la capitale, et déterminé à se consacrer entièrement aux Muses, il fut dédommagé des rigueurs de la fortune par la sincère et constante amitié d'un homme puissant dont le nom doit passer à la postérité, à côté de celui de Le Sage. L'abbé de Lyonne [1] ne se borna point au rôle d'un Mécène or-

d'un emploi. Mais à l'époque où nous pensons que Le Sage entra dans les Fermes, son fils aîné venoit de naître, et il les avoit quittées avant la naissance du second. Il est possible qu'il ait laissé ignorer à ses enfants cette circonstance peu honorable de sa vie ; ou même que si l'abbé Le Sage a eu connoissance de cette particularité, qui flattoit peu son amour-propre, et qui datoit d'une soixantaine d'années, il n'ait pas voulu en convenir, persuadé qu'elle étoit tombée en oubli. C'est ainsi que le célèbre poëte lyrique Quinault, ambitieux et courtisan, parvint à laisser douter qu'il fût fils d'un boulanger. Il n'y avoit alors ni *Biographie des hommes vivants*, ni *Almanach royal*, et les registres des paroisses et des administrations n'avoient pas l'exactitude et la régularité de ceux des mairies.

[1] Il y avoit alors deux abbés de ce nom, tous deux fils de Hugues de Lyonne, ministre des affaires étrangères et secrétaire d'état, mort en 1671 : l'un, Artus de Lyonne, évêque de Rosalie et missionnaire dans l'Inde et en Chine, né à Rome en 1655, mort à Paris en 1713. L'autre, qui fut l'ami et le Mécène de Le Sage, étoit Jules-Paul de

dinaire. Non content de combler de présents son ami, et de lui assurer une rente de six cents livres, il lui apprit la langue espagnole, l'initia dans les beautés de la littérature castillane, dont il étoit amateur passionné, et lui conseilla de puiser dans cette mine abondante que Voiture, Scarron, les deux Corneille, Molière, etc., avoient exploitée avec succès, à laquelle la France doit *le Cid* et *le Menteur*, et qui, trop à la mode dans le dix-septième siècle, est peut-être trop dédaignée de nos jours. L'amitié influa donc pour la seconde fois sur le choix des travaux littéraires de Le Sage, et cette circonstance, qui fait honneur à son cœur, ne fit d'abord rien pour sa réputation.

Deux comédies en cinq actes furent les premiers ouvrages qu'il traduisit, ou plutôt qu'il imita de l'Espagnol; méthode qu'il adopta dès lors, mais qui lui réussit mieux dans les romans que dans les poëmes dramatiques. Ces deux pièces, non représentées, formèrent un volume in-12, imprimé en 1700 sous ce titre: *Théâtre espagnol*, ou *les meilleures Comédies des plus fameux auteurs espagnols, traduites en françois*. La première, *le Traître puni* [1], que Le Sage auroit pu appeler tragédie, puisqu'il y a mort d'homme à la catastrophe, est imitée de *la Traicion busca el castigo* (la trahison cherche le châtiment) de François de Roxas [2]. La seconde, *Don Félix de Men-*

Lyonne, frère aîné du précédent, abbé de Marmoutiers, de Châlis, et prieur de Saint-Martin-des-Champs, à Paris, où il mourut le 5 juin 1721.

[1] Cette pièce servit de canevas à *la Trahison punie*, comédie en vers de Dancourt, jouée en 1707 et imprimée en 1708. Une situation de la même pièce a fourni à M. Guilbert-Pixérécourt le dénoûement d'un mélodrame, *la Femme à deux maris*.

[2] Don François de Roxas, auteur dramatique et chevalier de Saint-Jacques, florissoit au milieu du dix-septième siècle. Ses comédies sont mises par les Espagnols à côté de celles de Calderon, parce qu'il excel-

doce, est une imitation de la comédie de Lope de Vega [1], intitulée : *Guardar y guardarse* (garder et se garder).

loit dans les intrigues ingénieusement compliquées. Sa meilleure pièce, *Entre bobos anda el juego* (l'intrigue est parmi les sots), a fourni à Thomas Corneille son *Don Bertrand de Cigarral*. Le théâtre françois doit encore à Roxas le *Venceslas* de Rotrou ; ses comédies héroïques , en général, ne valent pas ses comédies d'intrigues. Le style en est ampoulé, et l'on y rencontre souvent la morale monstrueuse et les extravagances de Calderon ; ses œuvres n'ont pas été réunies. On trouve plusieurs de ses pièces dans les anciens recueils de comédies espagnoles. Il y en a huit à la Bibliothèque royale à Paris.

[1] Felix Lope de Vega Carpio, l'un des plus célèbres et des plus féconds auteurs dramatiques de l'Espagne, naquit à Madrid, en 1562, porta les armes, et fut marié deux fois. Devenu veuf, il entra dans l'état ecclésiastique, et la prêtrise même ne l'empêcha pas de continuer à composer des comédies et des vers mondains. Sa facilité étoit extrême : il ne méditoit aucun plan, et improvisoit en quelque sorte tous ses ouvrages dramatiques. On assure qu'il en a composé mille huit cent, tous en vers; on évalue à vingt et un million trois cent mille le nombre de ses vers imprimés ; et l'on a calculé qu'il a dû écrire neuf cents lignes de vers ou de prose par jour, et remplir dans sa vie trente-trois mille deux cent vingt-cinq feuilles de papier. On l'appeloit le phénix de l'Espagne. Cervantes même, qui l'a critiqué, le proclama un *Prodige de la nature* et le *Maître* du théâtre espagnol. Ses œuvres dramatiques, qui contiennent aussi quelques poëmes, forment vingt-cinq à vingt-six volumes in-4°. Elles en formeroient cinquante si elles étoient réunies; et ce ne seroit que le quart de ce qu'il a composé. Les Espagnols et les Allemands font grand cas de son théâtre. Mais en France il passe pour un auteur monstrueux, parce que ses pièces, riches d'ailleurs de poésie et d'imagination, pêchent contre toutes les règles, et sont remplies d'absurdités et d'invraisemblances. Il en convenoit; mais, comme il travailloit moins pour la gloire que pour l'argent, il cherchoit à plaire au peuple. Ses autres poésies recueillies en vingt et un volumes in-4° sont au-dessous de ses pièces, de théâtre. Après avoir amassé une fortune considérable, il se livra dans sa vieillesse à des pratiques de dévotion qui hâtèrent sa fin. Il mourut en 1638, et ses funérailles durèrent neuf jours. (*Voy.* le tome troisième, second de *Gil Blas*, p. 52 et 53, note 2.)

Le Sage, dans sa préface, annonçoit le projet de publier un plus grand nombre de pièces espagnoles, et d'en faire connoître les auteurs, ainsi que les obligations que leur a le théâtre françois. On doit peu regretter qu'il n'ait rempli qu'une foible partie de sa promesse.

Une troisième comédie en cinq actes, *Le Point d'honneur,* traduite du *No ay amigo para amigo* (il n'y a point d'ami pour ami) du même François de Roxas, parut sur la scène françoise, le 3 février 1702, n'y obtint que deux représentations, et ne produisit que cent soixante-trois francs pour la part de l'auteur. Cette pièce, absolument étrangère à nos mœurs, n'avoit pas même le mérite de la nouveauté. Scarron avoit déjà traité ce sujet en 1647, dans son *Jodelet duelliste.* Le Sage retoucha la sienne, la mit en trois actes, et la reproduisit, le 10 avril 1725, au théâtre italien, sous le titre de *l'Arbitre des différends,* avec deux scènes nouvelles et un prologue intitulé : *Arlequin prologue.* Elle y resta encore à la seconde représentation, et ne fut imprimée qu'en 1739, sans prologue, et sous son premier titre du *Point d'honneur.* [1]

Le Sage avoit quitté le faubourg Saint-Germain et la rue du Cœur-Volant, pour se rapprocher sans doute de l'abbé de Lyonne. Il étoit venu se loger dans la rue Montmartre; et ce fut là que naquirent son troisième fils François-Antoine, et sa fille, baptisés à la paroisse Saint-Eustache, l'un le 23 février 1700, l'autre le 9 août 1702. Le garçon eut pour parrain Antoine Danchet, qui, revenu de Chartres depuis quatre ans, débuta d'une manière brillante dans la carrière dramatique, en 1700, et ne composa plus rien par la suite qui égalât son opéra

[1] Le P. Ducerceau fit jouer depuis dans les colléges une comédie du *Point d'honneur*, qui n'a pas été imprimée.

d'*Hésione.* Le Sage, au contraire, moins heureux dans les commencements, parvint bientôt à une réputation qui n'a fait que s'accroître depuis sa mort, et à laquelle son ami n'a jamais pu atteindre.

Loin d'être découragé par le peu de succès de ses premières tentatives, Le Sage ne renonça pas à la littérature espagnole. En 1704, il donna les *Nouvelles Aventures de Don Quichotte de la Manche*, traduites d'Avellaneda [1], deux volumes in-12, qui furent réimprimés en 1705, en Hollande, sous la date de Londres, et en 1707, à Bruxelles. Il embellit à sa manière l'ouvrage du froid et grossier continuateur de Michel Cervantes, et les éloges donnés à cette heureuse imitation par le Journal des Savants rejaillirent sur l'original espagnol, que les rédacteurs ne connoissoient pas.

Ce fut vers ce temps-là que le maréchal de Villars, ayant eu occasion de connoître Le Sage, et d'apprécier son mérite, voulut se l'attacher en le prenant pour secrétaire. Le Sage, malgré son estime pour le grand homme qui devoit être bientôt le sauveur de la France [2], résista aux propositions les plus flatteuses, et préféra son obscure indépendance aux chaînes les plus honorables.

[1] Alonzo Fernandez d'Avellaneda, né à Tordesillas en Espagne, dans le seizième siècle, s'avisa de publier à Taragone, en 1614, in-8°, une *Suite de Don Quichotte*, du vivant même de l'illustre Cervantes, qui, piqué de ce qu'on avoit osé profaner son ouvrage, se décida à le terminer lui-même, et y lança plusieurs traits contre le maladroit continuateur.

[2] Louis Hector, marquis, puis duc de Villars, né à Moulins en Bourbonnois, en 1653; maréchal de France en 1702, mort en 1734; et non moins célèbre par l'indépendance et la fierté de son caractère que par ses talents, ses exploits et ses services. Personne n'ignore que sa victoire de Denain, en 1712, sur les troupes alliées commandées par le prince Eugène, sauva le royaume et les obligea d'évacuer le territoire françois.

Il sembloit cependant ignorer encore la mesure de son talent. Malheureux dans le choix de ses premiers essais, il n'avoit pu, malgré la finesse de son tact et la délicatesse de son goût, éviter tous les défauts des auteurs qui lui avoient servi de modèles. Il changea de méthode; et, sans renoncer à mettre plus d'une fois à contribution les auteurs espagnols, il cessa d'être leur servile imitatateur, et devint original. Enfin, l'année 1707 lui assura un nom dans la littérature, en lui procurant comme auteur comique et comme créateur du roman *de caractère*, un double triomphe d'autant plus flatteur qu'il fut précédé d'une chute.

Le même jour (15 mars), il fit jouer deux comédies au Théâtre François : *Don César Ursin*, en cinq actes et en prose, imitation de la pièce de Calderon[1] intitulée *Peor está que estava* (cela va de mal en pis)[2]; et *Cris-*

[1] Don Pedro Calderon de la Barca, célèbre auteur dramatique espagnol, naquit en 1600. Après avoir été militaire et chevalier de Saint-Jacques, il se consacra à l'Église en 1652, obtint un canonicat à Tolède, et mourut en 1687. Égal de Lope de Véga et placé même au-dessus de lui par Linguet, il a composé plus de mille cinq-cent pièces de théâtre qui ont les mêmes défauts et le même genre de beautés que celles de son rival. Il s'est affranchi des règles comme lui, et paroît les avoir encore plus méprisées. Souvent dans une même pièce il offre la vie entière d'un personnage depuis sa naissance jusqu'à sa mort. On n'aperçoit dans aucune un but moral; le vice y triomphe presque toujours; et cependant il y a des messes, des processions, etc. Son *Héraclius* prouve une grande ignorance de l'histoire; on y voit une reine de Sicile et des canons, au septième siècle. On a comparé cette pièce à l'*Héraclius* de notre grand Corneille, et la question de priorité entre ces deux tragédies n'a pas encore été jugée. Les œuvres imprimées de Calderon forment seize volumes in-4°, y compris six volumes d'*Autos sacramentales*, sorte de pièce sainte. Ce poëte jouit d'une grande considération en Allemagne; on y a naturalisé plusieurs de ses ouvrages. (*Voy.* tom. III, second de *Gil Blas*, p. 319, note 1.)

[2] Cette pièce avoit été imitée par Debrosse sous le titre des *Inno-*

pin rival de son Maître, en un acte et en prose. La première fut sifflée, et la seconde très applaudie. Le sort de ces deux pièces fut tout différent à la cour. On y trouva l'intrigue de *Don César* bien tissue, et le style noble et soutenu ; *Crispin rival*, au contraire, n'y parut qu'une misérable farce. Le Sage, connaissant l'esprit et les mœurs des deux aréopages, ne s'étonna pas de la contradiction de leurs arrêts, et celui de la ville a été confirmé par la postérité.

Regnard, suivant Palissot, n'a rien produit de plus gai que la jolie pièce de *Crispin rival*, dont Laharpe nous semble avoir fait trop peu de cas. Le fonds n'en est pas véritablement très moral : il ne roule que sur une friponnerie de valets. Mais la vérité du dialogue, qualité qui distingue éminemment Le Sage, et qui le rapproche le plus de Molière ; le comique des situations, le sel des plaisanteries toujours amenées par le sujet, l'heureux enchaînement et la rapidité des scènes provoquent le rire et entraînent le spectateur. Celle où Labranche, fouillant dans ses poches pour trouver la lettre de son maître parmi plusieurs autres, lit l'adresse de *monsieur Bredouillet*, *avocat au parlement*, *rue des Mauvaises-Paroles*, celle de *monsieur Craquet*, *médecin*, *rue du Sépulcre*, *etc.*, paroît avoir servi de modèle à ces plaisanteries de suscriptions, si souvent et si facilement imitées depuis, et dont tout le mérite, s'il y en a, appartient à l'inventeur.

Peu de temps après, parut la première partie du *Diable Boiteux*, un vol. in-12, qui eut deux éditions en 1707,

cents coupables, et jouée, en 1645 ; par Bois-Robert, sous celui des *Apparences trompeuses*, en 1656 ; et par Scarron, dont la pièce intitulée la *Fausse apparence*, et non représentée, ne fut imprimée qu'en 1662, après sa mort.

et qui fut réimprimée, à Amsterdam, en 1708 et 1710. Le Sage en a pris le titre, le plan et l'idée dans *el Diablo cojuelo* de Louis Velez de Guevara [1]; mais il y a peint les mœurs de Paris et non pas celles de Madrid. Ce roman est la satire de tous les états : il eut, dans le temps, un débit prodigieux. Le journal de Verdun, de décembre 1707, raconte que deux jeunes seigneurs s'étant disputé le dernier exemplaire de la seconde édition, mirent l'épée à la main devant la boutique du libraire, et que le volume fut le prix du vainqueur [2].

On voit dans les lettres de Jean-Baptiste Rousseau [3],

[1] Louis de Velez Duenas y Guevara, auteur dramatique espagnol, né à Ecija en Andalousie, en 1574, mort à Madrid, en 1646, et surnommé le *Scarron* de l'Espagne à cause de ses bons mots, fut d'abord avocat. Il mêloit dans ses plaidoyers des plaisanteries qui égayoient les juges, et les disposoient en faveur de ses clients. Ayant sauvé par ce moyen la vie à un criminel, il fut condamné à une amende, sur le pourvoi en appel du fiscal, et plaida contre ce dernier et contre ses propres juges. L'affaire fut portée devant Philippe IV, et le récit comique qu'en fit Guevara lui valut la faveur du roi. A la persuasion de ce prince, il composa plusieurs comédies qui eurent beaucoup de succès, à cause du sel qui y domine et de l'originalité des caractères. Le principal ouvrage de Guevara est son *Diablo cojuelo o memorial de la otra vida*, Madrid, 1648, in-8°, dont il existe une traduction françoise littérale par l'auteur des *Lectures amusantes*.

[2] La vogue de ce roman fournit à Dancourt le sujet de deux comédies, représentées au Théâtre François, le 8 octobre et le 13 novembre 1707; l'une intitulée le *Diable boiteux*, en un acte, eut trente-cinq représentations; l'autre *le Second chapitre du Diable boiteux*, en deux actes, fut jouée vingt-deux fois.

[3] Les lettres du Pindare françois, imprimées en 1750, cinq vol. in-12, n'ont rien ajouté à sa gloire littéraire, et n'ont point satisfait pleinement les lecteurs qui espéroient y trouver une justification complète de sa conduite et de ses principes : son caractère caustique s'y fait trop souvent remarquer. Elles méritent cependant d'être lues, à cause des anecdotes et des jugements qu'elles y contiennent sur plusieurs écrivains.

que Boileau ayant surpris un jour son valet lisant le *Diable Boiteux*, le menaça de le chasser, si ce livre couchoit dans sa maison. En accordant que l'anecdote soit vraie, on ne peut attribuer cet accès d'humeur du législateur de notre Parnasse qu'à sa prévention contre les romans en général, ou aux souffrances qu'il éprouvoit à l'époque où parut le *Diable Boiteux*, dont personne n'étoit plus capable que lui d'apprécier le genre, l'esprit et le sel.

En 1726, Le Sage en donna une troisième édition, augmentée d'un volume, et pour laquelle il dit avoir emprunté quelques images à Francisco Santos [1]. Outre un grand nombre de corrections, de transpositions et d'intercalations, il y ajouta le chapitre XI, qui forme le nœud du roman, et les chapitres XVII à XXI inclusivement. Des anecdotes piquantes, des allusions malignes, relatives à quelques contemporains, celles entre autres qui portoient sur le fameux financier Bourvalais [2], dont le nom à peine déguisé par celui de don Bourvalos, fut ensuite remplacé par celui de don Blanco; sur le mariage de

[1] François Santos, auteur espagnol, vivoit dans la seconde moitié du dix-septième siècle, et possédoit une charge subalterne à la cour des deux derniers rois autrichiens. C'est tout ce que l'on sait de lui. Son ouvrage le plus connu est intitulé : *Dia y noche de Madrid, discursos de lo notable que en el passa.* (Les jours et les nuits de Madrid, et récit de ce qui s'y passe de plus remarquable.) *Madrid*, 1663, un vol. in-8. Il a donné aussi : *El no importa de España.* Madrid, 1668, in-8. Il paroît qu'il a achevé *Las Tarascas de Madrid y tribunal espantoso*, et *los Gigantones de Madrid por de fuera*, dont nous ne connoissons pas les auteurs primitifs. La *Tarasque*, qui fait le sujet de l'un des deux derniers ouvrages, est la représentation d'un monstre imaginaire qui cache un sens mystique. On en conserve l'effigie à Tarascon, ville de Provence qui peut-être en a pris son nom.

[2] Paul Poisson de Bourvalais, fils d'un paysan des environs de

Dufresny [1] avec sa blanchisseuse; sur le comédien Baron [2]; sur Ninon de Lenclos, désignée par le per-

Rennes, fut successivement laquais à Paris, facteur chez un marchand de bois, huissier dans son village, et piqueur à la construction du Pont-Royal, en 1685. Protégé par Pontchartrain, alors premier président au parlement de Bretagne et depuis chancelier et ministre, Poisson prit le nom de Bourvalais, et fut intéressé dans tous les traités que le gouvernement fit pour soutenir la guerre. Sa fortune étoit déjà immense en 1688; il posséda dix charges, dont une seule, celle de secrétaire du conseil, lui avoit coûté cinq cent mille francs: une partie de la Brie lui appartenoit. Il occupoit, sur la place Vendôme, l'hôtel où est aujourd'hui le ministère de la justice. Le duc d'Orléans, frère de Louis XIV, alloit dîner et jouer chez lui. Mais le régent, fils de ce prince, ayant érigé en 1716, un tribunal pour rechercher la conduite des financiers, Bourvalais fut mis à la Conciergerie; tous ses biens furent saisis. La déclaration incomplète qu'il en fit, rendit sa cause plus mauvaise. On le transféra à la tour de Montgommery, réservée aux grands criminels. Il en fut quitte néanmoins pour une taxe de quatre millions quatre cent mille francs, et fut même rétabli dans presque tous ses biens, en 1718. Il mourut sans enfants l'année suivante. Aussi stupide qu'ignorant, il n'eut d'autres talents que celui de savoir s'enrichir.

[1] Charles Rivière Dufresny, auteur dramatique, né à Paris en 1648, et petit-fils d'une paysanne d'Anet qui avoit été maîtresse de Henri IV, fut valet de chambre de Louis XIV, et contrôleur des jardins de ce prince, qui lui accorda aussi le privilége d'une manufacture de glaces. Libertin et dissipateur, Dufresny vendit ce privilége ainsi que ses charges, en mangea le produit, et travailla pour les deux théâtres, d'abord avec Regnard, dont il crut avoir à se plaindre, ensuite seul. Ses meilleures comédies sont l'*Esprit de contradiction*, *le Double veuvage*, *le Mariage fait et rompu*, *la Réconciliation normande*, *le Dédit*, etc. Il obtint en 1710 le privilége du *Mercure galant*, qu'il céda moyennant une pension, après l'avoir rédigé quelque temps avec succès, et mourut à Paris, en 1724. Il a fait aussi *les Amusements sérieux et comiques*, des *Nouvelles historiques*, des *Poésies*, etc. La nature lui avoit donné des dispositions singulières pour tous les arts. Sans être musicien, il avoit composé tous les airs des divertissements de ses pièces.

[2] Michel Boyron, dit Baron, comédien célèbre et auteur comique,

sonnage d'une veuve allemande[1] (*Voy.* les chapitres VIII, X, XVI et XVII), firent du *Diable Boiteux* un livre populaire. Quoique le merveilleux, qui en est le fonds, ne donne lieu qu'à des récits épisodiques[2]; cependant, la diversité des aventures, la vérité des portraits, une critique vive et fine, un style nerveux et correct, ont conservé à ce roman une réputation méritée. Il seroit à désirer que Le Sage en eût laissé la clef.[3]

né à Paris en 1653, fut l'élève et l'ami de Molière. On le surnommait le *Roscius* de son siècle. Fier de ses talents et de ses avantages naturels, il affectoit les grands airs, et s'autorisoit des bontés de quelques dames de la cour, pour se donner la réputation d'homme à bonnes fortunes. On croit qu'il a voulu se peindre dans la pièce de ce nom, la meilleure des sept comédies qu'il a laissées. Il quitta le théâtre en 1691, y remonta en 1720, à soixante-sept ans, et mourut en 1729.

[1] Anne de Lenclos, si connue par son esprit, sa beauté, son épicuréisme, son désintéressement, sa légèreté en amour, sa constance en amitié, et ses liaisons avec les hommes et les femmes les plus illustres du siècle de Louis XIV, naquit à Paris en 1616 et y mourut en 1706, âgée de quatre-vingt-dix ans et cinq mois.

[2] L'histoire des amours du comte de Belflor et de Léonore de Cespèdes avoit été déjà mise sur la scène par Scarron, sous le titre de l'*Écolier de Salamanque;* par Bois-Robert, sous celui des *Ennemis généreux*, et par Thomas Corneille, sous celui des *Illustres ennemis.* Ces trois tragi-comédies furent jouées en 1654, l'une au théâtre du Marais, les deux autres à celui de l'hôtel de Bourgogne. Beaumarchais en a tiré aussi son drame d'*Eugénie.*

[3] Il faut se défier de ces prétendues *clefs*. Celle des *Caractères* de La Bruyère ne peut passer pour authentique, quoiqu'elle explique en partie une galerie de portraits que l'auteur avoit peints indubitablement d'après les originaux. Quant à la clef de *Télémaque*, nous la regardons comme apocryphe : c'est l'ouvrage de quelques réfugiés françois, car on ne la trouve que dans les éditions de Hollande. Si les héros du Télémaque prêtent aux allusions, ils ont cela de commun avec les personnages historiques de tous les siècles, de tous les pays. Mais est-il probable que le vertueux Fénélon, écrivant pour l'ins-

Une comédie en un acte, intitulée *les Étrennes*, avoit été présentée par Le Sage aux Comédiens-François, pour être jouée le 1er janvier 1708; ils la refusèrent, parce qu'ils n'admettoient point de petites pièces entre la Saint-Martin et Pâques. La matière prêtoit; l'auteur mit son ouvrage en cinq actes, et le fit recevoir sous le titre de *Turcaret :* mais combien il éprouva de difficultés pour le faire représenter!

Cette comédie, l'un des plus beaux titres de gloire de Le Sage, parut à une époque où les malheurs et les besoins de la France avoient multiplié les *traitants* et les *maltôtiers*, qui, suivant M. Quatremère de Quincy, *ne font jamais mieux leurs affaires, que lorsque l'État ne fait pas les siennes;* et que Laharpe compare *aux oiseaux de proie qui se nourrissent de cadavres à la suite des guerres et des épidémies.* Séduit par le plaisir de signaler son indignation contre ces vampires, et de satisfaire en même temps sa vengeance personnelle, Le Sage n'avoit pu s'empêcher de lire sa pièce dans plusieurs sociétés. Le bruit des applaudissements qu'elle y avoit obtenus alarma les financiers. Ils cabalèrent parmi les actrices, pour empêcher la représentation de la satire la plus amère et la plus gaie à la fois qui ait jamais été dirigée contre eux. Mais les grands seigneurs, les dames de la cour, jaloux des richesses des parvenus, et ravis de les voir mortifiés, se déclarèrent en faveur de l'auteur de *Turcaret*.

La duchesse de Bouillon [1], qui tenoit chez elle un

truction du duc de Bourgogne, ait eu seulement la pensée de peindre l'aïeul de son élève sous les traits de l'impie et féroce Adraste, qui ressemble moins à Louis XIV qu'à bien d'autres conquérants?

[1] Marie-Anne Mancini, l'une des nièces du cardinal Mazarin, épousa Godefroi Maurice, duc de Bouillon, et mourut le 20 juin 1714,

bureau d'esprit, offrit sa protection à Le Sage, et désira qu'il vînt lui lire sa pièce. Il le promit, et demanda seulement que la lecture eût lieu avant midi, parce qu'il lui étoit impossible de lire après le dîner. Au jour convenu, Le Sage fut retenu au palais par le jugement d'un procès qu'il eut le malheur de perdre, et ne put être exact au rendez-vous. En entrant chez la princesse, il raconte sa disgrâce et se confond en excuses. On le reçoit avec hauteur ; on lui reproche aigrement d'avoir fait attendre la compagnie pendant deux heures. « Madame, dit Le « Sage, avec autant de sang-froid que de dignité : je vous « ai fait perdre deux heures, il est juste de vous les faire « regagner. Je vous jure, avec tout le respect que je vous « dois, que je n'aurai point l'honneur de vous lire ma « pièce. » Il tire sa révérence, et sort à l'instant. On s'efforce de l'arrêter, on court vainement après lui; jamais il ne remit les pieds dans cet hôtel.

A un grand caractère, qualité qui accompagne toujours le vrai talent, Le Sage joignoit une âme fière et désintéressée. On prétend que les financiers lui offrirent cent mille francs, pour l'engager à retirer du théâtre une comédie qui devoit mettre au grand jour les secrets et les turpitudes de leur métier. Mais, quoique pauvre, il rejeta leurs offres, et sacrifia sa fortune au plaisir d'une vengeance légitime. Furieux de son refus, ils redoublèrent leurs intrigues; et il ne fallut rien moins qu'un ordre du grand dauphin, fils de Louis XIV, pour surmonter tous les obstacles.

Ce fait est ainsi consigné dans le registre de la Comédie-

dans sa soixante-cinquième année. Ce fut elle qui sut apprécier le talent de La Fontaine, et qui donna à ce poëte le surnom de *Fablier:* mais ce fut elle aussi qui préféra la *Phèdre* de Pradon à celle de Racine.

Françoise : « Il y a eu quelques difficultés au sujet de la « représentation de la comédie de *Turcaret*, qui furent « levées par ordre de Monseigneur, du 13 octobre 1708, « conçu en ces termes : *Monseigneur, étant informé que « les comédiens du roi font difficulté de jouer une pièce « intitulée* Turcaret ou le Financier, *ordonne auxdits co- « médiens de l'apprendre, et de la jouer incessamment.* »

La rigueur du mémorable hiver de 1709 retarda encore, jusqu'au 14 février, la première représentation de cette comédie, qui fut interrompue après la septième, parce que la continuité du froid excessif obligea de fermer les spectacles. Mais, malgré ce contre-temps, malgré les murmures de beaucoup de gens, qui avoient cru se reconnoître dans les portraits, le succès de la pièce, dès la première reprise, triompha complétement de la cabale, et ne s'est jamais démenti. Ce fut alors que l'auteur supprima un *Prologue* et une *Critique de Turcaret*, dialogués entre Don Cleophas et Asmodée, les principaux personnages du *Diable Boiteux*. Ces deux entretiens n'ont été conservés qu'à l'impression.

La comédie de Turcaret est bien supérieure à toutes celles que Le Sage a imitées de l'espagnol. Il y peint au naturel l'esprit et les mœurs des parvenus de cette époque, et l'on croit qu'il a eu particulièrement en vue Bourvalais et Lanoue [1]. Leur grossière ignorance, leur dureté, leur sot orgueil, leurs prodigalités, leurs folles amours, leur dépravation, leur bassesse, leur avidité, leurs friponneries, rien ne manque au tableau. Jamais la finance n'a été bafouée plus impitoyablement. C'est donc sans réflexion qu'on a reproché à cet ouvrage de trop mauvaises mœurs. Le Sage, écrivain très moral, n'a point

[1] Voyez, page 16 et 17, la note sur Bourvalais.

partagé le tort de quelques-uns de nos auteurs comiques; il n'a pas, comme eux, cherché à rendre le vice séduisant; il l'a présenté sous le point de vue ridicule : il a parfaitement atteint le but de la comédie. Tous les personnages de Turcaret, excepté le marquis, sont plus ou moins fripons; mais aussi ils sont tous plus ou moins méprisables. Si, faute de contrastes, la pièce est dépourvue de cet intérêt, plus indispensable au reste dans la tragédie que dans la comédie; si l'on n'y voit point de nœud; si l'action en est maigre et presque nulle; si le dénoûment n'y est point amené par le sujet, ces défauts sont amplement rachetés par un grand nombre de scènes excellentes [1], par des peintures vraies, un dialogue vif et naturel, une gaieté piquante et satirique, une finesse dans les détails, une liberté, une force d'expression qui décèlent l'homme de génie, pénétré de son sujet; enfin par une verve comique, si étincelante et si soutenue, qu'il y a peu de pièces plus amusantes à la lecture et à la représentation. Tous les incidents, tous les accessoires en sont heureux. Chaque mot de Turcaret est un trait de caractère; chaque mot du marquis est une saillie. Ce dernier rôle, supérieur à celui que Regnard a mis dans son *Retour imprévu*, est le meilleur modèle qu'il y ait au théâtre, des libertins de bonne compagnie, qui, suivant la mode de ce temps-là, passoient la vie au cabaret. La pièce de Le Sage seroit comptée au premier rang de nos comédies, si elle étoit écrite en vers, et si elle ne présentoit pas plutôt une suite d'incidents très plaisants qu'une véritable intrigue; mais c'est du moins une des plus remarquables parmi celles du second ordre. Elle est

[1] Voyez les scènes I, II, IX et XI du premier acte; la II et la VIII du second acte; la V, la VIII et la XI du troisième; la II, la VIII et la XII du quatrième; la VII et la IX du cinquième.

si fertile en bons mots, qu'on en retient presque autant que des pièces les mieux versifiées.

Le Sage a eu sur nos auteurs comiques un avantage qu'aucun d'eux peut-être n'a obtenu depuis Molière. La leçon qu'il avoit donnée aux traitants étoit si forte et si juste, qu'elle corrigea, non pas précisément le fond, mais en général les formes de cette classe d'hommes. Les financiers qui sont venus après lui ont mis tous leurs soins à ne pas ressembler à l'original dont il leur avoit transmis la copie. Et c'est alors qu'on a vu figurer parmi eux les *La Popelinière*[1], les *Helvétius*, les *Montdorge*, les

[1] Alexandre-Jean-Joseph Le Riche de La Popelinière, né à Paris, en 1692, fermier général en 1718, mort en 1762, s'est rendu fameux par son esprit, son faste et sa protection déclarée pour les artistes et les gens de lettres. Sa maison de Passy en étoit toujours remplie, ils y étoient logés, nourris, entretenus à ses frais. Concerts, spectacles, soupers, bals, tous les plaisirs se trouvoient continuellement réunis chez lui. Les comédies qu'on y jouoit étoient de sa composition. Il écrivoit facilement en vers et en prose, et ses bons mots étoient cités. Ses manières nobles et sa politesse aisée plaisoient à tous ses convives, depuis les princes et les ambassadeurs jusqu'aux filles de joie. Outre un roman de *Delia*, il avoit laissé un autre ouvrage intitulé les *Mœurs du Siècle*, avec des peintures obscènes, qui fut saisi à sa mort. La Popelinière s'étoit séparé de sa première femme dont il découvrit les liaisons avec le maréchal de Richelieu, qui s'introduisoit chez elle par le moyen d'une cheminée tournante. Un fils posthume fut l'unique fruit d'un second hymen, qu'il forma deux ans avant sa mort. Ce financier eut des envieux, et obligea souvent des ingrats. L'épitaphe suivante le caractérise assez bien :

Sous ce tombeau repose un financier;
Il fut de son état l'honneur et la critique :
Généreux, bienfaisant, mais toujours singulier,
Il soulagea la misère publique.
Passant, priez pour lui, car il fut le premier.

Claude-Adrien Helvétius, né à Paris en 1715, fermier-général en 1738, secourut le mérite malheureux avec une ingénieuse délica-

Beaujon, les *Watelet*, les *Laborde*, les *Lavoisier*, etc. S'il existe aujourd'hui quelques *Turcarets*, ils ont, pour

tesse, tempéra les rigueurs du régime fiscal, et s'attira par cette modération plus d'un désagrément de la part de ses collègues. Il fut l'ami de Voltaire, de Montesquieu, de Buffon; le bienfaiteur de Saurin, de Marivaux, de Dumarsais. Avide de tous les genres de succès, il excelloit dans la danse et l'escrime. Il s'appliqua aux mathématiques, cultiva la poésie, et, méditant le livre qui a le plus contribué à sa réputation, il renonça aux Fermes en 1751. L'austère contrôleur-général Machault lui dit à cette occasion : « Vous n'êtes donc pas insatiable comme vos confrères. » Helvétius se maria et se retira dans une terre du Perche, où il séjournoit régulièrement huit mois de l'année. Il y exerçoit une bienfaisance active et éclairée. En 1758, il publia son fameux livre de *l'Esprit*, qui lui attira plusieurs persécutions, et qui, après avoir été condamné par toutes les autorités spirituelles et temporelles, fut brûlé par la main du bourreau en 1759. Helvétius résigna une charge qu'il avoit achetée de maître-d'hôtel de la reine, voyagea en Angleterre, en Prusse, en Allemagne, et y fut reçu avec la plus grande distinction. Il mourut à Paris en 1771. Il avoit rétracté trois fois les principes contenus dans son ouvrage. Mais depuis sa mort on a publié le livre de *l'Homme*, qui n'est que le commentaire du précédent.

Antoine Gauthier de Montdorge, né à Lyon vers la fin du dix-septième siècle, maître de la chambre aux deniers du roi, cultiva les lettres par goût et sans prétention, protégea les artistes, les musiciens et les poëtes, et fit un usage honorable de sa fortune. Il donna à l'Opéra *les Fêtes d'Hébé* ou *les Talents lyriques*, en trois actes, avec un prologue, en 1739, et l'*Opéra de société*, en 1762. Dans l'acte de *Tyrtée* qui fait partie de la première de ces pièces, il montra l'exemple de renoncer à la manière doucereuse de Quinault, et s'éleva au ton le plus noble. Il a laissé aussi des *poésies* de société, deux *contes*, et quelques autres ouvrages. Il mourut en octobre 1768, des suites d'une apoplexie qui, depuis plusieurs années, l'avoit laissé paralytique.

Nicolas Beaujon, né à Bordeaux en 1718, fut banquier de la cour, receveur-général des finances de la généralité de Rouen, trésorier et commandeur de l'ordre de Saint-Louis, et conseiller d'état à brevet. Les opérations financières dont il fut chargé par le gouvernement l'élevèrent à un degré d'opulence extraordinaire. Il jouit de ses richesses en

la plupart, le bon esprit de rire avec le public d'un ridicule qu'ils affectent de regarder comme entièrement étranger à leur profession.

épicurien modeste, et en dépensa une grande partie en bienfaits utiles. En 1784, il fonda à Paris, dans le faubourg du Roule, une maison d'éducation pour vingt-quatre enfants de l'un et l'autre sexe, et y joignit une rente de vingt-cinq mille francs, pour l'entretien des desservants et des instituteurs. Cette maison a été convertie en hospice, depuis la révolution. Beaujon mourut sans enfants, en 1786, laissant pour plus de trois millions de legs particuliers.

Claude-Henri Watelet, né à Paris en 1718, receveur-général des finances, membre de l'Académie Françoise et de plusieurs académies étrangères, cultiva les lettres et les arts. Il a donné un poëme sur l'*Art de peindre*, dont on estime moins la versification que les notes, fruit des observations de l'auteur en Italie et dans les Pays-Bas. Son *Essai sur les jardins* offre la théorie qu'il mit en pratique dans les embellissements de sa maison de *Moulin-Joli*, sur les bords de la Seine. On a aussi de lui un *Recueil de petites comédies*. Son ouvrage le plus utile est un *Dictionnaire de peinture, sculpture et gravure*, Paris 1792, cinq vol. in-8°. Il attiroit chez lui les artistes et les hommes de lettres, et n'avoit pas moins de probité que de modestie et d'urbanité. Des malheurs lui ayant enlevé la plus grande partie de sa fortune dans ses dernières années, il supporta ce revers avec une philosophie que donne rarement l'opulence. Il mourut en 1786.

Jean-Benjamin de Laborde, né à Paris en 1734, premier valet de chambre et favori de Louis XV, puis fermier-général en 1774, sut concilier les devoirs de sa charge et les affaires, avec le goût des lettres et des beaux-arts. Retiré en Normandie, pendant la révolution, il y fut arrêté, et conduit à Paris, où il périt sur l'échafaud le 22 juillet 1794. Il a composé la musique de *Gilles, garçon peintre*, de quelques autres opéra oubliés et d'un grand nombre de chansons qui forment quatre vol. in-8°. Ses principaux ouvrages sont : *Essai sur la musique ancienne et moderne*, quatre vol. in-4°. *Essai sur l'histoire chronologique de plus de quatre-vingts peuples de l'antiquité*, deux vol. in-4°. *Voyage pittoresque de la France*, in-folio. *Tableaux topographiques, historiques, pittoresques, etc., de la Suisse*, quatre vol. in-folio, réimprimés en treize vol. in-4°. La traduction françoise des *Voyages de Swin-*

Un mérite aussi rare laisse regretter que Le Sage n'ait pas uniquement consacré ses talents au Théâtre-François. Il y avoit fait recevoir, en 1708, la *Tontine*, petite comédie de circonstance, en un acte, en prose, assez gaie et vivement dialoguée, qui, pour des raisons d'état, ou pour des intrigues de coulisse, ne put être jouée que vingt-quatre ans après, et ne fut pas applaudie alors, comme elle l'auroit été dans le temps [1]. Cette nouvelle contrariété détourna Le Sage d'une carrière plus convenable à ses talents qu'à son caractère. Dédaignant les faveurs des grands, il n'étoit pas homme à mendier celles des comédiens. Les railleries qu'il s'est permises contre

burne dans les Deux-Siciles et en Espagne, six vol. in-8°. *L'Histoire de la mer du Sud*, etc. Il avoit dessiné plusieurs cartes géographiques plus remarquables, en général, par leur belle exécution que par leur exactitude.

Antoine-Laurent Lavoisier, né à Paris en 1743, célèbre chimiste, savant du premier ordre et l'une des plus illustres victimes de la révolution, fut membre de l'Académie des Sciences en 1768, fermier-général en 1769, membre de la régie des poudres et salpêtres en 1776, administrateur de la caisse d'escompte en 1788, l'un des commissaires des poids et mesures en 1790, et de la trésorerie en 1791. Il fut décapité le 8 mai 1794, avec vingt-sept autres fermiers-généraux, sans avoir pu obtenir un sursis de quelques jours, qui lui étoient nécessaires pour terminer des expériences utiles à l'humanité, dont le bonheur avoit été constamment le but de ses travaux et de ses actions. Lavoisier est un des créateurs de la nouvelle chimie. Il coopéra au dictionnaire qui parut en 1787, sous le titre de *Méthode de nomenclature chimique*. On a de lui un *Traité élémentaire de chimie*, 1789. deux vol. in-8°; un *Traité de la richesse territoriale de la France; Mémoires de physique et de chimie*, deux vol., fragments du grand ouvrage auquel il travailloit encore dans sa prison; divers *Mémoires* lus à l'Académie des Sciences, etc.

[1] On prétend que Le Sage fit jouer cette pièce à la foire Saint-Laurent en 1714, sous le titre d'*Arlequin colonel*, et qu'elle n'y eut qu'une représentation. (*Voy.* ci-après le catalogue des pièces de Le Sage.)

ceux-ci dans tous ses écrits prouvent qu'il eut sujet de s'en plaindre. « Je cherche à satisfaire le public, disoit-il, à « cette occasion ; qu'il permette aussi que je me satis- « fasse. »

Après avoir renoncé au Théâtre-François, Le Sage travailla encore une fois pour l'amitié plus que pour la gloire. François Petis de La Croix [1], interprète des langues orientales, qui lui étaient plus familières que sa langue maternelle, ayant traduit du persan les *Mille et un Jours*, pria son ami d'en revoir le style; et l'ouvrage fut publié en 1710, et les années suivantes, cinq vol. in-12. Le Sage profita des richesses qui lui furent confiées, et trouva bientôt l'occasion de mettre sur la scène plusieurs contes orientaux.

Son ressentiment contre les comédiens, et peut-être le double appât d'un travail plus facile et d'un profit plus considérable et plus certain que réclamoient les besoins de sa famille, le jetèrent dans un genre qu'il avoit d'abord paru mépriser, si l'on en juge par ce qu'en disent les interlocuteurs de son *Prologue de Turcaret*. « La belle assemblée, dit don Cleophas; que de dames !

[1] Fils d'un autre François Petis avec lequel tous les biographes l'ont confondu, et dont il fut le successeur. Il naquit à Paris en 1653 ou 1654, partit en 1670 pour le Levant, et après dix ans de séjour à Alep, à Ispahan et à Constantinople, il revint en France en 1680. Attaché au ministère de la marine en qualité de secrétaire-interprète pour les langues orientales, il fut employé dans toutes les expéditions contre les puissances Barbaresques. A son retour, il remplit les fonctions de son père, qu'il remplaça en 1695, et fut nommé professeur d'arabe au collége de France. Outre les *Mille et un Jours* et *l'Histoire de la sultane de Perse*, il a traduit du persan l'*Histoire de Timur-bec* (Tamerlan), qui n'a paru qu'après sa mort. Il a laissé en outre un grand nombre d'ouvrages manuscrits, dont la plupart sont conservés à la Bibliothéque du roi. Il mourut à Paris en 1713.

« — Il y en auroit encore davantage, répond Asmodée, « sans les spectacles de la Foire. La plupart des femmes « y courent avec fureur. — Je suis ravi de les voir dans « le goût de leurs laquais et de leurs cochers. » C'est pourtant à ces spectacles que Le Sage sacrifia une grande partie de ses veilles pendant vingt-sept années de sa vie. Mais Palissot s'est trompé en le regardant comme le créateur de l'Opéra-Comique.

Deux foires célèbres, dont l'origine remonte à quelques siècles, se tenoient à Paris avant la révolution ; la plus ancienne sur l'enclos de l'abbaye Saint-Germain, l'autre sur le terrain des Lazaristes, dans le quartier de l'église Saint-Laurent. La première eut lieu d'abord deux fois par an, et sa durée varia souvent. Enfin, on en fixa l'ouverture au 3 février, et la clôture au samedi veille des Rameaux. La seconde commençoit le 9 ou 10 août, et finissoit le 29 septembre.

Ces foires furent long-temps consacrées uniquement au commerce. En 1595, des comédiens de province, arrivés à Paris pendant la foire Saint-Germain, élevèrent un théâtre dans son enclos, et y furent maintenus juridiquement, malgré l'opposition des *Confrères de la Passion* et des acteurs de l'hôtel de Bourgogne, que l'on doit regarder comme les fondateurs du Théâtre-François [1],

[1] Aux troubadours et aux trouvères auxquels il faut rapporter l'origine de notre poésie et de notre théâtre, succédèrent, sous le règne de Saint-Louis, des pèlerins qui chantoient, dans les carrefours, des cantiques mis en action. Quelques bourgeois de Paris, édifiés par ces spectacles, se cotisèrent pour acheter au bourg de Saint-Maur, un terrain où ils élevèrent un théâtre sur lequel on représenta les Mystères de la religion et plusieurs traits de la vie des saints ; et comme on débuta par la Passion de Jésus-Christ, le nom de *Confrérie de la Passion* fut donné à cette association. Le prévôt de Paris supprima ce spectacle en 1398 ; Charles VI le rétablit en 1402. Le théâtre fut reconstruit

et auxquels les nouveaux venus furent obligés de payer deux écus par an. Ceux-ci ne se soutinrent pas long-temps; et quelques autres théâtres qui s'étoient élevés aussi à Paris se trouvèrent, par suite de diverses révolutions, réunis à l'une ou à l'autre des deux troupes qui, en 1673, portoient également le titre de Comédiens-François. Une nouvelle réunion eut lieu en 1680; le théâtre de la rue Guénégaud fut seul conservé, et celui de l'hôtel de Bourgogne, rue Mauconseil, fut donné à la troupe de Comédiens-Italiens, qui, depuis vingt-sept ans, étoit fixée à Paris [1]. L'établissement de l'Opéra ou Académie Royale de Musique avoit précédé de peu d'années l'arrivée de la troupe italienne.

Cette courte digression sur les trois grands spectacles réguliers de Paris étoit indispensable, avant de continuer

dans une salle de l'hôpital de la Trinité, hors la porte Saint-Denis. Une nouvelle troupe se forma vers le même temps, sous le nom d'*Enfants sans souci*; c'étoient des jeunes gens bien nés qui jouoient des petites pièces plaisantes et satiriques, appelées alors *Sottises* (folies), ce qui fit nommer leur chef *Prince des sots* (des fous). Les confrères de la Passion furent obligés de s'associer avec leurs rivaux, afin de ramener le public, qui se lassoit de leurs *Mystères*. En 1539, ils quittèrent la Trinité, jouèrent pendant quatre ans à l'hôtel de Flandre, achetèrent enfin, en 1543, une partie du terrain de l'hôtel de Bourgogne, démoli par ordre de François I, et y firent bâtir un théâtre. Le parlement leur ayant interdit, en 1548, les représentations de mystères et de sujets sacrés, ils louèrent leur nouvelle salle aux clercs de la Bazoche, qui depuis long-temps jouoient des pièces intitulées *Moralités*, et ils s'y réservèrent seulement deux loges; mais ils conservèrent leur prérogative de premier Théâtre-François, et assujettirent à une redevance tous ceux qui s'établirent depuis.

[1] C'étoit la septième troupe italienne venue en France, depuis l'an 1577 : on avoit même vu à Paris, en 1660, des comédiens espagnols, qui jouèrent au théâtre de l'hôtel de Bourgogne, et ne furent renvoyés qu'en 1672.

un précis historique des spectacles temporaires de la Foire, qui ont donné naissance à l'Opéra-Comique. En 1650, Brioché y établit le premier un théâtre de marionnettes. On y vit ensuite des animaux sauvages, des géants, des nains, des escamoteurs, des sauteurs, des danseurs de corde. En 1678, on y joua *les Forces de l'Amour et de la Magie*, divertissement comique en trois intermèdes, ou plutôt mélange bizarre de sauts, de danses, de machines et de plaisanteries grossières. On cite même trois pièces plus anciennement représentées à la Foire, et qui ont pu donner la première idée des opéra en vaudevilles : La *Comédie des Chansons* en 1640; *l'Inconstant vaincu*, pastorale aussi en chansons, 1661, et une nouvelle *Comédie des Chansons*, en 1662. Ces pièces étoient représentées par des sauteurs qui formoient différentes troupes. Alexandre Bertrand, directeur de l'un de ces spectacles, en 1690, ayant substitué à ses marionnettes une troupe de jeunes gens de l'un et de l'autre sexes, les Comédiens-François firent valoir leur privilége exclusif de parler françois sur les planches, et obtinrent la démolition du théâtre de Bertrand. Moins heureux dans un procès du même genre contre la Comédie-Italienne, ils l'avoient perdu par l'adresse du fameux Dominique. [1]

[1] Joseph-Dominique Biancolelli, né à Bologne en 1640, vint à Paris en 1660, et y remplit avec le plus grand succès le rôle d'*Arlequin* à la Comédie-Italienne, jusqu'à sa mort en 1688. Chargé de défendre les intérêts de ses camarades, que les Comédiens-François vouloient astreindre à ne parler qu'italien, il parut devant Louis XIV avec Baron, qui soutenoit les droits de la Comédie-Françoise. Quand vint le tour de Dominique : « Sire, dit-il, comment parlerai-je ?—Parle comme tu « voudras, répondit le roi. — Il suffit, reprit Dominique, j'ai gagné « ma cause. » Baron voulut réclamer contre cette surprise : le roi dit en riant qu'il avoit prononcé et qu'il ne se dédiroit pas. Depuis ce

En 1697, les Comédiens-Italiens ayant été congédiés pour avoir annoncé la *Fausse Prude*, pièce dont le titre parut une épigramme contre madame de Maintenon, femme de Louis XIV, les spectacles forains héritèrent de leurs dépouilles, et jouèrent quelques fragments de farces italiennes. Leurs salles devinrent alors de vrais théâtres. Les trois principales étoient celles des frères Allard, de Maurice Vanderbeck et de Bertrand : on s'y portoit en foule. Les Comédiens-François se plaignirent du préjudice que leur causoit cette nouveauté, et obtinrent un arrêt qui défendit aux acteurs forains, en 1703, de jouer des *comédies dialoguées*. Le jugement fut pris à la lettre, et l'on continua de jouer des *scènes* en dialogue, mais détachées, dont chacune formoit un sujet particulier. Ce genre de spectacle fut encore prohibé en 1707, malgré la protection accordée par le cardinal d'Estrées, abbé de Saint-Germain, aux comédiens forains, ses locataires.

Ceux-ci eurent alors recours aux scènes en monologues. Un seul acteur parloit, et les autres exprimoient par signes ce qu'ils vouloient dire. Chacun d'eux parloit à son tour sur le théâtre, et se retiroit pour faire place à un autre. Souvent un acteur répétoit tout haut ce que son interlocuteur avoit feint de lui dire tout bas. Quelquefois ils parloient et se répondoient dans les coulisses. C'est ainsi que les spectacles forains, en éludant les défenses, trouvoient moyen de piquer la curiosité du public, et de l'intéresser aux persécutions qu'ils éprouvoient.

Allard et la veuve Maurice, pour échapper aux pour-

temps, les acteurs italiens jouèrent indistinctement des comédies françoises et des canevas italiens. Tout le monde connoît l'anecdote qui a fourni à M. de Piis le sujet de sa pièce de *Santeuil et Dominique*.

suites des Comédiens-François, qui vouloient toujours leur interdire la parole, achetèrent de Guyenet, directeur de l'Opéra, la permission de chanter. Les autres entrepreneurs sociétaires, Bertrand, Dolet et Laplace passèrent une vente simulée à Holtz et Godard, suisses de la garde du duc d'Orléans. Ces deux prête-noms, condamnés par un arrêt du parlement, en appelèrent au Grand-Conseil. Nonobstant l'appel, le 20 février 1709, après le spectacle, le menuisier de la Comédie-Françoise, accompagné de plusieurs ouvriers, et escorté de quarante archers de robe-courte et d'un détachement du guet à pied et à cheval, arriva pour démolir la salle de Holtz et Godard. A l'instant survint un huissier porteur d'un arrêt du Grand-Conseil qui cassoit celui du parlement. Une partie du théâtre et des décorations n'en fut pas moins détruite; mais le dégât fut aussitôt réparé, et le lendemain, la représentation eut lieu comme à l'ordinaire et avec la même affluence.

Le théâtre ayant été de nouveau abattu, les directeurs forains, à leur tour, intentèrent procès aux Comédiens-François, obtinrent 6000 fr. de dommages-intérêts et relevèrent leur spectacle. Pour prévenir de nouvelles attaques, ils prirent le parti de jouer des pièces à *la muette*, et donnèrent, entre autres, à la foire Saint-Laurent, en 1709, *les Poussins de Léda*, parodie des *Tyndarides*, tragédie de Danchet. Mais ces représentations, qui eurent beaucoup de succès, étoient moins la parodie des pièces que celle des *Romains* (sobriquet donné aux Comédiens-François par les acteurs forains, qui s'attachoient à les contrefaire, en imitant le caractère de leurs rôles, leurs gestes, le son de leurs voix, et en prononçant, comme des vers alexandrins, des syllabes qui n'avoient aucun sens).

La troupe d'Allard et de la veuve Maurice fut réduite

aussi aux pièces à la muette, Guyenet lui ayant retiré la permission de chanter. En 1710, Holtz et Godard, condamnés par un arrêt du conseil d'état, renoncèrent à leur entreprise ; et la veuve Maurice vendit la sienne à une société, qui engagea Dominique le fils dans la même troupe. Le nom de Dominique [1] fit tolérer les représentations. Allard, voyant que le public ne comprenoit pas toujours la pantomime de ses acteurs, eut recours à un autre moyen.

Ce fut alors qu'on imagina les *écriteaux*. Chaque acteur se présentoit avec un certain nombre de rouleaux de carton dans sa poche droite, sur lesquels étoient imprimées, succinctement et en gros caractères, les parties de son rôle que les gestes n'exprimoient pas assez clairement. Il les dérouloit aux yeux des spectateurs, à mesure qu'il en avoit besoin, et les mettoit ensuite dans sa poche gauche. Ces écriteaux parurent d'abord en prose ; on y imprima des couplets sur des airs connus, lorsque l'Opéra eut retiré la permission de chanter. L'orchestre donnoit le ton ; dans la salle, des gens gagés chantoient les paroles ; le public faisoit chorus, et les acteurs gesticuloient d'une manière analogue.

[1] Pierre-François Biancolelli, troisième fils du fameux Dominique et connu également sous ce dernier nom, naquit à Paris, en 1681, et fut élevé au collége des Jésuites. Devenu amoureux de la fille de Pascariel, ancien camarade de son père, il l'épousa et s'engagea dans la troupe dont Pascariel étoit le directeur. Après avoir joué en province et en Italie, il revint à Paris en 1710, entra aux spectacles forains, où il donna quelques pièces, retourna en province, et passa, en 1717, à la Comédie-Italienne, par ordre du Régent. Il y remplit d'abord les rôles de Pierrot, puis ceux de Trivelin, jusqu'à sa mort en 1734. Il composa pour ce théâtre cinquante-cinq pièces, dont quatorze à lui seul et les autres en société avec Lelio père et fils, Legrand, Romagnesi et Riccoboni. Il en avoit fait aussi représenter quelques autres à Grenoble et à Lyon.

Notice.

Comme ces cartouches embarrassoient et la scène et les acteurs eux-mêmes, on les fit descendre du cintre, portés par des enfants habillés en Amours, que des contre-poids tenoient suspendus en l'air. Ces enfants déploioient les écriteaux, sur lesquels on lisoit en gros caractères le nom du personnage qui étoit censé parler ou chanter les couplets.

Les *Mémoires* pour servir à l'*Histoire des spectacles de la Foire* attribuent l'invention des pièces à *la muette par écriteaux* aux sieurs Chaillot et Remy, l'un aide à mouleur de bois, l'autre greffier à l'Hôtel-de-Ville de Paris. C'étoient deux hommes de lettres obscurs, dont les ouvrages ne sont pas même connus par leurs titres, à l'exception d'*Arlequin empereur dans la lune*, joué à la foire Saint-Germain, en 1712, et qui fut probablement leur dernière pièce. D'autres auteurs avoient aussi donné des opéra-comiques et des pièces par écriteaux : on cite un *Sancho Pança*, par Bellavoine, en 1705 ou 1706; *Arlequin Atys*, *la Foire galante ou le Mariage d'Arlequin*, par Dominique, en 1710 ou 1711; *les Aventures comiques d'Arlequin, ou le Triomphe de Bacchus et de Vénus*, en 1711, par Raguenet, acteur et auteur forain; *Arlequin à la guinguette*, par l'abbé Pellegrin [1],

[1] Simon-Joseph Pellegrin, né en 1663, fils d'un conseiller au présidial de Marseille, fut d'abord religieux dans l'ordre des Servites, ensuite aumônier sur un vaisseau. Il vint à Paris, en 1703, y remporta le prix de poésie à l'Académie Françoise, et afin de n'être pas forcé de rentrer dans son ordre, il obtint une dispense du pape pour passer dans celui de Cluny. Obligé de travailler pour soutenir une famille nombreuse, il ne put, malgré sa fécondité, se mettre à l'abri de la misère. On a dit de lui qu'

Il dînoit de l'autel et soupoit du théâtre.

C'étoit d'ailleurs un homme doux, simple et modeste. Il a composé

en 1711 ; et *Scaramouche pédant scrupuleux*, en 1711, par Fuzelier. [1]

Ce ne fut qu'en 1712 au plus tôt, que l'auteur de *Turcaret* commença de travailler pour les spectacles forains, en supposant même qu'il ait eu quelque part à la pièce d'*Arlequin baron allemand*, qui parut cette année. Il est donc certain qu'avant cette époque on avoit joué des parodies et des farces en vaudevilles, chantées par les acteurs ou par le public, et que l'établissement de l'Opéra-Comique ne peut, sous aucun rapport, être attribué à Le Sage, dont le premier ouvrage non contesté, pour les spectacles forains, fut *Arlequin roi de Serendib*, représenté en 1713. Mais, s'il n'a pas été l'inventeur de ce genre, on peut dire qu'il a su le premier lui donner une forme régulière, en épurer le style, en bannir les grossièretés et les indécences ; qu'il a été l'un des auteurs les plus féconds de ce drame mixte, perfectionné depuis

quatre tragédies, six comédies, dix opéra, trois opéra-comiques, des noëls, des cantiques, des psaumes, des chansons et une traduction en vers des Odes d'Horace. On lui attribua aussi la plupart des pièces de mademoiselle Barbier et d'autres ouvrages; car il passoit pour tenir chez lui une manufacture de vers. On ne doit pas cependant oublier qu'il a fait la tragédie de *Pélopée*, la comédie du *Nouveau monde* et l'opéra de *Jephté*. Il mourut en 1745.

[1] Louis Fuzelier, né à Paris en 1672, y mourut d'apoplexie en 1752. Cet auteur fécond et médiocre a travaillé pour tous les spectacles de Paris. Il a composé seul ou en société plus de cent pièces de théâtre, la plupart oubliées, parmi lesquelles on ne cite guère que *Momus fabuliste*. Il fut l'ami de Le Sage et l'un de ses principaux collaborateurs à l'Opéra-Comique. On peut même le regarder comme un des fondateurs des spectacles forains, par deux pièces qu'il donna au jeu des marionnettes de Bertrand, en 1701 et 1705 ; *Thésée ou la Défaite des Amazones*, et *le Ravissement d'Hélène ou le Siége et l'embrâsement de Troie*. Il fut un des rédacteurs du *Mercure*, depuis 1744 jusqu'à sa mort.

par Favart [1], et connu sous les divers noms d'opéra comique, de comédie-vaudeville, et de comédie mêlée d'ariettes.

Le Sage donna, seul où en société avec d'autres auteurs, plus de cent pièces [2] aux théâtres de la Foire. La plupart eurent une vogue étonnante, et quelques-unes obtinrent l'honneur d'être jouées au Palais-Royal, devant le Régent.

La diversité de ces compositions ne pouvoit manquer d'attirer la foule. Mythologie, féerie, travers de la société, anecdotes du jour, intrigues de coulisses, etc., tout y étoit mis à contribution. Mais, au lieu de cette multitude de productions éphémères, on doit regretter que Le Sage n'ait pas laissé un plus grand nombre de comédies et de romans de caractères, plus dignes de recommander son nom à la postérité. On pourroit même lui reprocher de n'avoir pas été assez sobre, assez sévère dans le choix de ces bluettes qu'il publia sous le titre de *Théâtre de la*

[1] Charles-Simon Favart, né en 1710, et fils d'un pâtissier de Paris, après avoir donné plusieurs pièces à l'Opéra-Comique, fut directeur d'une troupe de comédiens qui suivit en Flandre le maréchal de Saxe en 1745. De retour dans la capitale, il se voua entièrement à l'art dramatique. Il a travaillé pour tous les spectacles, et a composé près de cent pièces de théâtre, parmi lesquelles on distingue *les Trois Sultanes ou Soliman II*, et *l'Anglais à Bordeaux*, comédies; *la Chercheuse d'esprit*, *le Coq de village*, *Acajou*, *Ninette à la cour*, *Isabelle et Gertrude*, *la Fée Urgelle*, *les Moissonneurs*, *l'Amitié à l'épreuve*, *la Belle Arsène*; *les Réveries renouvellées des Grecs*, etc. La femme de Favart, actrice célèbre du théâtre Italien, née à Avignon et morte en 1772, à 45 ans, a eu part à *Bastien et Bastienne*, à *Annette et Lubin*, et à quelques autres pièces de son mari, qui mourut en 1792. Les opéra-comiques de Favart, mieux intrigués, mieux écrits que tous ceux de ses contemporains, et que la plupart de ceux de ses prédécesseurs, offrent aussi plus de grâce et d'intérêt. On ne peut lui reprocher que d'avoir un peu affadi ce genre, en y substituant quelquefois la galanterie et le sentiment à la gaieté.

[2] On en trouvera la liste complète à la fin de cette Notice.

Foire, et auxquelles il auroit dû attacher moins d'importance.

Nous ne partageons pas néanmoins toute la rigueur du jugement qu'en a porté Laharpe, qui, à coup sûr, n'en avoit lu que la moindre partie. Nous conviendrons avec cet Aristarque qu'on n'y voit point de *caractères ;* que, malgré la diversité des sujets, la *variété* ne s'y fait point assez sentir dans le plan, dans la marche, dans les incidents : mais nous ne dirons pas qu'il n'y a ni *plaisant* ni *naturel*. Si ce plaisant dégénère quelquefois en trivialités, c'est la faute du genre, des personnages, du temps et du lieu. Si le naturel est incompatible avec le fonds allégorique ou merveilleux de la plupart de ces ouvrages, on le retrouve toujours dans le dialogue, dans la contexture des pièces, dans la simplicité des couplets, qui du moins ne sont pas défigurés par cette afféterie, ces madrigaux et ces calembours qui déparent certains vaudevilles modernes.

Les drames forains de Le Sage fourmillent de traits comiques et satiriques. Ce sont des monuments pour l'histoire des lettres et des mœurs. L'auteur n'y a pas peint seulement les ridicules de son temps : il semble même y avoir deviné des travers qui n'existoient pas encore. Dans la *Foire des Fées*, par exemple, il introduit un M. Chevillard, poëte extravagant, qui annonce le dessein de mettre en vers les *Lettres portugaises*, dessein réalisé par Dorat [1], cinquante ans plus tard.

[1] Claude-Joseph Dorat, poëte, bel-esprit et petit-maître, né à Paris en 1734, y mourut en 1780, après s'être fait raser, coëffer, habiller et parfumer. Quoiqu'il se soit exercé sur toutes sortes de sujets, tragédies, comédies, poëmes, contes, fables, héroïdes, odes, épîtres, romans, etc. quoiqu'il ait laissé vingt volumes in-8° de ses œuvres, imprimés avec un grand luxe de gravures ; quoiqu'il ait servi de modèle à une foule de jeunes poëtes, sa réputation est bien déchue, et l'on n'estime que

Au reste, il n'est pas douteux que Le Sage n'ait eu la plus grande part aux pièces qu'il a composées en société pour les spectacles forains. Toutes celles que Fuzelier et Dorneval [1] y donnèrent ensemble ou séparément, réussirent peu, et sont totalement oubliées.

Nous croyons devoir continuer *l'Histoire des théâtres de la Foire* jusqu'à l'époque où la vie de Le Sage cesse de s'y trouver liée. Il y eut deux troupes en 1713; l'une dirigée par la veuve Baron [2], sous le nom de Baxter et Sauvan, l'autre par les sieur et dame Saint-Edme, sous le nom de Dominique. Ces deux entreprises s'associèrent sans se réunir, et l'on vit en 1714 deux spectacles forains prendre le titre d'*Opéra-Comique*. Ce titre leur fut confirmé l'année suivante par une permission plus ample, vendue par l'Académie royale de Musique à Saint-Edme, qui en fit part à la dame Debeaune (veuve Baron), son associée.

La nouvelle troupe de Comédiens-Italiens, appelée en France par le Régent en 1716, fit bientôt cause com-

son poëme de la *Déclamation*, sa comédie de *la Feinte par amour*, quelques *contes*, *fables* et *poésies fugitives*, et peut-être sa tragédie de *Régulus*.

[1] Dorneval, né à Paris, vers la fin du dix-septième siècle, n'est connu que parce que son nom est accolé à celui de Le Sage, sur le frontispice du *Théâtre de la Foire*, et sur le titre de la plupart des pièces que renferme cette collection. On n'y en trouve qu'une seule entièrement de lui, *Arlequin traitant*. Il cessa dès l'année 1732 de travailler avec son ami pour les spectacles forains, et mourut dans un âge très avancé en 1766.

[2] Cette veuve Baron étoit fille de Maurice Vanderbeck, entrepreneur des spectacles de la Foire; elle avoit épousé le fils unique du célèbre comédien Baron. Son mari étant mort en 1711, elle se remaria avec un nommé Debeaune. Le fils qu'elle avoit eu du premier lit fut comédien comme son père et son aïeul, se retira en 1755, et étoit encore caissier du Théâtre-François en 1763.

mune avec la Comédie-Françoise, pour persécuter l'Opéra-Comique, auquel elle enleva Dominique en 1717. La dame Debeaune, qui venoit d'obtenir, pour trente-cinq mille francs par an, le privilége de ce spectacle, fut obligée de le résilier en 1718; et les syndics de l'Académie royale de Musique régirent eux-mêmes l'Opéra-Comique à la foire Saint-Germain. Saint-Edme, n'ayant plus la permission de l'Opéra, tâcha vainement d'y suppléer par des nouveautés extraordinaires. Il montra un âne qui paroissoit voler, au moyen d'une corde sur laquelle on le faisoit glisser. Ce fut à ce théâtre que Le Sage fit jouer, cette année, quelques pièces par écriteaux. A la foire Saint-Laurent, la dame Debeaune et Saint-Edme, alarmés du projet qu'on annonçoit de supprimer l'Opéra-Comique, se réconcilièrent, prirent en commun le privilége, et rendirent leur spectacle très brillant. On y vit débuter la fameuse danseuse Sallé, célébrée plus d'une fois dans les vers de Voltaire. Le Sage y donna plusieurs pièces; sa *Princesse de Carizme* eut tant de succès, que la duchesse d'Orléans voulut qu'elle fût représentée sur le théâtre du Palais-Royal. On y joua aussi *les Funérailles de la Foire,* et le régent compara cette pièce au dernier chant du Cygne.

Les spectacles de la Foire furent fermés en effet, par ordre de la cour, en 1719; et l'on n'y vit que des danseurs de corde, qui ne pouvoient ni parler ni chanter. En 1720, les troupes foraines, sous la direction de Francisque, tentèrent de se relever. Après avoir joué à la foire Saint-Germain quelques pièces, les unes en monologues mêlés de jargon, les autres dialoguées, elles donnèrent à la foire Saint-Laurent *la Statue merveilleuse* et *l'Ile des Amazones*, d'abord en prose, puis en couplets.

En 1721, l'Opéra-Comique sortit du tombeau. Quoique Lalauze en eût obtenu le privilége, Le Sage donna

ses pièces au théâtre de Francisque. Les Comédiens-Italiens, qui faisoient mal leurs affaires, ouvrirent aussi un théâtre à la foire Saint-Laurent. Pour nuire à ces derniers, la Comédie-Françoise n'inquiéta pas Francisque; mais Lalauze fit fermer le spectacle de son rival, qui le rouvrit quatre jours après, en vertu du privilége qu'il venoit d'emporter.

Francisque avoit pris le bail pour neuf ans; cependant la cour, sur la représentation des Comédiens-François et Italiens, supprima encore l'Opéra-Comique en 1722; et l'entrepreneur fut réduit à des pièces en monologues et à des scènes de parade, exécutées par des sauteurs et des danseurs. Le Sage, Fuzelier et Dorneval, ayant refusé de travailler pour lui, achetèrent une douzaine de grandes marionnettes, et louèrent, sous le nom de Laplace, une loge à la foire Saint-Germain, où ils attirèrent la foule. Ce nouveau genre de succès excita la jalousie de Francisque et des Comédiens-François. Legrand [1], au nom de ses camarades, répondit aux épigrammes des acteurs muets par le couplet suivant :

Le Sage et *Fuzelier* dédaignant du haut style
La beauté,
Pour le Polichinelle ont abandonné Gille,
La rareté :
Il ne leur manque plus qu'à crier par la ville
La curiosité.

[1] Marc-Antoine Legrand, comédien et auteur dramatique, né à Paris en 1673, y mourut, en 1728. Sa taille et sa figure nuisirent à ses succès comme acteur, mais sa présence d'esprit désarma toujours le public. Il jouoit les rois, les paysans et les rôles à manteaux. Il a composé plusieurs comédies, entre autres *l'Aveugle clairvoyant*, *le Galant coureur*, *le Roi de Cocagne;* il a traité aussi des sujets de circonstance, tels que *Cartouche ou les Voleurs*. Il donna au Théâtre-Italien, avec Dominique le fils, *Agnès de Chaillot*, et *le Mauvais ménage*, parodies d'*Inès de Castro* et de *Mariamne*.

Piron [1], qui soutenoit seul Francisque, avec son *Arlequin Deucalion*, où le principal personnage n'a pour interlocuteurs qu'un perroquet et Polichinelle, faisoit dire à ce dernier : « Pourquoi *le fou* ne diroit-il pas quelque« fois de bonnes choses, puisque *Le Sage* de temps en « temps en dit de si mauvaises ? » Dans la même pièce, Arlequin, trouvant des pistolets dans le tonneau qui l'a sauvé du déluge, les jette à la mer, en disant : « Que d'ici « à la fin des temps on n'entende plus parler de pisto« lets, de fusils ni de *fusilier*. » Il finit par y jeter aussi Polichinelle. Ces équivoques directes contre Le Sage et ses coassociés n'empêchèrent pas les marionnettes de faire fortune à cette foire. Le duc d'Orléans voulut voir *Pierrot-Romulus!* l'une des pièces de leur répertoire, et la fit représenter à deux heures après minuit. Le Sage n'eut point à se plaindre en cette occasion des Comédiens-Italiens. Il se montra reconnoissant, et ses pièces firent les honneurs de leur théâtre à la foire Saint-Laurent.

En 1723, il y eut deux spectacles à la foire Saint-Germain ; l'un dirigé par Dolet et Laplace, l'autre par Restier. C'est à celui-ci que Le Sage et Dorneval donnèrent deux pièces en *monologues et en jargon*, ainsi que la jolie comédie des *Trois Commères*, qu'ils mirent depuis en vaudevilles, et à laquelle nous croyons que Piron n'a eu aucune part, quoi qu'en aient dit les divers historiens des théâtres. Elle n'est pas dans ses œuvres ; il n'a point

[1] Alexis Piron, né à Dijon en 1689, mort à Paris en 1773, est si connu par sa *Métromanie*, par ses bons mots et ses saillies, par ses poésies licencieuses, par ses épigrammes contre l'Académie Françoise, etc., qu'une notice plus longue seroit ici superflue. Nous dirons seulement qu'à l'inverse de Le Sage, avant de donner des comédies et des tragédies au Théâtre-François, il avoit fait jouer plusieurs opéra-comiques aux spectacles forains. On les trouve dans ses *OEuvres complètes*.

réclamé sur l'oubli de son nom dans l'édition du *Théâtre de la Foire* donnée par Le Sage, et l'insulte publique qu'il avoit faite à ce dernier étoit trop récente pour être sitôt pardonnée. L'amour-propre, sur ce point, est plus chatouilleux et plus rancuneux encore au Parnasse qu'au temple de Thémis. Les Italiens n'eurent pour rivaux à la foire Saint-Laurent que des marionnettes; mais, malgré le succès d'*Agnès de Chaillot*, ils n'y renouvelèrent pas leur bail.

En 1724, Restier, Dolet et Laplace, associés, profitant d'une autorisation tacite des Comédiens-François et de l'Opéra, donnèrent à la foire Saint-Germain des pièces en prose et en vaudevilles, auxquelles Le Sage fut étranger. La foire Saint-Laurent fut tenue par Honoré, maître chandelier, qui, après avoir éclairé les théâtres, s'avisa d'en exploiter un, et obtint le privilége de l'Opéra-Comique, où il fit jouer des pièces de Fuzelier et de Piron. Dolet et Laplace, ayant eu la permission de faire parler leurs acteurs, donnèrent les *Captifs d'Alger* et deux autres pièces de Le Sage et Dorneval. Mais Honoré, piqué des traits que les auteurs avoient lancés contre lui dans la première, obtint un ordre pour interdire la parole à la troupe rivale, qui cependant, peu de jours après, fut autorisée à jouer par écriteaux.

Honoré conserva près de cinq ans l'entreprise de l'Opéra-Comique; il n'eut plus de compétiteurs, et n'en fit pas mieux ses affaires. La vogue du *Temple de mémoire*, des *Pèlerins de la Mecque*, ne fit que retarder sa chute. N'ayant pu tenir la foire Saint-Germain en 1727, à cause de la démolition des théâtres forains, remplacés par le marché que fit établir le cardinal de Bissy [1], alors

[1] Le superbe marché que l'on voit aujourd'hui au faubourg Saint-Germain, a été élevé en 1812, sur l'emplacement de l'ancien.

abbé de Saint-Germain-des-Prés, il fut obligé d'attendre la clôture des spectacles, et obtint alors la salle de l'Opéra au Palais-Royal. Pontau prit le reste du bail d'Honoré, à la fin d'août 1727; mais il n'entra en jouissance qu'en 1728, à la foire Saint-Laurent, qui fut très brillante, grâces au succès d'*Achmet et Almanzine*. Pendant toute la durée de son entreprise, le spectacle de la foire Saint-Germain eut lieu dans la rue de Bussi. Le Sage en fut encore le principal soutien par plusieurs autres pièces qu'il y donna avec ses fidèles collaborateurs. *La Princesse de la Chine*, *le Corsaire de Salé*, *les Couplets en procès*, *la Reine de Barostan*, *l'Opéra-Comique assiégé* etc., furent très suivies. Dans la troisième et la cinquième, Le Sage prit sa revanche sur Piron, en s'égayant aux dépens de la tragédie de *Callisthène*.

En 1732, à la foire Saint-Laurent, le privilége passa de Pontau à Devienne, qui, sous le nom de Hamoche, son Pierrot, avoit passé un bail de neuf ans avec les directeurs de l'Académie royale de Musique, à raison de quinze mille francs par an. Hamoche, s'étant brouillé avec l'entrepreneur, alla débuter au Théâtre-Italien. Il y échoua; mais Devienne, privé de cet acteur, ne put tenir le spectacle de la foire Saint-Germain, en 1733. A la foire Saint-Laurent il confia la direction de son entreprise à Pontau, et reprit Hamoche, qui, depuis sa disgrâce, vit déchoir la réputation dont il avoit joui vingt ans, et renonça bientôt au théâtre. Devienne ne se laissa point décourager par le peu de succès des deux foires qu'il avoit tenues (Le Sage n'avoit travaillé que pour la première). Il tenta un nouvel établissement, rue de Seine, vis-à-vis la rue des Marais. Obligé de quitter cette loge, à moitié construite, il en fit bâtir une autre, rue de Bussi; mais les pièces jouées à cette nouvelle salle ne purent rétablir la fortune de l'entre-

preneur. Il résilia son bail, et mourut en 1743, après avoir passé près de neuf ans en prison.

Pontau, son successeur [1], ouvrit son théâtre, le 26 juin 1734, à la foire Saint-Laurent, et continua ses représentations jusqu'en 1742. Elles eurent lieu pour la foire Saint-Germain, à la nouvelle salle, dans l'impasse de la rue des Quatre-Vents. Cet auteur-directeur n'avoit pas assez de tête pour s'occuper des nombreux détails d'une semblable entreprise. Son spectacle tomba dans un tel avilissement, qu'il fut entièrement abandonné par la bonne compagnie. [2]

[1] Claude-Florimond Boizard de Pontau ou Pontault, né à Rouen, travailla dès l'année 1726 pour le Théâtre-Italien, et donna successivement aux autres spectacles de Paris et particulièrement à l'Opéra-Comique, une vingtaine de pièces, tant seul qu'en société avec Fuzelier, Panard, Gallet, Favart, etc. Toutes sont oubliées et la plupart n'ont point été imprimées. Il vivoit encore en 1764.

[2] Comme l'Opéra-Comique est en quelque sorte un enfant de Le Sage, nous allons achever son histoire en peu de mots. Jean Monnet en eut le privilége en 1743, et compta le célèbre Préville au nombre de ses acteurs. Le spectacle fut supprimé en 1745: Monnet obtint la permission de le rouvrir en 1751, à la foire Saint-Germain, et son entreprise eut beaucoup de succès. Favart, Vadé, Anseaume en furent les principaux soutiens par leurs ouvrages. Dauvergne y mit en musique *les Troqueurs* de Vadé. Baurans y donna *la Servante maîtresse,* parodiée sur la musique de Pergolèze. Ces innovations réussirent complétement, et devinrent l'origine de la comédie mêlée d'ariettes. Divers compositeurs, Duni, Laborde, Philidor, Monsigni, s'attachèrent à ce théâtre, et l'Ariette devint la rivale du Vaudeville. Ce fut alors que Monnet prit pour devise de l'Opéra-Comique : *movet, mulcet, monet.* En 1758 il céda son privilége à plusieurs particuliers, du nombre desquels étoient Favart, Corby et Monette, qui en furent les directeurs. L'entreprise continua de prospérer entre leurs mains. *Le Maréchal ferrant* et *On ne s'avise jamais du tout*, enlevèrent tous les suffrages à la ville comme à la cour. Les Comédiens-Italiens, alarmés de la diminution de leurs recettes, renouvelèrent leurs démarches; mais ce fut moins pour les satisfaire que pour donner plus de consistance à l'Opéra-Comique,

Un pareil motif et l'accueil peu favorable que reçurent, de la part des nouveaux spectateurs, les dernières pièces

qu'on décida que ce dernier spectacle ne joueroit plus à la Foire, et seroit amalgamé avec la Comédie-Italienne. La réunion eut lieu en 1762. Quelques acteurs et le répertoire entier de l'Opéra-Comique en firent partie. Les spectacles de la Foire furent abandonnés aux troupes de Nicolet et d'Audinot, qui devinrent bientôt des directeurs de théâtres. En 1779, la Comédie-Italienne fut forcée de céder à l'ascendant de la faction de l'Opéra-Comique, qui envahissoit tout. Ses acteurs furent tous renvoyés, à l'exception du célèbre *Carlin*, et du fameux gastronome *Camerani;* ses pièces furent abandonnées; on ne conserva que son nom, devenu insignifiant, et qui fut porté néanmoins, en 1783, au nouveau théâtre bâti près du boulevard, sur l'emplacement de l'hôtel de Choiseul. On abandonna la vieille salle de la rue Mauconseil, berceau du Théâtre-François; et sur ses ruines fut construite, l'année suivante, la Halle aux Cuirs, qu'on y voit aujourd'hui. On continua de jouer à la nouvelle Comédie-Italienne des pièces françoises, mêlées ou non mêlées d'ariettes. Le genre primitif se perdoit insensiblement; MM. de Piis et Barré entreprirent, en 1780, de ramener le public à son ancien goût pour le Vaudeville. *Les Vendangeurs*, *les Amours d'été* et plusieurs autres jolis opéra-comiques auroient peut être opéré cette révolution, si le gouvernement ne s'y fût opposé. Mais une révolution plus sérieuse qui changea le système politique, religieux, militaire et administratif de la France, dut exercer la même influence sur les lettres et les beaux-arts. Le Théâtre-Italien cessa de jouer des comédies françoises, ne conserva que des acteurs chantants, et prit, en 1793, le titre d'*Opéra-Comique national,* quoique à cette époque la plupart des nouvelles pièces de son répertoire ne fussent que de froides comédies ou de tristes drames qui passoient à la faveur du tintamarre de la musique. Le décret de l'Assemblée Nationale, du 13 janvier 1791, avoit enfanté dans Paris près de trente théâtres de toutes les espèces. Celui de la rue Feydeau, plus vieux de deux ou trois ans que les autres, et qui, depuis le départ des Bouffons-Italiens, rivalisoit de talents, de genre et surtout de bruit avec l'Opéra-Comique de la rue Favart, obtint une sorte de victoire en 1800, et devint le centre de la réunion des deux troupes et des deux répertoires. Ce spectacle a continué de porter le titre d'Opéra-Comique, qu'il s'est efforcé de mériter, en abandonnant les pièces barbares qui avoient pro-

de Le Sage, dégoûtèrent enfin celui-ci de l'Opéra-Comique.

Il est heureux pour la gloire de cet estimable écrivain, qu'au milieu de cette multiplicité de travaux, moins honorables que lucratifs, il ait trouvé le temps de composer son chef-d'œuvre.

Ce fut au commencement de 1715 qu'il publia l'*Histoire de Gil Blas de Santillane*, deux volumes in-12, suivis d'un troisième en 1724, et d'un quatrième en 1735. Chaque volume contenoit trois livres. Cet ouvrage n'est qu'un roman, mais c'est le premier des romans, si Télémaque n'en est pas un. Il mit le sceau à la réputation de l'auteur, et le plaça dès lors au rang des écrivains classiques françois. Le Sage, dans le titre ou dans la préface de toutes ses productions, n'a jamais manqué de nommer les auteurs qu'il a imités, d'indiquer les sources originales où il a puisé. On ne trouve rien de pareil dans le titre ni dans l'avertissement de Gil Blas. La remarque est digne d'attention. Le Sage, travaillant avec ses propres fonds, n'a pas cru devoir au public un compte scrupuleux des légers emprunts qu'il a faits de côté et d'autre.

Gil Blas est un ouvrage essentiellement françois. Lorsque ce roman parut, il eut une vogue d'autant plus grande, qu'on y trouva une infinité de portraits dont on croyoit connoître les originaux dans Paris. L'avis que

fané ce nom. Mais le véritable Opéra-Comique, tel à peu près que Le Sage l'avoit conçu, fut transporté au théâtre du Vaudeville, rue de Chartres, dont l'ouverture eut lieu le 12 janvier 1792, par les soins de MM. Piis et Barré, qui s'associèrent quelques autres auteurs. Ce théâtre eut bientôt plusieurs rivaux, dont le plus redoutable fut celui des *Troubadours*, établi par M. de Piis lui-même, qui s'était séparé de ses associés. Le Vaudeville triompha, et malgré les nouveaux concurrents qu'il a eus depuis, il subsiste encore avec honneur sous la direction de M. Désaugiers, qui a succédé, en 1815, à M. Barré.

Le Sage avoit placé en tête de son livre, pour prévenir ces allusions, ne servit peut-être qu'à les faire chercher. On débita secrètement une clef de Gil Blas. Cette clef s'est perdue; il n'en est resté que des traditions confuses. Mais le mérite du roman a survécu à ce succès de circonstance. [1]

On a contesté à Le Sage l'invention et la paternité de Gil Blas.

Dans le *Nouveau Porte-Feuille historique, poétique et littéraire* de Bruzen de Lamartinière [2], tome II, édition de 1757, pag. 339, on trouve un paragraphe relatif surtout au *Diable boiteux*, et terminé par les mots suivants : « C'est sa manière (de Le Sage) d'embellir « extrêmement tout ce qu'il emprunte des Espagnols. « C'est ainsi qu'il en a usé envers Gil Blas, dont il a fait « un chef-d'œuvre inimitable. » Un passage aussi vague a servi de thême à Voltaire pour intenter une accusation injuste de plagiat contre Le Sage.

L'auteur de Gil Blas, dans son *Temple de Mémoire*,

[1] Le comte de Tressan, dans ses entretiens avec Le Sage, avoit recueilli un grand nombre de révélations sur les véritables personnages que cet auteur a revêtus de manteaux espagnols dans son Gil Blas; mais il négligea de les mettre par écrit. M. le comte François de Neufchâteau a réparé en partie cet oubli, au moyen des notes dont il a enrichi l'édition de Gil Blas donnée, en 1820, par M. Lefebvre, trois vol. in-8, fig.

[2] Antoine-Augustin Bruzen de Lamartinière, né à Dieppe en 1684 ou 1689, mourut à La Haye en 1746 ou 1749. Il s'étoit fixé dans cette ville, après avoir résidé plusieurs années à la cour du duc de Mecklenbourg. L'ouvrage qui a le plus contribué à sa réputation est le *grand Dictionnaire géographie, historique et critique*, en plusieurs volumes in-folio, qui, réimprimé souvent, et peu estimé aujourd'hui, n'a cependant pas encore été remplacé par un meilleur. Lamartinière a composé un grand nombre d'autres ouvrages sur la géographie et la littérature. Il a été l'éditeur des œuvres de plusieurs auteurs, etc.

joué en 1725, s'étoit permis de ridiculiser les admirateurs outrés de ce poëte, qui n'étoit alors connu que par les tragédies d'*OEdipe*, d'*Artémire* et de *Mariamne*, et par le poëme de *la Ligue*, foible et première esquisse de la *Henriade*. Parmi les fous, amoureux de la renommée, qui escaladoient le temple de Mémoire, Le Sage en introduisoit un (il désignoit sans doute Thiriot), qui disoit, en ramassant un livre trouvé à ses pieds : « Je « prends mon *vol terre à terre* » (Voltaire à terre). Cette pointe grossière, débitée sur le théâtre et de l'aveu de l'autorité, dut offenser l'irascible auteur d'*OEdipe*. Dix ans après, Le Sage revint à la charge, et, dans le livre x de Gil Blas, chap. v, il désigna Voltaire lui-même, sous le nom du poëte *Triaquero*, sobriquet qui, en espagnol, signifie charlatan, vendeur d'orviétan ou de thériaque.

On peut supposer que si Voltaire ne provoqua point la première insulte, il s'attira peut-être la seconde par quelque épigramme, par quelques sarcasmes qui ne sont point parvenus jusqu'à nous. Il s'est vengé ; et voulant éterniser sa vengeance, il l'a consignée dans son *Siècle de Louis* xiv. Il faut que la réputation de Gil Blas soit bien établie, pour avoir résisté aux attaques de Voltaire.

Dans la liste des écrivains de ce beau siècle (Première édition), à l'article de Le Sage, il dit : « Son roman de « Gil Blas est demeuré, parce qu'il y a du naturel. » Et il ne fait aucune mention de ses autres ouvrages : pas un mot sur *Turcaret* ni sur *le Diable boiteux*. Dans les éditions suivantes du Siècle de Louis xiv, Voltaire ajoute que Gil Blas *est pris entièrement* d'un livre espagnol intitulé : *La Vidad del escudero don Marcos d'Obrego*, dont il n'indique ni la date, ni l'auteur, ni le sujet.

Il existe en effet un roman espagnol, sous le titre de :

Relaciones de la Vida del escudero don Marcos de Obregon, dédié au cardinal-archevêque de Tolède, don Bernard de Sandoval et Roxas (frère du duc de Lerme), par Vincent Espinel [1], chapelain du roi à l'hôpital royal de la ville de Ronda; imprimé à Madrid, en 1618, un volume petit in-4°, et dont une quatrième édition a paru aussi à Madrid, en 1804, deux volumes in-12.

Dans une dissertation lue en 1818 à l'Académie françoise, et imprimée en tête de deux éditions de Gil Blas, en 1819 et 1820, sous ce titre : *Examen de la question de savoir si Le Sage est auteur de Gil Blas, ou s'il l'a*

[1] Vincent Espinel, né à Ronda, dans le royaume de Grenade, au milieu du seizième siècle, fut pauvre dès le berceau; et même en faisant son cours de théologie, il ne subsistoit que d'aumônes. Des cantiques qu'il composa le firent connoître de l'évêque de Malaga, dont les bienfaits l'aidèrent à prendre l'habit ecclésiastique. Après la mort de son protecteur, il ne put obtenir d'avancement, fut réduit à desservir la chapelle de l'hôpital de Ronda, et mourut dans la misère à Madrid en 1634, âgé de quatre-vingt-dix ans. Il cultiva la poésie avec succès et inventa les *décimas* (stances de dix vers) qui, de son nom furent appelées *Espinelas.* Il a donné une traduction en vers de l'*Art poétique* et des *Épîtres d'Horace,* un poëme et diverses poésies imprimées à Madrid, 1591, in-8. Excellent musicien, il ajouta une cinquième corde à la guitare et publia un traité sur cet instrument. Il étoit très versé dans les langues anciennes et modernes. Il jouit d'une grande réputation; mais sa célébrité ne lui attira que des ennemis. Ses *Relations de l'écuyer Marc d'Obregon,* ont été traduites en françois, par Vital d'Audiguier, Paris, 1618. Elles sont au nombre de trois dont la première contient vingt-quatre chapitres, la seconde quatorze, et la troisième vingt-cinq. On voit par les sommaires de ces chapitres, que Le Sage a emprunté quelques traits à Espinel pour son *Gil Blas*, son *Estevanille Gonzalez* et son *Bachelier de Salamanque*. Mais il avoit trop de goût pour traduire ou même pour imiter les grossièretés, les inconvenances, les détails dégoûtants, et les ennuyeuses moralités de l'auteur espagnol. Espinel n'a point composé un autre ouvrage que lui attribue à tort le Catalogue imprimé de la Bibliothéque du Roi. Nous examinerons cette question en parlant d'Estevanille Gonzalez.

pris de l'espagnol, M. le comte François de Neufchâteau a réfuté victorieusement l'assertion de Voltaire. Il a fourni aux incrédules des moyens de comparaison, en donnant les sommaires de tous les chapitres des *Relations de l'écuyer Obregon*, et il a prouvé que Le Sage n'a emprunté qu'une dixaine de passages au roman de Vincent Espinel ; qu'il n'a été ni le traducteur, ni l'imitateur de cet ouvrage ; qu'à lui seul appartient l'idée principale, l'idée-mère de Gil Blas; enfin qu'on n'est pas plus fondé à l'accuser de plagiat, que Voltaire lui-même ne mériteroit ce reproche, pour les emprunts qu'il a faits à la littérature angloise.

Vers la fin du dernier siècle, les Espagnols ne connoissoient pas encore Gil Blas, dont les principales nations de l'Europe avoient dès long-temps enrichi leur littérature. Mais depuis qu'une traduction castillane a introduit ce roman dans la Péninsule, ils l'ont revendiqué comme une propriété nationale. L'assertion de Voltaire devoit leur être également inconnue; car ils n'en ont point fait usage pour fortifier leur réclamation. Ils savoient trop bien d'ailleurs qu'il leur auroit été impossible de faire reconnoître Gil Blas dans les Relations de Marc Obregon : aussi ont-ils suivi une marche différente. Afin de n'être pas obligés d'administrer des preuves, ils ont prétendu que Gil Blas n'étoit ni plus ni moins qu'un ouvrage *volé* tel quel à l'Espagne.

Ce nouveau procès, aussi pitoyable et plus ridicule encore que l'autre, détruit du moins l'échafaudage du premier, et anéantit l'accusation de Voltaire. Voici le titre singulier sous lequel a été publiée la traduction espagnole de Gil Blas, par le P. Isla : *Les Aventures de Gil Blas de Santillane, volées à l'Espagne, et adoptées en France, par M. Le Sage; restituées à leur patrie et à leur langue naturelle, par un Espagnol zélé, qui ne souffre*

pas qu'on se moque de sa nation. Madrid, 1787, quatre volumes petit in-4°.

Le savant académicien que nous avons cité, a pris soin, dans la seconde partie de sa dissertation, de produire ce qu'il nomme plaisamment *le factum de la partie adverse.* C'est une préface absolument dans le goût espagnol, intitulée : *Conversation préliminaire, communément appelée prologue, et dédicatoire en même temps à ceux qui voudroient me lire.* Toutefois nous sommes persuadés que cette préface ainsi que le titre de la traduction espagnole de Gil Blas ne sont pas du P. Isla, littérateur plein d'esprit et de sens, qui avoit épuré son goût par une longue résidence en Italie ; mais d'un éditeur avide et de mauvaise foi, qui, après la mort de cet ex-jésuite, a voulu faire de son ouvrage un objet de spéculation, en flattant l'orgueil national.[1]

[1] François-Joseph de Isla, jésuite espagnol, né en 1703, au bourg de Vidanes, près de la ville de Valderas, dans le royaume de Léon, s'est fait une grande réputation dans le genre satirique. Prenant Cervantes pour modèle, il voulut corriger les mauvais prédicateurs, par l'histoire d'un moine ridicule, et c'est dans ce dessein qu'il publia son fameux roman intitulé : *Vie de Frère Gerundio de Campazas*, Madrid, 1758, un vol. in-4°. Cet ouvrage, le plus spirituel qui ait paru en Espagne pendant le dix-huitième siècle, suscita de puissants ennemis au Père Isla. Tous les moines mendiants se déchaînèrent contre lui, quoiqu'il se fût caché sous un nom pseudonyme. Ils parvinrent à faire mettre son livre à l'index; mais ils ne purent le faire disparoître entièrement, et il fut enfin réimprimé à Madrid en 1804, avec un second volume. Il a été traduit en anglais et en allemand. Lors de l'expulsion des jésuites, le P. Isla s'étoit retiré à Bologne en Italie : il y traduisit en espagnol le *Gil Blas* de Le Sage, probablement d'après la version italienne du chanoine Monti, de laquelle nous aurons occasion de parler. Il a donné en outre une *Histoire de Théodose le Grand*, traduite de celle de Fléchier ; une *Histoire d'Espagne*, une *Vie de Cicéron*, plusieurs volumes de *Lettres*, dont un choix a été publié avec la traduction françoise, Paris, 1804,

L'auteur de la préface, quel qu'il soit, pour établir que Gil Blas est un ouvrage espagnol, rapporte l'article *Le Sage*, du *Dictionnaire historique* de Chaudon, édition de 1771, le paraphrase à sa manière, et en conclut que Le Sage n'ayant que *de l'esprit*, *du goût et l'art d'embellir les idées des autres*, n'a pas inventé *Gil Blas*; que, puisqu'il a traduit ou imité des ouvrages espagnols, ce n'est qu'*en Espagne* qu'il put apprendre la langue castillane; qu'il *y résida plusieurs années*, *comme secrétaire*, *ami ou commensal d'un ambassadeur de France*; qu'il s'y lia intimement avec un Andalou nommé *Abogado Constantini* (ou plutôt un avocat nommé *Constantini*), qui lui *confia* le roman de *Gil Blas*, ainsi qu'une *satire* contre le gouvernement espagnol, pour qu'il les traduisît en françois, et qu'il les fît imprimer à Paris; ces ouvrages ne pouvant être publiés en Espagne sans danger pour l'auteur et l'imprimeur. Cette préface, pleine de forfanterie, est terminée par un pompeux éloge de *Gil Blas* [1] que l'on persiste à soutenir *volé à l'Espagne par Le Sage*.

in-8, et un grand nombre d'autres ouvrages, les uns satiriques, les autres sur des sujets de piété. Le P. Isla, sur la fin de sa vie, éprouva des désagréments, et fut mis en prison pour avoir prêché à Bologne en faveur de la cause des jésuites. Il recouvra sa liberté, et mourut dans cette ville, le 2 novembre 1781, et non en 1783 ni en 1792. Sa traduction de Gil Blas ne fut publiée qu'en 1787, sous le nom anagrammatique de don Joachin Frederico Issalps. Il cultiva aussi la poésie avec succès, mais la plupart de ses manuscrits dans ce genre ont été perdus.

[1] Cet éloge porte principalement sur les quatre volumes in-12 dont se compose le Gil Blas de Le Sage, traduit par le P. Isla : mais depuis qu'à la seconde édition de l'ouvrage posthume de ce jésuite, on a joint la traduction d'une continuation de Gil Blas, donnée en italien par le chanoine Monti, de Bologne, n'est-on pas en droit d'accuser le nouvel éditeur d'ignorance, d'injustice et de mauvaise foi? d'igno-

M. François de Neufchâteau a fort bien répondu à tout ce verbiage, que, pour prouver l'existence d'un texte original, il auroit fallu, non pas citer, mais publier, avec toutes les preuves d'authenticité, l'ouvrage de l'avocat *Constantini*, plutôt que la traduction d'un ouvrage françois; en un mot, nous montrer le *Gil Blas espagnol*, et non pas le *nôtre :* cet argument est sans réplique.

Le même littérateur a démontré que dans le roman de Le Sage il n'y a d'espagnol que les noms et le costume des personnages; qu'on y remarque à chaque page le ton, l'esprit, les mœurs, les aventures, le miroir exact de Paris, tel qu'il étoit au commencement du dix-huitième siècle; qu'il est impossible qu'un romancier andalou ait deviné, en 1635, ce qui s'est passé en France quatre-vingts ou cent ans plus tard; que les anachronismes, les négligences dans les détails topographiques que l'on rencontre dans Gil Blas, dénotent assez que l'auteur n'étoit pas Espagnol.

Le Père Isla, ou plutôt son éditeur, dans la préface que nous avons analisée, dit que *Le Sage a commis ces erreurs avec l'intention de mieux cacher son vol.*

rance, s'il n'a pas connu les sources dans lesquelles le P. Isla a puisé son ouvrage; d'injustice, pour n'avoir pas signalé la complicité du chanoine Monti pour un quart, dans le *vol* dont Le Sage seul est accusé; enfin de mauvaise foi, pour avoir fait honneur au P. Isla de la *restitution* à l'Espagne d'un livre dont celui-ci n'a dû se regarder que comme le traducteur. A coup sûr le P. Isla avoit trop d'esprit pour qu'on puisse lui attribuer la préface en question; comme auteur et comme jésuite, il avoit été trop persécuté dans sa patrie, pour se couvrir de ridicule, en lui faisant la prétendue *restitution* de Gil Blas, en donnant ce nom à un plagiat qu'il auroit commis lui-même envers le chanoine Monti, et en s'exposant aux réclamations et au mépris de la ville entière de Bologne. Nous le répétons, ce n'est qu'après sa mort, que l'on a fait de sa traduction un objet de spéculation littéraire.

Ce reproche est aussi dénué de politesse que de justice et de fondement. L'auteur de Gil Blas, composant des romans d'après sa mémoire et son imagination, ne se piquoit pas de l'exactitude scrupuleuse d'un historien. Par exemple, il suppose qu'il y avoit des cafés en Espagne, sous le règne de Philippe III et pendant le ministère du duc de Lerme, qui fut disgrâcié en 1618; et à cette époque la fève d'Arabie n'y étoit peut-être pas même connue [1]. On trouvera dans son *Mélange amusant*, etc., et dans la *Lettre autographe* publiée ici pour la première fois, des méprises que nous aurons soin de signaler, mais que nous nous garderons bien d'attribuer à la mauvaise foi de Le Sage.

Cependant il est des lecteurs sans prévention qui, frappés de voir que Gil Blas offre une connoissance si parfaite des mœurs, des usages, des localités de l'Espagne, des secrets du cabinet de Madrid et des intrigues de la cour, hésitent à prononcer sur la véritable origine de ce charmant ouvrage.

Cette considération a suffi au rédacteur de l'article du P. Isla, dans le tome XXI de la *Biographie universelle*, (M. Bocous), pour avancer que Le Sage n'auroit pu acquérir ces connoissances locales qu'on remarque dans Gil Blas, et qui lui donnent une physionomie étrangère,

[1] Il paroît que le café fut introduit en Europe par le célèbre voyageur Pietro della Valle, qui revint du Levant à Rome en 1626, et par les Vénitiens, vers la même époque. Il ne fut connu qu'en 1644 à Marseille, et en 1657 à Paris, où il fut apporté par le voyageur Thevenot. Il y devint plus commun parmi les gens de qualité, depuis l'ambassade othomane de Soliman Agha, en 1669. Mais ce fut en 1672 qu'un Arménien nommé Paschal, après avoir débité cette boisson à la foire Saint-Germain, établit le premier café sur le quai de l'École. Ce fut sans doute dans le même temps, à peu près, que les cafés furent établis aussi à Madrid, ainsi qu'à Londres.

s'il n'avoit pas pris ce roman *tout entier* aux Espagnols. Mais, en attribuant aussi au P. Isla la *restitution de Gil Blas à sa patrie*, l'auteur de cet article ne paroît pas, quoique Espagnol lui-même, avoir lu la fameuse préface dont nous venons de parler. Il articule des faits tout différents.

Suivant lui, Le Sage *n'a jamais été en Espagne*. Gil Blas, ouvrage d'un *anonyme*, sous le ministère du duc d'Olivarès, fut *dénoncé et saisi* avant d'avoir été *imprimé. L'auteur en emporta une copie en France*, *où il mourut vers* 1640. *Cette copie tomba dans la suite*, on ne dit ni quand, ni comment, *entre les mains de Le Sage*, qui s'en servit pour *composer* son *Gil Blas. On voit encore dans la bibliothéque de l'Escurial*, ajoute l'auteur de l'article, *le manuscrit original qui*, *par la date*, *le style et même l'écriture*, *ne peut pas être une traduction du roman de Le Sage*, *publié près d'un siècle après*. C'étoit donc ce manuscrit original, s'il existe, qu'il auroit fallu publier, et non pas la traduction du P. Isla.

En suivant Le Sage, pour ainsi dire, à la piste, depuis sa naissance jusqu'à la publication de Gil Blas; en continuant de le suivre ainsi jusqu'à sa mort; en ayant toujours soin d'assigner la date précise des diverses éditions qu'il donna de ses ouvrages, nous avons voulu prouver qu'il ne quitta jamais la France, et qu'il s'absenta rarement de Paris. Familiarisé avec la lecture des auteurs castillans, il n'eut pas besoin de visiter l'Espagne pour en étudier la langue, l'histoire, les mœurs, les préjugés[1]. Si l'on veut supposer qu'il y fit un voyage, ce ne

[1] Est-il donc si nécessaire d'avoir habité un pays, pour le connoître? et n'a-t-on pas mille exemples du contraire, quand on voit tant de voyageurs ignorants, menteurs ou superficiels? Quand on compare leurs relations incomplètes et inexactes à ces ouvrages aussi

put être qu'à l'âge de vingt ans environ, avant son arrivée à Paris; ou vers l'an 1696, entre la naissance de ses deux fils aînés et pendant l'intervalle de temps que nous croyons, avec plus de probabilité, qu'il passa dans les Fermes. Si l'on s'arrête à la première hypothèse, est-il vraisemblable que Le Sage, arrivant d'Espagne avec une trouvaille telle que *Gil Blas*, l'ait gardée vingt-cinq ans en porte-feuille, et n'ait débuté que par les *Lettres d'Aristenète*? Dans la seconde supposition, pourquoi auroit-il différé dix-huit ans la traduction de *Gil Blas*, et l'auroit-il fait précéder de quatre *Comédies espagnoles*, de la *Suite de Don Quichotte*, et même du *Diable boiteux*? Enfin dans l'un et l'autre cas, quels motifs auroient obligé Le Sage à ne donner d'abord que la moitié de Gil Blas, l'ayant *apporté d'Espagne*, ou *trouvé en France tout fait, tout entier;* à n'en publier la suite que dix et vingt ans après, et à en omettre la conclusion que, plus tard, un chanoine de Bologne auroit mise en italien?

Depuis l'impression du Mémoire de M. François de Neufchâteau, une nouvelle réclamation s'est élevée, à Paris même, contre les droits et l'honneur de Le Sage, en faveur d'un prétendu auteur original de *Gil Blas*.

Un savant espagnol, M. Llorente [1], avantageusement

bien pensés que bien écrits, dont les auteurs ne sont presque jamais sortis de leur cabinet? Ce n'est point en voyageant que d'Anville est devenu le premier des géographes; que Buffon a dévoilé avec tant d'éloquence les secrets de la nature; que Barthélemy nous a laissé dans son *Anacharsis* le plus beau monument historique de l'ancienne Grèce; que tel, parmi nos savants modernes, a acquis sur les langues, les mœurs, les lois, les religions, l'histoire de l'Orient, des connoissances plus étendues, plus approfondies, plus certaines, qu'on n'en trouveroit réunies chez les naturels même les plus instruits de l'Asie.

[1] Don Juan Antonio Llorente (on prononce *Liorenté*), né dans la

connu, depuis quelques années, par ses qualités personnelles et par plusieurs ouvrages estimés, a communiqué à l'Académie Françoise, en 1820, un Mémoire manuscrit in-4, intitulé : *Observations critiques sur les romans de Gil Blas et du Bachelier de Salamanque, sur leur mérite littéraire, et sur la patrie de leur auteur original.*[1]

Frappé sans doute de l'invraisemblance des systèmes qu'on a voulu accréditer dans sa patrie, sur l'origine de Gil Blas, il désavoue entièrement les assertions conte-

Rioja, province de Soria, près de Calahorra, dans la Vieille-Castille, en 1756, chanoine de Tolède, membre de l'Académie royale de la Langue espagnole, de celle de l'Histoire, et autres Académies, a publié, en 1812, à Madrid : *Memoria historica, etc.;* Mémoire sur l'établissement du tribunal de la Foi, en Espagne; en 1814, une *Histoire de la Révolution d'Espagne*, Paris, 2 vol. in-8; en 1815, une *Histoire critique de l'Inquisition d'Espagne*, Paris, 4 vol. in-8, traduite en françois, sous les yeux et sur le manuscrit de l'auteur. On a encore de lui d'autres ouvrages, entre autres une *Notice biographique* ou Mémoires de sa vie (en espagnol), avec son portrait; Paris, 1818, in-8, de 264 pages.

[1] L'Académie Françoise avoit chargé une commission de lui faire un rapport sur la Dissertation de M. Llorente. M. François de Neufchâteau, dont l'auteur avoit combattu l'opinion personnelle, n'a pas cru devoir donner à sa réfutation la forme d'un rapport. Sa réponse a été lue dans la séance extraordinaire de l'Académie, du mardi 8 janvier 1822, et imprimée, le 12, dans la 40e livraison de l'*Album*, sous ce titre : *Examen d'un nouveau système sur l'auteur de Gil Blas*, en réponse au Mémoire communiqué à l'Académie Françoise, etc. Ayant eu occasion nous-mêmes d'être instruits exactement des principaux détails du Mémoire de M. Llorente, qui nous avoit précédemment autorisé à en prendre connoissance, nous allons essayer de l'analiser et de le réfuter avec tous les égards que mérite l'auteur. En partageant sur tous les points l'opinion de M. François de Neufchâteau, et en adoptant sa méthode, nous tâcherons de ne pas répéter ce qu'il a dit, et nous insisterons sur diverses preuves qu'il a cru peut-être devoir négliger, mais qui ne laisseront pas d'ajouter quelque poids à celles qu'il a produites.

nues dans la singulière préface de la version espagnole de ce roman, et il convient que le P. Isla n'a fait qu'une traduction libre de ce chef-d'œuvre de Le Sage. Quant à l'opinion de M. Bocous, il n'en parle pas, soit qu'il ne l'ait point connue, soit qu'il l'ait jugée insoutenable ou trop peu importante.

Plus modéré, plus poli que ses deux compatriotes, il n'accuse point l'auteur de Turcaret d'avoir *volé* Gil Blas à l'Espagne; mais il n'en soutient pas moins, en termes plus civils, que Le Sage *a pris en entier ce roman dans un manuscrit espagnol.*

Tout le système de revendication, imaginé par M. Llorente, est exposé dans la préface de son Mémoire. Les seize chapitres qui suivent n'en sont que le développement, ou pour mieux dire, que la répétition paraphrasée.

L'académicien espagnol suppose que Gil Blas et le Bachelier de Salamanque n'étoient, dans l'origine, qu'un seul et même roman, composé sous ce dernier titre, et terminé en 1655 par D. Antonio de Solis [1]; que Hugues,

[1] Don Antonio de Solis y Ribadeneira, né en 1610, à Alcala de Henarès, se distingua dans la poésie, et, dans l'intervalle de 1627 à 1667, il composa plusieurs comédies où brille son imagination, à l'exemple de Calderon, dont il fut l'ami. Il passe pour le meilleur auteur de l'Espagne, dans le genre facétieux. Ses connoissances dans la politique et dans l'histoire le firent nommer premier commis du ministère des affaires étrangères, sous le règne de Philippe IV. Après la mort de ce monarque, en 1665, on lui accorda l'emploi de chroniqueur des Indes, avec des appointements considérables. Il écrivit alors l'*Histoire de la Conquête du Mexique*, le dernier des bons ouvrages que l'Espagne ait produits, et où l'intérêt et le goût se trouvent réunis à l'exactitude et à la simplicité. Sur la fin de sa vie, il entra dans les ordres, et ne s'occupa plus que de pratiques de dévotion jusqu'à sa mort, en 1686. Il avoit cessé depuis long-temps de travailler à des comédies et à des sujets profanes, et il laissa incomplets ses *autos sacramentales*.

marquis de Lyonne, ambassadeur extraordinaire de France à Madrid, en 1656, y acheta une grande quantité de livres et de manuscrits espagnols, qui passèrent depuis à l'abbé de Lyonne, l'un de ses fils; qu'au nombre de ces acquisitions se trouvoit le roman du *Bachelier de Salamanque*, satire claire et mordante des vices du gouvernement et de la nation, sous les règnes de Philippe III et de Philippe IV, et qu'Antoine de Solis n'avoit osé ni avouer ni mettre au jour; que l'abbé de Lyonne confia dans la suite ce *manuscrit* à son ami Le Sage, qui, à trois reprises différentes, en détacha les aventures de Gil Blas de Santillane, dont il forma un roman qu'il publia sans indiquer les sources où il l'avoit puisé, et qui fit enfin paroître sous son vrai titre le Bachelier de Salamanque, ainsi disséqué, en déclarant ce dernier emprunt, afin de mieux cacher son premier plagiat. M. Llorente ajoute même que Le Sage avoit songé à extraire de ce *manuscrit* les aventures du barbier Fabrice Nunès, l'un des personnages épisodiques de Gil Blas, pour en former un troisième roman.

Ce système, plus spécieux en apparence que ceux dont nous avons rendu compte, n'est ni plus solide ni plus vraisemblable. Il n'est fondé que sur des suppositions. Quels garants en effet M. Llorente offre-t-il de ses allégations? Aucuns; il confesse lui-même qu'il n'existe nulles traces du *manuscrit* primitif espagnol. A-t-il trouvé le thême de cette accusation dans quelque auteur contemporain, castillan ou françois? Non. Comment donc a-t-il été si bien initié dans les secrets d'Antoine de Solis, dans les travaux, dans les projets de Le Sage?

Est-il probable que Solis ait composé un ouvrage satirique contre le souverain qui le salarioit, contre le duc d'Olivarès, oncle du ministre, don Louis de Haro, duc de Montoro, dont il étoit premier commis? Est-il vrai-

semblable qu'il ait donné ou vendu son manuscrit à un ambassadeur, qui, ami du ministre, ou intéressé à le ménager, pouvoit lui livrer la satire et lui en dénoncer l'auteur? Si Solis eût écrit cet ouvrage par quelque motif d'animosité personnelle, et que, craignant de se compromettre en le publiant en Espagne, il eût voulu du moins, pour sa propre satisfaction, le faire traduire et imprimer dans un royaume étranger, n'auroit-il pas cherché un moyen plus sûr et plus prompt? Si le marquis de Lyonne eût été dans les intérêts de l'auteur, n'auroit-il pas chargé de cette traduction Scarron, dont le style facétieux auroit si bien rendu les plaisanteries espagnoles; Chapelain, qui avoit traduit le *Guzman d'Alfarache;* Ménage, ou d'autres littérateurs françois à qui la langue castillane étoit alors si familière? Solis, pour faire éclater sa vengeance, pouvoit-il compter sur la plume de Le Sage, qui n'étoit pas encore né? On ne voit pas quel auroit pu être son but en composant un roman satirique, et en le cédant à l'ambassadeur françois.

Lorsque, soixante ans après, l'abbé de Lyonne confia e *manuscrit* à Le Sage, fut-il ou le complice du plagiat de ce dernier, ou l'exécuteur tardif des volontés d'un père et des intentions d'Antoine de Solis. La première supposition n'est pas admissible. Si l'on s'arrête à la seconde, quel motif eût pu engager Le Sage, en publiant Gil Blas, à taire le nom d'un auteur mort depuis trente ans, qui avoit survécu à tous les personnages historiques, objets de ses *prétendues satires*? Le Sage lui-même ne se seroit-il pas empressé de nommer Antoine de Solis, afin de persuader que Gil Blas, loin d'être la peinture des mœurs et des vices de la France, n'étoit que la traduction d'un roman espagnol? Cet aveu lui auroit été utile sans nuire à personne; depuis quinze ans la dynastie autrichienne ne régnoit plus dans la Péninsule. Une seule de ces ré-

flexions démontre jusqu'à l'évidence la futilité du système de M. Llorente. On ne sera pas plus satisfait des moyens sur lesquels il le fonde dans les seize chapitres de son Mémoire.

Le premier, intitulé *Histoire littéraire de Le Sage*, ne contient que la Notice que nous avons donnée dans le tome XXIV de la *Biographie universelle*. Comme nous y avons prouvé que Le Sage n'a jamais été en Espagne, M. Llorente a été obligé d'inventer de nouvelles suppositions pour lui contester la paternité de Gil Blas. Il a suivi d'ailleurs les principes et la marche de l'éditeur de la traduction du P. Isla.

Dans le chapitre II, il donne l'*Histoire littéraire et typographique de Gil Blas*, et passe également en revue les autres productions de Le Sage. Il y cite, assez inconsidérément, un passage d'un ouvrage périodique, imprimé à Madrid en 1788, où l'on dit que *Gil Blas est composé de fragments, de nouvelles, de contes espagnols, et de comédies castillanes mises en récits*. Cette quatrième variante sur l'origine de Gil Blas seroit la seule plausible; elle n'est pas sans fondement, et nous fait connoître à quoi se réduisent, rigoureusement parlant, les emprunts que Le Sage a pu faire à l'Espagne. En rapportant ce passage, M. Llorente nous a fourni un argument bien fort contre son système.

Le chapitre III a pour titre: *Chronologie des événements les plus remarquables de Gil Blas*. M. Llorente a supputé que cette histoire commence en 1588, et finit en 1649, ce qui est assez indifférent. Il prétend que Le Sage n'avoit pas besoin de peindre les vices et les ridicules sous des noms étrangers, lorsqu'il trouvoit cette satire toute faite dans un manuscrit espagnol. Mais ici le critique est en contradiction avec lui-même; en effet si Le Sage a peint les mœurs de la fin du règne de Louis XIV, ce tableau ne

peut pas être l'ouvrage d'Antoine de Solis écrivant en 1655.

Le chapitre IV roule *Sur le mérite du roman de Gil Blas*, prouvé par les éloges que divers auteurs lui ont prodigués, et par les diverses traductions qu'on en a faites. M. Llorente dit cependant que cet ouvrage n'est pas exempt de fautes ; mais qu'il n'appartient qu'à un Espagnol, littérateur consommé, de les apercevoir ; et il blâme le P. Isla de n'avoir pas rectifié ces erreurs dans sa traduction espagnole ; ce qui prouve que ce jésuite a voulu seulement faire connoître, et non pas *restituer Gil Blas à sa patrie ;* car sans cela il n'auroit pas négligé d'effacer toutes ces taches, qui, lui donnant l'air étranger, doivent choquer les Espagnols.

Le chapitre V contient les *Erreurs chronologiques de Gil Blas*. M. Llorente en compte vingt-quatre, tant historiques que littéraires, dont il attribue les deux tiers à Le Sage seul, et le reste, soit à lui, soit à un prétendu auteur original. Il avoue ainsi que Le Sage n'a emprunté que le tiers de son roman tout au plus aux Espagnols ; et il confirme cet aveu lorsqu'il ajoute : *Comme il n'est pas vraisemblable qu'un écrivain espagnol ignorât des choses si connues de sa nation et si près de la création du roman ; qu'un poëte et un nouvelliste ignorassent les époques de la publication des comédies des principaux auteurs espagnols ; il est plus croyable que Le Sage ignoroit l'exactitude des dates éloignées de* 1715, *et que c'est lui qui tomba dans ces anachronismes*. Donc, Le Sage ne les a pas pris dans un *manuscrit* espagnol ; donc il a créé Gil Blas, et ne l'a pas traduit.

Le chapitre VI est consacré aux *Erreurs topographiques de Gil Blas*. M. Llorente en cite dix-neuf assez remarquables, et quelques autres moins importantes. Elles ne proviennent pas, comme il le dit, de ce que Le Sage avoit

mal lu ou mal copié un *manuscrit* espagnol ; mais de ce que, ne connoissant pas la Péninsule, et voulant donner à Gil Blas la couleur locale, il s'étoit servi de cartes géographiques fort mauvaises, telles qu'on les avoit alors. Au surplus, il n'est pas probable qu'il ait lu *Alcala* pour *Galapagar*, l'église *Sainte-Croix* pour l'église *Saint-Sébastien*, la porte du *Soleil* pour la porte de *Guadalaxara*. Quant à la description du château de Ségovie et aux détails topographiques sur les environs de cette ville, dont l'exactitude paraît étonnante à M. Llorente, Le Sage a pu les trouver dans quelque voyage d'Espagne, ou bien les prendre dans quelque auteur castillan, sans pour cela y avoir *pris tout Gil Blas*.

Le Chapitre VII a pour titre : *Erreurs concernant les noms propres*. M. Llorente en compte vingt-huit, et reproche au P. Isla de n'en avoir corrigé qu'un petit nombre ; d'avoir souvent déguisé les titres par des anagrammes imparfaits, et changé, par une flatterie inexcusable, les noms des ducs de Lerme, d'Olivarès, du comte de Lemos, etc. En critiquant ainsi la traduction de l'ex-jésuite, il démontre que cet ouvrage n'est pas le *Gil Blas rendu à sa patrie*. Quant aux renversements des noms propres, il les attribue à la difficulté qu'éprouvoit Le Sage à lire le *manuscrit* espagnol. Mais si le nom de *Marcelina* doit remplacer celui de *Mergelina* qui, suivant lui, n'est pas espagnol, pourquoi la *Mergelina* de Gil Blas est-elle absolument la même que celle des *Relaciones de Marcos de Obregon*? C'est que Le Sage composant un roman dont il plaçoit la scène en Espagne, a dû prendre partout des noms espagnols, en inventer même d'allégoriques, sans s'assujettir à une orthographe rigoureuse.

Le Chapitre VIII traite *Des mots espagnols qui se trouvent dans Gil Blas*. On y reproche à Le Sage d'en avoir semé son roman, au lieu de les traduire en françois ;

d'avoir employé le *Don* à la manière espagnole, au lieu du *Dom* que portoient les Bénédictins; d'avoir mis *señora*, *doña*, pour *madame ; escudero*, *cavaliero*, *hidalgo*, pour *écuyer*, *chevalier*, *gentilhomme ; olla podrida*, au lieu de *pot-pourri ; picaro* pour *fripon ; la posada de los representantes*, au lieu de *théâtre*, *maison des comédiens ; gallina ciega* (poule aveugle) au lieu de *colin-maillard.* Plusieurs de ces expressions étant relatives à des usages particuliers à l'Espagne, M. Llorente accuse Le Sage de les avoir pris dans le prétendu *manuscrit.* Il lui reproche même d'avoir écrit les noms de baptême et ceux des villes et des provinces, tantôt en espagnol, tantôt en françois. Le Sage, versé dans la littérature castillane, a dû y prendre ces hispanismes, afin de donner à son Gil Blas l'air espagnol ; mais entraîné par l'habitude, il revient quelquefois aux locutions françoises. De là les inconséquences que lui impute M. Llorente, qui les attribue aux *éblouissements* causés par le *manuscrit* que Le Sage avoit sous les yeux.

Le Chapitre IX intitulé : *Des mots, expressions et phrases françoises qui supposent un original espagnol*, est dans l'idée de M. Llorente, une conséquence des précédents. Il y regarde comme évidemment tirées d'un *manuscrit* espagnol, des expressions françoises ou connues en France antérieurement à Le Sage, telles que, *Dieu soit loué*, *Dieu merci*, *à Dieu ne plaise*, *grâce au ciel*, *garçon de famille*, *quelle manie*, *le maudit juif*, *petit-maître*, etc. Suivant lui, Le Sage auroit dû dire : *un jacobin*, *le moine*, *sinecure*, *confesseur*, *élève*, plutôt qu'*un religieux de l'ordre de Saint-Dominique*, *sa revérence*, *bénéfice simple*, *directeur*, *disciple ; je vous remercie infiniment*, et non pas *je vous rends de très humbles grâces.* Quelques-unes de ces locutions sont modernes : Le Sage employoit celles qui étoient les plus usitées de son temps.

Avoit-il besoin d'ailleurs de recourir au *manuscrit* espagnol, pour parler des *manteaux* et des *chapeaux* castillans, des *mantes*, qui servent de voile aux femmes, de la *siesta*, pour exprimer le sommeil de l'après-dîner? S'il a fait deux lieux différents du *prado* et du *pré saint-Jérome*, qui ne sont qu'une seule et même promenade à Madrid, n'est-il pas clair que cette méprise ne provient point du *manuscrit* problématique?

Dans le chap. x il s'agit *Des noms propres des personnes et des peuples qui supposent un manuscrit espagnol.* Si ce chapitre, encore plus vague que les précédents, ne contient pas des arguments plus forts, il offre au moins la mesure de la patience étonnante d'un espagnol. M. Llorente a compté dans *Gil Blas* les noms de 107 peuples qui habitent la Péninsule, de 13 ducs, 11 marquis, 8 comtes, 1 baron, 31 familles nobles du premier ordre, 28 du second ordre, 48 poëtes ou fonctionnaires publics, plusieurs hommes plébéïens; et presque tout cela existant en Espagne sous les règnes de Philippe III et Philippe IV. Quelle induction tire-t-il de ces découvertes importantes? que Le Sage a emprunté tous ces noms au *fameux manuscrit.* Mais l'auteur de *Gil Blas* n'a-t-il pas pu trouver les plus illustres dans l'histoire, et les autres dans divers ouvrages[1]? Le frontispice de quelque livre imprimé au milieu du XVIIe siècle n'a-t-il pas pu lui fournir le nom du libraire qu'il a mis en scène dans *Gil Blas*, et dont l'existence à Madrid, à la même époque, prouve, suivant M. Llorente, la date de la création de ce roman? Quant aux sobriquets, aux noms allégoriques, inventés par Le Sage, ou pris par lui dans des comédies espagnoles,

[1] Dans une seule de ses comédies (*l'Arbitre des Différends*), les principaux personnages portent les noms de quatre familles illustres d'Espagne, *Guzman*, *Pacheco*, *Mendoce* et *Alvarado*.

devait-il ridiculement les franciser, pour se rendre plus intelligible à ses compatriotes, comme l'eût voulu M. Llorente? Ce critique n'ayant point remarqué les noms de *France* et de *François* dans *Gil Blas*, où on lit ceux de plusieurs autres nations du monde, *soupçonne quelque mystère dans la tête de Le Sage*, et ne voit pas que, pour dérouter la maligne curiosité des lecteurs, Le Sage a exprès donné des noms et des habits étrangers aux originaux françois dont il a tracé les portraits.

Le chapitre XI a pour objet *Les usages, habitudes et les coutumes espagnoles qui supposent un manuscrit original.* M. Llorente en compte 35 dans *Gil Blas*. Il soutient que les voyageurs, même les plus instruits, ne peuvent connoître les mœurs de la basse-classe du peuple. En admettant cette assertion, faut-il en tirer la conséquence que Le Sage, sans le *manuscrit*, ne les aurait pas mieux connues que les voyageurs? Familiarisé avec la littérature espagnole, surtout avec les romans et les ouvrages dramatiques qui, en Espagne plus qu'en France, peignent les mœurs, n'a-t-il pas dû y puiser une infinité de détails sur la *nourriture du peuple*, les *usages domestiques*, les *voleurs*, les *mendiants*, les *courses de taureaux*, la *sainte Hermandad*, le *chocolat*, les *mules*, les *auberges*, les *joueurs de guitare*, etc.? M. Llorente pense qu'il ne faut pas regarder en grand les mœurs publiques, les vices nationaux, mais s'attacher aux petits usages, aux habitudes personnelles. Le Sage, au contraire, ne voyoit les hommes qu'en masse, quoiqu'il les ait représentés sous le costume espagnol.

Le chapitre XII traite *De la nature du roman de Gil Blas, et de l'aptitude des Espagnols pour les ouvrages de cette espèce :* c'est une sorte de dissertation où M. Llorente assure que ses compatriotes l'emportent sur toutes les autres nations, pour les romans de chevalerie, les

nouvelles amoureuses, et les aventures de *Picaros* ou de fripons. Il passe en revue tous les auteurs espagnols qui ont écrit dans ces trois genres, ainsi que leurs ouvrages, depuis *Amadis de Gaule*, au XIV[e] siècle, jusqu'au prétendu *Bachelier de Salamanque* qui, suivant lui, comprenoit *Gil Blas*. Il cherche à établir que ce double roman étant dans le goût espagnol, doit être nécessairement une production de l'Espagne.

Dans le chapitre XIII, M. Llorente discute sérieusement l'*Époque de la création originale du roman de Gil Blas par un auteur espagnol*. Il revient toujours aux erreurs chronologiques de Le Sage; et parce que Philippe V, en 1707, donna au maréchal de Berwick la seigneurie de Liria, il prétend qu'un auteur moderne espagnol n'auroit pas choisi le nom d'un village qui n'appartenoit déjà plus à la famille de Gil Blas. En général il dissèque ce roman avec la même sévérité que s'il avoit à juger un ouvrage historique; mais Le Sage n'y attachoit pas une si grande importance; aussi ne faut-il attribuer qu'à lui seul les anachronismes que M. Llorente lui reproche.

Le chapitre XIV contient *Les motifs qui existent pour croire que Gil Blas et le Bachelier de Salamanque avoient été un seul ouvrage créé par un auteur espagnol.* Comme les héros principaux de ces deux romans sont censés avoir été contemporains; comme ils ont pu se connoître et se raconter leurs aventures; que ces aventures se rattachent aux mêmes époques de l'histoire d'Espagne; M. Llorente en infère que les deux ouvrages n'en formoient qu'un, et il essaye de le prouver par un synchronisme des deux romans [1]. Il y aperçoit trente-neuf

[1] En comparant ainsi sous les rapports du genre, de la chronologie et de l'histoire, les aventures d'Ulysse et de Télémaque, il faudroit donc aussi en conclure que celui-ci ayant été fils et contemporain du

points de ressemblance, la plupart aussi minutieux qu'inutiles à l'appui de son hypothèse. Ils témoignent seulement que Le Sage a pu se répéter dans son *Bachelier de Salamanque*, le composer avec les retailles de son imagination : mais ils n'expliquent pas pourquoi M. Llorente dit ici que ce roman formoit un épisode de *Gil Blas*, après avoir avancé ailleurs que *Gil Blas* faisoit partie du *Bachelier*.

Le chapitre XV intitulé : *Quel a été l'auteur original du roman de Gil Blas ?* ne roule que sur des suppositions fort plaisantes. M. Llorente cite 36 auteurs espagnols vivants à l'époque où il imagine que *Gil Blas* a pu être inventé. Il donne leurs biographies, indique leurs principaux ouvrages, ouvre un concours et balance les titres respectifs qui peuvent faire regarder chacun d'eux comme créateur de *Gil Blas*. Puis réduisant à quatre le nombre des candidats, il adjuge enfin, de son autorité privée, la paternité de ce roman à D. Antonio de Solis [1]. Au lieu des preuves qui lui manquent, il rapporte les probabilités sur lesquelles il fonde son opinion; il discute aussi les prétendues raisons qu'il suppose avoir empêché Solis de publier son ouvrage.

Dans le chapitre XVI et dernier, M. Llorente combat *Les motifs de l'opinion de M. François de Neufchâteau* [2]. En avouant que cet académicien a fort bien démontré que *Gil Blas* n'a point été *pris* dans les *relations de Marc Obregon*; que la *résidence* de Le Sage en Espagne est un conte forgé à plaisir par le P. Isla (ou plutôt par son édi-

premier, l'immortel ouvrage de Fénélon est infailliblement un épisode de l'Odyssée, dérobé mot pour mot à Homère ou à quelque autre poëte grec !

[1] Voyez la note de la page 58.

[2] Voyez la dissertation de M. François de Neufchâteau, mentionné ci-dessus p. 49 à 50, et ses notes, jointes au *Gil Blas* de M. Lefèvre.

teur)[1], il soutient que Voltaire et Lamartinière ont eu raison de nier l'origine françoise de *Gil Blas;* et il croit le prouver, en revenant encore sur les erreurs chronologiques, topographiques, héraldiques de Le Sage; sur son ignorance, sur sa maladresse à copier, à traduire le *manuscrit d'Antoine de Solis;* sur son incapacité à en corriger les fautes, etc. Mais ici le zèle de M. Llorente pour la gloire de sa nation le rend injuste envers son illustre compatriote. Antoine de Solis, historien exact et judicieux, a-t-il pu commettre tant de fautes? non. Elles sont donc toutes de Le Sage. Les allusions qu'on a remarquées dans *Gil Blas*, M. Llorente les attribue à la ressemblance de la cour d'Espagne, au milieu du XVII[e] siècle, avec celle de France, au commencement du XVIII[e], ce qui n'est pas bien avéré. Il regarde comme insignifiante la *clef* manuscrite dont parle M. François de Neufchâteau; toutefois il pense que Le Sage a pu y travailler, afin de se donner les airs d'écrivain original. Il prétend que sous le nom de *Triaquero*, l'auteur de *Gil Blas* n'a point voulu désigner Voltaire, mais François Lope de Zarata, mauvais poëte tragique, mort depuis long-temps. Il désavoue toutes les anecdotes françoises qu'on reconnoît dans *Gil Blas;* et il n'admet comme telle que celle du docteur *Dagoumer* (Guyomar), sans doute parce qu'elle ne feroit pas honneur à l'Espagne. Il convient que Le Sage a indiqué les auteurs des ouvrages imprimés qu'il a traduits, mais

[1] M. François de Neufchâteau n'a pas recherché l'époque de la mort du P. Isla, et M. Llorente a cru que cet ex-jésuite mourut en 1792. L'un et l'autre ont pensé qu'il publia lui-même sa traduction de *Gil Blas;* elle ne parut que six ans après sa mort. Nous insistons sur ce fait, autant pour rendre justice au P. Isla, que pour signaler l'imposture et le charlatanisme de son éditeur, cause première et unique de la revendication de *Gil Blas* par l'Espagne.

non pas ceux des manuscrits [1]. M. Llorente répète jusqu'à satiété tout ce qu'il a dit sur les méprises de Le Sage, sur les noms, les mots, les usages espagnols, qu'on trouve dans son *Gil Blas;* sur la narration qui comprend l'histoire du temps marqué dans le roman (sauf les anachronismes qui attestent que Le Sage a pris les faits historiques dans divers écrivains, et non dans un seul *manuscrit.*) En terminant, il en appelle à l'impartialité des Anglois, des Italiens et des Allemands, si les François n'adoptent pas son opinion.

Tout le système de M. Llorente est dans son imagination; il est bâti sur des conjectures, et n'offre pas une preuve. Les critiques de ce savant nous ont paru hasardées, minutieuses, injustes. Ses raisonnements sont diffus, nullement convaincants, et se réfutent d'eux-mêmes. Il auroit dû au moins réfléchir qu'en insistant si fréquemment, si durement sur les fautes qu'il a observées dans *Gil Blas*, en s'acharnant à ravaler le mérite de Le Sage, il le justifioit pleinement de l'accusation de plagiat. [2]

Nous apprenons qu'un quatrième espagnol, rejetant comme absurdes les systèmes de M. Llorente et de l'éditeur du *Gil Blas* traduit par le P. Isla, n'en soutient pas moins que Le Sage a pris ce roman à l'Espagne, et se fonde,

[1] Le Sage, au contraire, a poussé trop loin la franchise et la modestie. (Voyez ci-après l'article d'*Estevanille Gonzalez.*)

[2] On trouvera peut-être que nous avons donné un peu trop de développement à notre réfutation du système de M. Llorente; mais comme dans son *Mémoire* il nous a fait l'honneur de nous citer plus d'une fois, tantôt pour donner quelques éloges à l'exactitude de nos recherches sur Le Sage, tantôt, et plus souvent, pour nous reprocher d'être le champion de M. François de Neufchâteau, le premier françois, dit-il, qui ait osé soutenir que Le Sage est l'auteur véritable et original de *Gil Blas;* nous avons cru devoir nous défendre, à l'exemple de l'académicien françois; et il nous a semblé que nous ne pouvions mieux placer notre *factum* que dans la notice de l'écrivain dont nous prenons aussi la défense.

ainsi que M. Bocous, sur l'existence d'*un manuscrit espagnol*, qu'il dit avoir *vu* dans la bibliothéque de l'Escurial.

Qu'on nous montre donc enfin ce *manuscrit* original, s'il existe ; qu'on le publie avec toutes les preuves d'authenticité : qu'on nous en présente au moins un échantillon. Ce sera l'unique moyen de décider la question, et de terminer un procès singulier, qui, au reste, ne peut qu'ajouter à la gloire de Le Sage, quand on voit deux peuples célèbres se disputer un roman où chacun d'eux croit reconnoître la fidélité scrupuleuse du coloris national. Mais d'un côté, l'impossibilité de produire l'unique pièce dont le témoignage seroit irrécusable ; la contradiction, l'incohérence manifeste entre les divers faits allégués pour établir le prétendu vol de Le Sage ; l'invraisemblance de chacune des différentes versions dans tous leurs détails ; d'un autre côté, la bonne foi de Le Sage, sa scrupuleuse exactitude à indiquer les sources dans lesquelles il a puisé ; son silence sur un auteur primitif quelconque du roman de *Gil Blas*, la déclaration même qu'il a mise en tête de cet ouvrage, et dans laquelle il annonce tacitement un livre françois, tout concourt à mettre en évidence l'injustice et la fausseté de toutes ces imputations.

Nous espérons que tant de preuves accumulées porteront dans l'esprit de tous nos lecteurs l'intime conviction dont nous sommes pénétrés, que *Gil Blas* est un roman essentiellement françois ; que le plan, la marche, le style, les morceaux et les portraits les plus saillants appartiennent à Le Sage seul ; que l'Espagne enfin n'est pas plus en droit de réclamer quelques pages qu'il s'est appopriées, en les embellissant, que l'antiquité ne seroit fondée à revendiquer la fable du *Cochon*, empruntée de Phèdre, et l'aventure de la *Caverne*, prise dans l'*Ane d'or* d'Apulée.

Au surplus, il importe assez peu que Le Sage ait inventé le fonds de son roman, ou qu'il en ait trouvé l'idée soit dans quelque auteur espagnol, soit plutôt dans notre ancien roman de *Francion* [1]. Ce qu'assurément il n'a dérobé à personne, c'est cette touche originale, cette admirable peinture des mœurs, ces caractères pleins de vérité, cette foule de traits devenus proverbes, dont l'honneur sembloit réservé à la poésie, et que l'auteur de *Gil Blas* et de *Turcaret* a réclamé avec tant de succès pour la prose.

Gil Blas est un *chef-d'œuvre; c'est l'École du monde*, a dit Laharpe. C'est un tableau moral et animé de la vie humaine; toutes les conditions y passent en revue pour recevoir ou pour donner une leçon. Quelle sanglante satire de l'inquisition! Quels portraits de l'audience d'un premier commis, de l'impertinence des comédiens, de la vanité des parvenus, du caractère des grands, des vices de leurs domestiques! On connoît tous les personnages de *Gil Blas;* on croit avoir vécu avec eux. Ils agissent et parlent d'une manière si pittoresque, si naturelle, qu'il faut avoir des yeux bien exercés pour apercevoir l'auteur qui se cache derrière eux. Ce roman n'est pas, comme tant d'autres, guindé sur une morale stoïque et désespérante qui n'offre jamais de la vertu et de l'humanité, qu'un modèle idéal auquel on ne peut se flatter

[1] Nicolas Moulinet, sieur du Parc, gentilhomme lorrain, paroît n'être que l'auteur supposé de *La vraie Histoire comique de Francion, fléau des vicieux*, attribuée avec plus de fondement à Charles Sorel de Souvigny, né à Paris en 1599, historiographe de France en 1625, mort en 1674, auteur d'une *Généalogie de la Maison de Bourbon*, d'une *Histoire de la Monarchie françoise sous Louis XIV*, d'une *Bibliothéque françoise*, de *l'Anti-Roman*, ou *le Berger extravagant*, critique de l'*Astrée* de d'Urfé, et de quelques autres ouvrages publiés sous le voile de l'anonyme ou du pseudonyme. Le roman de *Francion* parut en 1623,

d'atteindre. Le Sage y peint les hommes tels qu'ils sont, capables de faute et de repentir, de foiblesse et de retour.

Don Quichotte [1], malgré son mérite, malgré sa réputation, n'est réellement que la satire d'un ridicule particulier à une nation, d'un ridicule qui n'existe plus. *Gil Blas* offre un intérêt plus universel, un but plus moral. Il convient aux hommes de tous les états, de tous les temps, de tous les pays. Les Anglois en font le plus grand cas, quoiqu'ils ayent leur *Tom Jones* [2], et Molière lui-même, s'il

in-8; dans l'espace d'un siècle, il fut réimprimé soixante fois, et traduit en trois ou quatre langues. C'est un ouvrage sans plan, sans méthode, souvent trivial et quelquefois licencieux; mais on y trouve de la gaieté, des détails comiques, des peintures de mœurs assez naturelles, et des caractères. Le Sage a pu puiser dans *Francion*, comme La Fontaine dans Rabelais et dans *le Moyen de parvenir*.

[1] *Don Quichotte* est le chef-d'œuvre de la littérature espagnole. L'Italie n'a rien à lui opposer dans ce genre. Michel Cervantes Saavedra, auteur de ce célèbre roman, naquit à Alcala de Hénarès, en 1547, d'une famille noble, mais peu fortunée. Sa vie est un tissu d'événements plus romanesques que son livre. Il porta les armes en Cypre, reçut à la bataille de Lépante, en 1573, une blessure au bras, dont il resta estropié, fut pris en 1575 par un corsaire, et conduit à Alger, où ses généreux efforts pour briser les fers de ses compagnons d'infortune l'exposèrent plus d'une fois à une mort affreuse. Après six ans d'esclavage, il fut racheté en 1581, et revint en Espagne. L'amour se joignit bientôt au penchant qui l'entraînoit vers les Muses; et ce fut pour plaire à sa maîtresse qu'il composa *Galatée* en 1584. Quoique sa femme fût d'illustre naissance, quoiqu'il eût de puissants protecteurs, il vécut dans la misère, négligé, oublié, persécuté de ses contemporains, et mourut à Madrid en 1616, accablé de besoins et d'infirmités. Outre son *Don Quichotte*, qui parut pour la première fois en 1605, et ses *Nouvelles*, il a composé au moins trente *Comédies* peu estimées, et quelques autres ouvrages. Ce n'est que sur la fin du dix-huitième siècle que les Espagnols ont rendu justice à Cervantes; mais ils ont passé alors d'une indifférence coupable à un enthousiasme excessif.

[2] *Tom Jones*, sauf quelques inconvenances, est mis par les con-

eût composé des romans, n'en eût pas fait un meilleur, comme l'a fort bien dit Palissot. Il seroit superflu de s'étendre davantage sur l'éloge de cet excellent livre que la bonne plaisanterie assaisonne partout, qui réunit au plus haut degré l'*utile dulci*, et qui, pour la forme, le fond et le style, a mérité d'être rangé parmi nos meilleurs ouvrages classiques.

De tous les romans de Le Sage, *Gil Blas* est celui qui a été imprimé avec le plus de luxe et de soin. Les éditions de Didot le jeune, *Paris*, 1794, quatre vol. in-8° fig. et 1801, huit vol. in-18, fig., passoient pour les plus belles, avant que M. Didot l'aîné eût donné le *Gil Blas* qui fait suite à sa collection des Classiques françois, *Paris*, 1819, 3 vol. in-8°; et que M. Lefévre eut publié celui qu'il a confié aux presses de M. Crapelet, *Paris*, 1820, trois vol. in-8° fig. Ces deux dernières éditions, conformes à celle de 1747, qui fut corrigée par l'auteur, sont précédées de la Dissertation de M. le comte François de Neufchâteau, que nous avons analysée. La seconde est en outre enrichie des notes dont nous avons aussi rendu compte, et qui se trouvent en grande partie dans les tomes 2 et 3 de la présente édition. [1]

noisseurs au-dessus des romans de Richardson. Henri Fielding, né en 1707, dans le comté de Somerset, mourut à Lisbonne en 1754, par suite d'infirmités précoces, fruits de son intempérance et de son libertinage, quoiqu'il fût juge de paix. Il a fait, outre *Tom Jones*, qui parut en 1750, et que Laharpe regarde comme le premier roman du monde, *Jonathan Wild-le-Grand*, *Joseph Andrews*, *Amélie*, des *Comédies*, etc.

Samuel Richardson, rival de Fielding, né en 1689, et fils d'un fermier du comté de Derby, étoit imprimeur. Il mourut d'apoplexie en 1761. On a de lui *Grandison*, *Paméla* et *Clarisse Harlowe*, plus remarquables par la vérité des détails que par le naturel des caractères.

[1] Dans l'édition des Œuvres de Le Sage, à laquelle cette Notice est

Aucun des romans de Le Sage n'a obtenu plus souvent et avec plus de justice, l'honneur d'être traduit ou imité par la plupart des nations de l'Europe.

L'Italie en possède deux traductions. L'une, de Jules Monti, chanoine de Bologne, et secrétaire du cardinal Pompée Aldrovandi, a eu six éditions à Venise, depuis 1740, jusqu'en 1767, six vol. in-12; et a été réimprimée à Rome, en 1788, six vol. in-8°. Le traducteur a fait des suppressions et des changemens à l'original auquel il a ajouté une Suite, formant les livres 13 à 16 qui composent les deux derniers volumes. La seconde traduction, plus littérale, est du docteur Crocchi de Sienne, *Colle Ameno*, 1773; *Londres*, 1806, quatre vol. in-8°, et 1816, quatre vol. in-18. C'est sans doute sur la première version, que le P. Isla a composé sa fameuse traduction espagnole de *Gil Blas* dont nous avons longuement parlé. Elle parut pour la première fois à Madrid, en 1787, quatre vol. in-4°, et fut réimprimée à Valence, en 1791, six vol. in-4°, fig., avec la traduction des Suppléments du chanoine Monti; à Madrid, 1797, six vol. in-4° fig.; *idem* 1805, six vol. in-12, et à Valence, 1812, six vol. in-12. M. Smollett en a donné une en anglois, dont la cinquième édition est de 1782, *Londres*, quatre vol. in-12, fig. Il a eu soin d'y conserver en françois les mots les plus piquants, et d'y joindre des notes pour faciliter à ses compatriotes l'intelligence de *Gil Blas*. Malheureusement il n'a travaillé que sur des éditions fautives de ce roman. Il y a une bonne traduction portugaise de *Gil Blas*, par Manoel Barbosa Duboccage. Il y en a aussi plusieurs en allemand, en hollandois, en russe, en grec moderne, etc., etc.

destinée, le texte de *Gil Blas* est, plus que dans toutes les précédentes, conforme à celui de 1747, sur lequel il a été revu avec un soin tout particulier.

Gil Blas a donné lieu à diverses imitations et copies tant en France que dans les pays étrangers : mais aucune n'approche de ce chef-d'œuvre. Un anonyme tirant parti d'un projet que Le Sage n'avoit pu exécuter, a publié : *La vie de Don Alphonse Blas de Lirias, fils de Gil Blas de Santillane, Amsterdam*, 1754, in-12, traduite en italien, *Venise*, 1759, in-12, et réimprimée en françois sous le titre de *Suite de Gil Blas, ou Mémoires de don Alphonse*, etc. *Ouvrage posthume de Le Sage*, 1802, trois vol. in-12. Ce n'est qu'un ouvrage apocryphe, et il suffit d'en lire quelques phrases pour découvrir l'imposture. Il a été traduit en espagnol par le colonel don Bernard Marie de Calzada, en 1794, sous ce titre : *Généalogie de Gil Blas de Santillane, et continuation de sa vie, écrite par son fils don Alphonse Blas de Santillane*. Le traducteur se vanta d'avoir entre ses mains le manuscrit original ; mais M. Llorente, à qui cette rapsodie n'a point paru digne d'appartenir à l'Espagne, convient que ce fut une *véritable mystification* [1]. Cette prétendue Suite est différente de celle que l'on a jointe au *Gil Blas* espagnol du P. Isla, d'après la version italienne du chanoine Monti.

Le Gil Blas anglois ou *Hugues Trévor*, par Thomas Holcroft, traduit en françois par Campwell, *Paris*, 1798, quatre parties, deux vol. in-12, donne une idée assez juste, mais peu avantageuse, de l'université d'Oxford, de la théologie, de la jurisprudence et de la politique angloise. *Le Gil Blas allemand*, ou *Aventures de Pierre Clauss*, par le baron de Kuïegge, traduit en françois, Paris, 1789, trois vol. in-12, tient au costume et

[1] C'est dans la préface de la première édition du *Gil Blas* du P. Isla que se trouve *la véritable mystification*. Les Espagnols en ont été dupes, et son succès a encouragé de nouveaux mystificateurs.

aux usages de l'Allemagne. Le héros voyage et change son nom, suivant les divers pays; il est *Claussini* en Italie, *la Claussinière*, en France, etc. *Le nouveau Gil Blas allemand*, ou *Mémoires d'un homme qui a passé par les épreuves les plus rudes de la vertu*, est de M. Hertzberg, professeur à Strasbourg : il a été traduit en françois par C. A. Nirel, *Francfort*, 1778, deux parties, un vol. in-12, et réimprimé à Lille. Il est assez attachant et contient des aventures arrivées, dit-on, entre les Vosges et l'Alsace. On a aussi *les Trois Gil Blas*, ou *Cinq ans de folie, histoire pour les uns et roman pour les autres*, par Lamartellière, *Paris*, 1802, quatre vol. in-12; c'est un roman assez plaisant, mais un peu trop gaillard, où l'on raconte les fredaines de trois jeunes gens de Strasbourg, qu'on appeloit le *Triolet bleu*, et qui finissent par se retirer dans une île déserte. [1]

Le Sage venoit de publier la première partie de *Gil Blas*, et de donner quelques pièces à la foire de Saint-Germain, lorsque des ordres supérieurs l'obligèrent, en 1715, de s'occuper d'un autre ouvrage qu'il abandonna bientôt. Il ne reste aucunes traces de ce travail qu'une lettre autographe, le seul manuscrit peut-être qui existe de Le Sage, et que l'on publie aujourd'hui pour la première fois. Les noms des personnages cités dans cette lettre, nous ont guidés dans nos recherches sur la femme qui en fait le sujet principal, et nous pouvons, au moyen de quelques découvertes, suppléer en partie au silence de Le Sage, et donner l'explication de sa lettre.

Marie Petit, née à Moulins en Bourbonnois, tenoit une maison de jeu à Paris, dans la rue Mazarine, au commencement du dix-huitième siècle. Elle y connut le sieur

[1] L'auteur a donné une suite à ce roman, sous le titre de *Fiorella, ou l'Influence du Cotillon*, Paris, 1802, quatre vol. in-12.

Fabre, de Marseille, que Louis XIV, en 1703, nomma son envoyé extraordinaire en Perse; et soit amour, soit curiosité, elle voulut l'accompagner dans ce voyage. Déguisée en homme, elle s'embarqua avec lui à Toulon, en mars 1705.

Le comte de Ferriol, ambassadeur de France à la Porte ottomane, avoit eu quelques démêlés avec Fabre, dans le temps que celui-ci étoit agent du commerce de Marseille à Constantinople. Il paroît même qu'abusant de son autorité, il retenoit encore dans son palais la femme de cet envoyé, avec laquelle il entretenoit une liaison où l'amour avoit moins de part que le libertinage d'un côté et la crainte de l'autre [1]. Ferriol avoit proposé Michel, un de ses secrétaires, pour la mission de Perse. Il apprit avec chagrin la préférence accordée à Fabre, et jura de le contre-carrer de tout son pouvoir.

Fabre étoit arrivé à Alep, d'où il comptoit s'acheminer vers la Perse. Le consul de France dans cette échelle, Jean-Pierre Blanc, par ordre de Ferriol, rendit Fabre suspect au pacha et au grand douanier, l'empêcha ainsi de continuer sa route, et excita contre lui les missionnaires,

[1] Charles, comte de Ferriol, fils d'un conseiller au parlement de Metz, après avoir commandé en Hongrie un corps de troupes françoises, destiné à favoriser les entreprises de Tékély contre l'Autriche, remplaça le marquis de Châteauneuf à l'ambassade de Constantinople, en 1697. Son orgueil et son entêtement lui firent commettre plusieurs extravagances qui auroient compromis la paix entre la France et la Porte-Ottomane, sans la position critique où se trouvoit cette dernière puissance. La dureté de son caractère égaloit la dépravation de ses mœurs. Ce fut lui qui acheta et suborna mademoiselle Aïssé, dont on a imprimé les *Lettres* en 1787 et 1806. Détesté dans tout le Levant, il revint à Paris en 1711, et y mourut en 1722, à quatre-vingt-cinq ans, sans avoir été marié. C'est sous ses auspices que fut gravé par Le Hay le *Recueil de cent Estampes*, *représentant différentes nations du Levant*, Paris, 1714, in-folio.

sous le prétexte du scandale de son commerce avec Marie Petit. Fabre ne sachant d'où partoient ces intrigues, écrivit à sa femme, et lui indiqua les moyens d'aplanir les obstacles. Mais Ferriol instruit par elle de ses démarches, lui nuisoit secrètement, en feignant de la servir.

Fatigué de ces retards, et informé de la vérité, Fabre frêta un esquif sur lequel il s'embarqua avec Marie Petit, dans la saison la plus orageuse de l'année, laissant dans l'île de Samos, la plus grande partie de sa suite et les présents destinés au roi de Perse. Il alla descendre à Constantinople chez un ambassadeur persan qui, pour le dérober aux poursuites de Ferriol, le retint dans son hôtel et l'emmena avec lui en Perse. Mais à peine arrivé à Érivan, ville frontière, capitale de l'Arménie persane, où il attendoit le reste de ses gens, Fabre y mourut, dit-on, empoisonné, à la fin d'août 1706.

Marie Petit fit dresser l'inventaire de sa succession, et persuada au khan d'Érivan d'envoyer de l'argent au pacha d'Erzroum qui consentit alors à relâcher les présents venus de Samos et les François qui les accompagnoient. Ceux-ci animés par une lettre du père Monnier, jésuite, signalent leur entrée à Érivan par une voie de fait qui pouvoit entraîner les résultats les plus funestes. Ils enfoncent les portes de la prison où un domestique de Fabre étoit détenu, pour avoir voulu assassiner Marie Petit, qui lui avoit jeté une orange à la tête; et ils le ramènent en triomphe dans la maison donnée aux François. Sur leur refus itératif de le livrer, ils y sont assiégés par les Persans qui les chargent de fers et livrent leurs effets au pillage.

Marie Petit obtint leur liberté et même celle du père Monnier, dont le zèle imprudent avoit été la cause principale de tout le désordre. Mais il falloit racheter le sang de deux Persans tués et de plusieurs autres, blessés par

le feu des François. Le gouverneur exigeoit une prompte satisfaction. Deux Arméniens au service de France furent les seules victimes expiatoires de cet attentat; ils eurent la tête tranchée.

Cependant Chah Houcein [1], informé par son ambassadeur de tout ce qui s'étoit passé, fut curieux de voir une femme dont le nom étoit parvenu jusqu'à lui, et donna ordre au khan d'Érivan de lui fournir des équipages et de lui faire compter le tayin [2]. Elle partit avec le jeune fils de Fabre qu'elle conduisoit à la cour de Perse, afin qu'il y présentât les dons et la lettre de Louis XIV. Ses ennemis ont prétendu qu'elle se disoit aussi ambassadrice des princesses de la maison de France. Arrivée à Tauryz, elle y trouva Michel que Ferriol s'étoit empressé d'envoyer pour remplacer le malheureux Fabre.

Quoique Michel n'eût point de lettres de créance et qu'il fût venu par des chemins détournés, il paya d'audace, suivant les instructions et l'exemple de son protecteur : il s'empara des papiers du défunt, ainsi que des présents destinés au sofy, et obligea les François, par ses

[1] Chah Houcein, roi de Perse, de la dynastie des sofys, peut être comparé à l'infortuné Louis XVI, dont il eut la douceur, l'humanité, la foiblesse et l'irrésolution. Il monta sur le trône en 1694, fut détrôné en 1722, à la suite de la révolution opérée par l'invasion des Afghans, peuples montagnards établis entre l'Inde et la Perse. On le massacra dans sa prison en 1729. Son fils, Chah-Thahmas II, fut rétabli la même année, puis déposé et renfermé en 1732 par le fameux Thahmas-Kouly-khan, son général, qui, après avoir gouverné avec le titre de régent sous un prince en bas âge, s'empara du trône en 1736, prit le nom de Nadir-Chah, et se rendit célèbre par ses conquêtes, son avarice, sa tyrannie et ses cruautés, jusqu'en 1747, qu'il mourut assassiné par quelques-uns de ses généraux.

[2] Tous les ambassadeurs sont défrayés en Perse. On leur accorde une indemnité journalière nommée tayin, et proportionnée à leur titre et au nombre de gens qu'ils ont à leur suite.

menaces, à le reconnoître comme ambassadeur. Marie Petit, avertie qu'il vouloit la faire arrêter, se rendit à la cour de Perse, avec une escorte que lui fournit le khan de Tauryz, et y fut reçue avec beaucoup d'honneurs.

Michel crut pouvoir s'y rendre de son côté: il pénétra jusqu'à Semnan sur la route de Meschehd, où le roi de Perse étoit en pèlerinage; mais un détachement de cavalerie l'obligea de retourner sur la frontière et d'y attendre les ordres de ce monarque. Il retrouva Marie Petit à Tauryz; elle avoit eu son audience de congé. Comme il avoit besoin d'elle, il lui témoigna plus d'égards, et lui garantit le payement d'une somme de 12,000 francs qui lui étoit due par la succession de Fabre, et qu'elle devoit toucher en arrivant en France. Elle partit défrayée par le roi de Perse, munie de certificats et de lettres de recommandation de Michel et des missionnaires. Après un long séjour auprès des princes de Géorgie et à Constantinople, où Ferriol la logea dans son palais et l'admit à sa table, elle débarqua à Marseille le 8 février 1709; mais à peine eût-elle achevé sa quarantaine, qu'on la transféra au Refuge de cette ville.

Elle y fut d'abord traitée avec beaucoup de rigueur; cependant le bruit de ses aventures et de ses malheurs ayant bientôt excité la curiosité publique, les dames les plus distinguées de Marseille allèrent la voir et s'empressèrent d'adoucir les ennuis de sa captivité. Du fond de sa prison, elle fit parvenir ses plaintes au chancelier de Pontchartrain, et sut inspirer de l'intérêt à ce ministre [1].

[1] Louis Phelypeaux, comte de Pontchartrain, né en 1643, premier président du parlement de Bretagne, en 1677, contrôleur-général des finances en 1689, ministre et secrétaire-d'état au département de la marine en 1690, chancelier de France en 1699, protégea les savants, et surtout l'Académie des Sciences et celle des Belles-Lettres.

Michel, de retour en France à la fin de la même année, poursuivoit vivement Marie Petit. Elle étoit accusée d'avoir voulu embrasser le mahométisme, d'avoir scandalisé tout le Levant par ses débauches, volé les présents destinés au roi de Perse, persécuté les missionnaires, causé la mort de plusieurs François, etc. : c'étoit plus qu'il n'en falloit pour la faire brûler vive ; mais, quoique seule et sans appui contre des ennemis puissants et nombreux, elle triompha de leur méchanceté.

L'amirauté de Marseille, présidée par l'intendant des galères, fut chargée de juger en dernier ressort ce procès extraordinaire dont le *Recueil des Causes célèbres* n'a pas dit un mot. Ferriol, détesté par tous les François à Constantinople, avoit été rappelé en 1711. Son départ rendit la liberté à la veuve de Fabre. Malgré les motifs qu'avoit cette femme de haïr Marie Petit, elle n'écrivit au ministère que pour se plaindre de Ferriol et de Michel. Cette lettre fut sans doute un trait de lumière pour les juges : Marie Petit recouvra sa liberté en 1713. Nous avons lu les mémoires publiés pour et contre elle par deux avocats de Marseille ; le style en est si différent des ouvrages de Le Sage, qu'on ne soupçonneroit pas qu'ils sont du même siècle et du même pays. Quant au jugement, nous n'avons pu le découvrir : mais il est certain qu'en 1714, M. de Pontchartrain appuya les récla-

Il résigna les sceaux, en 1714, parce qu'il ne voulut point se prêter au testament que madame de Maintenon suggéra à Louis XIV : il conserva les portefeuilles de la marine et de la maison du Roi jusque sous la régence, à la fin de 1715, et mourut à Pontchartrain en 1727. Sa famille étoit dans le ministère depuis 1610, et son petit-fils, le comte de Maurepas, est mort en 1781 principal ministre de Louis XVI. Trois ministres du nom de La Vrillière, dont le dernier mourut en 1777, étoient d'une autre branche de la famille Phelypeaux.

mations de cette fille pour qu'elle obtînt le payement d'une partie de la somme qui lui étoit due. Il est néanmoins douteux qu'elle ait reçu quelques dédommagements de quatre ans de souffrances et de réclusion.

Au commencement de 1715, on vit arriver à Paris Mehemet Riza Beyg[1], le premier ambassadeur persan qui soit venu en France. Marie Petit, qui l'avoit connu à Érivan, alla lui rendre visite; ses persécuteurs craignirent que sa démarche n'eût pour but de réveiller une affaire qu'on vouloit assoupir. Elle fut donc arrêtée le 25 février, mais on se contenta de la mettre chez un exempt de police.

On crut alors que l'histoire de cette femme pourroit amuser le public. Elle avoit écrit elle-même la relation de ses aventures et de ses voyages, et elle consentit à soumettre ses mémoires à la révision d'un homme de lettres. On jeta les yeux sur Le Sage; on lui communiqua les lettres de Michel et du consul d'Alep, dans la persuasion qu'il y trouveroit des matériaux propres à compléter son ouvrage et à y répandre plus de variété. Mais l'auteur de Gil Blas avoit trop de discernement pour ne pas remarquer d'un coup d'œil l'impossibilité de faire concorder la justification de l'accusée avec les griefs des accusateurs. En écrivant, pour ainsi dire, sous la dictée de Marie Petit; en donnant la plus grande publicité à son apologie, il incriminoit Ferriol, Michel, les missionnaires, tous les ennemis de cette femme, et s'exposoit

[1] Cet ambassadeur, dont le caractère diplomatique a été révoqué en doute mal à propos par Montesquieu dans ses *Lettres Persanes*, et depuis par divers journalistes, s'empoisonna à Érivan en 1717, après un voyage mêlé d'aventures singulières que lui attira son caractère bizarre, et dont on peut voir le récit dans son article que nous avons donné pour le tome XXVIII de la *Biographie universelle*.

peut-être à leur vengeance. En prenant leurs dénonciations pour texte de son travail, en leur prêtant plus de force et de sel par sa manière originale et piquante, il achevoit de perdre, d'accabler une infortunée, de mœurs sans doute fort équivoques, mais du moins reconnue innocente des odieuses imputations dirigées contre elle.

Placé entre ces deux écueils, il adressa le 15 juin 1715, la lettre suivante à un ministre qui ne peut être que le comte de Pontchartrain, ex-chancelier de France. Le *fac simile* de cette lettre prouve que l'écriture de l'auteur de *Gil Blas* étoit aussi soignée que son style.[1]

Lettre inédite de Le Sage, probablement adressée au comte de Pontchartrain, ex-chancelier de France et ministre de la marine.

« Monseigneur,

« Quand M. l'abbé Henriau[2] ne m'auroit point as-
« suré que je pouvois prendre la liberté d'écrire à votre
« grandeur, pour la remercier de l'honneur qu'elle me
« fait de vouloir m'occuper, une autre raison m'y dé-
« termineroit. Les papiers qui m'ont été communiqués
« par votre ordre, me jettent dans un embarras dont je
« ne puis sortir sans votre secours. J'avois déjà entre les
« mains une partie des Mémoires de la demoiselle Petit,

[1] Voyez la note de la page 2.

[2] Jean-Marie Henriau, abbé de Valloires, diocèse d'Amiens, évêque de Boulogne sur mer en 1724, mort le 25 janvier 1738, dans sa soixante-seizième ou dix-septième année, fut pour Le Sage un second abbé de Lyonne. Ce fut lui qui procura au fils puîné de l'auteur de *Gil Blas* un canonicat à la cathédrale de Boulogne.

« écrits par elle-même, et je me préparois à faire un ou-
« vrage qui n'auroit guère été conforme aux lettres de
« M. Michel [1] non plus qu'à celles du consul d'Alep [2].
« Enfin j'allois composer un beau roman.

« En effet, Monseigneur, dans la relation que cette
« nouvelle fiancée du roi de Garbe fait de son voyage,
« elle se donne pour une Cariclée dont la vertu, contre
« la vraisemblance, s'est conservée dans tous les périls.
« Elle avoue qu'on la regardoit à Érivan comme une
« houri, mais elle proteste qu'elle n'y faisoit point le
« bonheur des mahométans, pas même du vieux kan [3] qui

[1] Michel, l'un des secrétaires du comte de Ferriol, ambassadeur à Constantinople, fut envoyé par lui auprès de François-Léopold Ragotski, que la France avoit reconnu prince de Transylvanie. Après la mort de Fabre, il fut chargé par Ferriol de continuer la mission de ce malheureux envoyé en Perse, et il conclut à Ispahan, au mois de septembre 1708, avec les ministres du sofy, un traité assez avantageux dont le gouvernement d'alors ne sut tirer aucun parti, et dont la nation n'a jamais profité. Michel fut le principal instrument de la haine de Ferriol contre Marie Petit. Pendant la durée de son procès avec cette femme, il eut une commission temporaire pour Tunis, dont il obtint le consulat. Sa correspondance est aux archives du ministère des affaires étrangères, et la *Relation de son Voyage en Perse* se trouve au cabinet des manuscrits de la bibliothéque du Roi.

[2] Ce consul, dévoué au comte de Ferriol, étoit Jean-Pierre Blanc, cité dans la Notice et dans un autre endroit de la lettre de Le Sage.

[3] Ou plus correctement *khan*, mot turc qui signifie grand et puissant seigneur. Ce titre, réservé autrefois aux souverains du Turkestan et de la Grande-Tartarie, passa depuis aux princes de toutes les dynasties issues de Djenghyz-Khan, et notamment à celle de Crimée, détruite en 1783; il fait encore partie de ceux que s'attribue le sultan des Ottomans; et celui de *grand-seigneur*, que nous donnons à ce monarque, en est la traduction presque littérale. En Perse, le nom de *khan* est au-dessous de celui de *chah* (roi); il signifie *prince*, et sert à distinguer les gouverneurs des grandes provinces et des prin-

« l'adoroit. L'amour de ce bon seigneur n'avoit rien de « matériel ; ce qui s'accorde fort avec l'opinion que nous « avons de la chasteté des Levantins : elle n'a même jamais « eu de complaisances criminelles pour M. Fabre [1], quoi « qu'en puisse dire tout l'équipage de M. de Turgy [2]. Cette « Cléopâtre du Bourbonnois, plus heureuse que celle de « la Grèce [3] a le privilége de charmer les hommes, sans « corrompre leurs mœurs.

« De plus, si l'on en veut croire cette héroïne, messieurs « les missionnaires ont grand tort de l'accuser d'avoir causé « du scandale au Levant, elle qui n'y a pas moins servi

cipales villes. Si le vieux khan d'Erivan a été l'amant favorisé de Marie Petit, il n'est pas du moins vraisemblable qu'il ait été l'assassin de Fabre, comme l'assure trop légèrement l'auteur des *Voyages d'un missionnaire* (le Père Jacques Villotte) *de la compagnie de Jésus*, en Turquie, en Perse, etc. Paris, 1730, in-12.

[1] Jean-Baptiste Fabre, négociant, né à Marseille, avoit eu quelques discussions à Constantinople, avec l'ambassadeur Ferriol, qui, n'ayant pu l'empêcher d'être nommé envoyé extraordinaire de France à la cour de Perse, mit un acharnement inconcevable à le persécuter et à contre-carrer sa mission. Voyez ci-dessus pages 78 et 79. On nous a communiqué une Relation manuscrite de l'ambassade de Fabre et de Michel en Perse, de 1705 à 1709, par le sieur Robin, chirurgien de l'ambassade. Nous nous proposons de la publier après l'avoir conférée avec la relation et la correspondance de Michel, de 1707 à 1709, citées dans la note 1 de la page 85.

[2] M. de Turgy, ou de Turgis, commandoit le vaisseau du roi *le Trident*, sur lequel Fabre s'étoit embarqué à Toulon avec sa suite, le 2 mars 1705, pour Alexandrette, d'où il s'étoit rendu par terre à Alep. Cet officier fut destitué pour avoir donné passage sur son bord à Marie Petit.

[3] Le Sage ne devoit pas ignorer que la fameuse Cléopâtre étoit reine d'Égypte. C'est donc par inadvertance qu'il l'a supposée Grecque, à moins qu'il n'ait eu en vue le voyage qu'elle fit avec Antoine à Athènes, où elle reçut les plus grands honneurs.

« la religion que la patrie. Elle atteste les mânes de M. Fa-
« bre qu'elle l'a aidé de ses conseils, dans des conjonctures
« délicates. Elle conduisoit, pour ainsi dire, la négocia-
« tion; elle n'a eu pour objet que le service du roi et le
« bien de la nation. Toutes ses démarches que les Fran-
« çois ont mal expliquées, ont abouti là, et le plus souvent
« quand on la croyoit plongée dans les plaisirs, c'est alors
« que les affaires l'occupoient plus sérieusement. [1]

« Voilà, Monseigneur, en abrégé le portrait que j'au-
« rois fait de la demoiselle Petit. En suivant ses Mémoires
« fabuleux, je me serois attaché à peindre ses disgrâces
« d'une manière qui eût intéressé le public pour elle.
« J'aurois fait valoir jusqu'à ses déréglements et tourné
« tout à son profit. C'est ainsi que les historiens trahissent
« quelquefois la vérité en s'imaginant la faire connoître.

« Les Mémoires que votre grandeur m'a fait commu-
« niquer, et dans la plupart desquels il règne un carac-
« tère de vérité, ont renversé toutes mes idées. La
« plume que je tenois prête à justifier une femme qui me
« paroissoit pouvoir n'être pas si coupable, me tombe des
« mains, et je ne vois plus qu'une aventurière dont la vie

[1] On ne peut disconvenir que Marie Petit n'eût de l'esprit, du caractère, du talent pour l'intrigue et même pour les affaires. Mais enfin quels étoient ses titres pour s'immiscer dans celles que son sexe, son état lui rendoient étrangères? Quel homme étoit donc ce Fabre, qui se laissoit conduire par une courtisane, dans une négociation importante? Et à quelles mains étoit confié le soin de soutenir l'honneur et les intérêts de la France dans les pays lointains? Un Fabre, un Michel en Perse, un Ferriol à Constantinople!.... C'est à de pareils choix, trop souvent réitérés, qu'il faut attribuer nos mauvais succès dans le Levant, dans l'Inde et dans les colonies. L'auteur de cette Notice a réuni, depuis plusieurs années, un grand nombre de faits de la même nature, et se propose de les publier sous ce titre: *Mémoires sur les relations politiques et commerciales des Européens, et particulièrement des François avec la Perse.*

« me semble moins digne d'être offerte à la curiosité des « hommes que dérobée à leur connoissance.

« C'est dans cet embarras que j'ai recours à vous, « Monseigneur ; que faut-il que je fasse ? Je ne sais plus « ce que votre grandeur exige de moi. Elle ne veut pas, « sans doute, que je compose un ouvrage plein de men- « songes. Veut-elle une histoire de la dame, une histoire « dépouillée d'artifice, une narration qui en lie tous les « événements, quelque horribles qu'ils soient ? en ce cas « les lettres de MM. Michel et de Jean Pierre Blanc [1], « peuvent suppléer au défaut d'un compilateur.

« Cependant, Monseigneur, vous êtes le maître. Or- « donnez-moi de faire tout ce qu'il vous plaira. J'obéirai « avec un sentiment plus vif que si le respect seul m'ani- « moit. Il semble que le zèle de M. l'abbé Henriau pour « votre grandeur m'échauffe et m'inspire. Je sens un « plaisir à travailler par votre ordre, mais un plaisir où il « n'entre point de vanité. Je songe moins que c'est un « grand ministre qui commande, qu'un seigneur aimable « qui souhaite, et dont les volontés doivent être des « lois.

« J'irai, Monseigneur, chez M. d'Argenson [2] cher- « cher votre réponse, à moins que vous ne vouliez m'ho-

[1] Ce peu de mots de Le Sage donne une idée de ce que contenoit la correspondance des deux agents de Ferriol. Dans celle de Michel on trouve ce passage d'une lettre de cet ambassadeur : *Si vous l'aviez tuée*, lui dit Ferriol, en parlant de Marie Petit; *ce ne seroit qu'une p.... de moins*. Quand un homme puissant s'est dégradé au point d'écrire à son confident en style si grossier et si féroce, quelle opinion la postérité peut-elle avoir de l'un et de l'autre ?

[2] Marc-René Voyer de Paulmy, chevalier et marquis d'Argenson, né en 1652, à Venise, où son père étoit ambassadeur de France, fut lieutenant-général de police, à Paris, pendant les dernières années du règne de Louis XIV : il se distingua dans cette place par son zèle, sa prévoyance et sa fermeté; fut nommé conseiller d'état, puis, sous

« norer directement de vos ordres. Mon adresse est sur
« le quai de l'Horloge, au Soleil d'or.

« Je suis avec un très profond respect,

MONSEIGNEUR,

de votre grandeur,

le plus humble et le plus obéissant serviteur

LE SAGE. »

A Paris, ce 18 juin 1715.

Le ministre devina l'embarras de Le Sage, sentit la justesse de ses raisons, lui ordonna de suspendre un travail dont il demandoit si adroitement à être dispensé, et les Mémoires de Marie Petit furent oubliés. Il est probable qu'elle fut mise de nouveau en liberté, après le départ de l'ambassadeur de Perse; mais nous n'avons rien pu découvrir de plus sur cette aventurière, qui avoit alors environ quarante ans et paroissoit revenue de ses prétentions de beauté.

Dans les intervalles que laissoient à Le Sage les interruptions périodiques et les fréquentes suppressions des spectacles forains, il trouvoit le loisir de se livrer à d'autres compositions, dont quelques-unes, sans valoir *Gil Blas*,

la régence, garde des sceaux, en 1718; président du conseil des finances, et en 1720, ministre d'état. Obligé de remettre les sceaux, la même année, il mourut le 8 mai 1721, à soixante-neuf ans. Il étoit de l'Académie Françoise et de celle des Sciences. On lui a reproché en général trop de dureté et quelquefois de la partialité dans l'exercice de ses fonctions. C'est lui qui avoit proposé Le Sage à M. de Pontchartrain pour rédiger les Mémoires de Marie Petit.

auroient suffi pour établir la réputation d'un romancier ordinaire. Comme il s'étoit proposé de traduire l'*Orlando furioso*, il crut devoir commencer par l'*Orlando innamorato* qui sert en quelque sorte d'introduction au poëme de l'Arioste [1]. Celui de Bojardo [2] avoit été connu en France par deux traductions en prose; l'une, de Jacques Vincent, dédiée à la fameuse Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois, maîtresse de Henri II, avoit eu trois éditions à Lyon et à Paris, en 1544, 1549-50 et 1574; l'autre par François de Rosset, *Paris*, 1619, in-8°. La *Nouvelle traduction de Roland l'Amoureux*, que Le Sage publia, par livraisons, en 1717, 1720 et 1721, forme

[1] Louis Arioste, le plus célèbre de trois poëtes italiens de la même famille, dont l'un étoit son frère, et l'autre son neveu, naquit à Reggio de Modène, en 1474, fut attaché aux princes de la maison d'Est, qui régnoient à Ferrare, les servit dans plusieurs affaires importantes, et n'en fut que mesquinement récompensé. Il mourut en 1533. Il a laissé des comédies, des poésies latines et italiennes; mais son beau poëme de *Roland Furieux*, publié en 1516, a seul contribué à rendre son nom immortel. Ce poëme a été traduit en françois par Mirabaud, par Tressan et par Dussieux. La traduction la plus fidèle et la plus utile est celle de Panckoucke et Framery.

[2] Mathieu-Marie Bojardo (Boyardo), comte de Scandiano, naquit en 1434, au château de ce nom, près Reggio de Modène, étudia le latin, le grec et les langues orientales à Ferrare, et fut reçu docteur en théologie et en droit. Il servit le duc de Ferrare, fut revêtu de plusieurs emplois honorables, et mourut gouverneur de Reggio en 1494. C'est à Scandiano et dans ses autres terres qu'il composa l'*Orlando Innamorato*, l'un des poëmes les plus anciens et les plus importants de la littérature italienne. La plupart des noms de ses héros, *Sacripant*, *Agrimant*, etc., étoient ceux de ses paysans. Ayant imaginé celui de *Rodomont*, qui est devenu proverbe, il fit sonner toutes les cloches de son village, en signe de réjouissance. Ce poëme, que l'auteur n'acheva pas, fut imprimé à Scandiano en 1495, par les soins de son fils. Berni le refit en 1541, et ce texte est le seul que l'on lise. Les sonnets, les chansons, les comédies de Bojardo, sont moins connus que son *Roland*.

deux volumes in-12. C'est moins une version qu'une imitation agréable et soignée de l'original italien. Il en a fait disparoître les inconvenances, les exagérations, les fautes contre la géographie et le bon goût ; il en a rendu les caractères moins gigantesques, lié les aventures d'une manière plus vraisemblable ; mais, il faut convenir que c'est un peu aux dépens du génie et de l'enthousiasme.

Le Sage était trop observateur, trop penseur, trop conséquent dans ses idées, et trop correct dans son style pour avoir l'imagination poétique. Il cessa de traduire des poëmes, et revint bientôt aux romans. Il commença néanmoins à publier la collection intitulée : *Le Théâtre de la Foire, ou l'Opéra-comique, contenant les meilleures pièces qui ont été représentées aux foires de Saint-Germain et de Saint-Laurent, recueillies, revues et corrigées par MM. Le Sage et d'Orneval*, formant 9 volumes in-12. Les trois premiers parurent en 1721, le quatrième et le cinquième en 1724, le sixième, le septième et le huitième en 1731.

Le Sage donna aussi la troisième partie de *Gil Blas* en 1724, et la seconde du *Diable boiteux* en 1726.

L'Histoire de Guzman d'Alfarache, traduite et purgée des moralités superflues, fut publiée en 1732, 2 volumes in-12. C'est une imitation abrégée et fort amusante de Mathéo Aleman [1]. Trois fois on avoit tenté de natu-

[1] Matthieu Aleman, né à Séville vers le milieu du seizième siècle, fut un des surintendants des finances de Philippe II, et quitta la cour pour vivre dans la solitude. Il y composa, dans le genre qui plaît le plus aux Espagnols, les romans de fripons, *la Vida y hechos del picaro Guzman de Alfarache*, imprimée à Madrid en 1599, in-4, et par conséquent avant *Don Quichotte*. Ce roman, qui eut en peu d'années six éditions espagnoles, fut traduit en italien, *Venise*, 1615 et 1616 ; en anglais, *Londres*, 1622 ; en latin, avec une suite, sous le titre de *Proscenium Vitæ*, par Gaspard Ens, 1624 ; en françois, et dans les

raliser ce roman en France; mais la version de G. Chappuis, qui date de 1600, celle de Chapelain [1], donnée en 1632, et même celle de Gabriel Bremont, qui parut en 1696, étoient déjà oubliées, lorsque Le Sage, par la sienne, se montra supérieur même à l'original. Non-seulement il a, sans scrupule, tiré parti du travail de Bremont, mais il a franchement avoué, suivant sa coutume, les passages qu'il en a empruntés. *Guzman* est d'ailleurs un ouvrage tout-à-fait espagnol, sans plan, sans nœud, sans but, sans dénoûment; et il faut avoir le goût bien peu exercé pour ne pas sentir que *Gil Blas* et lui ne sont ni du même père ni de la même patrie. La traduction de Le Sage est la seule qu'on lise aujourd'hui; elle a été encore abrégée par Alletz [2], qui en a retranché les épisodes, et l'a remise au jour sous ce titre : *Les Aventures plaisantes de Guzman d'Alfarache,*

autres langues de l'Europe. Un tel succès ne put décider l'auteur à le terminer. La continuation, publiée sous le nom supposé de Matheo Luzan, n'est pas comparable à l'original. Aleman alla au Mexique, et y donna en 1609 son *Ortografia castellana*, in-4. On croit qu'il vécut encore sous une partie du règne de Philippe III.

[1] Jean Chapelain, né à Paris en 1595, mort en 1674, l'un des premiers membres qui formèrent le noyau de l'Académie Françoise, l'oracle, le chef de la littérature en France de son temps, et auteur du fameux poëme de la *Pucelle*, dont une partie est restée manuscrite, n'est connu aujourd'hui que par le ridicule que les satires et les épigrammes de Boileau ont imprimé à son nom, qui sert à désigner un poëte barbare. Chapelain étoit d'ailleurs très honnête homme, obligeant et même désintéressé, quoique fort avare. On ne se souvient de sa traduction de *Guzman* que par ces deux vers que Despréaux lui fait dire dans la première scène du *Chapelain décoiffé:*

> Si j'ai traduit *Guzman*, si j'ai fait sa préface,
> Ton galimatias a bien rempli ma place.

[2] Pons Augustin Alletz, né à Montpellier, mort à Paris en 1785, à quatre-vingt-deux ans, a laissé plusieurs compilations utiles, entre autres *les Ornements de la Mémoire*.

tirées de l'histoire de sa vie, et revues sur l'ancienne traduction, etc., Paris, 1772 et 1777, 2 vol. in-12, et 1783, 2 vol. in-18.

Les Aventures de Robert Chevalier, dit de Beauchesne, capitaine des Flibustiers dans la nouvelle France, 2 vol. in-12, sont aussi de l'année 1732. Ce n'est point une fiction, mais l'histoire singulière et attachante d'un aventurier tué à Tours par des Anglois, le 11 décembre de l'année précédente. Le Sage la rédigea sur les mémoires qui lui avoient été communiqués par la veuve. Il le dit, et l'on n'a aucune raison d'en douter. Malgré l'intérêt que peut offrir cette histoire romanesque, on n'y reconnoît pas en général la touche de Le Sage, et l'on s'aperçoit que ce genre, étranger à celui dont il étoit le créateur, ne l'auroit pas facilement tiré de la foule des romanciers vulgaires, s'il s'y étoit exclusivement livré.

Il revint à la littérature espagnole, et donna, en 1734, l'*Histoire d'Estevanille Gonzalez, surnommé le Garçon de bonne humeur, écrite par lui-même en espagnol*, quatre parties formant 2 volumes in-12. Le Sage dit que l'auteur la publia à Anvers, en 1646, et confesse avoir pris quelques aventures dans Vincent Espinel [1]. Ces deux assertions n'attestent pas moins sa modestie que sa bonne foi. La première donneroit lieu de croire qu'il a traduit l'ouvrage anonyme intitulé *la Vida y hechos de Estevanillo Gonzalez, hombre de buen humor*; et la seconde pourroit avoir causé l'erreur du Catalogue imprimé de la bibliothéque du Roi, qui attribue ce livre à Vincent Espinel. Il est certain que Le Sage n'en a pris à peu près que le titre. L'Estevanille espagnol paroît être une histoire véritable [2]; le héros voyage au Levant,

[1] Voyez la note de la page 49.

[2] Suivant la *Bibliothéque espagnole* de Nicolas Antonio, Estevanille

fait diverses campagnes en Italie, en Flandre, en Allemagne, en Pologne. Le Sage ne dit rien de tout cela dans son roman d'*Estevanille* qu'il a composé encore à sa manière. Les *Relaciones de la Vida del Escudero Marcos de Obregon* ne lui ont même fourni que quelques traits, et l'aventure du nécromancien démasqué en est le morceau le plus long et le plus remarquable. Quoi qu'il en soit, *Estevanille* semble modelé sur *Gil Blas*, dont il rappelle parfois la gaieté, l'esprit et les situations. Mais il est moins varié, moins largement dessiné, et les deux dernières parties, écrites d'un style plus grave, tiennent plus de l'histoire que du roman.

Le Sage, en vieillissant, paroissoit redoubler d'ardeur et de fécondité. En 1735 il publia *Une Journée des Parques, songe*, divisé en deux séances, in-12. Ce dialogue plein de sel, de philosophie, de pensées fortes et hardies, exprimées avec une vigueur étonnante, a toujours été réimprimé depuis, on ne sait pourquoi, à la suite du *Diable Boiteux*, avec lequel il n'a aucun rapport. La même année, Le Sage compléta *Gil Blas*.

Il fit aussi représenter au Théâtre-Italien, le 21 novembre, et devant la cour, le 26 du même mois, *les Amants jaloux*, comédie en trois actes, en prose, imprimée en 1736, in-12, sans nom d'auteur, mais généra-

Gonzalez étoit bouffon du comte Octave Piccolomini de Aragon, duc d'Amalfi, etc., généralissime des armées espagnoles en Flandre. Il fit imprimer son histoire à Bruxelles en 1619, et à Madrid en 1620; mais nous pensons qu'Antonio s'est trompé sur les deux dates, à moins qu'il n'ait voulu parler que d'une partie de l'ouvrage. L'édition de 1646, in-4, citée par Le Sage, dont il existe un exemplaire à la bibliothéque du Roi, et un dans celle de M. Renouard, porte tous les caractères d'une édition primitive et originale, le privilége, la dédicace, la préface, le portrait de l'auteur, diverses pièces de vers à sa louange, etc. Il y est d'ailleurs question des batailles de Nordlingen et de Leipzig, qui furent livrées en 1634 et 1642.

lement attribuée à l'auteur de *Turcaret*, sans doute parce qu'elle est nommée dans le même privilége que le *Diable Boiteux*. On trouva, dit Dorigny, dans ses *Annales du Théâtre-Italien*, « que Le Sage auroit dû la mettre en cinq « actes, pour rendre le nœud de l'intrigue moins com- « pliqué, l'action moins confuse, les scènes plus longues, « les motifs plus sensibles, le dialogue moins serré, le « style moins concis. » Nous n'avons rien vu dans cette pièce qui puisse justifier cette espèce d'éloge. L'auteur l'a désavouée tacitement, en ne l'insérant pas depuis dans son *Théâtre*, et l'anonyme n'a été levé qu'après sa mort par les frères Parfait [1]. Cependant on a cru devoir la faire entrer dans la présente édition, parce qu'elle est peu connue, et qu'elle n'a jamais été réimprimée.

En 1736, Le Sage publia les trois premiers livres du *Bachelier de Salamanque*, ou *Mémoires de don Chérubin de la Ronda*, tirés d'un manuscrit espagnol, un volume in-12, à la dernière page duquel on lit : *Fin du troisième et dernier Livre*. On voit par là qu'il n'étoit pas dans l'intention de le continuer; mais l'accueil que reçurent les trois premières parties l'engagea depuis à donner les trois autres. Ce roman fut loué avec affectation par l'abbé Desfontaines [1], qui ne cherchoit que

[1] François le Parfait, né à Paris en 1698, mort en 1753, et son frère Charles le Parfait, mort en 1781, sont principalement connus par une *Histoire générale du Théâtre-François depuis son origine*, Paris, 1735-1743, quinze volumes in-8. Ils ont fait aussi une *Histoire de l'ancien Théâtre-Italien*, 1753, in-12, des *Mémoires pour servir à l'Histoire des Spectacles de la Foire*, 1756, in-12; un *Dictionnaire des Théâtres*, en sept volumes, peu estimé.

[1] Pierre-François Guyot Desfontaines, né à Rouen en 1683, mort à Paris en 1745, ex-jésuite, connu par ses écrits polémiques, sa traduction de *Virgile*, celle des *Voyages de Gulliver*, mais surtout par ses critiques dictées quelquefois par la partialité. Elles lui attirèrent beaucoup d'ennemis, parmi lesquels Voltaire fut celui qui se vengea avec

le plaisir de déprécier ceux de Marivaux et de l'abbé Prévost [1]. Laharpe, au contraire, le regarde comme le plus médiocre de tous ceux que Le Sage a composés. En accordant toutefois que *le Bachelier de Salamanque* est foible d'invention, nous ne dirons pas avec cet Aristarque, qui sans doute l'avoit parcouru superficiellement, qu'il roule *tout entier* sur les désagréments du métier d'instituteur : cette matière en remplit à peine le quart. On y trouve la satire de quelques états oubliés dans *Gil Blas*, tels que les membres du conseil souverain

le plus d'éclat, en diffamant l'abbé Desfontaines, dont les mœurs et la probité n'étoient peut-être pas tout-à-fait à l'abri de reproches.

[1] Marivaux et Prévost n'avoient pas la verve et le naturel de Le Sage, mais ils étoient peintres dans un genre différent, et Desfontaines fut injuste à leur égard.

Pierre Carlet de Chamblain de Marivaux, né à Paris en 1688, mort en 1763, l'un des écrivains qui ont exercé le plus d'influence sur le dix-huitième siècle, par la fausseté de ses principes en matière de goût, et parce qu'il donna le modèle de ce style précieux et maniéré, trop souvent imité, qu'on a nommé *marivaudage*. On a de lui une trentaine de comédies jouées aux théâtres François et Italien, dont il n'est resté que les deux *Surprises de l'Amour, les Jeux de l'Amour et du Hasard, les Fausses Confidences, l'Épreuve, le Legs, le Préjugé vaincu*. Son *Homère travesti* et son *Télemaque travesti* lui firent beaucoup de tort. Parmi ses romans on cite *la Vie de Marianne* et *le Paysan parvenu*, plus estimés que ses comédies, quoique moins connus aujourd'hui, sans doute parce qu'ils ne sont pas terminés. Son *Spectateur françois* ne peint les mœurs que dans la demi-teinte. Marivaux fut reçu à l'Académie Françoise en 1743, et l'emporta sur Voltaire. Tous ses ouvrages prouvent une grande connoissance du cœur humain, surtout du cœur des femmes ; mais, suivant Voltaire, il en connoissoit mieux les sentiers que la grande route. Desfontaines a dit que Marivaux *brodoit à petits points sur un canevas de toile d'araignée*.

Antoine-François Prévost d'Exile, né à Hesdin en Artois, en 1697, fut deux fois jésuite, deux fois militaire, puis bénédictin à vingt-deux ans. Il quitta le froc, passa en Angleterre, ensuite en Hollande, où il publia, en 1727, ses *Mémoires d'un homme de qualité*,

de Castille, les vice-rois, les évêques, les chanoines, les moines, les religieuses. Le voyage de *don Chérubin* au Mexique n'est point inutile, comme certains critiques l'ont avancé. Il fournit à l'auteur l'occasion de signaler les abus du pouvoir, les conflits d'autorités, les actes de violence et de despotisme, trop souvent ignorés ou impunis, et causes si fréquentes des désordres et des révoltes qui finissent tôt ou tard par séparer les colonies de leur mère-patrie. Moins plaisant, moins épisodique, mais plus

qu'il avoit composés dans le cloître. Il eut une intrigue avec une demoiselle qu'il ne put épouser, parce qu'il étoit prêtre, mais qui le suivit en Angleterre. Il y donna, en 1732, l'*Histoire de Cléveland*, le premier des romans dans le genre terrible, et celle du *Chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*, regardée comme son chef-d'œuvre. Il travailla ensuite au *Pour et Contre*, ouvrage périodique qu'il laissa au vingtième volume. Revenu en France en 1735, par le crédit du cardinal de Bissy et de l'avant-dernier prince de Conti, il obtint de ne porter que l'habit d'ecclésiastique séculier. *M. l'abbé*, lui dit le prince en le nommant son aumônier, *je vous préviens que je n'entends jamais la messe.* — *Et moi, monseigneur*, reprit l'abbé, *je ne la dis jamais.* En 1736, il mit au jour le *Doyen de Killerine*, et depuis il publia successivement un très grand nombre d'ouvrages, entre autres les quinze premiers volumes in-4 de l'*Histoire générale des Voyages*, bien supérieure à l'*Abrégé* superficiel qu'en a donné Laharpe; l'*Histoire de Marguerite d'Anjou*, celle de *Guillaume le Conquérant*, la traduction libre, et beaucoup abrégée, des trois romans de Richardson, enfin *le Monde moral*. Il se proposoit d'employer sa vieillesse à composer quelques livres pieux : la mort ne lui en laissa pas le temps. Frappé d'apoplexie dans la forêt de Chantilly, en se rendant à sa maison de Saint-Firmin, il fut porté chez le curé, où un chirurgien procéda sur-le-champ à l'ouverture du cadavre. L'abbé Prévost n'étoit pas mort. Il expira sous le scalpel le 23 novembre 1763, dans sa 67e année. Ses romans sont remplis d'imagination et d'intérêt, mais ils manquent souvent de vraisemblance, et les récits y sont trop souvent interrompus par de longues tirades de morale. C'est faute de goût que l'on a deux fois réuni la collection volumineuse des *OEuvres de Prévost* à celles de Le Sage. Ces deux auteurs ne peuvent être comparés sous aucuns rapports. L'un est le *Crébillon* du roman, l'autre en est le *Molière*.

intéressant peut-être que les autres romans de Le Sage, *le Bachelier de Salamanque* se distingue par une teinte plus sombre et plus mélancolique. On y reconnoît d'ailleurs ce style dégagé de sentences et de prétention, cette marche simple, ce but moral qui caractérisent l'auteur. On a dit, et il est aisé de le croire, que Le Sage avoit une prédilection marquée pour cet ouvrage, le dernier de ses romans, le fruit de sa vieillesse, et dont le chapitre xx de la première *Relation de l'écuyer Obregon* lui a probablement fourni l'idée. [1]

En 1737, il corrigea *le Diable Boiteux* et en donna la quatrième édition, augmentée *des Entretiens des Cheminées de Madrid* et *des Béquilles du Diable Boiteux*. Le premier de ces opuscules est en quelque sorte une suite du roman; l'autre, composé par l'abbé Bordelon [2], en est l'analyse et l'éloge. Le Sage, après la mort de cet abbé, crut pouvoir disposer de la seconde de ces pièces, et depuis, l'une et l'autre ont toujours été réimprimées à la suite du *Diable Boiteux*.

[1] Comme Le Sage, au titre du *Bachelier*, annonce qu'il a tiré ce roman d'un manuscrit espagnol, M. Llorente a cru devoir l'attribuer, ainsi que *Gil Blas*, à Antoine de Solis. (Voyez la réfutation de ce système, p. 58 à 70 ci-dessus.)

[2] Laurent Bordelon, né à Bourges, en 1653, mort à Paris en 1730, docteur en théologie et auteur de quelques pièces de théâtre et d'un grand nombre d'ouvrages écrits en style facétieux, mais trivial : on cite les *Imaginations extravagantes de M. Oufle*, réimprimées avec des suppressions dans la Collection des *Voyages imaginaires*; les *Dialogues des vivants*, recherchés peut-être parce qu'ils furent défendus dans le temps, et les *Cheminées de Paris* qui ont pu donner à Le Sage l'idée de l'*Entretien des cheminées de Madrid*. Bordelon se reconnoissoit mauvais auteur, mais honnête homme. Il disoit un jour « que ses ouvrages étoient ses péchés mortels, » dont le public fait pénitence, lui répliqua-t-on sur-le-champ. Il se repentit dans sa vieillesse d'avoir écrit tant de frivolités, et fit tout son possible pour les anéantir; c'est pour cela qu'elles sont rares, sans cependant en être plus recherchées.

Il publia aussi le neuvième et dernier volume du *Théâtre de la Foire*. Ce recueil contient quatre-vingt-deux pièces, y compris les prologues, tant en prose qu'en vaudevilles : dans ce nombre il n'y en a que dix auxquelles Le Sage n'ait eu aucune part. C'est pour cela sans doute, et parce que les premières pièces qu'on y trouve sont de lui seul, qu'on l'a regardé comme le père de l'opéra-comique. Avant que ce dernier volume eût paru, Carolet qui n'étoit connu que par ses chutes nombreuses aux spectacles forains, ayant rassemblé une douzaine de rapsodies de sa façon, en avoit formé un volume, imprimé en 1734, sous le titre de *Théâtre de la Foire*, t. IX; mais depuis il ajouta ces mots : *Seconde Partie*. C'est le dixième de la collection.

En 1738, Le Sage acheva son *Bachelier de Salamanque*, dont il donna une édition en deux volumes in-12, réimprimée en 1759, trois volumes in-12, avec la première notice que l'on ait publiée sur l'auteur. Ce fut aussi en 1738 qu'il fit représenter ses deux derniers opéra-comiques, qui n'ont point été imprimés, et dont le peu de succès l'avertit qu'il étoit temps, à son âge, de se retirer d'une carrière que ses amis Fuzelier et Dorneval, que Piron lui-même, quoique beaucoup plus jeune, avoient déjà abandonnée, et où Panard et surtout Favart occupoient déjà une place distinguée. [1]

[1] Voyez sur Favart, page 36, ci-dessus, note 1.

Charles-François Panard, né à Courville, ou à Nogent-le-Roi, près de Chartres, en 1690, mort d'apoplexie à Paris, en 1765, chansonnier agréable et naturel, auteur d'un grand nombre d'opéra-comiques et de quelques comédies jouées au Théâtre-Italien, a été surnommé avec raison *le père du vaudeville moral*, mais assez mal à propos *le La Fontaine du vaudeville*. On ne voit pas dans l'inimitable fablier des maximes enfilées sèchement les unes au bout des autres, comme on en trouve si souvent dans les poésies de Panard.

Tel qu'un homme qui, à la veille d'entreprendre un long et périlleux voyage, met ordre à ses affaires, Le Sage fit pour ses comédies ce qu'il avoit fait pour ses opéra-comiques. Il revit *le Traître puni*, *Don Félix de Mendoce*, *le Point d'honneur* (réduit en trois actes), *Don César Ursin*, *Crispin rival de son Maître*, *Turcaret*, *la Tontine*, et les réunit sous ce titre modeste: *Recueil des Pièces mises au Théâtre-François par M. Le Sage*, Paris, 1739, deux volumes in-12, réimprimés en 1774, avec une nouvelle notice sur l'auteur.

En cessant de composer des romans et des pièces de théâtre, Le Sage n'avoit pas renoncé à écrire; mais il s'exerça dans un genre plus facile et plus proportionné à ses forces. On lui attribue généralement *la Valise trouvée*, publiée sans nom d'auteur en 1740, deux parties en un volume in-12. Dans un cadre assez simple, il a rassemblé une trentaine de lettres qu'il suppose écrites par des personnages de divers états. Il y entre-mêle des anecdotes satiriques et une nouvelle espagnole [1]. Ce sont autant d'extraits ou d'esquisses d'un roman de caractère. Il auroit pu se dispenser de grossir le poids de sa *Valise*, en y faisant entrer les *Lettres d'Aristénète*, son premier ouvrage, qu'il essaya vainement de rajeunir.

Enfin, en 1743, il mit au jour un volume in-12 intitulé : *Mélange amusant de saillies d'esprit et de traits historiques des plus frappants*. La plupart de ces anecdotes alors nouvelles ou peu connues, n'ont plus rien de piquant aujourd'hui. On s'aperçoit d'ailleurs que la mémoire de l'auteur commençoit à s'affoiblir. Dans son

[1] Voilà sans doute pourquoi M. Llorente pense que cet ouvrage est emprunté aussi de quelques *manuscrits espagnols*. Il faut avoir singulièrement pris à tâche de dépouiller Le Sage de toute sa gloire littéraire pour lui disputer jusqu'à la *Valise*.

récit de la vision de Théodoric, roi des Ostrogoths, il s'agit du préfet Symmaque, et non du pape Jean. Là se termina la carrière littéraire de Le Sage : âgé de soixante et quinze ans, il ne s'occupa plus qu'à corriger son *Gil Blas*, celle de ses productions à laquelle il sentoit bien que son nom demeureroit principalement attaché. Il en prépara l'édition qui parut en 1747, année même de sa mort.

Le Sage travailloit beaucoup, et soignoit tous ses ouvrages. Heureux dans sa maison, il en sortoit rarement, et n'y rentroit jamais sans plaisir. Des mœurs pures, une gaieté douce, l'amour de l'étude et de l'indépendance, quelques vrais amis, une femme qui, remplie d'attention pour lui et de tendresse pour ses enfants, l'avoit secondé dans leur éducation ; enfin toutes les jouissances que procurent la littérature, la paix d'un bon ménage, et une vie sans intrigues et sans reproche ; telle fut long-temps l'existence de cet estimable écrivain. Mais sa vieillesse ne fut pas exempte de chagrin.

L'aîné de ses fils, René-André, qu'il destinoit au barreau, et qui avoit déjà plaidé quelques causes avec distinction, cédant à un penchant irrésistible pour le théâtre, débuta sur la scène françoise, le 28 mai 1726, sous le nom de Montménil, par le rôle de Mascarille dans *l'Étourdi*, et y fut très applaudi. Mais comme son talent n'étoit pas encore assez formé, il alla jouer deux ans en province, et revint se montrer à Paris le 18 mai 1728, dans le rôle d'Hector, du *Joueur*. Il y obtint le plus grand succès, ainsi que dans ceux de Dave dans l'*Andrienne*, et de La Branche dans *Crispin rival*. Il fut reçu à demi-part le 7 juin suivant, et devint bientôt un des meilleurs acteurs du Théâtre-François. On s'est souvenu long-temps de la supériorité avec laquelle il jouoit les valets, les paysans, les financiers, et même quelques

premiers rôles. Il excelloit dans *Turcaret*, dans *l'Avocat patelin*. Ce fut lui qui, par la manière dont il rendit le rôle de Léandre dans le *Distrait*, en juillet 1731, fixa au répertoire cette pièce qui, du vivant de Regnard, en 1697, avoit peu réussi. Le Sage de Montménil ne produisoit pas autant d'effet dans certains rôles du haut-comique, qui exigent plus de finesse que de naturel et de vérité, tels que ceux d'Ariste dans le *Philosophe marié*, de Théodon dans *Mélanide*. Il ne laissoit pas toutefois d'y être vu avec intérêt, parce que son noble caractère et l'honnêteté de ses mœurs, non moins que ses talents, lui avoient mérité l'estime et la faveur du public.

Julien-François, second fils de Le Sage, suivit une carrière toute différente. Il embrassa l'état ecclésiastique et obtint un canonicat à la cathédrale de Boulogne-sur-mer. Il ne tarda pas d'y jouir d'une haute considération, par la pratique de toutes les vertus de son état, et il s'y rendit également cher, par son esprit et ses qualités sociales, à ses confrères et à son évêque, M. de Pressy, successeur de M. Henriau. L'abbé Le Sage avoit avec son frère Montménil une ressemblance frappante, et possédoit même une partie de ses talents. Personne ne lisoit les vers avec plus de charme et de perfection.

Vivement affecté du parti qu'avoit pris l'aîné de ses enfants, Le Sage trouvoit un motif de consolation dans le rang honorable que tenoit le second. Mais il eut un nouveau sujet d'affliction en voyant son troisième fils, François-Antoine, plus séduit par les succès de son frère Montménil, qu'entraîné, comme lui, par une vocation décidée, imiter son exemple, sans parvenir à la même célébrité. Ce jeune homme prit le nom de Pittenec, et alla jouer la comédie en province. Il revint à Paris en 1734, et fit représenter à la foire Saint-Germain deux opéra-comiques, *le Testament de la Foire*

et *le Miroir véridique*, qu'il avoit déjà essayé en province sous le titre de *Miroir sans fard*. Ces deux pièces étoient peu différentes des *Funérailles de la Foire* et de *la Statue merveilleuse*, données par son père en 1718 et 1720.[1]

La conduite des comédiens à l'égard de Le Sage lui avoit inspiré une extrême antipathie contre leur profession. Il avoit cessé de voir Montménil, et on ne pouvoit lui causer une peine plus sensible qu'en lui vantant le jeu et le mérite de cet aimable acteur. Mais après que ce dernier eut acquis une grande réputation, il le reçut en grâce. Un rapprochement avoit déjà eu lieu à Boulogne entre le père et le fils, par l'effet de l'ingénieuse et touchante médiation de l'abbé Le Sage, lorsque des amis communs ayant emmené le vieillard au Théâtre-François, il y vit Montménil dans *Turcaret*, l'applaudit en pleurant de joie, l'embrassa, et lui rendit toute son affection.

Montménil effaça les chagrins qu'il avoit causés à son père; il se montra le fils le plus tendre et le plus soumis. Resté célibataire, il se concentra dans sa famille, dont il devint le soutien, et il n'eut pas de société plus intime que celle de son père, de sa mère et de sa sœur, qui le perdirent trop tôt. Il étoit logé avec eux dans la rue Saint-Jacques-du-Haut-Pas, et ne les quittoit que pour aller au théâtre. Le Sage alors passoit sa soirée dans un café voisin de sa demeure. On y faisoit cercle autour de lui; on montoit sur les chaises, sur les tables pour l'écouter, et l'on applaudissoit la justesse, la clarté, la variété de son élocution relevée par un organe sonore.

La mort de ce fils chéri, l'espoir, l'appui de sa vieillesse, fut pour lui un coup de foudre. Dans une partie

[1] Voyez la *Liste des Pièces de Le Sage*, à la fin de cette Notice.

de chasse aux environs de Paris, Montménil, attaqué d'un mal subit et violent, fut porté chez un invalide des gardes françoises, à la Villette, où l'on n'eut que le temps de lui administrer les sacrements. Il y expira le 8 septembre 1743, âgé de quarante-huit ans, et fut inhumé le lendemain à la Chapelle.[1]

Accablé d'une perte si cruelle, Le Sage abandonna Paris, dont le séjour lui devenoit d'autant plus insupportable, qu'il ne pouvoit plus désormais y chercher des distractions dans le commerce des Muses. Il partit pour Boulogne, avec sa femme et sa fille. Il y trouva un asile et des consolations auprès de son fils le chanoine, qui, par ses soins délicats, sut adoucir l'amertume d'une douleur si légitime, et s'efforça d'embellir les derniers jours d'un père et d'une mère, presque réduits pour unique ressource aux foibles revenus de sa prébende.

Le comte de Tressan[2], qui commandoit alors dans le Boulonnois, s'empressa de visiter cette respectable famille. Témoin de la piété filiale du chanoine Le Sage,

[1] Son acte mortuaire est signé de deux de ses amis, Pierre-Jean Guichon Dubreuil, bourgeois, et Antoine-Louis Goislard de Montsabert, baron de Tourreil, conseiller au parlement.

[2] Louis-Élisabeth de Lavergne, comte de Tressan, né au Mans, en 1705, mort dans les environs de Paris en 1782, lieutenant-général des armées du Roi, homme de cour, bel-esprit, est plus connu par ses *Extraits des Romans de chevalerie* et par son *Amadis des Gaules*, que par ses vers de société et par sa traduction froide, inexacte et maniérée de *Roland furieux*. A force de caresser le parti des philosophes, il réussit dans sa vieillesse à être reçu de l'Académie Françoise. Palissot semble l'avoir accusé justement d'inconséquence et même de fausseté; et Boufflers faisant allusion au caractère de Tressan, qui s'efforçoit de cacher sa causticité sous une apparente douceur, l'a désigné par l'emblème d'une guêpe qui se noie dans du miel. Ses *OEuvres* ont été recueillies en douze volumes in-8.

il en rendit compte à la reine de France [1], et obtint pour ce digne ecclésiastique une pension sur un bénéfice.

L'auteur de *Gil Blas* passa les quatre dernières années de sa vie dans un état d'affaissement assez triste. Il avoit eu, dès sa jeunesse, des symptômes de surdité. On voit dans le prologue de *Turcaret*, que déjà, en 1709, il n'entendoit que difficilement. Il en jugeoit mieux, disoit-il, les ouvrages dramatiques et le jeu des acteurs. Bientôt il devint tellement sourd, qu'il fut obligé de se servir d'un cornet acoustique. Ce cornet, qu'il appeloit son *bienfaiteur*, demeuroit immobile sur une table, lorsque la conversation des importuns qui venoient le voir ne lui promettoit que de l'ennui; mais il le saisissoit avec vivacité, quand il recevoit des visites plus intéressantes, ou qu'il se trouvoit avec des amis.

Le cours du soleil influoit singulièrement sur les organes de Le Sage. A mesure que l'astre approchoit du méridien, ce bon vieillard s'animoit par degrés, et paroissoit recouvrer la gaieté, l'urbanité de ses beaux ans et la vivacité de son imagination; mais, au déclin du jour, l'activité de son esprit et de ses sens diminuoit graduellement, et il finissoit par tomber dans une sorte de léthargie qui duroit jusqu'au lendemain.

Il mourut à l'âge de soixante-dix-neuf ans, six mois, neuf jours, le 17 novembre 1747, et non pas dans l'hiver de 1746 à 1747, comme le dit le comte de Tressan. Cet officier-général se fit un devoir d'assister aux obsèques de Le Sage avec tout son état-major; et par l'éclat de cette pompe funèbre, il rendit un hommage public à la mémoire de l'un des bons écrivains originaux dont s'honore la France.

[1] Marie Leczinska, fille de Stanislas I, roi de Pologne, duc de Lorraine, et femme de Louis XV, née en 1703, morte en 1768.

Le Sage ne fut point de l'Académie Françoise ; il eut cela de commun avec Molière, Regnard, Dancourt, Dufresny, Brueys, Piron, etc.[1], c'est-à-dire avec la plupart de nos meilleurs auteurs comiques. On prétend que sa surdité fut la principale cause qui l'éloigna de l'un des quarante fauteuils, auquel il avoit plus de droits qu'un grand nombre de ses contemporains qui occupoient les autres. L'un d'eux, Danchet, plus recommandable par sa bonhomie que par son mérite littéraire, sollicita souvent son vieil ami de se mettre sur les rangs ; mais la franchise et l'indépendance du caractère de Le Sage ne purent se plier à des démarches d'étiquette, auprès de certains personnages dont il avoit tracé peut-être des portraits satiriques trop ressemblants.

L'auteur de *Turcaret* joignoit aux vertus domestiques la plus sévère probité. Cependant la douceur de son commerce n'excluoit point en lui cette causticité d'esprit qui perce dans tous ses ouvrages, et qui dut lui attirer des détracteurs et des ennemis, quoiqu'il n'eût jamais poussé la critique jusqu'à l'offense.

On ne peut s'empêcher d'estimer Le Sage, en lisant ses écrits où les mœurs sont autant respectées que la langue. De ce que, dans ses romans et dans ses comédies, il n'a presque jamais mis en scène que des fripons, on auroit tort de concevoir une idée peu avantageuse de ses principes. Rien ne montre mieux au contraire combien il étoit véritablement honnête homme ; car, pour s'indigner des vices de la société, pour en représenter énergiquement le tableau, il faut posséder les vertus qui leur sont diamétralement opposées. C'est pour cela que

[1] On sait néanmoins que Piron fut nommé, mais que Louis XV n'ayant point agréé sa nomination, lui accorda une pension de 1000 francs sur sa cassette.

Molière a si bien peint les avares et les hypocrites. Le Sage eut avec ce grand homme un autre trait de ressemblance. Ses talents ne se développèrent que dans l'âge mûr, et s'accrurent avec les années. Il étoit âgé d'environ quarante ans lorsqu'il donna *Crispin rival*, *le Diable Boiteux*, et *Turcaret*. Il en avoit quarante-sept quand il publia *Gil Blas*, qu'il termina à soixante-sept ans. Cela prouve que pour composer des comédies et des romans de caractère, genres qui ont entre eux une singulière analogie, l'esprit et l'imagination sont moins nécessaires qu'une grande habitude de réfléchir, d'observer et de juger; et cette habitude, fruit de l'expérience, est rarement la partage de la jeunesse. [1]

Malgré la supériorité de ses talents, et le succès de la plupart de ses ouvrages, l'auteur de *Gil Blas* ne parvint jamais à la fortune, parce qu'il ne courut jamais après elle, et qu'il ne fut point courtisan. « Les faveurs des « grands, disoit-il, ne s'obtiennent que par les soins, « les attentions, les intrigues qu'on appelle démarches, « et qui sont de véritables bassesses. » Il disoit encore : « J'ai refusé des postes où d'autres se seroient enrichis, « mais où je n'aurois rien fait pour ma fortune; j'étois « trop honnête homme. [2] » Indifférent sur l'avenir, peu soigneux de ses affaires domestiques, bienfaisant, libéral, prodigue même au sein de la médiocrité, il se trouva, sur la fin de sa vie, réduit à une situation d'autant plus pénible, qu'il poussoit le scrupule jusqu'à se reprocher les secours qu'il recevoit de ses fils. Aussi ne

[1] On pourroit également appliquer ceci au genre de l'apologue, et s'autoriser de l'exemple de La Fontaine, qui publia le premier recueil de ses Fables à quarante-sept ans, et le second à cinquante-sept.

[2] Lettre de l'abbé Le Sage, que nous citons d'après l'édition des *Œuvres de Le Sage*, Paris, 1783.

laissa-t-il d'autre héritage à sa famille que l'exemple de ses vertus et un nom illustré par ses travaux.

La veuve de Le Sage survécut peu d'années à un époux dont elle avoit fait le bonheur pendant cinquante-trois ans. Elle mourut octogénaire, le 7 avril 1752.

L'abbé Le Sage, son fils, termina sa carrière, le 25 avril 1762, à l'âge de 64 ans, regretté de son chapitre et de tous les habitants de Boulogne.

Marie-Élisabeth Le Sage, fille de l'auteur de *Gil Blas*, vécut dans le célibat, auprès de ses parents, dont elle ferma les paupières. La mort de son frère le chanoine l'ayant laissée dans un état voisin de l'indigence, elle fut assistée par des personnes charitables, dont la bienfaisance ne fut sans doute pas assez efficace, puisque cette infortunée alla finir ses jours, quelque temps après, à l'hôpital de Boulogne. Les registres en double de cet hospice ayant été, partie détruits au commencement de la révolution, partie brûlés accidentellement dans l'incendie des archives de la sous-préfecture de Boulogne, il y a dix-huit ou vingt ans, il a été impossible de découvrir la date précise de la mort de cette vertueuse fille.

Le Sage de Pittenec, troisième fils de Le Sage, vivoit encore en 1763, suivant le *Dictionnaire portatif des Théâtres*, par Leris. Il avoit alors 63 ans, et jouoit la comédie dans quelque ville d'Allemagne. On ignore s'il a travaillé à d'autres ouvrages qu'à ceux que nous avons cités; et l'on doit croire qu'il ne put jamais, comme acteur et homme de lettres, acquérir de la fortune et de la réputation. Il s'étoit marié; mais le nom de sa femme, le lieu et l'époque de son mariage et de sa mort, le nombre et le sort de ses enfants, sont restés également inconnus.

On sait seulement qu'un fils de Pittenec étoit à Bou-

logne en 1752; qu'il y signa sur le registre de la paroisse Saint-Joseph, l'acte mortuaire de sa grand'mère, sous le nom de *Le Sage*, *clerc tonsuré*, avec son oncle le chanoine; et qu'en 1762, il y signa aussi l'acte de décès de ce dernier, sur le registre de la cathédrale, sans désignation de qualité, mais probablement comme ecclésiastique. Ses prénoms n'étant point connus, on n'a pu trouver à Boulogne l'enregistrement du décès de ce second abbé Le Sage, qui, d'ailleurs, s'il n'est pas mort dans quelque autre ville, pourroit bien être encore vivant, car nous ne présumons pas qu'il soit né avant l'année 1732.

Ces détails ne paroîtront point étrangers à l'auteur de *Gil Blas;* et l'on nous pardonnera leur aridité, si l'on partage le vœu que nous manifestons ici, qu'ils puissent contribuer à faire découvrir, un jour, quelque rejeton de Le Sage. Tous les grands hommes, quel que soit leur rang, ont droit à la reconnoissance de la postérité. C'est elle qui les venge de l'oubli, de l'injustice, de l'ingratitude de leurs contemporains. *Gil Blas*, *Turcaret*, *le Diable Boiteux*, sont des titres de noblesse impérissables; et nous pensons qu'un descendant de Le Sage, qui se présenteroit aujourd'hui avec de pareils titres, auroit quelques droits à la munificence du gouvernement et aux grâces d'un souverain, non moins illustre par ses vertus et sa sagesse, que par son goût éclairé pour les lettres, et par la protection qu'il leur accorde.

Dignes successeurs de Le Sage, dans un genre de littérature dont il a fourni le modèle, MM. Deschamps, Desprez, Radet et Barré, ont fait représenter sur le théâtre du Vaudeville, le 26 mars 1802, une pièce en un acte, intitulée *René Le Sage*, ou *Voilà bien Turcaret.* MM. Barré, Radet et Desfontaines, attribuant à cet in-

génieux auteur une singularité dont nous avons démontré que l'on ne connoissoit pas précisément l'inventeur, l'ont mis pour la seconde fois sur la scène, dans un autre vaudeville intitulé *les Écriteaux* ou *René Le Sage à la foire Saint-Germain*, joué en décembre 1805.

Enfin, pour que rien ne manquât à la gloire de Le Sage, l'Académie Françoise, en lui rendant un juste hommage, dans sa séance du 25 août 1821, semble avoir témoigné ses regrets de ne point voir, sur la liste de ses anciens membres, le nom de cet écrivain pur, correct et original. Elle a proposé son éloge au concours, pour le prix qu'elle doit décerner dans sa séance publique du 25 août 1822.

Si quelque dédommagement peut consoler le rédacteur de cette Notice, de manquer de loisir et surtout de talent pour oser se mettre au nombre des candidats; c'est la satisfaction de partager peut-être, avec M. le comte François de Neufchâteau, l'honneur d'avoir coopéré en quelque sorte, à cet acte solennel de la reconnoissance nationale, en rappelant l'attention générale sur l'estimable auteur de *Gil Blas*, par des faits nouveaux, scrupuleusement recueillis, et en défendant sa mémoire, ainsi que les droits de la littérature françoise contre d'injustes et chimériques prétentions : c'est aussi l'espoir que ses recherches et son travail pourront être de quelque utilité aux prétendants à la couronne académique, pour louer plus dignement Le Sage.

P. H^{the} J. J. B. AUDIFFRET.

LISTE CHRONOLOGIQUE[1]

DES PIÈCES QUE LE SAGE A COMPOSÉES SEUL OU EN SOCIÉTÉ AVEC D'AUTRES AUTEURS, POUR LES THÉATRES DE LA FOIRE, DEPUIS 1712 JUSQU'EN 1738.[2]

---

1. 1712. (*Foire Saint-Germain*). LE RETOUR D'ARLEQUIN A LA FOIRE, prologue en prose et en vaudevilles, *par écriteaux.*[3]

2. ARLEQUIN BARON ALLEMAND, OU LE TRIOMPHE DE LA FOLIE, comédie en trois actes, en prose et en vaudevilles, *par écriteaux.*

Ces deux pièces, imprimées la même année sans nom d'auteur, sont perdues. Le Dictionnaire des Théâtres de Paris donne l'analyse de la première, dont on trouve aussi l'extrait dans l'Histoire de l'Opéra-Comique, t. 1, p. 9. Elles sont attribuées, soit à Dominique Biancolelli le fils, ou à Fuze-

[1] Cette liste est plus complète et plus exacte qu'aucune de celles qui ont été précédemment publiées; mais nous n'osons pas nous flatter qu'elle soit absolument exempte d'erreurs. Les ouvrages que nous avons consultés, non-seulement ne s'accordent pas toujours entre eux sur les noms des collaborateurs de Le Sage, sur le titre et la date de plusieurs pièces; mais encore ils sont souvent en contradiction avec eux-mêmes, surtout Desboulmiers, dans son *Histoire de l'Opéra-Comique*, qui fourmille de fautes typographiques et d'erreurs.

[2] Trois pièces étrangères au théâtre de la Foire ont été portées sur cette liste, parce que nous ne savions où les ranger, ne voulant pas interrompre l'ordre chronologique. Nous y avons placé pareillement celles qui ont été remises au théâtre sous de nouveaux titres; mais ces dernières n'ont point été comprises dans la série des numéros, parce que ce ne sont véritablement que des doubles emplois.

[3] Voyez ce qu'on a dit plus haut sur les vaudevilles par écriteaux, p. 33.

lier, ou à Le Sage, soit à celui-ci, en société avec Fuzelier et Dorneval. Quoique Le Sage ne les ait pas insérées dans son Théâtre de la Foire, ce n'est point une raison de croire qu'il n'y a pas eu quelque part. On en trouvera sur notre liste plusieurs autres auxquelles il a travaillé, et qu'il n'a cependant pas fait entrer dans cette collection.

3. 1712. (*Foire Saint-Laurent.*) LES PETITS-MAÎTRES, divertissement muet en vaudevilles, *par écriteaux*, à cinq entrées, servant de prologue à la pièce suivante.

4. ARLEQUIN ET MEZZETIN MORTS PAR AMOUR, pièce en un acte.

L'Histoire de l'Opéra-Comique dit qu'on ignore les auteurs de ces deux pièces, et donne un extrait de la seconde, II, 167. Elles se trouvent dans un manuscrit qui les attribue à Le Sage, et qui, de la bibliothéque de Pont-de-Vesle [1], a passé dans celle de M. de Soleinne.

5. 1713. (*Foire Saint-Germain.*) ARLEQUIN ROI DE SÉRENDIB *, [2] opéra-comique en trois actes et en vaudevilles, par écriteaux.

[1] Antoine de Ferriol, marquis de Pont-de-Vesle, né en 1697, et frère du marquis d'Argental, ami de Voltaire, étoit fils d'un président au parlement de Metz, et neveu du comte de Ferriol, ambassadeur à Constantinople. Il avoit pour oncle et tante maternels le cardinal de Tencin et la fameuse madame de Tencin. Pont-de-Vesle, après avoir été lecteur du roi, et intendant-général des classes de la marine, renonça à la magistrature, afin de se livrer entièrement à son goût pour les lettres, et surtout pour les livres. Il donna sous le voile de l'anonyme, en 1738, la comédie du *Fat puni*, et on lui attribue aussi *le Complaisant* et *le Somnambule*. Il fut pendant quarante ans l'amant ou l'ami de madame du Deffand, et mourut en 1774. Il laissa une bibliothéque nombreuse, remarquable surtout par une immense collection de pièces de théâtre, tant imprimées que manuscrites.

[2] Nous avons distingué par un astérisque * les pièces qui ont été rassemblées dans le recueil intitulé : *Théâtre de la Foire*. Nous avons aussi indiqué celles qui existent en manuscrit dans quelques

6. ARLEQUIN THÉTIS *, parodie en un acte, en vaudevilles, *par écriteaux*, de l'opéra de *Thétis et Pelée*, de Fontenelle.

7. ARLEQUIN INVISIBLE *, en un acte, en vaudevilles, *par écriteaux*.

8. 1714. (*Foire Saint-Laurent*). LA FOIRE DE GUIBRAY *, prologue en prose et en vaudevilles.

9. ARLEQUIN MAHOMET *, en un acte, en prose et en vaudevilles.

Cailhava a composé sur le même sujet son *Cabriolet volant*, joué en 1770.

10. LE TOMBEAU DE NOSTRADAMUS *, en un acte, en prose et en vaudevilles.

11. ([1]). ARLEQUIN COLONEL, en un acte.

Le Dictionnaire des Théâtres de Paris, t. v, p. 5, et l'Histoire de l'Opéra-Comique, II, 506, mettent cette pièce au nombre des ouvrages de Le Sage : ils n'en disent rien dans l'ordre alphabétique. Les Mémoires pour servir à l'Histoire des Spectacles de la Foire n'en font aucune mention.

Dans un manuscrit que le Catalogue de Pont-de-Vesle attribue à Fuzelier, et qui a pour titre : *État des Pièces jouées aux Foires Saint-Germain et Saint-Laurent, depuis l'année* 1710, on lit : « *Arlequin colonel*, par Le Sage, donnée « en 1732, et jouée une seule fois à la Comédie Françoise, « sous le titre de *la Tontine;* encore tombée. »

12. 1715. (*Foire Saint-Germain*), LA CEINTURE DE VÉNUS *, en deux actes, en prose et en vaudevilles.

13. TÉLÉMAQUE *, parodie en un acte, en prose et en vaudevilles, de l'opéra de ce nom.

bibliothéques, ou dont on peut trouver l'analyse dans les *Mémoires pour servir à l'Histoire des Spectacles de la Foire*, dans le *Dictionnaire des Théâtres de Paris*, par les frères Parfait, dans l'*Histoire du Théâtre de l'Opéra-Comique*, par Desboulmiers, et dans la *Petite Bibliothéque des Théâtres*.

[1] Les parenthèses vides indiquent les pièces dont le lieu de la représentation n'est pas connu.

14. (*Foire Saint-Laurent*), LE TEMPLE DU DESTIN *, en un acte, en prose et en vaudevilles.

15. COLOMBINE ARLEQUIN et ARLEQUIN COLOMBINE *, en un acte, en prose et en vaudevilles.

16. PROLOGUE DES EAUX DE MERLIN *, en un acte, en prose et en vaudevilles.

17. LES EAUX DE MERLIN *, en un acte, en prose et en vaudevilles, repris en 1735.

18. (   ). ARLEQUIN ET MEZZETIN HEUREUX POUR UN MOMENT, en un acte.

Nous ne pouvons que répéter ce que nous avons dit au sujet d'*Arlequin colonel.* Le manuscrit de Fuzelier, cité plus haut, attribue l'une et l'autre pièce à Le Sage.

19. 1716. (*Foire Saint-Germain*). ARLEQUIN GENTILHOMME MALGRÉ LUI, OU L'AMANT SUPPOSÉ, comédie en trois actes, en prose et en vaudevilles.

Cette pièce, non imprimée, nous paroît être de Le Sage et de Dorneval, quoique le Dictionnaire des Théâtres de Paris et l'Histoire de l'Opéra-Comique ne la portent que sur la liste des ouvrages de Dorneval. C'est sans doute d'après ces deux autorités que, sur une copie manuscrite de cette pièce que possédoit Pont-de-Vesle, et qui appartient aujourd'hui à M. de Soleinne, le nom de Le Sage a été rayé, et qu'on a laissé seulement celui de Dorneval. Ce qui a pu causer cette erreur, c'est que Dorneval tira parti du troisième acte, dont il fit un opéra-comique joué en 1726, sous le titre des *Arrêts de l'Amour*, et imprimé dans le Théâtre de la Foire. Dans un manuscrit in-4 de la Bibliothéque du Roi, intitulé : *Pièces du Théâtre de la Foire qui n'ont pas été imprimées*, par MM. Le Sage et Dorneval, avec cette épigraphe : *In Memoriam carissimi amici Dorneval; de Challoup scripsit*, 1731, *à Paris* [1], on trouve *Arlequin gentil-*

[1] Ce n'est que sur l'autorité de la Petite Bibliothéque des Théâtres que, dans l'article *Le Sage* de la Biographie universelle, nous avions

homme, dont le titre porte aussi les noms de Le Sage et Dorneval. Nul doute que si ce dernier eût été seul l'auteur de cette pièce, son ami Challoup lui en auroit laissé tout l'honneur, par respect pour *sa mémoire*. On en trouve l'analyse dans la Petite Bibliothéque des Théâtres, au Catalogue des Pièces de Le Sage.

20. LE TEMPLE DE L'ENNUI *, prologue en un acte.

21. LE TABLEAU DU MARIAGE *, en un acte.

22. L'ÉCOLE DES AMANTS *, en un acte.

Ces trois pièces, en prose et en vaudevilles, sont de Le Sage et Fuzelier.

23. (*Foire Saint-Laurent*). ARLEQUIN HULLA, OU LA FEMME RÉPUDIÉE *, en un acte, en prose et en vaudevilles, par Le Sage et Dorneval.

Une comédie d'*Arlequin Hulla* fut donnée au Théâtre Italien en 1728, par Dominique, Romagnesi et Riccoboni le fils. Le même sujet a été traité depuis par MM. Étienne et La Chabeaussière, pour le Théâtre Feydeau, en 1805, sous le titre de *Gulistan*, ou *le Hulla de Samarcande*.

24. ( ). ARLEQUIN CHATOUILLEUX SUR LE POINT D'HONNEUR, en un acte, avec un prologue.

Même observation que sur *Arlequin colonel*. Le manuscrit de Fuzelier l'attribue à Le Sage, et ajoute : « Avec un « prologue sur la Comédie Italienne. On défendit aux acteurs « de parler. Ainsi on ne joua que le prologue. »

25. ( ). LA FOLIE FAVORITE DE L'AMOUR ET DE PLUTUS.

Le Dictionnaire des Théâtres de Paris, v, 8, et l'Histoire de l'Opéra-Comique, II, 510, attribuent cette pièce à Le Sage et à Fuzelier, mais seulement dans la liste de celles du premier, et ils n'en disent rien dans l'ordre alphabé-

cité ce manuscrit, que l'on ne put découvrir alors (1819). Il a été retrouvé depuis, et nous l'avons sous les yeux.

tique. Nous n'en connoissons aucun manuscrit ni aucune édition, et nous ignorons même si quelque ouvrage en fait mention.

26. 1718. (*Foire Saint-Germain*). PROLOGUE DU CHATEAU DES LUTINS, *par écriteaux*.

27. LE CHATEAU DES LUTINS, en un acte et en vaudevilles, *par écriteaux*.

Ces deux pièces n'ont pas été imprimées : Desboulmiers en a donné l'analyse dans son Histoire de l'Opéra-Comique, t. II, p. 245.

28. ARLEQUIN ORPHÉE LE CADET, parodie en trois actes, en vaudevilles, *par écriteaux*.

Non imprimée. On en trouve l'analyse dans l'Histoire de l'Opéra-Comique, II, 176.

29. LES FILLES ENNUYÉES, prologue en vaudevilles, *par écriteaux*.

30. ARLEQUIN VALET DE MERLIN, en un acte, en vaudevilles, *par écriteaux*.

Ces deux pièces n'ont pas été imprimées. Le manuscrit de la seconde, qui existoit dans la bibliothéque de Pont-de-Vesle, est perdu. On trouve l'analyse de l'une et de l'autre dans le Dictionnaire des Théâtres de Paris, I, 297, et II, 581, ainsi que dans l'Histoire de l'Opéra-Comique, II, 183.

31. (*Foire Saint-Laurent*, et ensuite sur le théâtre de l'Opéra, pendant la durée de la même foire). LA QUERELLE DES THÉATRES*, prologue en prose et en vaudevilles, par Le Sage et de Lafont.[1]

[1] Joseph de Lafont, auteur dramatique et homme de plaisir, étoit fils d'un procureur au parlement de Paris; il y naquit en 1686, et y mourut de débauche en 1725. Il a fait quelques opéra et quatre petites comédies, dont celle des *Trois Frères rivaux* est la seule qui soit restée au théâtre.

32. LA PRINCESSE DE CARIZME *, en trois actes, en prose et en vaudevilles.

33. PROLOGUE DU MONDE RENVERSÉ (*Parodie d'Iphigénie en Aulide*), en un acte.

Non imprimé. On ne sait si Le Sage l'a composé seul ou en société.

34. LE MONDE RENVERSÉ *, en un acte, en prose et en vaudevilles, par Le Sage et Dorneval, sur le plan de de Lafont.

Repris en 1725 et 1731, et remis au théâtre, avec des changements, en 1753, par Anseaume. [1]

35. LES AMOURS DE NANTERRE *, en un acte, en prose et en vaudevilles, par Le Sage, Dorneval et Autreau. [2]

Repris en 1731. Le manuscrit de Fuzelier dit qu'Autreau en avoit donné le sujet.

36. (*Au Palais-Royal, sur le théâtre de l'Opéra*). LES FUNÉRAILLES DE LA FOIRE *, en un acte, en prose et en vaudevilles, par Lesage et Dorneval.

Cette pièce fut reprise en 1721 à la Foire Saint-Laurent, et en 1734 à la Foire Saint-Germain, avec des changements,

[1] Anseaume, né à Paris, où il mourut en 1784, avoit été doctrinaire, puis maître de pension, puis souffleur de la Comédie-Italienne, enfin auteur dramatique. Son théâtre forme trois volumes in-8, qui ne contiennent pas toutes ses pièces. Les plus connues sont : *Le Peintre amoureux*, *le Docteur Sangrado*, *Cendrillon*, *le Soldat magicien*, *le Milicien*, *les Deux Chasseurs et la Laitière*, *l'École de la Jeunesse*, *la Clochette*, et *le Tableau parlant*.

[2] Jacques Autreau, né à Paris en 1656, fut d'abord peintre, devint poëte à soixante ans, et donna, en 1718, sa comédie du *Port à l'Anglais*, dont le succès retint en France les Comédiens-Italiens. Ses Œuvres ont été réunies en quatre volumes in-12. On y trouve quelques autres comédies, dont les plus estimées sont : *Les Amants ignorants*, *Démocrite prétendu fou*, et *la Magie de l'Amour*. Il vécut pauvre, et mourut aux Incurables, en 1745, à quatre-vingt-neuf ans.

par Pittenec [1], troisième fils de Le Sage, sous le titre de *Testament de la Foire.*

37. 1720. (*Foire Saint-Germain*). L'OMBRE DE LA FOIRE, prologue en monologue, en vers et en prose, par Le Sage et Dorneval.

38. L'ÎLE DU GOUGOU, en deux actes, en monologues, en vers, en prose, et en jargon, par les mêmes, ou par Dorneval seul.

Ces deux pièces n'ont jamais été imprimées; mais elles sont dans le manuscrit *Challoup* de la Bibliothéque du Roi, et dans celui de M. de Soleinne. On trouve l'analyse de la première dans le Dictionnaire des Théâtres de France, IV, 18, et celle de la seconde, dans l'Histoire de l'Opéra-Comique, II, 372.

39. LE DIABLE D'ARGENT *, prologue en vers et en prose.

40. ARLEQUIN ROI DES OGRES, OU LES BOTTES DE SEPT LIEUES *, en un acte, en prose et en jargon.

41. LA QUEUE DE VÉRITÉ *, en un acte, en prose.

Ces trois pièces sont de Le Sage, Fuzelier et Dorneval, quoique portées seulement sur la liste des ouvrages de ce dernier, dans l'Histoire de l'Opéra-Comique, II, 432.

42. (*Foire-Saint-Laurent*). L'ISLE DES AMAZONES *, en un acte, en prose et en vaudevilles, par Le Sage et Dorneval.

Cette pièce n'avoit pu être représentée en 1718, à cause de la suppression de l'Opéra-Comique.

43. LA STATUE MERVEILLEUSE *, en trois actes, en prose et en vaudevilles, par Le Sage et Dorneval.

[1] Pittenec est évidemment un nom bas-breton; mais nous n'avons pu en découvrir la véritable signification. On se souvient que Le Sage étoit né en Basse-Bretagne. Son fils, en se faisant comédien, prit sans doute pour nom de guerre, celui de quelque parent mort, ou un nom anagrammatique dérivé de la langue de ses ancêtres.

Cette pièce, réduite en un acte, par Pittenec, fils de Le Sage, et jouée sous le titre du *Miroir véridique*, à la Foire Saint-Germain, en 1734, fut remise au théâtre avec des changemens par Fleury [1], et jouée en 1752 à l'Opéra-Comique, sous le titre du *Miroir magique*.

44. 1721. (*Foire-Saint-Germain*), PROLOGUE* *d'Arlequin Endymion*, en prose et en vaudevilles.

Il paroît qu'il porta d'abord le titre de *la Princesse de Moussel*, suivant le manuscrit de Fuzelier; mais dans la pièce imprimée, il n'y a pas même de personnage de ce nom.

45. ARLEQUIN ENDYMION*, parodie en un acte, en prose et en vaudevilles.

46. LA FORÊT DE DODONE*, en un acte, en vers, en prose et en vaudevilles.

Ces deux pièces et le prologue sont de Le Sage, Fuzelier et Dorneval.

47. L'OMBRE D'ALARD [2], prologue en prose, par Le Sage et Dorneval.

Non imprimé, et connu seulement par son titre.

48. MAGOTIN, en un acte, en prose, en vaudevilles et en jargon, par les mêmes.

Non imprimé. On le trouve dans le manuscrit *Challoup*, de la Bibliothèque du Roi. M. de Soleinne en possède aussi une copie. Le Dictionnaire des Théâtres de Paris en donne l'analyse, III, 290.

49. ROBINSON, en un acte, en prose, et en vaudevilles, par les mêmes.

[1] Jacques Fleury, avocat au Parlement de Paris, mort en 1775, a composé des *Chansons maçonnes*, des *Fables*, et diverses *Poésies* médiocres, cinq à six opéra-comiques, entre autres le *Rossignol*, avec l'abbé de l'Attaignant, et quelques ouvrages plus inconnus.

[2] Alard étoit le nom d'un fameux sauteur, entrepreneur de théâtres forains, mort d'une chute en 1711.

Le manuscrit Fuzelier intitule cette pièce, non imprimée, *l'Isle de Robinson*, et ajoute, *sujet de Le Sage.* On n'en trouve l'analyse nulle part. Les Mémoires pour servir à l'Histoire des Spectacles de la Foire disent seulement qu'elle dut en partie son grand succès à la vogue du roman de Robinson, qui étoit alors dans sa nouveauté.

50. 1721. (*Foire Saint-Laurent*). LA FAUSSE FOIRE*, prologue en vers et en prose.

51. LA BOÎTE DE PANDORE*, en un acte, en prose, avec un divertissement.

52. LA TÊTE NOIRE*, en un acte, en prose, avec un divertissement.

Ces trois pièces sont de Le Sage, Fuzelier et Dorneval.

53. LE RAPPEL DE LA FOIRE A LA VIE*, en un acte, en vers, en prose et en vaudevilles, par Le Sage et Dorneval; représenté seulement en 1725.

54. LE RÉGIMENT DE LA CALOTTE*, en un acte, en prose, en vaudevilles et en jargon, par Le Sage, Fuzelier et Dorneval.

Cette pièce fut remise au théâtre en 1760, avec quelques nouvelles scènes, par Harny[1], sous le titre des *Nouveaux Calotins.*

55. 1722. (*Foire Saint-Germain, aux Marionnettes*). L'OMBRE DU COCHER POÈTE*, prologue.

56. PIERROT ROMULUS, OU LE RAVISSEUR POLI*, parodie en un acte du *Romulus* de Houdart de Lamotte.

57. LE REMOULEUR D'AMOUR*, en un acte.

Ces trois pièces, en prose et en vaudevilles, sont de Le Sage, Fuzelier et Dorneval.

[1] Harny, auteur obscur, a donné au Théâtre-Italien, avec madame Favart, *les Amours de Bastien et Bastienne*, et *les Ensorcelés;* et à l'Opéra-Comique, *Georget et Georgette*, et *le Bal impromptu.*

58. (*Foire Saint-Laurent, aux Comédiens Italiens*). PROLOGUE DU JEUNE VIEILLARD, par les mêmes.

Non imprimé. M. de Soleinne en possède un manuscrit qui avoit appartenu à Pont-de-Vesle.

59. LE JEUNE VIEILLARD*, comédie en trois actes, en prose, avec trois divertissements, par les mêmes.

60. LE DIEU DU HASARD*, prologue en prose, par les mêmes.

61. LA FORCE DE L'AMOUR*, comédie en un acte, en prose, avec un divertissement, par les mêmes.

62. LA FOIRE DES FÉES*, comédie en un acte, en prose, avec un divertissement, par les mêmes.

63. 1723. (*Foire Saint-Germain*). PROLOGUE D'ARLEQUIN BARBET, en prose et en vaudevilles.

64. ARLEQUIN BARBET, PAGODE ET MÉDECIN, pièce chinoise en deux actes, en prose, en monologues et en jargon.

Ces deux pièces, non imprimées, de Le Sage et Dorneval, sont dans le manuscrit *Challoup* de la Bibliothéque du Roi. M. de Soleinne en possède aussi une copie. On en trouve l'analyse dans le Dictionnaire des Théâtres de Paris, I, 200.

65. PROLOGUE DES TROIS COMMÈRES*, par Le Sage et Dorneval.

66. LES TROIS COMMÈRES*, en trois actes, en prose et en vaudevilles, par les mêmes.

Ces deux pièces sont imprimées à la fin du dernier tome du Théâtre de la Foire, sous les noms seuls de Le Sage et Dorneval; mais elles avoient été auparavant composées en comédies, et c'est ainsi qu'on les trouve sous les noms de ces deux auteurs dans le manuscrit *Challoup*, de la Bibliothéque du Roi. Nous doutons que Piron y ait eu quelque part. Voyez ce que nous en avons dit p. 41 et 42 ci-dessus.

67. 1724. (*Foire Saint-Laurent*). LES CAPTIFS D'ALGER, prologue.

68. LA TOISON D'OR, parodie, en un acte, de toutes les tragédies et opéra où il est question de Médée et de Jason.

69. L'ORACLE MUET, en un acte.

Ces trois pièces, non imprimées, de Le Sage et Dorneval, furent d'abord jouées trois fois en prose, ensuite mises en vaudevilles et données *par écriteaux*. C'est sous cette forme qu'on les trouve dans le manuscrit *Challoup* de la Bibliothéque royale, avec cinq scènes en prose qui en avoient été supprimées. M. de Soleinne possède aussi un manuscrit de ces trois pièces, où la dernière est intitulée : *Second acte de la Conquête de la Toison-d'Or*. Le Dictionnaire des Théâtres de Paris a donné l'analyse de toutes les trois, II, 56, IV, 30, et V, 479; et l'Histoire de l'Opéra-Comique, celle de la première et de la troisième seulement, II, 236 et 430.

70. LA PUDEUR A LA FOIRE, prologue.

71. LA MATRONE DE CHARENTON, parodie en un acte de trois ou quatre pièces qui portoient le titre de la *Matrone d'Ephèse*.

72. LES VENDANGES DE LA FOIRE, en un acte.

Ces trois pièces de Le Sage et de Dorneval, en vaudevilles, *par écriteaux*, n'ont point été imprimées. Elles sont dans le manuscrit *Challoup* de la Bibliothéque du Roi, et dans celui que possède M. de Soleinne. On en trouve l'analyse dans le Dictionnaire des Théâtres de Paris, III, 348, IV, 276, et VI, 66.

73. ( ). DIVERTISSEMENT PRÉPARÉ POUR LE ROI, AU VOYAGE DE CHANTILLY, en un acte et en vers libres, par Le Sage et Dorneval.

Non représenté et non imprimé. Il existe dans le manuscrit *Challoup* de la Bibliothéque royale. On en trouve l'analyse dans la *Petite Bibliothéque des Théâtres*.

74. 1725. (*Au théâtre Italien*). ARLEQUIN PROLOGUE, en un acte, en prose, par les mêmes.

75. L'ARBITRE DES DIFFÉRENDS, comédie en trois actes, en prose, par les mêmes.

Ce n'est autre chose que la comédie du *Point d'honneur*, insérée dans le tome XI de la présente édition. Le prologue et la pièce avec des changements, et quelques scènes ajoutées, n'ont pas été imprimés. On les trouve dans le manuscrit *Challoup* de la Bibliothéque royale. M. de Soleinne possède seulement un manuscrit d'*Arlequin Prologue*.

76. (*Foire Saint-Laurent*). L'ENCHANTEUR MIRLITON *, prologue.

77. LE TEMPLE DE MÉMOIRE *, en un acte, repris en 1728, sous le titre des *Noces de la Folie*.

78. LES ENRAGÉS, OU LA RAGE D'AMOUR*, en un acte.

Ces trois pièces, en prose et en vaudevilles, sont de Le Sage, Fuzelier et Dorneval.

79. LA REINE DES PÉRIS, parodie en un acte, en prose, et en vaudevilles, par Le Sage et Dorneval, de l'opéra de Fuzelier, portant le même titre.

Non imprimée et non représentée. Elle existe dans le manuscrit *Challoup* de la Bibliothéque royale, et dans le cabinet de M. de Soleinne.

80. 1726. (*Foire Saint-Laurent*). LES PÈLERINS DE LA MECQUE *, en trois actes, en vers, en prose, en vaudevilles et en jargon, par Le Sage et Dorneval.

Repris en 1729.

81. LES COMÉDIENS CORSAIRES *, prologue en vers, en prose et en vaudevilles.

82. L'OBSTACLE FAVORABLE *, en un acte, en prose et en vaudevilles.

83. LES AMOURS DÉGUISÉS *, en un acte, en vers, en prose et en vaudevilles.

Ces trois pièces de Le Sage, Fuzelier et Dorneval, furent reprises en 1734.

84. ( ). HARANGUE DE POLICHINELLE.

Non imprimée. Attribuée à Le Sage et à Dorneval, suivant le n° 1308 du Catalogue de Pont-de-Vesle.

85. 1727. (*A l'Opéra, au Palais-Royal*). LES DÉBRIS DE LA FOIRE SAINT-GERMAIN, prologue en prose et en vaudevilles.

86. LES NOCES DE PROSERPINE, parodie en un acte, en prose et en vaudevilles, de la *Proserpine* de Quinault.

Ces deux pièces, non imprimées, sont de Le Sage et Dorneval. On en trouve l'analyse dans le Dictionnaire des Théâtres de Paris, II, 254, et III, 508. Elles sont attribuées à Dorneval seul par le manuscrit de Pont-de-Vesle, qui appartient à M. de Soleinne.

87. 1728. (*Foire Saint-Laurent*). ACHMET ET ALMANZINE *, en trois actes, en prose et en vaudevilles, par Le Sage, Fuzelier et d'Orneval.

Fuzelier composa seulement les couplets des trois divertissements de cette pièce, regardée comme le chef-d'œuvre de l'ancien Opéra-Comique, et souvent reprise.

88. LA PÉNÉLOPE FRANÇOISE ET MODERNE *, parodie en deux actes, en prose et en vaudevilles, par Le Sage, Fuzelier et Dorneval, de la tragédie de *Pénélope*, par l'abbé Genest.

LES NOCES DE LA FOLIE, même pièce que *le Temple de mémoire* (Voy. le n° 77, année 1725.)

89. LES AMOURS DE PROTÉE *, parodie en un acte, en prose et en vaudevilles, par Le Sage et Dorneval, de l'opéra de Lafont, sous le même titre.

90. 1729. (*Foire Saint-Laurent*). LA PRINCESSE DE LA CHINE*, en trois actes, en prose et en vaudevilles, par les mêmes.

91. LES SPECTACLES MALADES *, prologue.

92. LE CORSAIRE DE SALÉ*, en un acte, repris en 1735.

Ces deux pièces en vers, en prose et en vaudevilles, sont de Le Sage et Dorneval.

93. 1730. (*Foire Saint-Germain.*) LES COUPLETS EN PROCÈS*, prologue en un acte, en prose et en vaudeville, par les mêmes.

Repris en 1738 à la foire Saint-Laurent, sous le titre de *la Bazoche du Parnasse*, et en 1760 à l'Opéra-Comique, avec des changements, par Favart et Anseaume, sous le titre de *Procès des Ariettes et des Vaudevilles.*

94. LA REINE DE BAROSTAN*, pièce héroïque en un acte, en prose et en vaudevilles, par Le Sage et Dorneval.

Reprise à la foire Saint-Laurent, en 1734.

95. L'OPÉRA-COMIQUE ASSIÉGÉ*, en un acte, en vers, en prose et en vaudevilles, par les mêmes.

96. (*Foire Saint-Laurent.*) L'INDUSTRIE*, prologue.

97. ZEMINE ET ALMANZOR*, en un acte.

98. LES ROUTES DU MONDE*, en un acte.

Ces trois pièces, en prose et en vaudevilles, sont de Le Sage, Fuzelier et Dorneval.

99. L'INDIFFÉRENCE*, prologue, par les mêmes.

100. L'AMOUR MARIN*, en un acte, par les mêmes.

101. L'ESPÉRANCE*, en un acte, par les mêmes.

Ces trois pièces, dont la dernière a été reprise en 1733, sont en prose et en vaudevilles.

102. 1731. (*Foire Saint-Laurent.*) ROGER, ROI DE SICILE, SURNOMMÉ LE ROI SANS-CHAGRIN*, en trois actes,

en vers, en prose et en vaudevilles, par Le Sage et Dorneval.

103. 1732. LES DÉSESPÉRÉS*, prologue, par les mêmes.

104. SOPHIE ET SIGISMOND*, en un acte, par les mêmes.

105. LA SAUVAGESSE, OU LA FILLE SAUVAGE*, en un acte, par les mêmes.

Ces trois pièces sont en vers, en prose et en vaudevilles.

1734. (*Foire Saint-Germain.*) LE MIROIR VÉRIDIQUE, en un acte.

LE TESTAMENT DE LA FOIRE, en un acte.

Ces deux pièces sont de Pittenec, troisième fils de Le Sage. Nous n'en citons les titres que pour rappeler ce que nous avons dit des *Funérailles de la Foire* (n° 36 1718), et de *la Statue merveilleuse* (n° 43 1720).

106. (*Foire Saint-Laurent.*) LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION*, prologue, en prose, et en vaudevilles.

107. LES MARIAGES DU CANADA*, en un acte, en vers, en prose et en vaudevilles.

108. LE RIVAL DANGEREUX, en un acte, en prose et en vaudevilles.

Non imprimé. On en trouve l'analyse dans le Dictionnaire des Théâtres de Paris, IV, 485. M. de Soleinne en possède un manuscrit qui avoit appartenu à Pont-de-Vesle.

109. LES DEUX FRÈRES, en un acte, en prose et en vaudevilles.

Aucun historien des théâtres ne fait connoître le sujet de cette pièce, qui n'a pas été imprimée. M. de Soleinne en a un manuscrit.

LA RAMÉE ET DONDON, parodie de la *Didon* de Le Franc de Pompignan.

Cette parodie est de Piron, Panard, Pontau et Gallet. Le manuscrit qu'en possède M. de Soleinne porte aussi le

nom de Le Sage ; mais nous ne croyons pas que ce dernier y ait eu plus de part que Piron n'en a eu aux *Trois Commères.* (Voyez ci-dessus, pages 41, 42 et 121).

110. 1736. (*Foire Saint-Laurent.*) L'HISTOIRE DE L'OPÉRA-COMIQUE, ou les Métamorphoses de la Foire.

Cette pièce, en trois actes, non imprimée et précédée d'un prologue, contenoit :

Arlequin, Chirurgien de Barbarie, parade.
Le Mensonge véritable, farce.
Pierrot, valet de magicien, pièce en monologues.
Arlequin-Orphée, parodie, *à la muette.*
Ariane et Thésée, parodie, *par écriteaux.*
Les Ennemis réconciliés, opéra-comique en prose et en vaudevilles.

Le prologue et les cinq premières parties de cet ambigu étoient de Le Sage, et la sixième, dont il avoit aussi fourni l'idée, est de Panard. On en trouve l'analyse dans le Dictionnaire des Théâtres de Paris. Pont-de-Vesle en avoit un manuscrit qui a passé à M. de Soleinne.

111. LE MARI PRÉFÉRÉ *, en un acte, en prose et en vaudevilles.

112. 1738. (*Foire Saint-Laurent.*) LES VIEILLARDS RAJEUNIS, en un acte, en prose et en vaudevilles, par Le Sage et Fromaget. [1]

Non imprimé. On en trouve l'analyse dans le Dictionnaire des Théâtres de Paris. M. de Soleinne en possède un manuscrit qui avoit appartenu à Pont-de-Vesle.

113. LE NEVEU SUPPOSÉ, en un acte, en prose et en vaudevilles, par les mêmes.

[1] Fromaget, mort en 1759, a donné trois autres pièces à l'Opéra-Comique. Il a composé aussi quelques romans, parmi lesquels nous ne citerons que *le Cousin de Mahomet*, ouvrage licencieux.

Non imprimé. On en trouve l'analyse dans le Dictionnaire des Théâtres de Paris. M. de Soleinne en a un manuscrit.

LA BAZOCHE DU PARNASSE, même pièce que *les Couplets en procès*, joués en 1730.

FIN DE LA NOTICE.

Fautes à corriger dans cette Notice.

Page 10, *ligne* 22; après *poésies*, mettez une virgule, et supprimez la virgule qui est au mot *pièces* dans la ligne suivante.
—— 15, —— pénultième; qu'elles y contiennent, *lisez :* qu'elles contiennent.
—— 41, —— 14; après le mot *Romulus*, mettez une virgule au lieu d'un point d'admiration.
—— 42, —— 5; plus rancuneux encore au Parnasse, *lisez :* plus rancuneux au Parnasse.
—— 73, —— 2; faute, *lisez :* fautes.

Tome III, deuxième de Gil Blas.

Page 352, *ligne* 1re de la note; catoptromanie, *lisez :* catoptromancie.

PRÉFACE
DE LE SAGE,

ÉDITION DE 1726.

AU TRÈS ILLUSTRE AUTEUR
LUIS VELEZ DE GUEVARA.

C'est à vous, seigneur de Guevara, que j'ai dédié cet ouvrage dans sa nouveauté. Si je me fis un devoir alors de vous rendre cet hommage, rien ne doit me dispenser aujourd'hui de vous le renouveler. J'ai déjà déclaré, et je déclare encore publiquement, que votre *Diablo-Cojuelo* m'en a fourni le titre et l'idée. Ainsi je vous cède l'honneur de l'invention, sans vouloir, comme je vous l'ai dit, approfondir si quelque auteur grec, latin ou italien ne pourroit pas justement vous le disputer.

J'avouerai même encore qu'en y regardant de près, on reconnoîtroit dans le corps de ce livre quelques-unes de vos pensées. Plût au ciel qu'il y en eût davantage, et que la nécessité de m'accommoder au génie de ma nation m'eût permis de vous copier exactement! J'aurois fait gloire d'être votre traducteur; mais j'ai été obligé de m'écarter du texte, ou, pour mieux dire, j'ai fait un ouvrage nouveau sur le même plan.

Sous la forme que je lui ai prêtée d'abord, il a été réimprimé en France je ne sais combien de fois. Nous avons partagé tous deux l'honneur du succès qu'il a eu; mais, que dis-je, partagé? J'ai passé à Paris pour votre copiste, et je n'ai été loué qu'en second. Il est vrai, en récompense, qu'à Madrid la copie a été traduite en espagnol, et qu'elle y est devenue un original.

J'en donne aujourd'hui une nouvelle édition, que je vous adresse encore, seigneur Luis Velez; mais pour le rendre plus digne de revoir le jour, après dix-neuf années, il a fallu le retoucher et le remettre, pour ainsi dire, à la mode. Quoique le monde soit toujours le même, il s'y fait une succession continuelle d'originaux, qui semble y apporter quelque changement. Je n'ai pas seulement corrigé l'ouvrage, je l'ai refondu, et augmenté d'un volume, que les sottises humaines m'ont aisément fourni. C'est une source de tomes inépuisable: mais je n'ai point entrepris de l'épuiser. J'abandonne ce travail immense à quelqu'un de ces auteurs laborieux qui veulent bien employer une longue vie à mériter d'occuper une toise de place dans les bibliothéques. Pour moi, qui borne mon ambition à égayer pendant quelques heures mes lecteurs, je me contente de leur offrir en petit un tableau des mœurs du siècle.

Après avoir reconnu, seigneur de Guevara, que votre Diable a toujours hypothèque sur le mien, il faut encore confesser, pour la décharge de ma conscience, que j'ai emprunté des vers et quelques

images de Francisco Santos, auteur du livre intitulé *Dia y Noche de Madrid.* Quoique le larcin ne soit pas de grande importance, je déclare que je l'ai fait, afin que quelque mauvais plaisant ne vienne pas me comparer aux voleurs qui, pour vendre impunément une vaisselle qu'ils ont volée, en ôtent les armoiries.

Puisse le public recevoir aussi favorablement cette dernière édition qu'il a reçu la première! Je n'oserois me flatter de ce bonheur, quoique l'ouvrage soit plus nourri qu'il n'était, et que j'aie fait de mon mieux pour engager ceux qui le liront à y prendre un nouveau goût.

LE

DIABLE BOITEUX.

CHAPITRE PREMIER.

Quel diable c'est que le Diable boiteux. Où et par quel hasard don Cleophas Leandro Perez Zambullo fit connoissance avec lui.

Une nuit du mois d'octobre couvroit d'épaisses ténèbres la célèbre ville de Madrid : déjà le peuple, retiré chez lui, laissoit les rues libres aux amants qui vouloient chanter leurs peines ou leurs plaisirs sous les balcons de leurs maîtresses : déjà le son des guitares causoit de l'inquiétude aux pères, et alarmoit les maris jaloux : enfin il étoit près de minuit, lorsque don Cleophas Leandro Perez Zambullo, écolier d'Alcala, sortit brusquement par une lucarne d'une maison où le fils indiscret de la déesse de Cythère l'avoit fait entrer. Il tâchoit de conserver sa vie et son honneur, en s'efforçant d'échapper à trois ou quatre spadassins qui le suivoient de près pour le tuer, ou pour lui faire épouser par force une dame avec laquelle ils venoient de le surprendre.

Quoique seul contre eux, il s'étoit défendu vaillamment, et il n'avoit pris la fuite que parce qu'ils lui avoient enlevé son épée dans le combat. Ils le poursuivirent quelque temps sur les toits; mais il trompa leur poursuite à la faveur de l'obscurité. Il marcha vers

une lumière qu'il aperçut de loin, et qui, toute foible qu'elle étoit, lui servit de fanal dans une conjoncture si périlleuse. Après avoir plus d'une fois couru risque de se rompre le cou, il arriva près d'un grenier d'où sortoient les rayons de cette lumière, et il entra dedans par la fenêtre, aussi transporté de joie qu'un pilote qui voit heureusement surgir au port son vaisseau menacé du naufrage.

Il regarda d'abord de toutes parts; et fort étonné de ne trouver personne dans ce galetas, qui lui parut un appartement assez singulier, il se mit à le considérer avec beaucoup d'attention. Il vit une lampe de cuivre attachée au plafond, des livres et des papiers en confusion sur une table, une sphère et des compas d'un côté, des fioles et des cadrans de l'autre : ce qui lui fit juger qu'il demeuroit au-dessous quelque astrologue qui venoit faire ses observations dans ce réduit.

Il rêvoit au péril que son bonheur lui avoit fait éviter, et délibéroit en lui-même s'il demeureroit là jusqu'au lendemain, où s'il prendroit un autre parti, quand il entendit pousser un long soupir auprès de lui. Il s'imagina d'abord que c'étoit quelque fantôme de son esprit agité, une illusion de la nuit; c'est pourquoi, sans s'y arrêter, il continua ses réflexions.

Mais, ayant ouï soupirer une seconde fois, il ne douta plus que ce ne fût une chose réelle; et, bien qu'il ne vît personne dans la chambre, il ne laissa pas de s'écrier : Qui diable soupire ici? C'est moi, seigneur écolier, lui répondit aussitôt une voix qui avoit quelque chose d'extraordinaire; je suis depuis six mois dans une de ces fioles bouchées. Il loge en cette maison un savant

astrologue, qui est magicien : c'est lui qui, par le pouvoir de son art, me tient enfermé dans cette étroite prison. Vous êtes donc un esprit, dit don Cleophas, un peu troublé de la nouveauté de l'aventure. Je suis un démon, repartit la voix; vous venez ici fort à propos pour me tirer d'esclavage. Je languis dans l'oisiveté, car je suis le diable de l'enfer le plus vif et le plus laborieux.

Ces paroles causèrent quelque frayeur au seigneur Zambullo; mais, comme il étoit naturellement courageux, il se rassura, et dit d'un ton ferme à l'esprit : Seigneur diable, apprenez-moi, s'il vous plaît, quel rang vous tenez parmi vos confrères, si vous êtes un démon noble ou roturier. Je suis un diable d'importance, répondit la voix, et celui de tous qui a le plus de réputation dans l'un et l'autre monde. Seriez-vous par hasard, répliqua don Cleophas, le démon qu'on appelle Lucifer? Non, repartit l'esprit; c'est le diable des charlatans. Êtes-vous Uriel, reprit l'écolier? Fi donc, interrompit brusquement la voix; c'est le patron des marchands, des tailleurs, des bouchers, des boulangers et des autres voleurs du tiers-état. Vous êtes peut-être Belzébut, dit Léandro? Vous moquez-vous, répondit l'esprit? c'est le démon des duègnes et des écuyers. Cela m'étonne, dit Zambullo; je croyois Belzébut un des plus grands personnages de votre compagnie. C'est un de ses moindres sujets, repartit le démon : vous n'avez pas des idées justes de notre enfer.

Il faut donc, reprit don Cleophas, que vous soyez Léviathan, Belphégor, ou Astarot. Oh! pour ces trois-là, dit la voix, ce sont des diables du premier ordre;

ce sont des esprits de cour. Ils entrent dans les conseils des princes, animent les ministres, forment les ligues, excitent les soulèvemens dans les états, et allument les flambeaux de la guerre. Ce ne sont point là des marouffles, comme les premiers que vous avez nommés. Eh! dites-moi, je vous prie, répliqua l'écolier, quelles sont les fonctions de Flagel? Il est l'âme de la chicane, et l'esprit du barreau, repartit le démon. C'est lui qui a composé le protocole des huissiers et des notaires. Il inspire les plaideurs, possède les avocats, et obsède les juges.

Pour moi j'ai d'autres occupations : je fais des mariages ridicules; j'unis des barbons avec des mineures, des maîtres avec leurs servantes, des filles mal dotées avec de tendres amants qui n'ont point de fortune. C'est moi qui ai introduit dans le monde le luxe, la débauche, les jeux de hasard et la chimie. Je suis l'inventeur des carrousels, de la danse, de la musique, de la comédie, et de toutes les modes nouvelles de France. En un mot je m'appelle Asmodée, surnommé le Diable boiteux.

Hé quoi! s'écria don Cleophas, vous seriez ce fameux Asmodée dont il est fait une si glorieuse mention dans Agrippa et dans la Clavicule de Salomon? Ah! vraiment vous ne m'avez pas dit tous vos amusements; vous avez oublié le meilleur. Je sais que vous vous divertissez quelquefois à soulager les amants malheureux : à telles enseignes que, l'année passée, un bachelier de mes amis obtint, par votre secours, dans la ville d'Alcala, les bonnes grâces de la femme d'un docteur de l'université. Cela est vrai, dit l'esprit; je vous gardois celui-là pour le dernier. Je suis le démon de la luxure, ou, pour parler plus honorablement, le dieu Cupidon; car les

poëtes m'ont donné ce joli nom, et ces messieurs me peignent fort avantageusement. Ils disent que j'ai des ailes dorées, un bandeau sur les yeux, un arc à la main, un carquois plein de flèches sur les épaules, et avec cela une beauté ravissante. Vous allez voir tout à l'heure ce qui en est, si vous voulez me mettre en liberté.

Seigneur Asmodée, répliqua Leandro Perez, il y a long-temps, comme vous savez, que je vous suis entièrement dévoué : le péril que je viens de courir en peut faire foi. Je suis bien aise de trouver l'occasion de vous servir; mais le vase qui vous recèle est sans doute un vase enchanté : je tenterois vainement de le déboucher, ou de le briser : ainsi je ne sais pas trop bien de quelle manière je pourrai vous délivrer de prison. Je n'ai pas un grand usage de ces sortes de délivrances; et, entre nous, si, tout fin diable que vous êtes, vous ne sauriez vous tirer d'affaire, comment un chétif mortel en pourra-t-il venir à bout? Les hommes ont ce pouvoir, répondit le démon. La fiole où je suis retenu n'est qu'une simple bouteille de verre, facile à briser. Vous n'avez qu'à la prendre, et qu'à la jeter par terre, j'apparoîtrai tout aussitôt en forme humaine. Sur ce pied-là, dit l'écolier, la chose est plus aisée que je ne pensois. Apprenez-moi donc dans quelle fiole vous êtes; j'en vois un assez grand nombre de pareilles, et je ne puis la démêler. C'est la quatrième du côté de la fenêtre, répliqua l'esprit. Quoique l'empreinte d'un cachet magique soit sur le bouchon, la bouteille ne laissera pas de se casser.

Cela suffit, reprit don Cleophas. Je suis prêt à faire ce que vous souhaitez; il n'y a plus qu'une petite difficulté qui m'arrête : quand je vous aurai rendu le ser-

vice dont il s'agit, je crains de payer les pots cassés. Il ne vous arrivera aucun malheur, repartit le démon; au contraire vous serez content de ma reconnoissance. Je vous apprendrai tout ce que vous voudrez savoir; je vous instruirai de tout ce qui se passe dans le monde: je vous découvrirai les défauts des hommes; je serai votre démon tutélaire; et, plus éclairé que le génie de Socrate, je prétends vous rendre encore plus savant que ce grand philosophe. En un mot, je me donne à vous avec mes bonnes et mauvaises qualités; elles ne vous seront pas moins utiles les unes que les autres.

Voilà de belles promesses, répliqua l'écolier; mais vous autres, messieurs les diables, on vous accuse de n'être pas fort religieux à tenir ce que vous nous promettez. Cette accusation n'est pas sans fondement, repartit Asmodée. La plupart de mes confrères ne se font pas un scrupule de vous manquer de parole. Pour moi, outre que je ne puis trop payer le service que j'attends de vous, je suis esclave de mes serments; et je vous jure, par tout ce qui les rend inviolables, que je ne vous tromperai point. Comptez sur l'assurance que je vous en donne; et ce qui doit vous être bien agréable, je m'offre à vous venger, dès cette nuit, de dona Thomasa, de cette perfide dame qui avoit caché chez elle quatre scélérats pour vous surprendre, et vous forcer à l'épouser.

Le jeune Zambullo fut particulièrement charmé de cette dernière promesse. Pour en avancer l'accomplissement, il se hâta de prendre la fiole où étoit l'esprit; et, sans s'embarrasser davantage de ce qu'il en pourroit arriver, il la laissa tomber rudement. Elle se brisa en

mille pièces, et inonda le plancher d'une liqueur noirâtre, qui s'évapora peu à peu, et se convertit en une fumée, laquelle, venant à se dissiper tout à coup, fit voir à l'écolier surpris une figure d'homme en manteau, de la hauteur d'environ deux pieds et demi, appuyé sur deux béquilles. Ce petit monstre boiteux avoit des jambes de bouc, le visage long, le menton pointu, le teint jaune et noir, le nez fort écrasé; ses yeux, qui paroissoient très petits, ressembloient à deux charbons allumés; sa bouche, excessivement fendue, étoit surmontée de deux crocs de moustache rousse, et bordée de deux lippes sans pareilles.

Ce gracieux Cupidon avoit la tête enveloppée d'une espèce de turban de crépon rouge, relevé d'un bouquet de plumes de coq et de paon. Il portoit au cou un large collet de toile jaune, sur lequel étoient dessinés divers modèles de colliers et de pendants d'oreilles. Il étoit revêtu d'une robe courte de satin blanc, ceinte par le milieu d'une large bande de parchemin vierge, toute marquée de caractères talismaniques. On voyoit peints sur cette robe plusieurs corps à l'usage des dames, très avantageux pour la gorge, des écharpes, des tabliers bigarrés, et des coiffures nouvelles, toutes plus extravagantes les unes que les autres.

Mais tout cela n'étoit rien en comparaison de son manteau, dont le fond étoit aussi de satin blanc. Il y avoit dessus une infinité de figures peintes à l'encre de la Chine, avec une si grande liberté de pinceau, et des expressions si fortes, qu'on jugeoit bien qu'il falloit que le diable s'en fût mêlé. On y remarquoit, d'un côté, une dame espagnole couverte de sa mante, qui agaçoit un

étranger à la promenade; et de l'autre, une dame françoise qui étudioit dans un miroir de nouveaux airs de visage pour les essayer sur un jeune abbé qui paroissoit à la portière de sa chambre avec des mouches et du rouge. Ici, des cavaliers italiens chantoient et jouoient de la guitare sous les balcons de leurs maîtresses; et là, des Allemands déboutonnés, tout en désordre, plus pris de vin et plus barbouillés de tabac que des petits-maîtres françois, entouroient une table inondée des débris de leur débauche. On apercevoit dans un endroit un seigneur musulman sortant du bain, et environné de toutes les femmes de son sérail, qui s'empressoient à lui rendre leurs services : on découvroit dans un autre un gentilhomme anglois qui présentoit galamment à sa dame une pipe et de la bière.

On y démêloit aussi des joueurs merveilleusement bien représentés : les uns, animés d'une joie vive, remplissoient leurs chapeaux de pièces d'or et d'argent; et les autres, ne jouant plus que sur leur parole, lançoient au ciel des regards sacriléges, en mangeant leurs cartes de désespoir. Enfin l'on y voyoit autant de choses curieuses que sur l'admirable bouclier que le dieu Vulcain fit à la prière de Thétis : mais il y avoit cette différence entre les ouvrages de ces deux boiteux, que les figures du bouclier n'avoient aucun rapport aux exploits d'Achille, et qu'au contraire celles du manteau étoient autant de vives images de tout ce qui se fait dans le monde par la suggestion d'Asmodée.

CHAPITRE II.

Suite de la délivrance d'Asmodée.

Ce démon, s'apercevant que sa vue ne prévenoit pas en sa faveur l'écolier, lui dit en souriant : Hé bien, seigneur don Cleophas Leandro Perez Zambullo, vous voyez le charmant dieu des amours, ce souverain maître des cœurs. Que vous semble de mon air et de ma beauté? Les poëtes ne sont-ils pas d'excellents peintres? Franchement, répondit don Cleophas, ils sont un peu flatteurs. Je crois que vous ne parûtes pas sous ces traits devant Psyché. Oh! pour cela non, repartit le Diable; j'empruntai ceux d'un petit marquis françois, pour me faire aimer brusquement. Il faut bien couvrir le vice d'une apparence agréable, autrement il ne plairoit pas. Je prends toutes les formes que je veux, et j'aurois pu me montrer à vos yeux sous un plus beau corps fantastique; mais, puisque je me suis donné tout à vous, et que j'ai dessein de ne vous rien déguiser, j'ai voulu que vous me vissiez sous la figure la plus convenable à l'opinion qu'on a de moi et de mes exercices.

Je ne suis pas surpris, dit Leandro, que vous soyez un peu laid : pardonnez, s'il vous plaît, le terme; le commerce que nous allons avoir ensemble demande de la franchise. Vos traits s'accordent fort avec l'idée que j'avois de vous; mais apprenez-moi, de grâce, pourquoi vous êtes boiteux?

C'est, répondit le démon, pour avoir eu autrefois en France un différend avec Pillardoc, le diable de l'intérêt. Il s'agissoit de savoir qui de nous deux posséderoit un jeune Manceau qui venoit à Paris chercher fortune. Comme c'étoit un excellent sujet, un garçon qui avoit de grands talents, nous nous en disputâmes vivement la possession. Nous nous battîmes dans la moyenne région de l'air. Pillardoc fut le plus fort, et me jeta sur la terre, de la même façon que Jupiter, à ce que disent les poëtes, culbuta Vulcain. La conformité de ces aventures fut cause que mes camarades me surnommèrent le Diable boiteux. Ils me donnèrent en raillant ce sobriquet, qui m'est resté depuis ce temps-là. Néanmoins, tout estropié que je suis, je ne laisse pas d'aller bon train. Vous serez témoin de mon agilité.

Mais, ajouta-t-il, finissons cet entretien. Hâtons-nous de sortir de ce galetas. Le magicien y va bientôt monter, pour travailler à l'immortalité d'une belle Sylphide qui le vient trouver ici toutes les nuits. S'il nous surprenoit, il ne manqueroit pas de me remettre en bouteille, et il pourroit bien vous y mettre aussi. Jetons auparavant par la fenêtre les morceaux de la fiole brisée, afin que l'enchanteur ne s'aperçoive pas de mon élargissement.

Quand il s'en apercevroit après notre départ, dit Zambullo, qu'en arriveroit-il? Ce qu'il en arriveroit, répondit le boiteux? il paroît bien que vous n'avez pas lu le livre de la contrainte. Quand j'irois me cacher aux extrémités de la terre, ou de la région qu'habitent les salamandres enflammés; quand je descendrois chez les gnomes, ou dans les plus profonds abîmes des

mers, je n'y serois point à couvert de son ressentiment. Il feroit des conjurations si fortes, que tout l'enfer en trembleroit. J'aurois beau vouloir lui désobéir, je serois obligé de paroître, malgré moi, devant lui, pour subir la peine qu'il voudroit m'imposer.

Cela étant, reprit l'écolier, je crains fort que notre liaison ne soit pas de longue durée : ce redoutable nécromancien découvrira bientôt votre fuite. C'est ce que je ne sais point, répliqua l'esprit, parce que nous ne savons pas ce qui doit arriver. Comment, s'écria Léandro Perez, les démons ignorent l'avenir? Assurément, repartit le Diable, les personnes qui se fient à nous là-dessus sont de grandes dupes. C'est ce qui fait que les devins et les devineresses disent tant de sottises, et en font tant faire aux femmes de qualité qui vont les consulter sur les événements futurs. Nous ne savons que le passé et le présent. J'ignore donc si le magicien s'apercevra bientôt de mon absence; mais j'espère que non. Il y a ici plusieurs fioles semblables à celle où j'étois enfermé; il ne soupçonnera pas qu'elle y manque. Je vous dirai de plus que je suis dans son laboratoire comme un livre de droit dans la bibliothéque d'un financier : il ne pense point à moi; et quand il y penseroit, il ne me fait jamais l'honneur de m'entretenir : c'est le plus fier enchanteur que je connoisse. Depuis le temps qu'il me tient prisonnier, il n'a pas daigné me parler une seule fois.

Quel homme, dit don Cleophas! Qu'avez-vous donc fait pour vous attirer sa haine? J'ai traversé un de ses desseins, repartit Asmodée. Il y avoit une place vacante dans certaine académie : il prétendoit qu'un de ses amis

l'eût; je voulois la faire donner à un autre : le magicien fit un talisman composé des plus puissants caractères de la cabale; moi, je mis mon homme au service d'un grand ministre, dont le nom l'emporta sur le talisman.

Après avoir parlé de cette sorte, le démon ramassa toutes les pièces de la fiole cassée, et les jeta par la fenêtre. Seigneur Zambullo, dit-il ensuite à l'écolier, sauvons-nous au plus vite : prenez le bout de mon manteau, et ne craignez rien. Quelque périlleux que parût ce parti à don Cleophas, il aima mieux l'accepter que de demeurer exposé au ressentiment du magicien; et il s'accrocha le mieux qu'il put au Diable, qui l'emporta dans le moment.

CHAPITRE III.

Dans quel endroit le Diable boiteux transporta l'écolier, et des premières choses qu'il lui fit voir.

Asmodée n'avoit pas vanté sans raison son agilité. Il fendit l'air comme une flèche décochée avec violence, et s'alla percher sur la tour de San Salvador. Dès qu'il y eut pris pied, il dit à son compagnon : Hé bien, seigneur Leandro, quand on dit d'une rude voiture que c'est une voiture de diable, n'est-il pas vrai que cette façon de parler est fausse? Je viens d'en vérifier la fausseté, répondit poliment Zambullo. Je puis assurer que c'est une voiture plus douce qu'une litière, et avec cela si diligente, qu'on n'a pas le temps de s'ennuyer sur la route.

Oh çà, reprit le démon, vous ne savez pas pourquoi je vous amène ici : je prétends vous montrer tout ce qui se passe dans Madrid; et comme je veux débuter par ce quartier-ci, je ne pouvois choisir un endroit plus propre à l'exécution de mon dessein. Je vais, par mon pouvoir diabolique, enlever les toits des maisons; et, malgré les ténèbres de la nuit, le dedans va se découvrir à vos yeux. A ces mots, il ne fit simplement qu'étendre le bras droit, et aussitôt tous les toits disparurent. Alors l'écolier vit, comme en plein midi, l'intérieur des maisons, de même, dit Luis Velez de Guevara [1], qu'on voit le dedans d'un pâté dont on vient d'ôter la croûte.

Le spectacle étoit trop nouveau pour ne pas attirer son attention tout entière. Il promena sa vue de toutes parts; et la diversité des choses qui l'environnoient eut de quoi occuper long-temps sa curiosité. Seigneur don Cleophas, lui dit le Diable, cette confusion d'objets que vous regardez avec tant de plaisir est, à la vérité, très agréable à contempler; mais ce n'est qu'un amusement frivole. Il faut que je vous le rende utile; et, pour vous donner une parfaite connoissance de la vie humaine, je veux vous expliquer ce que font toutes ces personnes que vous voyez. Je vais vous découvrir les motifs de leurs actions, et vous révéler jusqu'à leurs plus secrètes pensées.

Par où commencerons-nous? Observons d'abord, dans cette maison à ma droite, ce vieillard qui compte de l'or et de l'argent. C'est un bourgeois avare. Son carrosse, qu'il a eu presque pour rien à l'inventaire d'un alcade

[1] L'auteur du Diable boiteux espagnol.

de Corte, est tiré par deux mauvaises mules qui sont dans son écurie, et qu'il nourrit suivant la loi des douze tables, c'est-à-dire qu'il leur donne tous les jours à chacune une livre d'orge; il les traite comme les Romains traitoient leurs esclaves. Il y a deux ans qu'il est revenu des Indes, chargé d'une grande quantité de lingots, qu'il a changés en espèces. Admirez ce vieux fou; avec quelle satisfaction il parcourt des yeux ses richesses! il ne peut s'en rassasier. Mais prenez garde en même temps à ce qui se passe dans une petite salle de la même maison. Y remarquez-vous deux jeunes garçons avec une vieille femme? Oui, répondit Cleophas. Ce sont apparemment ses enfants? Non, reprit le Diable, ce sont ses neveux qui doivent en hériter, et qui, dans l'impatience où ils sont de partager ses dépouilles, ont fait venir secrètement une sorcière pour savoir d'elle quand il mourra.

J'aperçois dans la maison voisine deux tableaux assez plaisants. L'un est une coquette surannée qui se couche après avoir laissé ses cheveux, ses sourcils et ses dents sur sa toilette : l'autre, un galant sexagénaire qui revient de faire l'amour. Il a déjà ôté son œil et sa moustache postiches, avec sa perruque, qui cachoit une tête chauve. Il attend que son valet lui ôte son bras et sa jambe de bois, pour se mettre au lit avec le reste.

Si je m'en fie à mes yeux, dit Zambullo, je vois dans cette maison une grande et jeune fille faite à peindre. Qu'elle a l'air mignon! Hé bien, reprit le boiteux, cette jeune beauté qui vous frappe est sœur aînée de ce galant qui va se coucher. On peut dire qu'elle fait la paire avec la vieille coquette qui loge avec elle. Sa taille, que vous

admirez, est une machine qui a épuisé les mécaniques. Sa gorge et ses hanches sont artificielles, et il n'y a pas long-temps qu'étant allée au sermon, elle laissa tomber ses fesses dans l'auditoire. Néanmoins, comme elle se donne un air de mineure, il y a deux jeunes cavaliers qui se disputent ses bonnes grâces. Ils en sont même venus aux mains pour elle. Les enragés! il me semble que je vois deux chiens qui se battent pour un os.

Riez avec moi de ce concert qui se fait assez près de là dans une maison bourgeoise, sur la fin d'un souper de famille. On y chante des cantates. Un vieux jurisconsulte en a fait la musique, et les paroles sont d'un alguazil [1] qui fait l'aimable, d'un fat qui compose des vers pour son plaisir, et pour le supplice des autres. Une cornemuse et une épinette forment la symphonie. Un grand flandrin de chantre à voix claire fait le dessus, et une jeune fille, qui a la voix fort grosse, fait la basse. O la plaisante chose! s'écria don Cleophas en riant: quand on voudroit donner exprès un concert ridicule, on n'y réussiroit pas si bien.

Jetez les yeux sur cet hôtel magnifique, poursuivit le démon; vous y verrez un seigneur couché dans un superbe appartement. Il a près de lui une cassette remplie de billets doux. Il les lit pour s'endormir voluptueusement, car ils sont d'une dame qu'il adore, et qui lui fait faire tant de dépenses, qu'il sera bientôt réduit à solliciter une vice-royauté.

Si tout repose dans cet hôtel, si tout y est tranquille,

[1] Un alguazil est ce que sont en France les commissaires, excepté qu'il porte l'épée.

en récompense on se donne bien du mouvement dans la maison prochaine à main gauche. Y démêlez-vous une dame dans un lit de damas rouge? C'est une personne de condition. C'est dona Fabula, qui vient d'envoyer chercher une sage-femme, et qui va donner un héritier au vieux don Torribio, son mari, que vous voyez auprès d'elle. N'êtes-vous pas charmé du bon naturel de cet époux? Les cris de sa chère moitié lui percent l'âme : il est pénétré de douleur; il souffre autant qu'elle. Avec quel soin et quelle ardeur il s'empresse à la secourir! Effectivement, dit Leandro, voilà un homme bien agité; mais j'en aperçois un autre qui paroît dormir d'un profond sommeil dans la même maison, sans se soucier du succès de l'affaire. La chose doit pourtant l'intéresser, reprit le boiteux, puisque c'est un domestique qui est la cause première des douleurs de sa maîtresse.

Regardez un peu au delà, continua-t-il, et considérez dans une salle basse cet hypocrite qui se frotte de vieux-oing pour aller à une assemblée de sorciers qui se tient cette nuit entre Saint-Sébastien et Fontarabie. Je vous y porterois tout à l'heure pour vous donner cet agréable passe-temps, si je ne craignois d'être reconnu du démon qui fait le bouc à cette cérémonie.

Ce diable et vous, dit l'écolier, vous n'êtes donc pas bons amis? Non parbleu, reprit Asmodée. C'est ce même Pillardoc dont je vous ai parlé. Ce coquin me trahiroit; il ne manqueroit pas d'avertir de ma fuite mon magicien. Vous avez eu peut-être encore quelque démêlé avec ce Pillardoc? Vous l'avez dit, reprit le démon : il y a deux ans que nous eûmes ensemble un nouveau différent pour un enfant de Paris qui songeoit à s'éta-

blir. Nous prétendions tous deux en disposer; il en vouloit faire un commis, j'en voulois faire un homme à bonnes fortunes; nos camarades en firent un mauvais moine pour finir la dispute. Après cela on nous réconcilia; nous nous embrassâmes, et depuis ce temps-là nous sommes ennemis mortels.

Laissons là cette belle assemblée, dit don Cleophas, je ne suis nullement curieux de m'y trouver; continuons plutôt d'examiner ce qui se présente à notre vue. Que signifient ces étincelles de feu qui sortent de cette cave? C'est une des plus folles occupations des hommes, répondit le Diable. Ce personnage qui, dans cette cave, est auprès de ce fourneau embrasé, est un souffleur; le feu consume peu à peu son riche patrimoine, et il ne trouvera jamais ce qu'il cherche. Entre nous, la pierre philosophale n'est qu'une belle chimère, que j'ai moi-même forgée pour me jouer de l'esprit humain, qui veut passer les bornes qui lui ont été prescrites.

Ce souffleur a pour voisin un bon apothicaire, qui n'est pas encore couché. Vous le voyez qui travaille dans sa boutique avec son épouse surannée et son garçon. Savez-vous ce qu'ils font? le mari compose une pilule prolifique pour un vieil avocat qui doit se marier demain. Le garçon fait une tisane laxative, et la femme pile dans un mortier des drogues astringentes.

J'aperçois dans la maison qui fait face à celle de l'apothicaire, dit Zambullo, un homme qui se lève et s'habille à la hâte. Malpeste! répondit l'esprit, c'est un médecin qu'on appelle pour une affaire bien pressante. On vient le chercher de la part d'un prélat qui, depuis une heure qu'il est au lit, a toussé deux ou trois fois.

Portez la vue au delà, sur la droite, et tâchez de découvrir dans un grenier un homme qui se promène en chemise, à la sombre clarté d'une lampe. J'y suis, s'écria l'écolier, à telles enseignes, que je ferais l'inventaire des meubles qui sont dans ce galetas : il n'y a qu'un grabat, un placet et une table, et les murs me paroissent tout barbouillés de noir. Le personnage qui loge si haut est un poëte, reprit Asmodée, et ce qui vous paroît noir, ce sont des vers tragiques de sa façon dont il a tapissé sa chambre, étant obligé, faute de papier, d'écrire ses poëmes sur le mur.

A le voir s'agiter et se démener comme il fait en se promenant, dit don Cleophas, je juge qu'il compose quelque ouvrage d'importance. Vous n'avez pas tort d'avoir cette pensée, répliqua le boiteux : il mit hier la dernière main à une tragédie, intitulée *le Déluge universel.* On ne sauroit lui reprocher qu'il n'a point observé l'unité de lieu, puisque toute l'action se passe dans l'arche de Noé.

Je vous assure que c'est une pièce excellente ; toutes les bêtes y parlent comme des docteurs. Il a dessein de la dédier ; il y a six heures qu'il travaille à l'épître dédicatoire ; il en est à la dernière phrase en ce moment. On peut dire que c'est un chef-d'œuvre que cette dédicace : toutes les vertus morales et politiques, toutes les louanges qu'on peut donner à un homme illustre par ses ancêtres et par lui-même, n'y sont point épargnées ; jamais auteur n'a tant prodigué l'encens. A qui prétend-il adresser un éloge si magnifique, reprit l'écolier ! Il n'en sait rien encore, repartit le diable ; il a laissé le nom en blanc. Il cherche quelque riche seigneur qui soit plus

libéral que ceux à qui il a déjà dédié d'autres livres; mais les gens qui paient des épîtres dédicatoires sont bien rares aujourd'hui : c'est un défaut dont les seigneurs se sont corrigés, et par là ils ont rendu un grand service au public, qui étoit accablé de pitoyables productions d'esprit, attendu que la plupart des livres ne se faisoient autrefois que pour le produit des dédicaces.

A propos d'épître dédicatoire, ajouta le démon, il faut que je vous rapporte un trait assez singulier. Une femme de la cour ayant permis qu'on lui dédiât un ouvrage, en voulut voir la dédicace avant qu'on l'imprimât; et ne s'y trouvant pas assez bien louée à son gré, elle prit la peine d'en composer une de sa façon, et de l'envoyer à l'auteur, pour la mettre à la tête de son ouvrage.

Il me semble, s'écria Leandro, que voilà des voleurs qui s'introduisent dans une maison par un balcon. Vous ne vous trompez point, dit Asmodée, ce sont des voleurs de nuit. Ils entrent chez un banquier : suivons-les de l'œil; voyons ce qu'ils feront. Ils visitent le comptoir; ils fouillent partout : mais le banquier les a prévenus; il partit hier pour la Hollande, avec tout ce qu'il avoit d'argent dans ses coffres.

Examinons, dit Zambullo, un autre voleur qui monte par une échelle de soie à un balcon. Celui-là n'est pas ce que vous pensez, répondit le boiteux; c'est un marquis qui tente l'escalade, pour se couler dans la chambre d'une fille qui veut cesser de l'être. Il lui a juré très légèrement qu'il l'épousera, et elle n'a pas manqué de se rendre à ses serments; car, dans le commerce de

l'amour, les marquis sont des négociants qui ont grand crédit sur la place.

Je suis curieux, reprit l'écolier, d'apprendre ce que fait certain homme que je vois en bonnet de nuit et en robe de chambre. Il écrit avec application, et il y a près de lui une petite figure noire qui lui conduit la main en écrivant. L'homme qui écrit, répondit le Diable, est un greffier qui, pour obliger un tuteur très reconnoissant, altère un arrêt rendu en faveur d'un pupille; et la petite figure noire qui lui conduit la main est Griffaël, le démon des greffiers. Ce Griffaël, répliqua don Cleophas, n'occupe donc cet emploi que par intérim : puisque Flagel est l'esprit du barreau, les greffes, ce me semble, doivent être de son département? Non, repartit Asmodée; les greffiers ont été jugés dignes d'avoir leur diable particulier, et je vous jure qu'il a de l'occupation de reste.

Considérez dans une maison bourgeoise, auprès de celle du greffier, une jeune dame qui occupe le premier appartement. C'est une veuve, et l'homme que vous voyez avec elle est son oncle, qui loge au second étage. Admirez la pudeur de cette veuve : elle ne veut pas prendre sa chemise devant son oncle; elle passe dans un cabinet, pour se la faire mettre par un galant qu'elle y a caché.

Il demeure chez le greffier un gros bachelier boiteux, de ses parents, qui n'a pas son pareil au monde pour plaisanter. Volumnius, si vanté par Cicéron pour les traits piquants et pleins de sel, n'étoit pas un si fin railleur. Ce bachelier, nommé par excellence dans Madrid, le bachelier Donoso, est recherché de toutes les

personnes de la cour et de la ville qui donnent à manger; c'est à qui l'aura. Il a un talent tout particulier pour réjouir les convives; il fait les délices d'une table : aussi va-t-il tous les jours dîner dans quelque bonne maison, d'où il ne revient qu'à deux heures après minuit. Il est aujourd'hui chez le marquis d'Alcazinas, où il n'est allé que par hasard. Comment, par hasard, interrompit Leandro? Je vais m'expliquer plus clairement, repartit le Diable. Il y avoit ce matin, sur le midi, à la porte du bachelier, cinq ou six carrosses qui venoient le chercher de la part de différents seigneurs. Il a fait monter leurs pages dans son appartement, et leur a dit, en prenant un jeu de cartes : Mes amis, comme je ne puis contenter tous vos maîtres à la fois, et que je n'en veux point préférer un aux autres, ces cartes en vont décider. J'irai dîner chez le roi de trèfle.

Quel dessein, dit don Cleophas, peut avoir, de l'autre côté de la rue, certain cavalier qui se tient assis sur le seuil d'une porte? attend-il qu'une soubrette vienne l'introduire dans la maison? Non, non, répondit Asmodée; c'est un jeune Castillan qui file l'amour parfait : il veut par pure galanterie, à l'exemple des amants de l'antiquité, passer la nuit à la porte de sa maîtresse. Il racle de temps en temps une guitare, en chantant des romances de sa composition; mais son infante, couchée au second étage, pleure, en l'écoutant, l'absence de son rival.

Venons à ce bâtiment neuf qui contient deux corps-de-logis séparés : l'un est occupé par le propriétaire, qui est ce vieux cavalier qui tantôt se promène dans son appartement, et tantôt se laisse tomber dans un

fauteuil. Je juge, dit Zambullo, qu'il roule dans sa tête quelque grand projet. Qui est cet homme-là? Si l'on s'en rapporte à la richesse qui brille dans sa maison, ce doit être un grand de la première classe. Ce n'est pourtant qu'un contador, répondit le démon. Il a vieilli dans des emplois très lucratifs. Il a quatre millions de bien. Comme il n'est pas sans inquiétude sur les moyens dont il s'est servi pour les amasser, et qu'il se voit sur le point d'aller rendre ses comptes dans l'autre monde, il est devenu scrupuleux : il songe à bâtir un monastère; il se flatte qu'après une si bonne œuvre il aura la conscience en repos. Il a déjà obtenu la permission de fonder un couvent; mais il n'y veut mettre que des religieux qui soient tout ensemble chastes, sobres, et d'une extrême humilité. Il est fort embarrassé sur le choix.

Le second corps-de-logis est habité par une belle dame qui vient de se baigner dans du lait, et de se mettre au lit tout à l'heure. Cette voluptueuse personne est veuve d'un chevalier de Saint-Jacques, qui ne lui a laissé pour tout bien qu'un beau nom; mais heureusement elle a pour amis deux conseillers du conseil de Castille, qui font à frais communs la dépense de sa maison.

Oh! oh! s'écria l'écolier, j'entends retentir l'air de cris et de lamentations; viendroit-il d'arriver quelque malheur? Voici ce que c'est, dit l'esprit : deux jeunes cavaliers jouoient ensemble aux cartes, dans ce tripot où vous voyez tant de lampes et de chandelles allumées. Il se sont échauffés sur un coup, ont mis l'épée à la main, et se sont blessés tous deux mortellement : le plus âgé est marié, et le plus jeune est fils unique;

ils vont rendre l'âme. La femme de l'un, et le père de l'autre, avertis de ce funeste accident, viennent d'arriver; ils remplissent de cris tout le voisinage. Malheureux enfant, dit le père en apostrophant son fils, qui ne sauroit l'entendre, combien de fois t'ai-je exhorté à renoncer au jeu? combien de fois t'ai-je prédit qu'il te coûteroit la vie? Je déclare que ce n'est pas ma faute si tu péris misérablement. De son côté, la femme se désespère. Quoique son époux ait perdu au jeu tout ce qu'elle lui a apporté en mariage; quoiqu'il ait vendu toutes les pierreries qu'elle avoit, et jusqu'à ses habits, elle est inconsolable de sa perte; elle maudit les cartes, qui en sont la cause; elle maudit celui qui les a inventées; elle maudit le tripot et tous ceux qui l'habitent.

Je plains fort les gens que la fureur du jeu possède, dit don Cleophas; ils ont souvent l'esprit dans une horrible situation. Grâce au ciel, je ne suis point entiché de ce vice-là. Vous en avez un autre qui le vaut bien, reprit le démon. Est-il plus raisonnable, à votre avis, d'aimer les courtisanes? et n'avez-vous pas couru risque ce soir d'être tué par des spadassins? J'admire messieurs les hommes : leurs propres défauts leur paroissent des minuties, au lieu qu'ils regardent ceux d'autrui avec un microscope.

Il faut encore, ajouta-t-il, que je vous présente des images tristes. Voyez, dans une maison à deux pas du tripot, ce gros homme étendu sur un lit : c'est un malheureux chanoine qui vient de tomber en apoplexie. Son neveu et sa petite nièce, bien loin de lui donner du secours, le laissent mourir, et se saisissent de ses meilleurs effets, qu'ils vont porter chez des recéleurs;

après quoi ils auront tout le loisir de pleurer et de lamenter.

Remarquez-vous près de là deux hommes que l'on ensevelit? Ce sont deux frères; ils étoient malades de la même maladie, mais ils se gouvernoient différemment; l'un avoit une confiance aveugle en son médecin, l'autre a voulu laisser agir la nature; ils sont morts tous deux : celui-là, pour avoir pris tous les remèdes de son docteur; celui-ci, pour n'avoir rien voulu prendre. Cela est fort embarrassant, dit Leandro. Eh! que faut-il donc que fasse un pauvre malade? C'est ce que je ne puis vous apprendre, répondit le Diable; je sais bien qu'il y a de bons remèdes, mais je ne sais s'il y a de bons médecins.

Changeons de spectacle, poursuivit-il; j'en ai de plus divertissants à vous montrer. Entendez-vous dans la rue un charivari? Une femme de soixante ans a épousé ce matin un cavalier de dix-sept. Tous les rieurs du quartier se sont ameutés pour célébrer ses noces par un concert bruyant de bassins, de poêles et de chaudrons. Vous m'avez dit, interrompit l'écolier, que c'étoit vous qui faisiez les mariages ridicules; cependant vous n'avez point de part à celui-là. Non vraiment, repartit le boiteux, je n'avois garde de le faire, puisque je n'étois pas libre; mais quand je l'aurois été, je ne m'en serois pas mêlé. Cette femme est scrupuleuse : elle ne s'est remariée que pour pouvoir goûter sans remords des plaisirs qu'elle aime. Je ne forme point de pareilles unions; je me plais bien davantage à troubler les consciences qu'à les rendre tranquilles.

Malgré le bruit de cette burlesque sérénade, dit

Zambullo, une autre, ce me semble, frappe mon oreille. Celui que vous entendez en dépit du charivari, répondit le boiteux, part d'un cabaret où il y a un gros capitaine flamand, un chantre françois, et un officier de la garde allemande, qui chantent en trio. Ils sont à table depuis huit heures du matin, et chacun d'eux s'imagine qu'il y va de l'honneur de sa nation d'enivrer les deux autres.

Arrêtez vos regards sur cette maison isolée vis-à-vis celle du chanoine; vous verrez trois fameuses Galiciennes qui font la débauche avec trois hommes de la cour. Ah! qu'elles me paroissent jolies! s'écria don Cleophas : je ne m'étonne pas si les gens de qualité les courent. Qu'elles font de caresses à ceux-là! il faut qu'elles soient bien amoureuses d'eux! Que vous êtes jeune! répliqua l'esprit : vous ne connoissez guère ces sortes de dames; elles ont le cœur encore plus fardé que le visage. Quelques démonstrations qu'elles fassent, elles n'ont pas la moindre amitié pour ces seigneurs : elles en ménagent un pour avoir sa protection, et les deux autres pour en tirer des contrats de rente. Il en est de même de toutes les coquettes. Les hommes ont beau se ruiner pour elles, ils n'en sont pas plus aimés; au contraire tout payeur est traité comme un mari : c'est une règle que j'ai établie dans les intrigues amoureuses; mais laissons ces seigneurs savourer des plaisirs qu'ils achètent si cher, pendant que leurs valets, qui les attendent dans la rue, se consolent dans la douce espérance de les avoir gratis.

Expliquez-moi de grâce, interrompit Leandro Perez, un autre tableau qui frappe mes yeux. Tout le monde

est encore sur pied dans cette grande maison à gauche. D'où vient que les uns rient à gorge déployée, et que les autres dansent? On y célèbre quelque fête apparemment? Ce sont des noces, dit le boiteux; tous les domestiques sont dans la joie: il n'y a pas trois jours que, dans ce même hôtel, on étoit dans une extrême affliction. C'est une histoire qu'il me prend envie de vous raconter: elle est un peu longue, à la vérité; mais j'espère qu'elle ne vous ennuiera point. En même temps il la commença de cette sorte.

CHAPITRE IV.

Histoire des amours du comte de Belflor et de Léonor de Cespèdes.

Le comte de Belflor, un des plus grands seigneurs de la cour, étoit éperdument amoureux de la jeune Léonor de Cespèdes. Il n'avoit pas dessein de l'épouser; la fille d'un simple gentilhomme ne lui paroissoit pas un parti assez considérable pour lui: il ne se proposoit que d'en faire une maîtresse.

Dans cette vue, il la suivoit partout, et ne perdoit pas une occasion de lui faire connoître son amour par ses regards; mais il ne pouvoit lui parler, ni lui écrire, parce qu'elle étoit incessamment obsédée d'une duègne sévère et vigilante, appelée la dame Marcelle. Il en étoit au désespoir; et sentant irriter ses désirs par les difficultés, il ne cessoit de rêver aux moyens de tromper l'Argus qui gardoit son Io.

D'un autre côté, Léonor, qui s'étoit aperçue de l'at-

tention que le comte avoit pour elle, n'avoit pu se défendre d'en avoir pour lui; et il se forma insensiblement dans son cœur une passion qui devint enfin très violente. Je ne la fortifiois pourtant pas par mes tentations ordinaires, parce que le magicien, qui me tenoit alors prisonnier, m'avoit interdit toutes mes fonctions; mais il suffisoit que la nature s'en mêlât. Elle n'est pas moins dangereuse que moi; toute la différence qu'il y a entre nous, c'est qu'elle corrompt peu à peu les cœurs, au lieu que je les séduis brusquement.

Les choses étoient dans cette disposition, lorsque Léonor et son éternelle gouvernante, allant un matin à l'église, rencontrèrent une vieille femme qui tenoit à la main un des plus gros chapelets qu'ait jamais fabriqués l'hypocrisie. Elle les aborda d'un air doux et riant; et adressant la parole à la duègne : Le ciel vous conserve, lui dit-elle, la sainte paix soit avec vous, permettez-moi de vous demander si vous n'êtes pas la dame Marcelle, la chaste veuve du feu seigneur Martin Rosette? La gouvernante répondit qu'oui. Je vous rencontre donc fort à propos, lui dit la vieille, pour vous avertir que j'ai au logis un vieux parent qui voudroit bien vous parler. Il est arrivé de Flandre depuis peu de jours; il a connu particulièrement, mais très particulièrement votre mari, et il a des choses de la dernière conséquence à vous communiquer. Il auroit été vous les dire chez vous, s'il ne fût pas tombé malade; mais le pauvre homme est à l'extrémité. Je demeure à deux pas d'ici : prenez, s'il vous plaît, la peine de me suivre.

La gouvernante, qui avoit de l'esprit et de la prudence, craignant de faire quelque fausse démarche,

ne savoit à quoi se résoudre ; mais la vieille devina le sujet de son embarras, et lui dit : Ma chère madame Marcelle, vous pouvez vous fier à moi en toute assurance. Je me nomme la Chichona. Le licencié Marcos de Figuerna, et le bachelier Mira de Mesqua vous répondront de moi comme de leurs grand'mères. Quand je vous propose de venir à ma maison, ce n'est que pour votre bien. Mon parent veut vous restituer certaine somme que votre mari lui a autrefois prêtée. A ce mot de restitution, la dame Marcelle prit son parti. Allons, ma fille, dit-elle à Léonor, allons voir le parent de cette bonne dame ; c'est une action charitable que de visiter les malades.

Elles arrivèrent bientôt au logis de la Chichona, qui les fit entrer dans une salle basse, où elles trouvèrent un homme alité, qui avoit une barbe blanche, et qui, s'il n'étoit pas fort malade, paroissoit du moins l'être. Tenez, cousin, lui dit la vieille en lui présentant la gouvernante, voici cette sage dame Marcelle à qui vous souhaitez de parler, la veuve du feu seigneur Martin Rosette, votre ami. A ces paroles, le vieillard, soulevant un peu la tête, salua la duègne, lui fit signe de s'approcher, et lorsqu'elle fut près de son lit, lui dit d'une voix faible : Ma chère madame Marcelle, je rends grâce au ciel de m'avoir laissé vivre jusqu'à ce moment : c'étoit l'unique chose que je désirois ; je craignois de mourir sans avoir la satisfaction de vous voir, et de vous remettre en main propre cent ducats que feu votre époux, mon intime ami, me prêta pour me tirer d'une affaire d'honneur que j'eus autrefois à Bruges. Ne vous a-t-il jamais entretenue de cette aventure ?

Hélas ! non, répondit la dame Marcelle, il ne m'en a point parlé : devant Dieu soit son âme! il étoit si généreux, qu'il oublioit les services qu'il avoit rendus à ses amis, et bien loin de ressembler à ces fanfarons qui se vantent du bien qu'ils n'ont point fait, il ne m'a jamais dit qu'il eût obligé personne; il avoit l'âme belle assurément, répliqua le vieillard; j'en dois être plus persuadé qu'un autre ; et, pour vous le prouver, il faut que je vous raconte l'affaire dont je suis heureusement sorti par son secours; mais, comme j'ai des choses à dire qui sont de la dernière importance pour la mémoire du défunt, je serois bien aise de ne les révéler qu'à sa discrète veuve.

Hé bien, dit alors la Chichona, vous n'avez qu'à lui faire ce récit en particulier; pendant ce temps-là nous allons passer dans mon cabinet, cette jeune dame et moi. En achevant ces paroles elle laissa la duègne avec le malade, et entraîna Léonor dans une autre chambre, où, sans chercher de détours, elle lui dit : Belle Léonor, les moments sont trop précieux pour les mal employer. Vous connoissez de vue le comte de Belflor : il y a longtemps qu'il vous aime, et qu'il meurt d'envie de vous le dire; mais la vigilance et la sévérité de votre gouvernante ne lui ont pas permis jusqu'ici d'avoir ce plaisir. Dans son désespoir, il a eu recours à mon industrie; je l'ai mise en usage pour lui. Ce vieillard que vous venez de voir est un jeune valet de chambre du comte; et tout ce que j'ai fait n'est qu'une ruse, que nous avons concertée pour tromper votre gouvernante et vous attirer ici.

Comme elle achevoit ces mots, le comte, qui étoit

caché derrière une tapisserie, se montra; et courant se jeter aux pieds de Léonor : Madame, lui dit-il, pardonnez ce stratagème à un amant qui ne pouvoit plus vivre sans vous parler. Si cette obligeante personne n'eût pas trouvé moyen de me procurer cet avantage, j'allois m'abandonner à mon désespoir. Ces paroles, prononcées d'un air touchant, par un homme qui ne déplaisoit pas, troublèrent Léonor. Elle demeura quelque temps incertaine de la réponse qu'elle y devoit faire; mais enfin, s'étant remise de son trouble, elle regarda fièrement le comte, et lui dit : Vous croyez peut-être avoir beaucoup d'obligation à cette officieuse dame qui vous a si bien servi; mais apprenez que vous tirerez peu de fruit du service qu'elle vous a rendu.

En parlant ainsi, elle fit quelques pas pour rentrer dans la salle. Le comte l'arrêta : Demeurez, dit-il, adorable Léonor; daignez un moment m'entendre. Ma passion est si pure, qu'elle ne doit point vous alarmer. Vous avez sujet, je vous l'avoue, de vous révolter contre l'artifice dont je me sers pour vous entretenir; mais n'ai-je pas jusqu'à ce jour inutilement essayé de vous parler? Il y a six mois que je vous suis aux églises, à la promenade, aux spectacles. Je cherche en vain partout l'occasion de vous dire que vous m'avez charmé. Votre cruelle, votre impitoyable gouvernante a toujours su tromper mes désirs. Hélas! au lieu de me faire un crime d'un stratagème que j'ai été forcé d'employer, plaignez-moi, belle Léonor, d'avoir souffert tous les tourments d'une si longue attente, et jugez par vos charmes des peines mortelles qu'elle a dû me causer.

Belflor ne manqua pas d'assaisonner ce discours de

tous les airs de persuasion que les jolis hommes savent si heureusement mettre en pratique : il laissa couler quelques larmes. Léonor en fut émue : il commença, malgré elle, à s'élever dans son cœur des mouvements de tendresse et de pitié : mais, loin de céder à sa foiblesse, plus elle se sentoit attendrir, plus elle marquoit d'empressement à vouloir se retirer. Comte, s'écria-t-elle, tous vos discours sont inutiles, je ne veux point vous écouter; ne me retenez pas davantage; laissez-moi sortir d'une maison où ma vertu est alarmée, ou bien je vais par mes cris attirer ici tout le voisinage, et rendre votre audace publique. Elle dit cela d'un ton si ferme, que la Chichona, qui avoit de grandes mesures à garder avec la justice, pria le comte de ne pas pousser les choses plus loin. Il cessa de s'opposer au dessein de Léonor. Elle se débarrassa de ses mains; et, ce qui jusqu'alors n'étoit arrivé à aucune fille, elle sortit de ce cabinet comme elle y étoit entrée.

Elle rejoignit promptement sa gouvernante. Venez, ma bonne, lui dit-elle, quittez ce frivole entretien : on nous trompe; sortons de cette dangereuse maison. Qu'y a-t-il, ma fille, répondit avec étonnement la dame Marcelle? Quelle raison vous oblige à vouloir vous retirer si brusquement? Je vous en instruirai, repartit Léonor. Fuyons : chaque instant que je m'arrête ici me cause une nouvelle peine. Quelque envie qu'eût la duègne de savoir le sujet d'une si brusque sortie, elle ne put s'en éclaircir sur-le-champ, il lui fallut céder aux instances de Léonor. Elles sortirent toutes deux avec précipitation, laissant la Chichona, le comte et son valet de chambre, aussi déconcertés tous trois que des co-

médiens qui viennent de représenter une pièce que le parterre a mal reçue.

Dès que Léonor se vit dans la rue, elle se mit à raconter avec beaucoup d'agitation à sa gouvernante tout ce qui s'étoit passé dans le cabinet de la Chichona. La dame Marcelle l'écouta fort attentivement; et lorsqu'elles furent arrivées au logis : Je vous avoue, ma fille, lui dit-elle, que je suis extrêmement mortifiée de ce que vous venez de m'apprendre. Comment ai-je pu être la dupe de cette vieille femme? J'ai fait d'abord difficulté de la suivre. Que n'ai-je continué! Je devois me défier de son air doux et honnête; j'ai fait une sottise qui n'est pas pardonnable à une personne de mon expérience. Ah! que ne m'avez-vous découvert chez elle cet artifice, je l'aurois dévisagée, j'aurois accablé d'injures le comte de Belflor, et arraché la barbe au faux vieillard qui me contoit des fables. Mais je vais retourner sur mes pas, porter l'argent que j'ai reçu comme une véritable restitution; et si je les retrouve ensemble, ils ne perdront rien pour avoir attendu. En achevant ces mots, elle reprit sa mante qu'elle avoit quittée, et sortit pour aller chez la Chichona.

Le comte y étoit encore; il se désespéroit du mauvais succès de son stratagème. Un autre, en sa place, auroit abandonné la partie; mais il ne se rebuta point. Avec mille bonnes qualités, il en avoit une peu louable, c'étoit de se laisser trop entraîner au penchant qu'il avoit à l'amour. Quand il aimoit une dame, il étoit trop ardent à la poursuite de ses faveurs; et quoique naturellement honnête homme, il étoit alors capable de violer les droits les plus sacrés pour obtenir l'accom-

plissement de ses désirs. Il fit réflexion qu'il ne pourroit parvenir au but qu'il se proposoit sans le secours de la dame Marcelle, et il résolut de ne rien épargner pour la mettre dans ses intérêts. Il jugea que cette duègne, toute sévère qu'elle paroissoit, ne seroit point à l'épreuve d'un présent considérable; et il n'avoit pas tort de faire un pareil jugement. S'il y a des gouvernantes fidèles, c'est que les galants ne sont pas assez riches, ou assez libéraux.

D'abord que la dame Marcelle fut arrivée, et qu'elle aperçut les trois personnes à qui elle en vouloit, il lui prit une fureur de langue : elle dit un million d'injures au comte et à la Chichona, et fit voler la restitution à la tête du valet de chambre. Le comte essuya patiemment cet orage; et, se mettant à genoux devant la duègne, pour rendre la scène plus touchante, il la pressa de reprendre la bourse qu'elle avoit jetée, et lui offrit mille pistoles de surcroît, en la conjurant d'avoir pitié de lui. Elle n'avoit jamais vu solliciter si puissamment sa compassion; aussi ne fut-elle pas inexorable : elle eut bientôt quitté les invectives; et comparant en elle-même la somme proposée avec la médiocre récompense qu'elle attendoit de don Luis de Cespèdes, elle trouva qu'il y avoit plus de profit à écarter Léonor de son devoir, qu'à l'y maintenir. C'est pourquoi, après quelques façons, elle reprit la bourse, accepta l'offre des mille pistoles, promit de servir l'amour du comte, et s'en alla sur-le-champ travailler à l'exécution de sa promesse.

Comme elle connoissoit Léonor pour une fille vertueuse, elle se garda bien de lui donner lieu de soup-

çonner son intelligence avec le comte, de peur qu'elle n'en avertît don Luis, son père; et, voulant la perdre adroitement, voici de quelle manière elle lui parla à son retour. Léonor, je viens de satisfaire mon esprit irrité; j'ai retrouvé nos trois fourbes; ils étoient encore tout étourdis de votre courageuse retraite. J'ai menacé la Chichona du ressentiment de votre père et de la rigueur de la justice, et j'ai dit au comte de Belflor toutes les injures que la colère a pu me suggérer. J'espère que ce seigneur ne formera plus de pareils attentats, et que ses galanteries cesseront désormais d'occuper ma vigilance. Je rends grâce au ciel que vous ayez, par votre fermeté, évité le piége qu'il vous avoit tendu. J'en pleure de joie. Je suis ravie qu'il n'ait tiré aucun avantage de son artifice; car les grands seigneurs se font un jeu de séduire de jeunes personnes. La plupart même de ceux qui se piquent le plus de probité ne s'en font pas le moindre scrupule, comme si ce n'étoit pas une mauvaise action que de déshonorer des familles. Je ne dis pas absolument que le comte soit de ce caractère, ni qu'il ait envie de vous tromper; il ne faut pas toujours juger mal son prochain; peut-être a-t-il des vues légitimes. Quoiqu'il soit d'un rang à prétendre aux premiers partis de la cour, votre beauté peut lui avoir fait prendre la résolution de vous épouser. Je me souviens même que dans les réponses qu'il a faites à mes reproches, il m'a laissé entrevoir cela.

Que dites-vous, ma bonne, interrompit Léonor? S'il avoit formé ce dessein, il m'auroit déjà demandée à mon père, qui ne me refuseroit point à un homme de sa condition. Ce que vous dites est juste, reprit la gou-

vernante; j'entre dans ce sentiment; la démarche du comte est suspecte, ou plutôt ses intentions ne sauroient être bonnes; peu s'en faut que je ne retourne encore sur mes pas pour lui dire de nouvelles injures. Non, ma bonne, repartit Léonor, il vaut mieux oublier ce qui s'est passé, et nous venger par le mépris. Il est vrai, dit la dame Marcelle, je crois que c'est le meilleur parti; vous êtes plus raisonnable que moi : mais d'un autre côté, ne jugerions-nous point mal des sentiments du comte? que savons-nous s'il n'en use pas ainsi par délicatesse? Avant que d'obtenir l'aveu d'un père, il veut peut-être vous rendre de longs services, mériter de vous plaire, s'assurer de votre cœur, afin que votre union ait plus de charmes. Si cela étoit, ma fille, seroit-ce un grand crime que de l'écouter? Découvrez-moi votre pensée; ma tendresse vous est connue; vous sentez-vous de l'inclination pour le comte, ou auriez-vous de la répugnance à l'épouser?

A cette malicieuse question, la trop sincère Léonor baissa les yeux en rougissant, et avoua qu'elle n'avoit nul éloignement pour lui; mais, comme sa modestie l'empêchoit de s'expliquer plus ouvertement, la duègne la pressa de nouveau de ne lui rien déguiser. Enfin elle se rendit aux affectueuses démonstrations de la gouvernante. Ma bonne, lui dit-elle, puisque vous voulez que je vous parle confidemment, apprenez que Belflor m'a paru digne d'être aimé. Je l'ai trouvé si bien fait, et j'en ai ouï parler si avantageusement, que je n'ai pu me défendre d'être sensible à ses galanteries. L'attention infatigable que vous avez à les traverser m'a souvent fait beaucoup de peine, et je vous avouerai

qu'en secret je l'ai plaint quelquefois, et dédommagé, par mes soupirs, des maux que votre vigilance lui fait souffrir. Je vous dirai même qu'en ce moment, au lieu de le haïr après son action téméraire, mon cœur, malgré moi, l'excuse, et rejette sa faute sur votre sévérité.

Ma fille, reprit la gouvernante, puisque vous me donnez lieu de croire que sa recherche vous seroit agréable, je veux vous ménager cet amant. Je suis très sensible, repartit Léonor en s'attendrissant, au service que vous voulez me rendre. Quand le comte ne tiendroit pas un des premiers rangs à la cour, quand il ne seroit qu'un simple cavalier, je le préférerois à tous les autres hommes; mais ne nous flattons point, Belflor est un grand seigneur, destiné sans doute pour une des plus riches héritières de la monarchie. N'attendons pas qu'il se borne à la fille de don Luis, qui n'a qu'une fortune médiocre à lui offrir. Non, non, ajouta-t-elle, il n'a pas pour moi des sentiments si favorables; il ne me regarde pas comme une personne qui mérite de porter son nom; il ne cherche qu'à m'offenser.

Eh! pourquoi, dit la duègne, voulez-vous qu'il ne vous aime pas assez pour vous épouser? l'amour fait tous les jours de plus grands miracles. Il semble, à vous entendre, que le ciel ait mis entre le comte et vous une distance infinie. Faites-vous plus de justice, Léonor, il ne s'abaissera point en unissant sa destinée à la vôtre : vous êtes d'une ancienne noblesse, et votre alliance ne sauroit le faire rougir. Puisque vous avez du penchant pour lui, continua-t-elle, il faut que je lui parle; je veux approfondir ses vues; et si elles sont telles qu'elles doivent être, je le flatterai de quelque

espérance. Gardez-vous-en bien, s'écria Léonor; je ne suis point d'avis que vous l'alliez chercher; s'il me soupçonnoit d'avoir quelque part à cette démarche, il cesseroit de m'estimer. Oh! je suis plus adroite que vous ne pensez, répliqua la dame Marcelle. Je commencerai par lui reprocher d'avoir eu dessein de vous séduire. Il ne manquera pas de vouloir se justifier; je l'écouterai; je le verrai venir : enfin, ma fille, laissez-moi faire, je ménagerai votre honneur comme le mien.

La duègne sortit à l'entrée de la nuit. Elle trouva Belflor aux environs de la maison de don Luis. Elle lui rendit compte de l'entretien qu'elle avoit eu avec sa maîtresse, et n'oublia pas de lui vanter avec quelle adresse elle avoit découvert qu'il en étoit aimé. Rien ne pouvoit être plus agréable au comte que cette découverte; aussi en remercia-t-il la dame Marcelle dans les termes les plus vifs : c'est-à-dire qu'il promit de lui livrer dès le lendemain les mille pistoles; et il se répondit à lui-même du succès de son entreprise, parce qu'il savoit bien qu'une fille prévenue est à moitié séduite. Après cela, s'étant séparés fort satisfaits l'un de l'autre, la duègne retourna au logis.

Léonor, qui l'attendoit avec inquiétude, lui demanda ce qu'elle avoit à lui annoncer. La meilleure nouvelle que vous puissiez apprendre, lui répondit la gouvernante : j'ai vu le comte. Je vous le disois bien, ma fille, ses intentions ne sont pas criminelles : il n'a point d'autre but que de se marier avec vous; il me l'a juré par tout ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes. Je ne me suis pas rendue à cela, comme vous pouvez penser. Si vous êtes dans cette disposition, lui

ai-je dit, pourquoi ne faites-vous pas auprès de don Luis la démarche ordinaire?

Ah! ma chère Marcelle, m'a-t-il répondu, sans paroître embarrassé de cette demande, approuveriez-vous que, sans savoir de quel œil me regarde Léonor, et ne suivant que les transports d'un aveugle amour, j'allasse tyranniquement l'obtenir de son père? Non, son repos m'est plus cher que mes désirs, et je suis trop honnête homme pour m'exposer à faire son malheur.

Pendant qu'il parloit de la sorte, continua la duègne, je l'observois avec une extrême attention, et j'employois mon expérience à démêler dans ses yeux s'il étoit effectivement épris de tout l'amour qu'il m'exprimoit. Que vous dirai-je? il m'a paru pénétré d'une véritable passion; j'en ai senti une joie que j'ai bien eu de la peine à lui cacher : néanmoins, lorsque j'ai été persuadée de sa sincérité, j'ai cru que, pour vous assurer un amant de cette importance, il étoit à propos de lui laisser entrevoir vos sentiments : Seigneur, lui ai-je dit, Léonor n'a point d'aversion pour vous; je sais qu'elle vous estime; et, autant que j'en puis juger, son cœur ne gémira pas de votre recherche. Grand Dieu! s'est-il alors écrié tout transporté de joie, qu'entends-je! Est-il possible que la charmante Léonor soit dans une disposition si favorable pour moi? Que ne vous dois-je point, obligeante Marcelle, de m'avoir tiré d'une si longue incertitude? Je suis d'autant plus ravi de cette nouvelle, que c'est vous qui me l'annoncez; vous qui, toujours révoltée contre ma tendresse, m'avez tant fait souffrir de maux; mais achevez mon

bonheur, ma chère Marcelle ; faites-moi parler à la divine Léonor ; je veux lui donner ma foi, et lui jurer devant vous que je ne serai jamais qu'à elle.

A ce discours, poursuivit la gouvernante, il en a ajouté d'autres encore plus touchants. Enfin, ma fille, il m'a priée d'une manière si pressante de lui procurer un entretien secret avec vous, que je n'ai pu me défendre de le lui promettre. Eh! pourquoi lui avez-vous fait cette promesse, s'écria Léonor avec quelque émotion? Une fille sage, vous me l'avez dit cent fois, doit absolument éviter ces conversations, qui ne sauroient être que dangereuses. Je demeure d'accord de vous l'avoir dit, répliqua la duègne, et c'est une très bonne maxime; mais il vous est permis de ne la pas suivre dans cette occasion, puisque vous pouvez regarder le comte comme votre mari. Il ne l'est point encore, repartit Léonor, et je ne le dois pas voir que mon père n'ait agréé sa recherche.

La dame Marcelle, en ce moment, se repentit d'avoir si bien élevé une fille dont elle avoit tant de peine à vaincre la retenue. Voulant toutefois en venir à bout, à quelque prix que ce fût : Ma chère Léonor, reprit-elle, je m'applaudis de vous voir si réservée. Heureux fruit de mes soins! Vous avez mis à profit toutes les leçons que je vous ai données. Je suis charmée de mon ouvrage; mais, ma fille, vous avez enchéri sur ce que je vous ai enseigné : vous outrez ma morale; je trouve votre vertu un peu trop sauvage. De quelque sévérité que je me pique, je n'approuve point une farouche sagesse qui s'arme indifféremment contre le crime et l'innocence. Une fille ne cesse pas d'être vertueuse pour

écouter un amant, quand elle connoît la pureté de ses désirs; et alors elle n'est pas plus criminelle de répondre à sa passion, que d'y être sensible. Reposez-vous sur moi, Léonor; j'ai trop d'expérience, et je suis trop dans vos intérêts, pour vous faire faire un pas qui puisse vous nuire.

Eh! dans quel lieu voulez-vous que je parle au comte, dit Léonor? Dans votre appartement, repartit la duègne: c'est l'endroit le plus sûr. Je l'introduirai ici demain, pendant la nuit. Vous n'y pensez pas, ma bonne! répliqua Léonor; quoi! je souffrirai qu'un homme....... Oui, vous le souffrirez, interrompit la gouvernante; ce n'est pas une chose si extraordinaire que vous vous l'imaginez. Cela arrive tous les jours; et plût au ciel que toutes les filles qui reçoivent de pareilles visites eussent des intentions aussi bonnes que les vôtres! D'ailleurs, qu'avez-vous à craindre? ne serai-je pas avec vous? Si mon père venoit nous surprendre, reprit Léonor? Soyez encore en repos là-dessus, repartit la dame Marcelle. Votre père a l'esprit tranquille sur votre conduite: il connoît ma fidélité, il a une entière confiance en moi. Léonor, si vivement poussée par la duègne, et pressée en secret par son amour, ne put résister plus long-temps; elle consentit à ce qu'on lui proposoit.

Le comte en fut bientôt informé. Il en eut tant de joie, qu'il donna sur-le-champ à son agente cinq cents pistoles, avec une bague de pareille valeur. La dame Marcelle voyant qu'il tenoit si bien sa parole, ne voulut pas être moins exacte à tenir la sienne. Dès la nuit suivante, quand elle jugea que tout le monde reposoit

au logis, elle attacha à un balcon une échelle de soie que le comte lui avoit donnée, et fit entrer par là ce seigneur dans l'appartement de sa maîtresse.

Cependant, cette jeune personne s'abandonnoit à des réflexions qui l'agitoient vivement. Quelque penchant qu'elle eût pour Belflor, et malgré tout ce que pouvoit lui dire sa gouvernante, elle se reprochoit d'avoir eu la facilité de consentir à une visite qui blessoit son devoir : la pureté de ses intentions ne la rassuroit point. Recevoir la nuit, dans sa chambre, un homme qui n'avoit pas l'aveu de son père, et dont elle ignoroit même les véritables sentiments, lui paroissoit une démarche, non-seulement criminelle, mais digne encore des mépris de son amant. Cette dernière pensée faisoit sa plus grande peine, et elle en étoit fort occupée, lorsque le comte entra.

Il se jeta d'abord à ses genoux, pour la remercier de la faveur qu'elle lui faisoit. Il parut pénétré d'amour et de reconnoissance, et il l'assura qu'il étoit dans le dessein de l'épouser. Néanmoins comme il ne s'étendoit pas là-dessus autant qu'elle l'auroit souhaité : Comte, lui dit-elle, je veux bien croire que vous n'avez pas d'autres vues que celles-là ; mais, quelques assurances que vous m'en puissiez donner, elles me seront toujours suspectes, jusqu'à ce qu'elles soient autorisées du consentement de mon père. Madame, répondit Belflor, il y a long-temps que je l'aurois demandé, si je n'eusse pas craint de l'obtenir aux dépens de votre repos. Je ne vous reproche point de n'avoir pas encore fait cette démarche, reprit Léonor ; j'approuve même sur cela votre délicatesse : mais rien ne vous retient plus, et il

faut que vous parliez au plus tôt à don Luis, ou bien résolvez-vous à ne me revoir jamais.

Hé! pourquoi, répliqua-t-il, ne nous verrois-je plus, belle Léonor? Que vous êtes peu sensible aux douceurs de l'amour! Si vous saviez aussi bien aimer que moi, vous vous feriez un plaisir de recevoir secrètement mes soins, et d'en dérober, du moins pour quelque temps, la connoissance à votre père. Que ce commerce mystérieux a de charmes pour deux cœurs étroitement liés! Il en pourroit avoir pour vous, dit Léonor; mais il n'auroit pour moi que des peines. Ce raffinement de tendresse ne convient point à une fille qui a de la vertu. Ne me vantez plus les délices de ce commerce coupable. Si vous m'estimiez, vous ne me l'auriez pas proposé; et si vos intentions sont telles que vous voulez me le persuader, vous devez, au fond de votre âme, me reprocher de ne m'en être pas offensée. Mais, hélas! ajouta-t-elle, en laissant échapper quelques pleurs, c'est à ma seule foiblesse que je dois imputer cet outrage; je m'en suis rendue digne en faisant ce que je fais pour vous.

Adorable Léonor, s'écria le comte, c'est vous qui me faites une mortelle injure! Votre vertu trop scrupuleuse prend de fausses alarmes. Quoi! parce que j'ai été assez heureux pour vous rendre favorable à mon amour, vous craignez que je ne cesse de vous estimer? Quelle injustice! Non, Madame, je connois tout le prix de vos bontés : elles ne peuvent vous ôter mon estime, et je suis prêt à faire ce que vous exigez de moi. Je parlerai dès demain au seigneur don Luis; je ferai tout mon possible pour qu'il consente à mon bonheur; mais

je ne vous le cèle point, j'y vois peu d'apparence. Que dites-vous! reprit Léonor avec une extrême surprise. Mon père pourra-t-il ne pas agréer la recherche d'un homme qui tient le rang que vous tenez à la cour? Eh! c'est ce même rang, repartit Belflor, qui me fait craindre ses refus. Ce discours vous surprend : vous allez cesser de vous étonner.

Il y a quelques jours, poursuivit-il, que le roi me déclara qu'il vouloit me marier. Il ne m'a point nommé la dame qu'il me destine; il m'a seulement fait comprendre que c'est un des premiers partis de la cour, et qu'il a ce mariage fort à cœur. Comme j'ignorois quels pouvoient être vos sentiments pour moi, car vous savez bien que votre rigueur ne m'a pas permis jusqu'ici de les démêler, je ne lui ai laissé voir aucune répugnance à suivre ses volontés. Après cela, jugez, Madame, si don Luis voudra se mettre au hasard de s'attirer la colère du roi, en m'acceptant pour gendre.

Non, sans doute, dit Léonor; je connois mon père : quelque avantageuse que soit pour lui votre alliance, il aimera mieux y renoncer, que de s'exposer à déplaire au roi. Mais quand mon père ne s'opposeroit point à notre union, nous n'en serions pas plus heureux; car enfin, comte, comment pourriez-vous me donner une main que le roi veut engager ailleurs? Madame, répondit Belflor, je vous avouerai de bonne foi que je suis encore dans un assez grand embarras de ce côté-là; j'espère néanmoins qu'en tenant une conduite délicate avec le roi, je ménagerai si bien son esprit et l'amitié qu'il a pour moi, que je trouverai moyen d'éviter le malheur qui me menace : vous pourriez même, belle Léonor,

m'aider en cela, si vous me jugiez digne de m'attacher à vous. Eh! de quelle manière, dit-elle, puis-je contribuer à rompre le mariage que le roi vous a proposé? Ah! Madame, répliqua-t-il d'un air passionné, si vous vouliez recevoir ma foi, je saurois bien me conserver à vous, sans que ce prince m'en pût savoir mauvais gré.

Permettez, charmante Léonor, ajouta-t-il en se jetant à ses genoux, permettez que je vous épouse en présence de la dame Marcelle; c'est un témoin qui répondra de la sainteté de notre engagement. Par là je me déroberai sans peine aux tristes nœuds dont on veut me lier; car, si après cela le roi me presse d'accepter la dame qu'il me destine, je me jeterai aux pieds de ce monarque, je lui dirai que je vous aimois depuis long-temps, et que je vous ai secrètement épousée. Quelque envie qu'il puisse avoir de me marier avec une autre, il est trop bon pour vouloir m'arracher à ce que j'adore, et trop juste pour faire cet affront à votre famille.

Que pensez-vous, sage Marcelle, ajouta-t-il en se tournant vers la gouvernante, que pensez-vous de ce projet que l'amour vient de m'inspirer? J'en suis charmée, dit la dame Marcelle; il faut avouer que l'amour est bien ingénieux! Et vous, adorable Léonor, reprit le comte, qu'en dites-vous? Votre esprit, toujours armé de défiance, refusera-t-il de l'approuver? Non, répondit Léonor, pourvu que vous y fassiez entrer mon père; je ne doute pas qu'il n'y souscrive dès que vous l'en aurez instruit.

Il faut bien se garder de lui faire cette confidence, interrompit en cet endroit l'abominable duègne; vous ne connoissez pas le seigneur don Luis: il est trop délicat

sur les matières d'honneur, pour se prêter à de mystérieuses amours. La proposition d'un mariage secret l'offensera; d'ailleurs sa prudence ne manquera pas de lui faire appréhender les suites d'une union qui lui paroîtra choquer les desseins du roi. Par cette démarche indiscrète, vous lui donnerez des soupçons, ses yeux seront incessamment ouverts sur toutes nos actions, et il vous ôtera tous les moyens de vous voir.

J'en mourrois de douleur! s'écria notre courtisan. Mais, madame Marcelle, poursuivit-il en affectant un air chagrin, croyez-vous effectivement que don Luis rejette la proposition d'un hymen clandestin? N'en doutez nullement, répondit la gouvernante; mais je veux qu'il l'accepte: régulier et scrupuleux comme il est, il ne consentira point que l'on supprime les cérémonies de l'église; et si on les pratique dans votre mariage, la chose sera bientôt divulguée.

Ah! ma chère Léonor, dit alors le comte, en serrant tendrement la main de sa maîtresse entre les siennes, faut-il, pour satisfaire une vaine opinion de bienséance, nous exposer à l'affreux péril de nous voir séparés pour jamais! Vous n'avez besoin que de vous-même pour vous donner à moi. L'aveu d'un père vous épargneroit peut-être quelques peines d'esprit; mais puisque la dame Marcelle nous a prouvé l'impossibilité de l'obtenir, rendez-vous à mes innocents désirs. Recevez mon cœur et ma main; et lorsqu'il sera temps d'informer don Luis de notre engagement, nous lui apprendrons les raisons que nous avons eues de le lui cacher. Hé bien, comte, dit Léonor, je consens que vous ne parliez pas sitôt à mon père. Sondez auparavant l'esprit du roi; avant que

je reçoive en secret votre main, parlez à ce prince; dites-lui, s'il le faut, que vous m'avez secrètement épousée. Tâchons, par cette fausse confidence.... Oh! pour cela non, Madame, répondit Belflor; je suis trop ennemi du mensonge pour oser soutenir cette feinte; je ne puis me trahir jusque-là. De plus, tel est le caractère du roi, que s'il venoit à découvrir que je l'eusse trompé, il ne me le pardonneroit de sa vie.

Je ne finirois point, seigneur don Cleophas, continua le Diable, si je répétois mot pour mot tout ce que Belflor dit pour séduire cette jeune personne; je vous dirai seulement qu'il lui tint tous les discours passionnés que je souffle aux hommes en pareille occasion : mais il eut beau jurer qu'il confirmeroit publiquement, le plus tôt qu'il lui seroit possible, la foi qu'il lui donnoit en particulier; il eut beau prendre le ciel à témoin de ses serments, il ne put triompher de la vertu de Léonor, et le jour, qui étoit prêt à paroître, l'obligea, malgré lui, à se retirer.

Le lendemain, la duègne, croyant qu'il y alloit de son honneur, ou, pour mieux dire, de son intérêt de ne point abandonner son entreprise, dit à la fille de don Luis : Léonor, je ne sais plus quel discours je dois vous tenir; je vous vois révoltée contre la passion du comte, comme s'il n'avoit pour objet qu'une simple galanterie. N'auriez-vous point remarqué en sa personne quelque chose qui vous en eût dégoûtée? Non, ma bonne, lui répondit Léonor; il ne m'a jamais paru plus aimable, et son entretien m'a fait apercevoir en lui de nouveaux charmes. Si cela est, reprit la gouvernante, je ne vous comprends pas. Vous êtes prévenue pour lui d'une incli-

nation violente, et vous refusez de souscrire à une chose dont on vous a représenté la nécessité?

Ma bonne, répliqua la fille de don Luis, vous avez plus de prudence et plus d'expérience que moi; mais avez-vous bien pensé aux suites que peut avoir un mariage contracté sans l'aveu de mon père? Oui, oui, répondit la duègue, j'ai fait là-dessus toutes les réflexions nécessaires, et je suis fâchée que vous vous opposiez avec tant d'opiniâtreté au brillant établissement que la fortune vous présente. Prenez garde que votre obstination ne fatigue et ne rebute votre amant : craignez qu'il n'ouvre les yeux sur l'intérêt de sa fortune, que la violence de sa passion lui fait négliger. Puisqu'il veut vous donner sa foi, recevez-la sans balancer. Sa parole le lie : il n'y a rien de plus sacré pour un homme d'honneur; d'ailleurs je suis témoin qu'il vous reconnoît pour sa femme; ne savez-vous pas qu'un témoignagne tel que le mien suffit pour faire condamner en justice un amant qui oseroit se parjurer?

Ce fut par de semblables discours que la perfide Marcelle ébranla Léonor, qui, se laissant étourdir sur le péril qui la menaçoit, s'abandonna de bonne foi, quelques jours après, aux mauvaises intentions du comte. La duègne l'introduisoit toutes les nuits, par le balcon, dans l'appartement de sa maîtresse, et le faisoit sortir avant le jour.

Une nuit qu'elle l'avoit averti un peu plus tard qu'à l'ordinaire de se retirer, et que déjà l'aurore commençoit à percer l'obscurité, il se mit brusquement en devoir de se couler dans la rue; mais, par malheur, il prit si mal ses mesures, qu'il tomba par terre assez rudement.

Don Luis de Cespèdes, qui étoit couché dans l'appartement au-dessus de sa fille, et qui s'étoit levé ce jour-là de très grand matin pour travailler à quelques affaires pressantes, entendit le bruit de cette chute. Il ouvrit sa fenêtre pour voir ce que c'étoit. Il aperçut un homme qui achevoit de se relever avec beaucoup de peine, et la dame Marcelle sur le balcon, occupée à détacher l'échelle de soie, dont le comte ne s'étoit pas si bien servi pour descendre que pour monter. Il se frotta les yeux, et prit d'abord ce spectacle pour une illusion; mais, après l'avoir bien considéré, il jugea qu'il n'y avoit rien de plus réel, et que la clarté du jour, toute foible qu'elle étoit encore, ne lui découvroit que trop sa honte.

Troublé de cette fatale vue, transporté d'une juste colère, il descend en robe de chambre dans l'appartement de Léonor, tenant son épée d'une main, et une bougie de l'autre. Il la cherche, elle et sa gouvernante, pour les sacrifier à son ressentiment. Il frappe à la porte de leur chambre, ordonne d'ouvrir ; elles reconnoissent sa voix; elles obéissent en tremblant. Il entre d'un air furieux ; et montrant son épée nue à leurs yeux éperdus : Je viens, dit-il, laver dans le sang d'une infâme l'affront qu'elle fait à son père, et punir en même temps la lâche gouvernante qui trahit ma confiance.

Elles se jetèrent à genoux devant lui l'une et l'autre, et la duègne prenant la parole : Seigneur, dit-elle, avant que nous recevions le châtiment que vous nous préparez, daignez m'écouter un moment. Hé bien! malheureuse, répliqua le vieillard, je consens de suspendre ma vengeance pour un instant; parle, apprends-moi

toutes les circonstances de mon malheur; mais que dis-je, toutes les circonstances? je n'en ignore qu'une, c'est le nom du téméraire qui déshonore ma famille. Seigneur, reprit la dame Marcelle, le comte de Belflor est le cavalier dont il s'agit. Le comte de Belflor! s'écria don Luis. Où a-t-il vu ma fille? par quelles voies l'a-t-il séduite? ne me cache rien. Seigneur, repartit la gouvernante, je vais vous faire ce récit avec toute la sincérité dont je suis capable.

Alors elle lui débita avec un art infini tous les discours qu'elle avoit fait accroire à Léonor que le comte lui avoit tenus. Elle le peignit avec les plus belles couleurs; c'étoit un amant tendre, délicat et sincère. Comme elle ne pouvoit s'écarter de la vérité au dénouement, elle fut obligée de la dire; mais elle s'étendit sur les raisons que l'on avoit eues de faire à son insu ce mariage secret, et elle leur donna un si bon tour, qu'elle apaisa la fureur de don Luis. Elle s'en aperçut bien; et pour achever d'adoucir le vieillard : Seigneur, lui dit-elle, voilà ce que vous vouliez savoir. Punissez-nous présentement; plongez votre épée dans le sein de Léonor. Mais qu'est-ce que je dis? Léonor est innocente, elle n'a fait que suivre les conseils d'une personne que vous avez chargée de sa conduite; c'est à moi seule que vos coups doivent s'adresser; c'est moi qui ai introduit le comte dans l'appartement de votre fille; c'est moi qui ai formé les nœuds qui les lient. J'ai fermé les yeux sur ce qu'il y avoit d'irrégulier dans un engagement que vous n'autorisiez pas, pour vous assurer un gendre dont vous savez que la faveur est le canal par où coulent aujourd'hui toutes les grâces de la cour; je n'ai envi-

sagé que le bonheur de Léonor, et l'avantage que votre famille pourroit tirer d'une si belle alliance; l'excès de mon zèle m'a fait trahir mon devoir.

Pendant que l'artificieuse Marcelle parloit ainsi, sa maîtresse ne s'épargnoit point à pleurer; et elle fit paroître une si vive douleur, que le bon vieillard n'y put résister. Il en fut attendri : sa colère se changea en compassion; il laissa tomber son épée; et dépouillant l'air d'un père irrité : Ah! ma fille, s'écria-t-il les larmes aux yeux, que l'amour est une passion funeste! Hélas! vous ne savez pas toutes les raisons que vous avez de vous affliger; la honte seule que vous cause la présence d'un père qui vous surprend excite vos pleurs en ce moment. Vous ne prévoyez pas encore tous les sujets de douleur que votre amant vous prépare peut-être. Et vous, imprudente Marcelle, qu'avez-vous fait? Dans quel précipice nous jette votre zèle indiscret pour ma famille! J'avoue que l'alliance d'un homme tel que le comte a pu vous éblouir, et c'est ce qui vous sauve dans mon esprit; mais, malheureuse que vous êtes, ne falloit-il pas vous défier d'un amant de ce caractère? Plus il a de crédit et de faveur, plus vous deviez être en garde contre lui. S'il ne se fait pas de scrupule de manquer de foi à Léonor, quel parti faudra-t-il que je prenne? Implorerai-je le secours des lois? Une personne de son rang saura bien se mettre à l'abri de leur sévérité. Je veux bien que, fidèle à ses serments, il ait envie de tenir parole à ma fille; si le roi, comme il vous l'a dit, a dessein de lui faire épouser une autre dame, il est à craindre que ce prince ne l'y oblige par son autorité.

Oh! pour l'y obliger, Seigneur, interrompit Léonor, ce n'est pas ce qui doit nous alarmer. Le comte nous a bien assuré que le roi ne fera pas une si grande violence à ses sentiments. J'en suis persuadée, dit la dame Marcelle : outre que ce monarque aime trop son favori pour exercer sur lui cette tyrannie, il est trop généreux pour vouloir causer un déplaisir mortel au vaillant don Luis de Cespèdes, qui a donné tous ses beaux jours au service de l'état.

Fasse le ciel, reprit le vieillard en soupirant, que mes craintes soient vaines! Je vais chez le comte lui demander un éclaircissement là-dessus; les yeux d'un père sont pénétrants; je verrai jusqu'au fond de son âme : si je le trouve dans la disposition que je souhaite, je vous pardonnerai le passé; mais, ajouta-t-il d'un ton plus ferme, si dans ses discours je démêle un cœur perfide, vous irez toutes deux dans une retraite pleurer votre imprudence le reste de vos jours. A ces mots il ramassa son épée; et les laissant se remettre de la frayeur qu'il leur avoit causée, il remonta dans son appartement pour s'habiller.

Asmodée, en cet endroit de son récit, fut interrompu par l'écolier, qui lui dit : Quelque intéressante que soit l'histoire que vous me racontez, une chose que j'aperçois m'empêche de vous écouter aussi attentivement que je le voudrois. Je découvre dans une maison une femme qui me paroît gentille, entre un jeune homme et un vieillard. Ils boivent tous trois apparemment des liqueurs exquises; et tandis que le cavalier suranné embrasse la dame, la friponne par derrière donne une de ses mains à baiser au jeune homme, qui sans doute

est son galant. Tout au contraire, répondit le boiteux, c'est son mari, et l'autre son amant. Ce vieillard est un homme de conséquence, un commandeur de l'ordre militaire de Calatrava. Il se ruine pour cette femme, dont l'époux a une petite charge à la cour : elle fait des caresses par intérêt à son vieux soupirant, et des infidélités en faveur de son mari, par inclination.

Ce tableau est joli, répliqua Zambullo. L'époux ne seroit-il pas François? Non, repartit le Diable, il est Espagnol. Oh! la bonne ville de Madrid ne laisse pas d'avoir aussi dans ses murs des maris débonnaires; mais ils n'y fourmillent pas comme dans celle de Paris, qui sans contredit est la cité du monde la plus fertile en pareils habitants. Pardon, seigneur Asmodée, dit don Cleophas, si j'ai coupé le fil de l'histoire de Léonor; Continuez-la, je vous prie; elle m'attache infiniment: j'y trouve des nuances de séduction qui m'enlèvent. Le démon la reprit ainsi.

CHAPITRE V.

Suite et conclusion des amours du comte de Belflor.

Don Luis sortit de bon matin, et se rendit chez le comte, qui, ne croyant pas avoir été découvert, fut surpris de cette visite. Il alla au-devant du vieillard; et après l'avoir accablé d'embrassades! Que j'ai de joie, dit-il, de voir ici le seigneur don Luis! viendroit-il m'offrir l'occasion de le servir? Seigneur, lui répondit

don Luis, ordonnez, s'il vous plaît, que nous soyons seuls.

Belflor fit ce qu'il souhaitoit. Ils s'assirent tous deux; et le vieillard prenant la parole : Seigneur, dit-il, mon bonheur et mon repos ont besoin d'un éclaircissement que je viens vous demander. Je vous ai vu ce matin sortir de l'appartement de Léonor. Elle m'a tout avoué: elle m'a dit..... Elle vous a dit que je l'aime, interrompit le comte, pour éluder un discours qu'il ne vouloit pas entendre; mais elle ne vous a que foiblement exprimé tout ce que je sens pour elle; j'en suis enchanté: c'est une fille tout adorable; esprit, beauté, vertu, rien ne lui manque. On m'a dit que vous avez aussi un fils qui achève ses études à Alcala; ressemble-t-il à sa sœur? S'il en a la beauté, et pour peu qu'il tienne de vous d'ailleurs, ce doit être un cavalier parfait; je meurs d'envie de le voir, et je vous offre tout mon crédit pour lui.

Je vous suis redevable de cet offre, dit gravement don Luis; mais venons à ce que.... Il faut le mettre incessamment dans le service, interrompit encore le comte; je me charge de sa fortune : il ne vieillira point dans la foule des officiers subalternes, c'est de quoi je puis vous assurer. Répondez-moi, comte, reprit brusquement le vieillard, et cessez de me couper la parole. Avez-vous dessein, ou non, de tenir la promesse?... Oui, sans doute, interrompit Belflor pour la troisième fois, je tiendrai la promesse que je vous fais d'appuyer votre fils de toute ma faveur : comptez sur moi, je suis homme réel. C'en est trop, comte, s'écria Cespèdes en se levant : après avoir séduit ma fille, vous osez encore

m'insulter; mais je suis noble, et l'offense que vous me faites ne demeurera pas impunie. En achevant ces mots, il se retira chez lui, le cœur plein de ressentiment, et roulant dans son esprit mille projets de vengeance.

Dès qu'il y fut arrivé, il dit avec beaucoup d'agitation à Léonor et à la dame Marcelle : Ce n'étoit pas sans raison que le comte m'étoit suspect, c'est un traître dont je veux me venger. Pour vous, dès demain, vous entrerez toutes deux dans un couvent; vous n'avez qu'à vous y préparer; et rendez grâce au ciel que ma colère se borne à ce châtiment. En disant cela, il alla s'enfermer dans son cabinet pour penser mûrement au parti qu'il avoit à prendre dans une conjoncture aussi délicate.

Quelle fut la douleur de Léonor, quand elle eut entendu dire que Belflor étoit perfide! Elle demeura quelque temps immobile; une pâleur mortelle se répandit sur son visage; ses esprits l'abandonnèrent, et elle tomba sans mouvement entre les bras de sa gouvernante, qui crut qu'elle alloit expirer. Cette duègne apporta tous ses soins pour la faire revenir de son évanouissement. Elle y réussit. Léonor reprit l'usage de ses sens, ouvrit les yeux; et voyant sa gouvernante empressée à la secourir : Que vous êtes barbare ! lui dit-elle en poussant un profond soupir; pourquoi m'avez-vous tirée de l'heureux état où j'étois ? Je ne sentois pas l'horreur de ma destinée. Que ne me laissiez-vous mourir? Vous qui savez toutes les peines qui doivent troubler le repos de ma vie, pourquoi me la voulez-vous conserver?

Marcelle essaya de la consoler, mais ne fit que l'aigrir davantage. Tous vos discours sont superflus, s'écria la fille de don Luis; je ne veux rien écouter : ne perdez pas le temps à combattre mon désespoir; vous devriez plutôt l'irriter, vous qui m'avez plongée dans l'abîme affreux où je suis : c'est vous qui m'avez répondu de la sincérité du comte; sans vous je ne me serois pas livrée à l'inclination que j'avois pour lui; j'en aurois insensiblement triomphé : il n'en auroit jamais, du moins, tiré le moindre avantage. Mais je ne veux pas, poursuivit-elle, vous imputer mon malheur, et je n'en accuse que moi : je ne devois pas suivre vos conseils, en recevant la foi d'un homme sans la participation de mon père. Quelque glorieuse que fût pour moi la recherche du comte de Belflor, il falloit le mépriser plutôt que de le ménager aux dépens de mon honneur; enfin je devois me défier de lui, de vous et de moi. Après avoir été assez foible pour me rendre à ses serments perfides, après l'affliction que je cause au malheureux don Luis, et le déshonneur que je fais à ma famille, je me déteste moi-même; loin de craindre la retraite dont on me menace, je voudrois aller cacher ma honte dans le plus horrible séjour.

En parlant de cette sorte, elle ne se contentoit pas de pleurer abondamment, elle déchiroit ses habits, et s'en prenoit à ses beaux cheveux de l'injustice de son amant. La duègne, pour se conformer à la douleur de sa maîtresse, n'épargna pas les grimaces; elle laissa couler quelques pleurs de commande, fit mille imprécations contre les hommes en général, et en particulier contre Belflor. Est-il possible, s'écria-t-elle, que le

comte, qui m'a paru plein de droiture et de probité, soit assez scélérat pour nous avoir trompées toutes deux! Je ne puis revenir de ma surprise, ou plutôt je ne puis encore me persuader cela.

En effet, dit Léonor, quand je me le représente à mes genoux, quelle fille ne se seroit pas fiée à son air tendre, à ses serments, dont il prenoit si hardiment le ciel à témoin, à ses transports, qui se renouveloient sans cesse? Ses yeux me montroient encore plus d'amour que sa bouche ne m'en exprimoit; en un mot, il paroissoit charmé de ma vue: non, il ne me trompoit point; je ne puis le penser. Mon père ne lui aura point parlé peut-être avec assez de ménagement; ils se seront piqués tous deux, et le comte lui aura moins répondu en amant qu'en grand seigneur. Mais je me flatte aussi peut-être! Il faut que je sorte de cette incertitude: je vais écrire à Belflor, lui mander que je l'attends ici cette nuit; je veux qu'il vienne rassurer mon cœur alarmé, ou me confirmer lui-même sa trahison.

La dame Marcelle applaudit à ce dessein; elle conçut même quelque espérance que le comte, tout ambitieux qu'il étoit, pourroit bien être touché des larmes que Léonor répandroit dans cette entrevue, et se déterminer à l'épouser.

Pendant ce temps-là Belflor, débarrassé du bonhomme don Luis, rêvoit dans son appartement aux suites que pourroit avoir la réception qu'il venoit de lui faire. Il jugea bien que tous les Cespèdes, irrités de l'injure, songeroient à la venger; mais cela ne l'inquiétoit que foiblement: l'intérêt de son amour l'occupoit bien davantage. Il pensoit que Léonor seroit

mise dans un couvent, ou du moins qu'elle seroit désormais gardée à vue; que, selon toutes les apparences, il ne la reverroit plus. Cette pensée l'affligeoit, et il cherchoit dans son esprit quelque moyen de prévenir ce malheur, lorsque son valet de chambre lui apporta une lettre que la dame Marcelle venoit de lui mettre entre les mains; c'étoit un billet de Léonor, conçu en ces termes :

« Je dois demain quitter le monde pour aller m'en-
« sevelir dans une retraite. Me voir déshonorée, odieuse
« à ma famille et à moi-même, c'est l'état déplorable
« où je suis réduite, pour vous avoir écouté. Je vous
« attends encore cette nuit. Dans mon désespoir, je
« cherche de nouveaux tourments : venez m'avouer que
« votre cœur n'a point eu de part aux serments que
« votre bouche m'a faits, ou venez les justifier par une
« conduite qui peut seule adoucir la rigueur de mon
« destin. Comme il pourroit y avoir quelque péril dans
« ce rendez-vous, après ce qui s'est passé entre vous et
« mon père, faites-vous accompagner par un ami.
« Quoique vous fassiez tout le malheur de ma vie, je
« sens que je m'intéresse encore à la vôtre.

« LÉONOR. »

Le comte lut deux ou trois fois cette lettre; et se représentant la fille de don Luis dans la situation où elle se dépeignoit, il en fut ému. Il rentra en lui-même : la raison, la probité, l'honneur, dont sa passion lui avoit fait violer toutes les lois, commencèrent à reprendre sur lui leur empire. Il sentit tout d'un coup dissiper son aveuglement; et, comme un homme sorti d'un

violent accès de fièvre rougit des paroles et des actions extravagantes qui lui sont échappées, il eut honte de tous les lâches artifices dont il s'étoit servi pour contenter ses désirs.

Qu'ai-je fait? dit-il, malheureux! quel démon m'a possédé? J'ai promis d'épouser Léonor; j'en ai pris le ciel a témoin; j'ai feint que le roi m'avoit proposé un parti; mensonge, perfidie, sacrilége, j'ai tout mis en usage pour corrompre l'innocence. Quelle fureur! Ne valoit-il pas mieux employer mes efforts à détruire mon amour, qu'à le satisfaire par des voies si criminelles? Cependant voilà une fille de condition séduite; je l'abandonne à la colère de ses parents, que je déshonore avec elle, et je la rends misérable pour prix de m'avoir rendu heureux : quelle ingratitude! Ne dois-je pas plutôt réparer l'outrage que je lui fais? Oui, je le dois, et je veux, en l'épousant, dégager la parole que je lui ai donnée. Qui pourroit s'opposer à un dessein si juste? Ses bontés doivent-elles me prévenir contre sa vertu? Non, je sais combien sa résistance m'a coûté à vaincre. Elle s'est moins rendue à mes transports qu'à la foi jurée.... Mais, d'un autre côté, si je me borne à ce choix, je me fais un tort considérable. Moi, qui puis aspirer aux plus nobles et aux plus riches héritières de l'état, je me contenterai de la fille d'un simple gentilhomme, qui n'a qu'un bien médiocre! Que pensera-t-on de moi à la cour? On dira que j'ai fait un mariage ridicule.

Belflor, ainsi partagé entre l'amour et l'ambition, ne savoit à quoi se résoudre; mais, quoiqu'il fût encore incertain s'il épouseroit Léonor, ou s'il ne l'épou-

roit point, il ne laissa pas de se déterminer à l'aller trouver la nuit prochaine, et il chargea son valet de chambre d'en avertir la dame Marcelle.

Don Luis, de son côté, passa la journée à songer au rétablissement de son honneur. La conjoncture lui paroissoit fort embarrassante. Recourir aux lois civiles, c'étoit rendre son déshonneur public, outre qu'il craignoit avec grande raison que la justice ne fût d'une part et les juges de l'autre : il n'osoit pas non plus aller se jeter aux pieds du roi. Comme il croyoit que ce prince avoit dessein de marier Belflor, il avoit peur de faire une démarche inutile; il ne lui restoit donc que la voie des armes, et ce fut à ce parti qu'il s'arrêta.

Dans la chaleur de son ressentiment, il fut tenté de faire un appel au comte; mais, venant à considérer qu'il étoit trop vieux et trop foible pour oser se fier à son bras, il aima mieux s'en remettre à son fils, dont il jugea les coups plus sûrs que les siens. Il envoya donc un de ses domestiques à Alcala, avec une lettre par laquelle il mandoit à son fils de venir incessamment à Madrid venger une offense faite à la famille des Cespèdes.

Ce fils, nommé don Pèdre, est un cavalier de dix-huit ans, parfaitement bien fait, et si brave, qu'il passe dans la ville d'Alcala pour le plus redoutable écolier de l'université; mais vous le connoissez, ajouta le Diable, et il n'est pas besoin que je m'étende sur cela. Il est vrai, dit don Cleophas, qu'il a toute la valeur et tout le mérite que l'on puisse avoir.

Ce jeune homme, reprit Asmodée, n'étoit point alors à Alcala, comme son père se l'imaginoit. Le désir de revoir une dame qu'il aimoit l'avoit amené à Madrid.

La dernière fois qu'il y étoit venu voir sa famille, il avoit fait cette conquête au Prado. Il n'en savoit point encore le nom; on avoit exigé de lui qu'il ne feroit aucune démarche pour s'en informer, et il s'étoit soumis, quoiqu'avec beaucoup de peine, à cette cruelle nécessité. C'étoit une fille de condition qui avoit pris de l'amitié pour lui, et qui, croyant devoir se défier de la discrétion et de la constance d'un écolier, jugeoit à propos de le bien éprouver avant de se faire connoître.

Il étoit plus occupé de son inconnue que de la philosophie d'Aristote, et le peu de chemin qu'il y a d'ici à Alcala étoit cause qu'il faisoit souvent comme vous l'école buissonnière, avec cette différence, que c'étoit pour un objet qui le méritoit mieux que votre dona Thomasa. Pour dérober la connoissance de ses amoureux voyages à don Luis, son père, il avoit coutume de loger dans une auberge à l'extrémité de la ville, où il avoit soin de se tenir caché sous un nom emprunté. Il n'en sortoit que le matin à certaine heure, qu'il lui falloit aller à une maison où la dame qui lui faisoit si mal faire ses études, avoit la bonté de se rendre, accompagnée d'une femme de chambre. Il demeuroit donc enfermé dans son auberge pendant le reste du jour; mais en récompense, dès que la nuit étoit venue, il se promenoit partout dans la ville.

Il arriva qu'une nuit, comme il traversoit une rue détournée, il entendit des voix et des instruments qui lui parurent dignes de son attention. Il s'arrêta pour les écouter; c'étoit une sérénade : le cavalier qui la donnoit étoit ivre, et naturellement brutal. Il n'eut pas

sitôt aperçu notre écolier, qu'il vint à lui avec précipitation, et sans autre compliment : Ami, lui dit-il d'un ton brusque, passez votre chemin; les gens curieux sont ici fort mal reçus. Je pourrois me retirer, répondit don Pèdre, choqué de ces paroles, si vous m'en aviez prié de meilleure grâce, mais je veux demeurer pour vous apprendre à parler. Voyons donc, reprit le maître du concert en tirant son épée, qui de nous deux cèdera la place à l'autre.

Don Pèdre mit aussi l'épée à la main, et ils commencèrent à se battre. Quoique le maître de la sérénade s'en acquittât avec assez d'adresse, il ne put parer un coup mortel qui lui fut porté, et il tomba sur le carreau. Tous les acteurs du concert, qui avoient déjà quitté leurs instruments, et tiré leurs épées pour accourir à son secours, s'avancèrent pour le venger. Ils attaquèrent tous ensemble don Pèdre, qui, dans cette occasion, montra ce qu'il savoit faire. Outre qu'il paroit avec une agilité surprenante toutes les bottes qu'on lui portoit, il en poussoit de furieuses, et occupoit à la fois tous ses ennemis.

Cependant ils étoient si opiniâtres et en si grand nombre, que, tout habile escrimeur qu'il étoit, il n'auroit pu éviter sa perte, si le comte de Belflor, qui passoit alors par cette rue, n'eût pris sa défense. Le comte avoit du cœur et beaucoup de générosité. Il ne put voir tant de gens armés contre un seul homme sans s'intéresser pour lui. Il tira son épée; et courant se ranger auprès de don Pèdre, il poussa si vivement avec lui les acteurs de la sérénade, qu'ils s'enfuirent tous, les uns blessés, et les autres de peur de l'être.

Après leur retraite, l'écolier voulut remercier le comte du secours qu'il en avoit reçu; mais Belflor l'interrompit : Laissons là les discours, lui dit-il, n'êtes-vous point blessé ? Non, répondit don Pèdre. Éloignons-nous donc d'ici, reprit le comte : je vois que vous avez tué un homme; il est dangereux de vous arrêter plus long-temps dans cette rue; la justice pourroit vous y surprendre. Ils marchèrent aussitôt à grands pas, gagnèrent une autre rue; et quand ils furent loin de celle où s'étoit donné le combat, ils s'arrêtèrent.

Don Pèdre, poussé par les mouvements d'une juste reconnoissance, pria le comte de ne lui pas cacher le nom du cavalier à qui il avoit tant d'obligation. Belflor ne lui fit aucune difficulté de le lui apprendre, et il lui demanda aussi le sien; mais l'écolier, ne voulant pas se faire connoître, répondit qu'il s'appeloit don Juan de Maros, et l'assura qu'il se souviendroit éternellement de ce qu'il avoit fait pour lui.

Je veux, lui dit le comte, vous offrir dès cette nuit une occasion de vous acquitter envers moi. J'ai un rendez-vous qui n'est pas sans péril; j'allois chercher un ami pour m'y accompagner : je connois votre valeur; puis-je vous proposer, don Juan, de venir avec moi ? Ce doute m'outrage, repartit l'écolier; je ne saurois faire un meilleur usage de la vie que vous m'avez conservée, que de l'exposer pour vous. Partons, je suis prêt à vous suivre. Ainsi Belflor conduisit lui-même don Pèdre à la maison de don Luis, et ils entrèrent tous deux par le balcon dans l'appartement de Léonor.

Don Cleophas en cet endroit interrompit le Diable : Seigneur Asmodée, lui dit-il, comment est-il possible

que don Pèdre ne reconnût point la maison de son père? Il n'avoit garde de la reconnoître, répondit le Démon; c'étoit une nouvelle demeure : don Luis avoit changé de quartier, et logeoit dans cette maison depuis huit jours; ce que don Pèdre ne savoit pas : c'est ce que j'allois vous dire lorsque vous m'avez interrompu. Vous êtes trop vif; vous avez la mauvaise habitude de couper la parole aux gens : corrigez-vous de ce défaut-là.

Don Pèdre, continua le boiteux, ne croyoit donc pas être chez son père; il ne s'aperçut pas non plus que la personne qui les introduisoit étoit la dame Marcelle, puisqu'elle les reçut sans lumière dans une antichambre où Belflor pria son compagnon de rester pendant qu'il seroit dans la chambre de sa dame. L'écolier y consentit, et s'assit sur une chaise, l'épée nue à la main, de peur de surprise. Il se mit à rêver aux faveurs dont il jugea que l'amour alloit combler Belflor, et il souhaitoit d'être aussi heureux que lui : quoiqu'il ne fût pas maltraité de sa dame inconnue, elle n'avoit pas encore pour lui toutes les bontés que Léonor avoit pour le comte.

Pendant qu'il faisoit là-dessus toutes les réflexions que peut faire un amant passionné, il entendit qu'on essayoit doucement d'ouvrir une porte qui n'étoit pas celle des amants, et il vit paroître de la lumière par le trou de la serrure. Il se leva brusquement, s'avança vers la porte, qui s'ouvrit, et présenta la pointe de son épée à son père; car c'étoit lui qui venoit dans l'appartement de Léonor pour voir si le comte n'y seroit point. Le bonhomme ne croyoit pas, après ce qui s'étoit passé, que sa fille et Marcelle eussent osé le recevoir encore;

c'est ce qui l'avoit empêché de les faire coucher dans un autre appartement : il s'étoit toutefois avisé de penser que, devant entrer le lendemain dans un couvent, elles auroient peut-être voulu l'entretenir pour la dernière fois.

Qui que tu sois, lui dit l'écolier, n'entre point ici, ou bien il t'en coûtera la vie. A ces mots, don Luis envisage don Pèdre, qui, de son côté, le regarde avec attention. Ils se reconnoissent. Ah! mon fils, s'écrie le vieillard, avec quelle impatience je vous attendois! pourquoi ne m'avez-vous pas fait avertir de votre arrivée? craignez-vous de troubler mon repos? Hélas! je n'en puis prendre, dans la cruelle situation où je me trouve! O mon père! dit don Pèdre tout éperdu, est-ce vous que je vois? mes yeux ne sont-ils point déçus par une trompeuse ressemblance? D'où vient cet étonnement, reprit don Luis? n'êtes-vous pas chez votre père? ne vous ai-je pas mandé que je demeure dans cette maison depuis huit jours? Juste ciel! répliqua l'écolier, qu'est-ce que j'entends? je suis donc ici dans l'appartement de ma sœur?

Comme il achevoit ces paroles, le comte, qui avoit entendu du bruit, et qui crut qu'on attaquoit son escorte, sortit l'épée à la main de la chambre de Léonor. Dès que le vieillard l'aperçut, il devint furieux, et le montrant à son fils : Voilà, s'écria-t-il, l'audacieux qui a ravi mon repos, et porté à notre honneur une mortelle atteinte. Vengeons-nous; hâtons-nous de punir ce traître. En disant cela il tira son épée qu'il avoit sous sa robe de chambre, et voulut attaquer Belflor; mais don Pèdre le retint. Arrêtez, mon père, lui dit-il; modérez, je

vous prie, les transports de votre colère : quel est votre dessein? Mon fils, répondit le vieillard, vous retenez mon bras! vous croyez sans doute qu'il manque de force pour nous venger. Hé bien, tirez donc raison vous-même de l'offense qu'on nous a faite; aussi-bien est-ce pour cela que je vous ai mandé de revenir à Madrid. Si vous périssez, je prendrai votre place; il faut que le comte tombe sous nos coups, ou qu'il nous ôte à tous deux la vie, après nous avoir ôté l'honneur.

Mon père, reprit don Pèdre, je ne puis accorder à votre impatience ce qu'elle attend de moi. Bien loin d'attenter à la vie du comte, je ne suis venu ici que pour la défendre. Ma parole y est engagée; mon honneur le demande. Sortons, comte, poursuivit-il en s'adressant à Belflor. Ah! lâche, interrompit don Luis, en regardant don Pèdre d'un œil irrité; tu t'opposes toi-même à une vengeance qui devroit t'occuper tout entier! Mon fils, mon propre fils est d'intelligence avec le perfide qui a suborné ma fille! Mais n'espère pas tromper mon ressentiment : je vais appeler tous mes domestiques; je veux qu'ils me vengent de sa trahison et de ta lâcheté.

Seigneur, répliqua don Pèdre, rendez plus de justice à votre fils. Cessez de le traiter de lâche : il ne mérite point ce nom odieux. Le comte m'a sauvé la vie cette nuit. Il m'a proposé, sans me connoître, de l'accompagner à son rendez-vous. Je me suis offert à partager les périls qu'il y pouvoit courir, sans savoir que ma reconnoissance engageoit imprudemment mon bras contre l'honneur de ma famille. Ma parole m'oblige donc à défendre ici ses jours : par là je m'acquitte envers lui; mais je ne ressens pas moins vivement que

vous l'injure qu'il nous a faite; et dès demain vous me verrez chercher à répandre son sang avec autant d'ardeur que vous m'en voyez aujourd'hui à le conserver.

Le comte, qui n'avoit point parlé jusque-là, tant il avait été frappé du merveilleux de cette aventure, prit alors la parole : Vous pourriez, dit-il à l'écolier, assez mal venger cette injure par la voie des armes; je veux vous offrir un moyen plus sûr de rétablir votre honneur. Je vous avouerai que jusqu'à ce jour je n'ai pas eu dessein d'épouser Léonor; mais ce matin j'ai reçu de sa part une lettre qui m'a touché, et ses pleurs viennent d'achever l'ouvrage; le bonheur d'être son époux fait à présent ma plus chère envie. Si le roi vous destine une autre femme, dit don Luis, comment vous dispenserez-vous?.... Le roi ne m'a proposé aucun parti, interrompit Belflor en rougissant : pardonnez, de grâce, cette fable à un homme dont la raison étoit troublée par l'amour; c'est un crime que la violence de ma passion m'a fait commettre, et que j'expie en vous l'avouant.

Seigneur, reprit le vieillard, après cet aveu, qui sied bien à un grand cœur, je ne doute plus de votre sincérité; je vois que vous voulez en effet réparer l'affront que nous avons reçu; ma colère cède aux assurances que vous m'en donnez : souffrez que j'oublie mon ressentiment dans vos bras. En achevant ces mots, il s'approcha du comte, qui s'étoit avancé pour le prévenir. Ils s'embrassèrent tous deux à plusieurs reprises; ensuite Belflor se tournant vers don Pèdre : Et vous, faux don Juan, lui dit-il, vous qui avez déjà gagné mon estime par une valeur incomparable et par des sentiments gé-

néreux, venez, que je vous voue une amitié de frère. En disant cela, il embrassa don Pèdre, qui reçut ses embrassements d'un air soumis et respectueux, et lui répondit : Seigneur, en me promettant une amitié si précieuse, vous acquérez la mienne ; comptez sur un homme qui vous sera dévoué jusqu'au dernier moment de sa vie.

Pendant que ces cavaliers tenoient de semblables discours, Léonor, qui étoit à la porte de sa chambre, ne perdoit pas un mot de tout ce que l'on disoit. Elle avoit d'abord été tentée de se montrer, et de s'aller jeter au milieu des épées, sans savoir pourquoi. Marcelle l'en avoit empêchée; mais lorsque cette adroite duègne vit que les affaires se terminoient à l'amiable, elle jugea que la présence de sa maîtresse et la sienne ne gâteroient rien. C'est pourquoi elles parurent toutes deux, le mouchoir à la main, et coururent en pleurant se prosterner devant don Luis. Elles craignoient, avec raison, qu'après les avoir surprises la nuit dernière, il ne leur sût mauvais gré de la récidive; mais il fit relever Léonor, et lui dit : Ma fille, essuyez vos larmes, je ne vous ferai point de nouveaux reproches; puisque votre amant veut garder la foi qu'il vous a jurée, je consens d'oublier le passé.

Oui, seigneur don Luis, dit le comte, j'épouserai Léonor; et, pour réparer encore mieux l'offense que je vous ai faite, pour vous donner une satisfaction plus entière, et à votre un fils un gage de l'amitié que je lui ai vouée, je lui offre ma sœur Eugénie. Ah! Seigneur, s'écria don Luis avec transport, que je suis sensible à l'honneur que vous faites à mon fils! Quel père fut

jamais plus content? Vous me donnez autant de joie que vous m'avez causé de douleur.

Si le vieillard parut charmé de l'offre du comte, il n'en fut pas de même de don Pèdre : comme il étoit fortement épris de son inconnue, il demeura si troublé, si interdit, qu'il ne put dire une parole; mais Belflor, sans faire attention à son embarras, sortit en disant qu'il alloit ordonner les apprêts de cette double union, et qu'il lui tardoit d'être attaché à eux par des chaînes si étroites.

Après son départ, don Luis laissa Léonor dans son appartement, et monta dans le sien avec don Pèdre, qui lui dit avec toute la franchise d'un écolier : Seigneur, dispensez-moi, je vous prie, d'épouser la sœur du comte; c'est assez qu'il épouse Léonor : ce mariage suffit pour rétablir l'honneur de notre famille. Hé quoi! mon fils, répondit le vieillard, auriez-vous de la répugnance à vous marier avec la sœur du comte? Oui, mon père, repartit don Pèdre, cette union, je vous l'avoue, seroit un cruel supplice pour moi, et je ne vous en cacherai point la cause. J'aime, ou, pour mieux dire, j'adore depuis six mois une dame charmante : j'en suis écouté; elle seule peut faire le bonheur de ma vie.

Que la condition d'un père est malheureuse! dit alors don Luis : il ne trouve presque jamais ses enfants disposés à faire ce qu'il désire; mais quelle est donc cette personne qui a fait sur vous une si forte impression? Je ne le sais point encore, lui répondit don Pèdre : elle a promis de me l'apprendre lorsqu'elle sera satisfaite de ma constance et de ma discrétion; mais je ne doute

pas que sa maison ne soit une des plus illustres d'Espagne.

Et vous croyez, répliqua le vieillard en changeant de ton, que j'aurai la complaisance d'approuver votre amour romanesque? Je souffrirai que vous renonciez au plus glorieux établissement que la fortune puisse vous offrir, pour vous conserver fidèle à un objet dont vous ne savez pas seulement le nom? N'attendez point cela de ma bonté : étouffez plutôt les sentiments que vous avez pour une personne qui est peut-être indigne de vous les avoir inspirés, et ne songez qu'à mériter l'honneur que le comte veut vous faire. Tous ces discours sont inutiles, mon père, repartit l'écolier, je sens que je ne pourrai jamais oublier mon inconnue : rien ne sera capable de me détacher d'elle. Quand on me proposeroit une infante... Arrêtez, s'écria brusquement don Luis, c'est trop insolemment vanter une constance qui excite ma colère : sortez, et ne vous présentez plus devant moi, que vous ne soyez prêt à m'obéir.

Don Pèdre n'osa répliquer à ces paroles, de peur de s'en attirer de plus dures. Il se retira dans une chambre, où il passa le reste de la nuit à faire des réflexions autant tristes qu'agréables. Il pensoit avec douleur qu'il alloit se brouiller avec toute sa famille, en refusant d'épouser la sœur du comte; mais il en étoit tout consolé, lorsqu'il venoit à se représenter que son inconnue lui tiendroit compte d'un si grand sacrifice. Il se flattoit même qu'après une si belle preuve de fidélité, elle ne manqueroit pas de lui découvrir sa condition, qu'il s'imaginoit égale pour le moins à celle d'Eugénie.

Dans cette espérance, il sortit dès qu'il fut jour, et

alla se promener au Prado, en attendant l'heure de se rendre au logis de dona Juana; c'est le nom de la dame chez qui il avoit coutume d'entretenir tous les matins sa maîtresse. Il attendit ce moment avec beaucoup d'impatience ; et quand il fut venu, il courut au rendez-vous.

Il y trouva l'inconnue, qui s'y étoit rendue de meilleure heure qu'à l'ordinaire ; mais il la trouva qui fondoit en pleurs avec dona Juana, et qui paroissoit agitée d'une vive douleur. Quel spectacle pour un amant! Il s'approcha d'elle tout troublé; et se jetant à ses genoux : Madame, lui dit-il, que dois-je penser de l'état où je vous vois? Quel malheur m'annonçent ces larmes qui me percent le cœur? Vous ne vous attendez pas, lui répondit-elle, au coup fatal que j'ai à vous porter. La fortune cruelle va nous séparer pour jamais : nous ne nous verrons plus.

Elle accompagna ces paroles de tant de soupirs, que je ne sais si don Pèdre fut plus touché des choses qu'elle disoit, que de l'affliction dont elle paroissoit saisie en les disant : Juste ciel! s'écria-t-il, avec un transport de fureur dont il ne fut pas maître, peux-tu souffrir que l'on détruise une union dont tu connois l'innocence! Mais, Madame, ajouta-t-il, vous avez pris peut-être de fausses alarmes. Est-il certain qu'on vous arrache au plus fidèle amant qui fut jamais? Suis-je en effet le plus malheureux de tous les hommes? Notre infortune n'est que trop assurée, répondit l'inconnue : mon frère, de qui ma main dépend, me marie aujourd'hui; il vient de me le déclarer lui-même. Eh! quel est cet heureux époux? répliqua don Pèdre avec précipitation; nommez-le moi, Madame, je vais dans mon désespoir... Je

ne sais point encore son nom, interrompit l'inconnue; mon frère n'a pas voulu m'en instruire; il m'a dit seulement qu'il souhaitoit que je visse le cavalier auparavant.

Mais, Madame, dit don Pèdre, vous soumettrez-vous sans résistance aux volontés d'un frère? Vous laisserez-vous entraîner à l'autel, sans vous plaindre d'un si cruel sacrifice? ne ferez-vous rien en ma faveur? Hélas! je n'ai pas craint de m'exposer à la colère de mon père pour me conserver à vous : ses menaces n'ont pu ébranler ma fidélité; et, avec quelque rigueur qu'il puisse me traiter, je n'épouserai point la dame qu'on me propose, quoique ce soit un parti très considérable. Et, qui est cette dame? dit l'inconnue. C'est la sœur du comte de Belflor, répondit l'écolier. Ah! don Pèdre, répliqua l'inconnue, en faisant paroître une extrême surprise, vous vous méprenez sans doute; vous n'êtes point sûr de ce que vous dites. Est-ce en effet Eugénie, la sœur de Belflor, que l'on vous a proposée?

Oui, Madame, repartit don Pèdre, le comte lui-même m'a offert sa main. Hé quoi! s'écria-t-elle, il seroit possible que vous fussiez ce cavalier à qui mon frère me destine? Qu'entends-je! s'écria l'écolier à son tour, la sœur du comte de Belflor seroit mon inconnue! Oui, don Pèdre, repartit Eugénie. Mais peu s'en faut que je ne croie plus l'être en ce moment, tant j'ai de peine à me persuader du bonheur dont vous m'assurez.

A ces mots, don Pèdre lui embrassa les genoux; ensuite il lui prit une de ses mains, qu'il baisa avec tous les transports que peut sentir un amant qui passe subitement d'une extrême douleur à un excès de joie.

Pendant qu'il s'abandonnoit aux mouvements de son amour, Eugénie, de son côté, lui faisoit mille caresses, qu'elle accompagnoit de mille paroles tendres et flatteuses. Que mon frère, disoit-elle, m'eût épargné de peines, s'il m'eût nommé l'époux qu'il me destine! Que j'avois déjà conçu d'aversion pour cet époux! Ah! mon cher don Pèdre, que je vous ai haï! Belle Eugénie, répondoit-il, que cette haine a de charmes pour moi! Je veux la mériter en vous adorant toute ma vie.

Après que ces deux amants se furent donné toutes les marques les plus touchantes d'une tendresse mutuelle, Eugénie voulut savoir comment l'écolier avoit pu gagner l'amitié de son frère. Don Pèdre ne lui cacha point les amours du comte et de sa sœur, et lui raconta tout ce qui s'étoit passé la nuit dernière. Ce fut pour elle un surcroît de plaisir d'apprendre que son frère devoit épouser la sœur de son amant. Dona Juana prenoit trop de part au sort de son amie pour n'être pas sensible à cet heureux événement; elle lui en témoigna sa joie, aussi-bien qu'à don Pèdre, qui se sépara enfin d'Eugénie, après être convenu avec elle qu'ils ne feroient pas semblant tous deux de se connoître quand ils se verroient devant le comte.

Don Pèdre s'en retourna chez son père, qui, le trouvant disposé à lui obéir, en fut d'autant plus réjoui, qu'il attribua son obéissance à la manière ferme dont il lui avoit parlé la nuit. Ils attendoient des nouvelles de Belflor, lorsqu'ils reçurent un billet de sa part. Il leur mandoit qu'il venoit d'obtenir l'agrément du roi pour son mariage et pour celui de sa sœur, avec une charge considérable pour don Pèdre; que dès le lende-

main ces deux mariages se pourroient faire, parce que les ordres qu'il avoit donnés pour cela s'exécutoient avec tant de diligence, que les préparatifs étoient déjà fort avancés. Il vint l'après-dînée confirmer ce qu'il leur avoit écrit, et leur présenter Eugénie.

Don Luis fit à cette dame toutes les caresses imaginables, et Léonor ne se lassoit point de l'embrasser. Pour don Pèdre, de quelques mouvements d'amour et de joie qu'il fût agité, il se contraignit assez pour ne pas donner au comte le moindre soupçon de leur intelligence.

Comme Belflor s'attachoit particulièrement à observer sa sœur, il crut remarquer, malgré la contrainte qu'elle s'imposoit, que don Pèdre ne lui déplaisoit pas. Pour en être plus assuré, il la prit un moment en particulier, et lui fit avouer qu'elle trouvoit le cavalier fort à son gré. Il lui apprit ensuite son nom et sa naissance; ce qu'il n'avoit pas voulu lui dire auparavant, de peur que l'inégalité des conditions ne la prévînt contre lui; ce qu'elle feignit d'entendre comme si elle l'eût ignoré.

Enfin, après beaucoup de compliments de part et d'autre, il fut résolu que les noces se feroient chez don Luis. Elles ont été faites ce soir, et ne sont point encore achevées; voilà pourquoi l'on se réjouit dans cette maison. Tout le monde s'y livre à la joie. La seule dame Marcelle n'a point de part à ces rejouissances : elle pleure en ce moment, tandis que les autres rient; car le comte de Belflor, après son mariage, a tout avoué à don Luis, qui a fait renfermer cette duègne *en monasterio de las arrepentidas*, où les mille pistoles qu'elle

utile à la jeunesse, est sans doute une de ces deux vieilles que j'aperçois dans une salle basse. L'une a les deux coudes appuyés sur une table, et regarde attentivement l'autre, qui compte de l'argent. Laquelle des deux est la Chichona? C'est, dit le Démon, celle qui ne compte point. L'autre, nommée la Pebrada, est une honorable dame de la même profession : elles sont associées, et elles partagent en ce moment les fruits d'une aventure qu'elles viennent de mettre à fin.

La Pebrada est la plus achalandée : elle a la pratique de plusieurs veuves riches à qui elle porte tous les jours sa liste à lire. Qu'appelez-vous sa liste, interrompit l'écolier? Ce sont, repartit Asmodée, les noms de tous les étrangers bien faits qui viennent à Madrid, et surtout des François. D'abord que cette négociatrice apprend qu'il en est arrivé de nouveaux, elle court à leurs auberges s'informer adroitement de quel pays ils sont, de leur naissance, de leur taille, de leur air et de leur âge; puis elle en fait son rapport à ces veuves, qui font leurs réflexions là-dessus; et si le cœur en dit auxdites veuves, elle les abouche avec lesdits étrangers.

Cela est fort commode, et juste en quelque façon, répliqua Zambullo en souriant; car enfin, sans ces bonnes dames et leurs agentes, les jeunes étrangers qui n'ont point ici de connoissances perdroient un temps infini à en faire. Mais dites-moi s'il y a de ces veuves et de ces maquignonnes dans les autres pays? Bon, s'il y en a, répondit le boiteux, en pouvez-vous douter? je remplirois bien mal mes fonctions, si je négligeois d'en pourvoir les grandes villes.

Donnez votre attention au voisin de la Chichona, à

cet imprimeur qui travaille tout seul dans son imprimerie. Il y a trois heures qu'il a renvoyé ses ouvriers. Il va passer la nuit à imprimer un livre secrètement. Eh! quel est donc cet ouvrage? dit Leandro. Il traite des injures, répondit le Démon. Il prouve que la religion est préférable au point d'honneur, et qu'il vaut mieux pardonner que venger une offense. Oh! le maraud d'imprimeur! s'écria l'écolier; il fait bien d'imprimer en secret son infâme livre. Que l'auteur ne s'avise pas de se faire connoître; je serois le premier à le bâtonner. Est-ce que la religion défend de conserver son honneur?

N'entrons pas dans cette discussion, interrompit Asmodée avec un souris malin. Il paroît que vous avez bien profité des leçons de morale qui vous ont été données à Alcala; je vous en félicite. Vous direz ce qu'il vous plaira, interrompit à son tour don Cleophas: que l'auteur de ce ridicule ouvrage fasse les plus beaux raisonnements du monde, je m'en moque; je suis Espagnol, rien ne me semble si doux que la vengeance: et puisque vous m'avez promis de punir la perfidie de ma maîtresse, je vous somme de me tenir parole.

Je cède avec plaisir au transport qui vous agite, dit le Démon. Que j'aime ces bons naturels qui suivent tous leurs mouvements sans scrupule? Je vais vous satisfaire tout à l'heure: aussi-bien le temps de vous venger est arrivé; mais je veux auparavant vous faire voir une chose très réjouissante. Portez la vue au delà de l'imprimerie, et observez bien ce qui se passe dans un appartement tapissé de drap musc. J'y remarque, répondit Léandro, cinq ou six femmes qui donnent, comme

à l'envi, des bouteilles de verre à une espèce de valet, et elles me paroissent furieusement agitées.

Ce sont, reprit le boiteux, des dévotes qui ont grand sujet d'être émues. Il y a dans cet appartement un inquisiteur malade. Ce vénérable personnage, qui a près de trente-cinq ans, est couché dans une autre chambre que celle où sont ces femmes. Deux de ses plus chères pénitentes le veillent. L'une fait ses bouillons, et l'autre, à son chevet, a soin de lui tenir la tête chaude, et de lui couvrir la poitrine d'une couverture composée de cinquante peaux de mouton. Quelle est donc sa maladie? répliqua Zambullo. Il est enrhumé du cerveau, repartit le Diable, et il est à craindre que le rhume ne lui tombe sur la poitrine.

Ces autres dévotes que vous voyez dans son antichambre accourent avec des remèdes, sur le bruit de son indisposition: l'une apporte, pour la toux, des sirops de jujubes, d'althéa, de corail et de tussilage; l'autre, pour conserver les poumons de sa révérence, s'est chargée de sirops de longue vie, de véronique, d'immortelle et d'élixir de propriété; une autre, pour lui fortifier le cerveau et l'estomac, a des eaux de mélisse, de cannelle orgée, de l'eau divine et de l'eau thériacale, avec des essences de muscade et d'ambre gris. Celle-ci vient offrir des confections anacardines et bézoardiques; et celle-là des teintures d'œillets, de corail, de mille-fleurs, de soleil et d'émeraudes. Toutes ces pénitentes zélées vantent au valet de l'inquisiteur les choses qu'elles apportent : elles le tirent à part tour à tour; et chacune, lui mettant un ducat dans la main, lui dit à l'oreille : Laurent, mon cher Laurent,

fais en sorte, je te prie, que ma bouteille ait la préférence.

Parbleu, s'écria don Cleophas, il faut avouer que ce sont d'heureux mortels que ces inquisiteurs. Je vous en réponds, reprit Asmodée ; peu s'en faut que je n'envie leur sort : et de même qu'Alexandre disoit un jour qu'il auroit voulu être Diogène s'il n'eût pas été Alexandre, je dirois volontiers que si je n'étois pas diable je voudrois être inquisiteur.

Allons, seigneur écolier, ajouta-t-il, allons présentement punir l'ingrate qui a si mal payé votre tendresse. Alors Zambullo saisit le bout du manteau d'Asmodée, qui fendit une seconde fois les airs avec lui, et alla se poser sur la maison de dona Thomasa.

Cette friponne étoit à table avec les quatre spadassins qui avoient poursuivi Leandro sur les gouttières : il frémit de courroux en les voyant manger deux perdreaux et un lapin qu'il avoit payés et fait porter chez la traîtresse, avec quelques bouteilles de bon vin. Pour surcroît de douleur, il s'apercevoit que la joie régnoit dans ce repas, et jugeoit aux démonstrations de dona Thomasa, que la compagnie de ces malheureux étoit plus agréable que la sienne à cette scélérate. O les bourreaux ! s'écria-t-il d'un ton furieux ; les voilà qui se régalent à mes dépens ! quelle mortification pour moi !

Je conviens, lui dit le Démon, que ce spectacle n'est pas fort réjouissant pour vous ; mais quand on fréquente les dames galantes, on doit s'attendre à ces aventures : elles sont arrivées mille fois en France aux abbés, aux gens de robe et aux financiers. Si j'avois une épée, reprit don Cleophas, je fondrois sur ces coquins, et

troublerois leurs plaisirs. La partie ne seroit pas égale, repartit le boiteux, si vous les attaquiez tout seul : laissez-moi le soin de vous venger; j'en viendrai mieux à bout que vous. Je vais mettre la division parmi ces spadassins, en leur inspirant une fureur luxurieuse : ils vont s'armer les uns contre les autres; vous allez voir un beau vacarme.

A ces mots, il souffla, et il sortit de sa bouche une vapeur violette qui descendit en serpentant comme un feu d'artifice, et se répandit sur la table de dona Thomasa. Aussitôt un des convives, sentant l'effet de ce souffle, s'approcha de la dame, et l'embrassa avec transport : les autres, entraînés par la force de la même vapeur, voulurent lui arracher la grivoise : chacun demande la préférence; ils se la disputent ; une jalouse rage s'empare d'eux; ils en viennent aux mains; ils tirent leurs épées, et commencent un rude combat : cependant dona Thomasa pousse d'horribles cris : tout le voisinage est bientôt en rumeur; on crie à la justice; la justice vient; elle enfonce la porte; elle entre, et trouve deux de ces bretteurs étendus sur le plancher; elle se saisit des autres, et les mène en prison avec la courtisane. Cette malheureuse avoit beau pleurer, s'arracher les cheveux et se désespérer, les gens qui la conduisoient n'en étoient pas plus touchés que Zambullo, qui en faisoit de grands éclats de rire avec Asmodée.

Hé bien ! dit ce démon à l'écolier, êtes-vous content? Non, non, répondit don Cleophas. Pour me donner une entière satisfaction, portez-moi sur les prisons, que j'aie le plaisir d'y voir enfermer la misérable qui s'est jouée

de mon amour; je me sens pour elle plus de haîne en ce moment que je n'ai jamais eu de tendresse. Je le veux bien, lui répliqua le Diable; vous me trouverez toujours prêt à suivre vos volontés, quand elles seroient contraires aux miennes et à mes intérêts, pourvu que ce soit pour votre bien.

Ils volèrent tous deux sur les prisons, où bientôt arrivèrent les deux spadassins, qui furent logés dans un cachot noir. Pour Thomasa, on la mit sur la paille, avec trois ou quatre autres femmes de mauvaise vie qu'on avoit arrêtées le même jour, et qui devoient être transférées le lendemain au lieu destiné pour ces sortes de créatures.

Je suis à présent satisfait, dit Zambullo, j'ai goûté une pleine vengeance; ma mie Thomasa ne passera pas la nuit aussi agréablement qu'elle se l'étoit promis. Nous irons où il vous plaira continuer nos observations. Nous sommes ici dans un endroit propre à cela, répondit l'esprit. Il y a dans ces prisons un grand nombre de coupables et d'innocents : c'est un séjour qui sert à commencer le châtiment des uns et à purifier la vertu des autres. Il faut que je vous montre quelques prisonniers de ces deux espèces, et que je vous dise pourquoi on les retient dans les fers.

CHAPITRE VII.

Des prisonniers.

Avant que j'entre dans ce détail, observez un peu les guichetiers qui sont à l'entrée de ces horribles lieux. Les poëtes de l'antiquité n'ont mis qu'un Cerbère à la porte de leurs enfers; il y en a ici bien davantage, comme vous voyez. Ces guichetiers sont des hommes qui ont perdu tout sentiment humain : le plus méchant de mes confrères pourroit à peine en remplacer un. Mais je m'aperçois, ajouta-t-il, que vous considérez avec horreur ces chambres où il n'y a pour tous meubles que des grabats : ces cachots affreux vous paroissent autant de tombeaux. Vous êtes justement étonné de la misère que vous y remarquez, et vous déplorez le sort des malheureux que la justice y retient : cependant ils ne sont pas tous également à plaindre ; c'est ce que nous allons examiner.

Premièrement, il y a dans cette grande chambre à droite quatre hommes couchés dans ces deux mauvais lits; l'un est un cabaretier accusé d'avoir empoisonné un étranger qui creva l'autre jour dans sa taverne. On prétend que la qualité du vin a fait mourir le défunt; l'hôte soutient que c'est la quantité : et il sera cru en justice; car l'étranger étoit Allemand. Eh! qui a raison du cabaretier ou de ses accusateurs? dit don Cleophas. La chose est problématique, répondit le Diable. Il est bien vrai que le vin étoit frelaté; mais, ma foi, le sei-

gneur allemand en a tant bu, que les juges peuvent en conscience remettre en liberté le cabaretier.

Le second prisonnier est un assassin de profession, un de ces scélérats qu'on appelle *valientes*, et qui, pour quatre ou cinq pistoles, prêtent obligeamment leur ministère à tous ceux qui veulent faire cette dépense pour se débarrasser de quelqu'un secrètement; le troisième, un maître à danser qui s'habille comme un petit-maître, et qui a fait faire un mauvais pas à une de ses écolières; et le quatrième, un galant qui a été surpris la semaine passée par la *ronda*, dans le temps qu'il montoit par un balcon à l'appartement d'une femme qu'il connoît, et dont le mari est absent. Il ne tient qu'à lui de se tirer d'affaire, en déclarant son commerce amoureux; mais il aime mieux passer pour un voleur, et s'exposer à perdre la vie, que de commettre l'honneur de sa dame.

Voilà un amant bien discret, dit l'écolier; il faut avouer que notre nation l'emporte sur les autres en fait de galanterie. Je vais parier qu'un François, par exemple, ne seroit pas capable, comme nous, de se laisser pendre par discrétion. Non, je vous assure, dit le Diable; il monteroit plutôt exprès à un balcon pour déshonorer une femme qui auroit des bontés pour lui.

Dans un cabinet auprès de ces quatre hommes, poursuivit-il, est une fameuse sorcière, qui a la réputation de savoir faire des choses impossibles. Par le pouvoir de son art, de vieilles douairières trouvent, dit-on, des jeunes gens qui les aiment but à but; les maris deviennent fidèles à leurs femmes, et les coquettes, véritablement amoureuses des riches cavaliers qui s'attachent

à elles; mais il n'y a rien de plus faux que tout cela. Elle ne possède point d'autre secret que celui de persuader qu'elle en a, et de vivre commodément de cette opinion. Le saint office réclame cette créature-là, qui pourra être brûlée au premier acte de foi.

Au-dessous du cabinet il y a un cachot noir qui sert de gîte à un jeune cabaretier. Encore un hôte de taverne! s'écria Léandro; ces sortes de gens-là veulent-ils donc empoisonner tout le monde? Celui-ci, reprit Asmodée, n'est pas dans le même cas. On arrêta ce misérable avant-hier, et l'inquisition le réclame aussi. Je vais en peu de mots vous dire le sujet de sa détention.

Un vieux soldat, parvenu par son courage, ou plutôt par sa patience, à l'emploi de sergent dans sa compagnie, vint faire des recrues à Madrid; il alla demander un logement dans un cabaret : on lui dit qu'il y avoit, à la vérité, des chambres vides; mais qu'on ne pouvoit lui en donner aucune, parce qu'il revenoit toutes les nuits dans la maison un esprit qui maltraitoit fort les étrangers, quand ils avoient la témérité d'y vouloir coucher. Cette nouvelle ne rebuta point le sergent. Que l'on me mette, dit-il, dans la chambre qu'on voudra; donnez-moi de la lumière, du vin, une pipe et du tabac, et soyez sans inquiétude sur le reste : les esprits ont de la considération pour les gens de guerre qui ont blanchi sous le harnois.

On mena le sergent dans une chambre, puisqu'il paroissoit si résolu, et on lui porta tout ce qu'il avoit demandé. Il se mit à boire et à fumer. Il étoit déjà plus de minuit, que l'esprit n'avoit point encore troublé le profond silence qui régnoit dans la maison : on eût dit

qu'effectivement il respectoit ce nouvel hôte ; mais entre une heure et deux, le grivois entendit tout à coup un bruit horrible, comme de ferrailles, et vit bientôt entrer dans sa chambre un fantôme épouvantable vêtu de drap noir, et tout entortillé de chaînes de fer. Notre fumeur ne fut pas autrement ému de cette apparition : il tira son épée, s'avança vers l'esprit, et lui en déchargea du plat sur la tête un assez rude coup.

Le fantôme, peu accoutumé à trouver des hôtes si hardis, fit un cri ; et, remarquant que le soldat se préparoit à recommencer, il se prosterna très humblement devant lui, en disant : De grâce, seigneur sergent, ne m'en donnez pas davantage : ayez pitié d'un pauvre diable qui se jette à vos pieds pour implorer votre clémence ; je vous en conjure par saint Jacques, qui étoit, comme vous, un grand spadassin. Si tu veux conserver ta vie, répondit le soldat, il faut que tu me dises qui tu es, et que tu me parles sans déguisement, ou bien je vais te fendre en deux, comme les chevaliers du temps passé fendoient les géants qu'ils rencontroient. A ces mots, l'esprit, voyant à qui il avoit affaire, prit le parti d'avouer tout.

Je suis, dit-il au sergent, le maître garçon de ce cabaret : je m'appelle Guillaume ; j'aime Juanilla, qui est la fille unique du logis, et je ne lui déplais pas ; mais comme son père et sa mère ont en vue une alliance plus relevée que la mienne, pour les obliger à me choisir pour gendre, nous sommes convenus, la petite fille et moi, que je ferois toutes les nuits le personnage que je fais : je m'enveloppe le corps d'un long manteau noir, et je me pends au cou une chaîne de tournebroche,

avec laquelle je cours toute la maison, depuis la cave jusqu'au grenier, en faisant tout le bruit que vous avez entendu. Quand je suis à la porte de la chambre du maître et de la maîtresse, je m'arrête et m'écrie : « N'es-« pérez pas que je vous laisse en repos, que vous n'ayez « marié Juanilla avec votre maître-garçon. »

Après avoir prononcé ces paroles d'une voix que j'affecte grosse et cassée, je continue mon carillon, et j'entre ensuite par une fenêtre dans un cabinet où Juanilla couche seule, et je lui rends compte de ce que j'ai fait. Seigneur sergent, continua Guillaume, vous jugez bien que je vous dis la vérité : je sais qu'après cet aveu vous pouvez me perdre, en apprenant à mon maître ce qui se passe; mais si vous voulez me servir, au lieu de me rendre ce mauvais office, je vous jure que ma reconnoissance.... Eh! quel service peux-tu attendre de moi? interrompit le soldat. Vous n'avez, reprit le jeune homme, qu'à dire demain que vous avez vu l'esprit, et qu'il vous a fait si grand'peur.... Comment, ventrebleu! grand'peur! interrompit encore le grivois; vous voulez que le sergent Annibal Antonio Quebrantador aille dire qu'il a eu peur? j'aimerois mieux que cent mille diables m'eussent... Cela n'est pas absolument nécessaire, interrompit à son tour Guillaume; et après tout, il m'importe peu de quelle façon vous parliez, pourvu que vous secondiez mon dessein : lorsque j'aurai épousé Juanilla, et que je serai établi, je promets de vous régaler tous les jours pour rien, vous et tous vos amis. Vous êtes séduisant, monsieur Guillaume, s'écria le grivois : vous me proposez d'appuyer une fourberie; l'affaire ne laisse pas d'être sérieuse; mais vous vous y prenez d'une manière qui

m'étourdit sur les conséquences. Allez, continuez de faire du bruit et d'en rendre compte à Juanilla, je me charge du reste.

En effet, dès le lendemain matin, le sergent dit à l'hôte et à l'hôtesse: J'ai vu l'esprit, et je l'ai entretenu; il est très raisonnable. Je suis, m'a-t-il dit, le bisaïeul du maître de ce cabaret. J'avois une fille que je promis au père du grand-père de son garçon; néanmoins, au mépris de ma foi, je la mariai à un autre, et je mourus peu de temps après : je souffre depuis ce temps-là; je porte la peine de mon parjure, et je ne serai point en repos que quelqu'un de ma race n'ait épousé une personne de la famille de Guillaume : c'est pourquoi je reviens toutes les nuits dans cette maison; cependant j'ai beau dire que l'on marie ensemble Juanilla et le maître-garçon, le fils de mon petit-fils fait la sourde oreille, aussi bien que sa femme; mais dites-leur, s'il vous plaît, seigneur sergent, que s'ils ne font au plus tôt ce que je désire, j'en viendrai avec eux aux voies de fait: je les tourmenterai l'un et l'autre d'une étrange façon.

L'hôte est un homme assez simple; il fut ébranlé de ce discours; et l'hôtesse, encore plus foible que son mari, croyant déjà voir le revenant à ses trousses, consentit à ce mariage, qui se fit dès le jour suivant. Guillaume, peu de temps après, s'établit dans un autre quartier de la ville : le sergent Quebrantador ne manqua pas de le visiter fréquemment; et le nouveau cabaretier, par reconnoissance, lui donna d'abord du vin à discrétion; ce qui plaisoit si fort au grivois, qu'il menoit tous ses amis à ce cabaret; il y faisoit même ses enrôlemens, et y enivroit la recrue.

Mais enfin l'hôte se lassa d'abreuver tant de gosiers

altérés. Il dit sur cela sa pensée au soldat, qui, sans songer qu'effectivement il passoit la convention, fut assez injuste pour traiter Guillaume de petit ingrat. Celui-ci répondit, l'autre répliqua, et la conversation finit par quelques coups de plat d'épée que le cabaretier reçut. Plusieurs passants voulurent prendre le parti du bourgeois; Quebrantador en blessa trois ou quatre, et n'en seroit pas demeuré là, si tout à coup il n'eût été assailli par une foule d'archers qui l'arrêtèrent comme un perturbateur du repos public. Ils le conduisirent en prison, où il a déclaré tout ce que je viens de vous dire; et, sur sa déposition, la justice s'est aussi emparée de Guillaume. Le beau-père demande que le mariage soit cassé; et le saint-office, informé que Guillaume a de bons effets, veut connoître de cette affaire.

Vive Dieu! dit don Cleophas, la sainte-inquisition est bien alerte! Sitôt qu'elle voit le moindre jour à tirer quelque profit.... Doucement, interrompit le boiteux; gardez-vous bien de vous lâcher contre ce tribunal, il a des espions partout : on lui rapporte jusqu'à des choses qui n'ont jamais été dites; je n'ose en parler moi-même qu'en tremblant.

Au-dessus de l'infortuné Guillaume, dans la première chambre à gauche, il y a deux hommes dignes de votre pitié; l'un est un jeune valet de chambre que la femme de son maître traitoit en particulier comme un amant. Un jour le mari les surprit tous deux; la femme aussitôt se met à crier au secours, et dit que le valet de chambre lui a fait violence. On arrêta ce pauvre malheureux, qui, selon toutes les apparences, sera sacrifié à la réputation de sa maîtresse.

Le compagnon du valet de chambre, encore moins

coupable que lui, est sur le point de perdre aussi la vie : il est écuyer d'une duchesse à qui l'on a volé un gros diamant; on l'accuse de l'avoir pris; il aura demain la question, où il sera tourmenté jusqu'à ce qu'il confesse avoir fait le vol; et toutefois la personne qui en est l'auteur est une femme de chambre favorite qu'on n'oseroit soupçonner.

Ah! seigneur Asmodée, dit Leandro, rendez, je vous prie, service à cet écuyer : son innocence m'intéresse pour lui; dérobez-le, par votre pouvoir, aux injustes et cruels supplices qui le menacent : il mérite que.... Vous n'y pensez pas, seigneur écolier, interrompit le Diable : pouvez-vous demander que je m'oppose à une action inique, et que j'empêche un innocent de périr! C'est prier un procureur de ne pas ruiner une veuve ou un orphelin.

Oh! s'il vous plaît, ajouta-t-il, n'exigez pas de moi que je fasse quelque chose qui soit contraire à mes intérêts, à moins que vous n'en tiriez un avantage considérable. D'ailleurs, quand je voudrois délivrer ce prisonnier, le pourrois-je? Comment donc, répliqua Zambullo, est-ce que vous n'avez pas la puissance d'enlever un homme de la prison? Non certainement, répartit le boiteux. Si vous aviez lu l'Enchiridion, ou Albert-le-Grand, vous sauriez que je ne puis, non plus que mes confrères, mettre un prisonnier en liberté : moi-même, si j'avois le malheur d'être entre les griffes de la justice, je ne pourrois m'en tirer qu'en finançant.

Dans la chambre prochaine, du même côté, loge un chirurgien convaincu d'avoir, par jalousie, fait à sa

femme une saignée comme celle de Sénèque : il a eu aujourd'hui la question; et, après avoir confessé le crime dont on l'accusoit, il a déclaré que depuis dix ans il s'est servi d'un moyen assez nouveau pour se faire des pratiques. Il blessoit la nuit les passants avec une baïonnette, et se sauvoit chez lui par une petite porte de derrière; cependant le blessé poussoit des cris qui attiroient les voisins à son secours : le chirurgien y accouroit lui-même comme les autres; et, trouvant un homme noyé dans son sang, il le faisoit porter dans sa boutique, où il le pansoit de la même main dont il l'avoit frappé.

Quoique ce chirurgien cruel ait fait cette déclaration, et qu'il mérite mille morts, il ne laisse pas de se flatter qu'on lui fera grâce; et c'est ce qui pourra fort bien arriver, parce qu'il est parent de madame la remueuse de l'infant : outre cela, je vous dirai qu'il a chez lui une eau merveilleuse que lui seul sait composer, une eau qui a la vertu de blanchir la peau, et de faire d'un visage décrépit une face enfantine, et cette eau incomparable sert de fontaine de Jouvence à trois dames du palais qui se sont jointes ensemble pour le sauver. Il compte si fort sur leur crédit, ou si vous voulez, sur son eau, qu'il s'est endormi tranquillement, dans l'espérance qu'à son réveil il recevra l'agréable nouvelle de son élargissement.

J'aperçois sur un grabat, dans la même chambre, dit l'écolier, un autre homme qui dort, ce me semble, aussi d'un sommeil paisible; il faut que son affaire ne soit pas bien mauvaise. Elle est fort délicate, répondit le Démon. Ce cavalier est un gentilhomme biscayen qui s'est enrichi d'un coup d'escopette; et voici com-

ment. Il y a quinze jours que, chassant dans une forêt avec son frère aîné, qui jouissoit d'un revenu considérable, il le tua par malheur, en tirant sur des perdreaux. L'heureux *quiproquo* pour un cadet! s'écria don Cleophas en riant. Oui, reprit Asmodée; mais les collatéraux, qui voudroient bien s'approprier la succession du défunt, poursuivent en justice son meurtrier, qu'ils accusent d'avoir fait le coup pour devenir unique héritier de sa famille. Il s'est de lui-même constitué prisonnier; et il paroît si affligé de la mort de son frère, qu'on ne s'auroit s'imaginer qu'il ait eu intention de lui ôter la vie. Et n'a-t-il effectivement rien à se reprocher là-dessus que son peu d'adresse? repliqua Léandro. Non, repartit le boiteux, il n'a pas eu une mauvaise volonté; mais lorsqu'un fils aîné possède tout le bien d'une maison, je ne lui conseille pas de chasser avec son cadet.

Examinez bien ces deux adolescents qui, dans un petit réduit auprès du gentilhomme de Biscaye, s'entretiennent aussi gaiement que s'ils étoient en liberté. Ce sont deux véritables *picaros*. Il y en a principalement un qui pourra donner quelque jour au public un détail de ses espiègleries : c'est un nouveau Guzman d'Alfarache; c'est celui qui a un pourpoint de velours brun, et un plumet à son chapeau.

Il n'y a pas trois mois qu'il étoit dans cette ville page du comte d'Onate, et il seroit encore au service de ce seigneur, sans une fourberie qui est la cause de sa prison, et que je veux vous conter.

Ce garçon, nommé Domingo, reçut un jour chez le comte cent coups de fouet, que l'écuyer de salle, autre-

ment le gouverneur des pages, lui fit rudement appliquer, pour certain tour d'habileté qui le méritoit. Il eut long-temps sur le cœur cette petite correction-là, et il résolut de s'en venger. Il avoit remarqué plus d'une fois que le seigneur don Côme, c'est le nom de l'écuyer, se lavoit les mains avec de l'eau de fleurs d'orange, et se frottoit le corps avec des pâtes d'œillet et de jasmin; qu'il avoit plus de soin de sa personne qu'une vieille coquette, et qu'enfin c'étoit un de ces fats qui s'imaginent qu'une femme ne sauroit les voir sans les aimer. Cette remarque lui fournit une idée de vengeance qu'il communiqua à une jeune soubrette de son voisinage, de laquelle il avoit besoin pour l'exécution de son projet, et dont il étoit tellement ami, qu'il ne pouvoit le devenir davantage.

Cette suivante, appelée Floretta, pour avoir la liberté de lui parler plus aisément, le faisoit passer pour son cousin dans la maison de dona Luziana, sa maîtresse, dont le père étoit alors absent. Le malin Domingo, après avoir instruit sa fausse parente de ce qu'elle avoit à faire, entra un matin dans la chambre de don Côme, où il trouva cet écuyer qui essayoit un habit neuf, se regardoit avec complaisance dans un miroir, et paroissoit charmé de sa figure. Le page fit semblant d'admirer ce Narcisse, et lui dit avec un feint transport : En vérité, seigneur don Côme, vous avez la mine d'un prince. Je vois tous les jours des grands superbement vêtus; cependant, malgré leurs riches habits, ils n'ont pas votre prestance. Je ne sais, ajouta-t-il, si, étant votre serviteur autant que je le suis, je vous considère avec des yeux trop prévenus en votre faveur; mais, franche-

ment, je ne vois point à la cour de cavalier que vous n'effaciez.

L'écuyer sourit à ce discours qui flattoit agréablement sa vanité, et répondit en faisant l'aimable : Tu me flattes, mon ami, ou bien il faut en effet que tu m'aimes, et que ton amitié me prête des grâces que la nature m'a refusées. Je ne le crois pas, répliqua le flatteur; car il n'y a personne qui ne parle de vous aussi avantageusement que moi. Je voudrois que vous eussiez entendu ce que me disoit encore hier une de mes cousines qui sert une fille de qualité.

Don Côme ne manqua pas de demander ce que cette cousine avoit dit. Comment! reprit le page, elle s'étendit sur la richesse de votre taille, sur l'agrément qu'on voit répandu dans toute votre personne; et ce qu'il y a de meilleur, c'est qu'elle me dit confidemment que dona Luziana, sa maîtresse, prenoit plaisir à vous regarder au travers de sa jalousie, toutes les fois que vous passiez devant sa maison.

Qui peut être cette dame? dit l'écuyer, et où demeure-t-elle? Quoi! répondit Domingo, vous ne savez pas que c'est la fille unique du mestre de camp don Fernando, notre voisin? Ah! je suis à présent au fait, reprit don Côme. Je me souviens d'avoir ouï vanter le bien et la beauté de cette Luziana; c'est un excellent parti. Mais seroit-il possible que je me fusse attiré son attention? N'en doutez pas, repartit le page : ma cousine me l'a dit; quoique soubrette, ce n'est point une menteuse, et je vous réponds d'elle comme de moi-même. Cela étant, dit l'écuyer, il me prend envie d'avoir une conversation particulière avec ta parente, de la mettre dans mes inté-

rêts par quelques petits présents, suivant l'usage; et si elle me conseille de rendre des soins à sa maîtresse, je tenterai la fortune. Pourquoi non? Je conviens qu'il y a de la distance de mon rang à celui de don Fernando; mais je suis gentilhomme une fois, et je possède cinq cents bons ducats de rente. Il se fait tous les jours des mariages plus extravagants que celui-là.

Le page fortifia son gouverneur dans sa résolution, et lui ménagea une entrevue avec la cousine, qui, trouvant l'écuyer disposé à tout croire, l'assura que sa maîtresse avoit du goût pour lui. Elle m'a souvent interrogée sur votre chapitre, lui dit-elle, et ce que je lui ai répondu là-dessus ne doit pas vous avoir nui : enfin, seigneur écuyer, vous pouvez vous flatter justement que dona Luziana vous aime en secret. Faites-lui hardiment connoître vos légitimes intentions : montrez-lui que vous êtes le cavalier de Madrid le plus galant, comme vous en êtes le plus beau et le mieux fait : donnez-lui surtout des sérénades, rien ne lui sera plus agréable; de mon côté je lui ferai bien valoir vos galanteries, et j'espère que mes bons offices ne vous seront pas inutiles. Don Côme, transporté de joie de voir la soubrette entrer si chaudement dans ses intérêts, l'accabla d'embrassades; et lui mettant au doigt une bague de peu de valeur, qu'il avoit apportée exprès pour lui faire présent : Ma chère Floretta, lui dit-il, je ne vous donne ce diamant que pour faire connoissance avec vous : j'ai dessein de reconnoître, par une plus solide récompense, les services que vous me rendrez.

On ne sauroit être plus satisfait qu'il le fut de son entretien avec la suivante. Aussi, non-seulement il re-

mercia Domingo de le lui avoir procuré, il le gratifia d'une paire de bas de soie et de quelques chemises garnies de dentelles, lui promettant d'ailleurs de ne laisser échapper aucune occasion de lui être utile. Ensuite le consultant sur ce qu'il avoit à faire: Mon ami, lui dit-il, quel est ton sentiment? me conseilles-tu de débuter par une lettre passionnée et sublime à dona Luziana? C'est mon avis, répondit le page: faites-lui une déclaration d'amour en haut style; j'ai un pressentiment qu'elle ne la recevra pas mal. Je le crois de même, reprit l'écuyer; je vais à tout hasard commencer par là. Aussitôt il se mit à écrire; et après avoir déchiré pour le moins vingt brouillons, il parvint à faire un billet doux auquel il s'arrêta. Il en fit la lecture à Domingo, qui, l'ayant écouté avec des gestes d'admiration, se chargea de le porter sur-le-champ à sa cousine. Il étoit conçu dans ces termes fleuris et recherchés :

« Il y a long-temps, charmante Luziana, que, sur la « foi de la renommée qui publie partout vos perfections, « je me suis laissé enflammer d'un ardent amour pour « vous. Néanmoins, malgré les feux dont je suis la proie, « je n'ai osé hasarder aucun acte de galanterie : mais, « comme il m'est revenu que vous daignez arrêter vos « regards sur moi quand je passe devant la jalousie qui « dérobe aux yeux des hommes votre beauté céleste, « et même que, par une influence de votre astre, très « heureuse pour moi, vous inclinez à me vouloir du « bien, je prends la liberté de me consacrer à votre « service. Si je suis assez fortuné pour l'obtenir, je re- « nonce à toutes les dames passées, présentes et à venir.

« Don Côme de la Higuera. »

Le page et la suivante ne manquèrent pas de s'égayer aux dépens du seigneur don Côme, et de se divertir de sa lettre. Ils n'en demeurèrent pas là : ils composèrent à frais communs un billet tendre, que la femme de chambre écrivit de sa main, et que Domingo rendit le jour suivant à l'écuyer, comme une réponse de dona Luziana. Il contenoit ces paroles :

« J'ignore qui peut vous avoir si bien instruit de mes « sentiments secrets. C'est une trahison que quelqu'un « m'a faite; mais je la lui pardonne, puisqu'elle est cause « que vous m'apprenez que vous m'aimez. De tous les « hommes que je vois passer dans ma rue, vous êtes « celui que je prends le plus de plaisir à regarder, et je « veux bien que vous soyez mon amant; peut-être ne « devrois-je pas le vouloir, et encore moins vous le dire. « Si c'est une faute que je fais, votre mérite me rend « excusable.

« Dona Luziana. »

Quoique cette réponse fût un peu vive pour la fille d'un mestre de camp, car les auteurs n'y avoient pas regardé de si près, le présomptueux don Côme ne s'en défia point : il s'estimoit assez pour s'imaginer qu'une dame pouvoit oublier pour lui les bienséances. Ah ! Domingo, s'écria-t-il d'un air triomphant, après avoir lu à haute voix la lettre supposée, tu vois, mon ami, si la voisine en tient : je serai bientôt gendre de don Fernando, ou je ne suis pas don Côme de la Higuera.

Il n'en faut pas douter, dit le bourreau de confident; vous avez fait sur sa fille une furieuse impression. Mais à propos, ajouta-t-il, je me souviens que ma parente

m'a bien recommandé de vous dire que dès demain, tout au plus tard, il étoit nécessaire que vous donnassiez une sérénade à sa maîtresse, pour achever de la rendre folle de votre seigneurie. Je le veux bien, dit l'écuyer. Tu peux assurer ta cousine que je suivrai son conseil, et que demain, sans faute, elle entendra dans sa rue, au milieu de la nuit, un des plus galants concerts qu'on ait jamais entendus à Madrid. En effet il alla trouver un habile musicien; et après lui avoir communiqué son projet, il le chargea du soin de l'exécution.

Tandis qu'il étoit occupé de sa sérénade, Floretta, que le page avoit prévenue, voyant sa maîtresse en bonne humeur, lui dit: Madame, je vous apprête un agréable divertissement. Luziana lui demanda ce que c'étoit. Oh! vraiment, reprit la soubrette en riant comme une folle, il y a bien des affaires. Un original, nommé don Côme, gouverneur des pages du comte d'Onate, s'est avisé de vous choisir pour la dame souveraine de ses pensées; et doit, demain au soir, afin que vous n'en ignoriez, vous régaler d'un admirable concert de voix et d'instruments. Dona Luziana, qui naturellement étoit fort gaie, et qui d'ailleurs croyoit les galanteries de l'écuyer sans conséquence pour elle, bien loin de prendre son sérieux, se fit par avance un plaisir d'entendre sa sérénade. Ainsi cette dame, sans le savoir, aidoit à confirmer don Côme dans une erreur dont elle se seroit fort offensée, si elle l'eût connue.

Enfin, la nuit du jour suivant, il parut devant le balcon de dona Luziana deux carrosses, d'où sortirent le galant écuyer et son confident, accompagnés de six

hommes, tant chanteurs que joueurs d'instruments, qui commencèrent leur concert. Il dura fort long-temps. Ils jouèrent un grand nombre d'airs nouveaux, et chantèrent plusieurs couplets de chansons, qui rouloient tous sur le pouvoir que l'amour a d'unir des amants d'une inégale condition; et à chaque couplet dont la fille du mestre de camp se faisoit l'application, elle rioit de tout son cœur.

Lorsque la sérénade fut finie, don Côme renvoya les musiciens chez eux dans les mêmes carrosses qui les avoient amenés, et demeura dans la rue avec Domingo, jusqu'à ce que les curieux que la musique avoit attirés se furent retirés. Après quoi il s'approcha du balcon, d'où bientôt la suivante, avec la permission de sa maîtresse, lui dit par une petite fenêtre de la jalousie : Est-ce vous, seigneur don Côme ? Qui me fait cette question, répondit-il d'une voix doucereuse ? C'est, répliqua la soubrette, dona Luziana qui souhaite de savoir si le concert que nous venons d'entendre est un effet de votre galanterie ? Ce n'est, repartit l'écuyer, qu'un échantillon des fêtes que mon amour prépare à cette merveille de nos jours, si elle veut bien les recevoir d'un amant sacrifié sur l'autel de sa beauté.

A cette expression figurée, la dame n'eut pas peu d'envie de rire : elle se retint toutefois; et se mettant à la petite fenêtre, elle dit à l'écuyer le plus sérieusement qu'il lui fut possible : Seigneur don Côme, il paroît bien que vous n'êtes pas un galant novice; c'est de vous que les cavaliers amoureux doivent apprendre à servir leurs maîtresses. Je suis très contente de votre sérénade, et je vous en tiendrai compte : mais, ajouta-

t-elle, retirez-vous, on peut nous écouter, une autre fois nous aurons un plus long entretien. En achevant ces mots, elle ferma la fenêtre, laissant l'écuyer dans la rue, fort satisfait de la faveur qu'elle venoit de lui faire, et le page bien étonné de la voir jouer un rôle dans cette comédie.

Cette petite fête, en y comprenant les carrosses et la prodigieuse quantité de vin bu par les musiciens, coûta cent ducats à don Côme; et deux jours après, son confident l'engagea dans une nouvelle dépense : voici de quelle manière. Ayant appris que Floretta devoit, la nuit de la Saint-Jean, nuit si célébrée dans cette ville, aller avec d'autres filles de son espèce à *la fiesta del sotillo* [1], il entreprit de leur donner un déjeuner magnifique aux dépens de l'écuyer.

Seigneur don Côme, lui dit-il la veille de la Saint-Jean, vous savez quelle fête c'est demain. Je vous avertis que dona Luziana se propose d'être à la pointe du jour sur les bords du Mançanarez pour voir le *sotillo;* je crois qu'il n'est pas besoin d'en dire davantage au coryphée des cavaliers galants : vous n'êtes pas homme à négliger une si belle occasion; je suis persuadé que votre dame et sa compagnie seront demain bien régalées. C'est de quoi je puis te répondre, lui dit son gouverneur; je te rends grâces de l'avis : tu verras si je sais prendre la balle au bond. Effectivement, le lendemain de grand matin, quatre valets de l'hôtel, conduits par Domingo, et chargés de toutes sortes de viandes froides accommodées de différentes façons, avec une

[1] Sorte de danse particulière aux Espagnols.

infinité de petits pains et de bouteilles de vins délicieux, arrivèrent sur le rivage du Mançanarez, où Floretta et ses compagnes dansoient comme des nymphes au lever de l'aurore.

Elles n'eurent pas peu de joie quand le page vint interrompre leurs danses légères, pour leur offrir un solide dejeuner de la part du seigneur don Côme. Elles s'assirent aussitôt sur l'herbe, et commencèrent à faire honneur au festin, en riant, sans modération, de la dupe qui le donnoit; car la charitable cousine de Domingo n'avoit pas manqué de les mettre au fait.

Comme elles étoient toutes en train de se réjouir, on vit paroître l'écuyer monté sur une haquenée des écuries du comte, et richement vêtu. Il vint joindre son confident et saluer la compagnie, qui, s'étant levée pour le recevoir plus poliment, le remercia de sa générosité. Il cherchoit des yeux parmi les filles dona Luziana, pour lui adresser la parole, et lui débiter un beau compliment qu'il avoit composé en chemin; mais Floretta le tirant à part, lui dit qu'une indisposition avoit empêché sa maîtresse de se trouver à la fête. Don Côme se montra très sensible à cette nouvelle, et demanda quel mal avoit sa chère Luziana. Elle est fort enrhumée, répondit la soubrette, et cela pour avoir passé sans voile, sur son balcon, presque toute la nuit de votre sérénade à me parler de vous. L'écuyer, consolé d'un accident qui venoit d'une si belle cause, pria la suivante de lui continuer ses bons offices auprès de sa maîtresse, et regagna son hôtel, en s'applaudissant de plus en plus de sa bonne fortune.

Dans ce temps-là don Côme reçut une lettre de

change, et toucha mille écus d'or qu'on lui envoyoit d'Andalousie, pour sa part de la succession d'un de ses oncles, mort à Séville. Il compta cette somme, et la mit dans un coffre en présence de Domingo, qui fut fort attentif à cette action, et si violemment tenté de s'approprier ces beaux écus d'or, qu'il résolut de les emporter en Portugal. Il fit confidence de sa tentation à Floretta, et lui proposa même d'être du voyage. Quoique la proposition méritât bien d'être pesée, la soubrette, aussi friponne que le page, l'accepta sans balancer. Enfin une nuit, tandis que l'écuyer, enfermé dans un cabinet, s'occupoit à composer une lettre emphatique pour sa maîtresse, Domingo trouva moyen d'ouvrir le coffre où étoient les écus d'or : il les prit, gagna promptement la rue avec sa proie; et s'étant rendu sous le balcon de Luziana, il se mit à contrefaire un chat qui miaule. La suivante, à ce signal dont ils étoient convenus tous deux, ne le fit pas long-temps attendre; et, prête à le suivre partout, elle sortit avec lui de Madrid.

Ils comptoient bien qu'ils auroient le temps d'arriver en Portugal avant qu'on pût les atteindre, si on les poursuivoit; mais, par malheur pour eux, don Côme, dès la nuit même s'étant aperçu du larcin et de la fuite de son confident, eut aussitôt recours à la justice, qui dispersa de toutes parts ses limiers pour découvrir le voleur. On l'attrapa près de Zebreros avec sa nymphe. On les ramena l'un et l'autre; la soubrette a été renfermée aux repenties, et Domingo dans cette prison.

Apparemment, dit don Cleophas, que l'écuyer n'a pas perdu ses écus d'or; ils lui auront sans doute été

rendus. Oh que non, répondit le Diable : ce sont des pièces qui prouvent le vol; la justice ne s'en dessaisira point; et don Côme, dont l'histoire s'est répandue dans la ville, demeure volé, et raillé de tout le monde.

Domingo et cet autre prisonnier qui joue avec lui, continua le boiteux, ont pour voisin un jeune Castillan qui a été arrêté pour avoir, en présence de bons témoins, donné un soufflet à son père. O ciel! s'écria Leandro, que m'apprenez-vous? Quelque mauvais que soit un fils, peut-il lever la main sur son père? Oh que oui, dit le Démon; cela n'est pas sans exemple, et je veux vous en citer un assez remarquable. Sous le règne de don Pèdre Ier, surnommé le Juste et le Cruel, huitième roi de Portugal, un garçon de vingt ans fut mis entre les mains de la justice pour le même fait. Don Pèdre, surpris comme vous de la nouveauté du cas, voulut interroger la mère du coupable, et il s'y prit si adroitement, qu'il lui fit avouer qu'elle avoit eu cet enfant d'une discrète révérence. Si les juges du Castillan interrogeoient aussi sa mère avec la même adresse, ils pourroient en arracher un pareil aveu.

Descendons de l'œil dans un grand cachot au-dessous de ces trois prisonniers que je viens de vous montrer, et considérons ce qui s'y passe. Y voyez-vous ces trois malheureux? Ce sont des voleurs de grand chemin : les voilà qui vont se sauver; on leur a fait tenir une lime sourde dans un pain, et ils ont déjà limé un gros barreau d'une fenêtre, par où ils peuvent se couler dans une cour qui les conduira dans la rue. Il y a plus de dix mois qu'ils sont en prison, et il y en a plus de huit qu'ils devroient avoir reçu la récompense publique qui

est due à leurs exploits; mais, grâce à la lenteur de la justice, ils vont encore massacrer des voyageurs.

Suivez-moi dans cette salle basse, où vous apercevrez vingt ou trente hommes couchés sur la paille : ce sont des filous, des gens de toutes sortes de mauvais commerces. En remarquez-vous cinq ou six qui houspillent une espèce de manœuvre qui a été emprisonné aujourd'hui pour avoir blessé un archer d'un coup de pierre? Pourquoi ces prisonniers battent-ils ce manœuvre? dit Zambullo. C'est, répondit Asmodée, parce qu'il n'a pas encore payé sa bien-venue. Mais, ajouta-t-il, laissons là tous ces misérables : éloignons-nous même de cet horrible lieu; allons ailleurs arrêter nos regards sur des objets plus réjouissants.

CHAPITRE VIII.

Asmodée montre à don Cleophas plusieurs personnes, et lui révèle les actions qu'elles ont faites dans la journée.

Ils laissèrent là les prisonniers, et s'envolèrent dans un autre quartier. Ils firent une pause sur un grand hôtel, où le Démon dit à l'écolier : Il me prend envie de vous apprendre ce qu'ont fait aujourd'hui toutes ces personnes qui demeurent aux environs de cet hôtel; cela pourra vous divertir. Je n'en doute pas, répondit Leandro. Commencez, je vous prie, par ce capitaine qui se botte; il faut qu'il ait quelque affaire de conséquence qui l'appelle loin d'ici. C'est, repartit le boiteux, un capitaine prêt à sortir de Madrid. Ses chevaux l'at-

tendent dans la rue ; il va partir pour la Catalogne, où son régiment est commandé.

Comme il n'avoit point d'argent, il s'adressa hier à un usurier : Seigneur Sanguisuela, lui dit-il, ne pourriez-vous pas me prêter mille ducats ? Seigneur capitaine, répondit l'usurier d'un air doux et bénin, je ne les ai pas ; mais je me fais fort de trouver un homme qui vous les prêtera, c'est-à-dire qui vous en donnera quatre cents comptant ; vous ferez votre billet de mille, et, sur lesdits quatre cents que vous recevrez, j'en toucherai, s'il vous plaît, soixante pour le droit de courtage. L'argent est si rare aujourd'hui !... Quelle usure ! interrompit brusquement l'officier ; demander six cent soixante ducats pour trois cent quarante ! Quelle friponnerie ! il faudroit pendre des hommes si durs.

Point d'emportement, seigneur capitaine, reprit d'un grand sang-froid l'usurier : voyez ailleurs. De quoi vous plaignez-vous ? Est-ce que je vous force à recevoir les trois cent quarante ducats ? Il vous est libre de les prendre, ou de les refuser. Le capitaine, n'ayant rien à répliquer à ce discours, se retira ; mais, après avoir fait réflexion qu'il falloit partir, que le temps pressoit, et qu'enfin il ne pouvoit se passer d'argent, il est retourné ce matin chez l'usurier, qu'il a rencontré à sa porte, en manteau noir, en rabat et en cheveux courts, avec un gros chapelet garni de médailles. Je reviens à vous, seigneur Sanguisuela, lui a-t-il dit ; j'accepte vos trois cent quarante ducats ; la nécessité où je suis d'avoir de l'argent m'oblige à les prendre. Je vais à la messe, a répondu gravement l'usurier ; à mon retour, venez, je vous compterai la somme. Hé ! non, non, répliqua le capi-

taine ; rentrez chez vous, de grâce ; cela sera fait dans un moment : expédiez-moi tout à l'heure ; je suis fort pressé. Je ne le puis, repartit Sanguisuela ; j'ai coutume d'entendre la messe tous les jours avant que je commence aucune affaire ; c'est une règle que je me suis faite, et que je veux observer religieusement toute ma vie.

Quelque impatience qu'eût l'officier de toucher son argent, il lui a fallu céder à la règle du pieux Sanguisuela : il s'est armé de patience, et même, comme s'il eût craint que les ducats ne lui échappassent, il a suivi l'usurier à l'église. Il a entendu la messe avec lui ; après cela il se préparoit à sortir ; mais Sanguisuela, s'approchant de son oreille, lui a dit : Un des plus habiles prédicateurs de Madrid va prêcher ; je ne veux pas perdre son sermon.

Le capitaine, à qui le temps de la messe n'avoit déjà que trop duré, a été au désespoir de ce nouveau retardement ; il est pourtant encore demeuré dans l'église. Le prédicateur paroît, et prêche contre l'usure. L'officier en est ravi ; et, observant le visage de l'usurier, il dit en lui-même : Si ce juif pouvoit se laisser toucher ; s'il me donnoit seulement six cents ducats, je partirois content de lui. Enfin, le sermon fini, l'usurier sort. Le capitaine le joint, et lui dit : Hé bien, que pensez-vous de ce prédicateur ? ne trouvez-vous pas qu'il prêche avec beaucoup de force ? pour moi, j'en suis tout ému. J'en porte même jugement que vous, répond l'usurier ; il a parfaitement traité sa matière, c'est un savant homme : il a fort bien fait son métier ; allons-nous-en faire le nôtre.

Hé ! qui sont ces deux femmes qui sont couchées

ensemble, et qui font de si grands éclats de rire? s'écria don Cleophas : elles me paroissent bien gaillardes. Ce sont, répondit le Diable, deux sœurs qui ont fait enterrer leur père ce matin. C'étoit un homme bourru, et qui avoit tant d'aversion pour le mariage, ou plutôt tant de répugnance à établir ses filles, qu'il n'a jamais voulu les marier, quelques partis avantageux qui se soient présentés pour elles. Le caractère du défunt étoit tout à l'heure le sujet de leur entretien. Il est mort enfin, disoit l'aînée, il est mort, ce père dénaturé qui se faisoit un plaisir barbare de nous voir filles; il ne s'opposera plus à nos vœux. Pour moi, ma sœur, a dit la cadette, j'aime le solide; je veux un homme riche, fût-il d'ailleurs une bête, et le gros don Blanco sera mon fait. Doucement, ma sœur, a répliqué l'aînée, nous aurons pour époux ceux qui nous sont destinés; car nos mariages sont écrits dans le ciel. Tant pis, vraiment, a reparti la cadette, j'ai bien peur que mon père n'en déchire la feuille. L'aînée n'a pu s'empêcher de rire de cette saillie, et elles en rient encore toutes deux.

Dans la maison qui suit celle des deux sœurs est logée en chambre garnie une aventurière aragonoise. Je la vois qui se mire dans une glace, au lieu de se coucher: elle félicite ses charmes sur une conquête importante qu'ils ont faite aujourd'hui : elle étudie des mines, et elle en a découvert une nouvelle, qui fera demain un grand effet sur son amant. Elle ne peut trop s'appliquer à le ménager: c'est un sujet qui promet beaucoup: aussi a-t-elle dit tantôt à un de ses créanciers qui lui est venu demander de l'argent: Attendez, mon ami; reve-

nez dans quelques jours; je suis en termes d'accommodement avec un des principaux personnages de la douane.

Il n'est pas besoin, dit Leandro, que je vous demande ce qu'a fait certain cavalier qui se présente à ma vue; il faut qu'il ait passé la journée entière à écrire des lettres. Quelle quantité j'en vois sur sa table! Ce qu'il y a de plaisant, répondit le Démon, c'est que toutes ces lettres ne contiennent que la même chose. Ce cavalier écrit à tous ses amis absents; il leur mande une aventure qui lui est arrivée cet après-midi. Il aime une veuve de trente ans, belle et prude; il lui rend des soins qu'elle ne dédaigne pas : il propose de l'épouser; elle accepte la proposition. Pendant qu'on fait les préparatifs des noces, il a la liberté de l'aller voir chez elle : il y a été cette après-dînée; et, comme par hasard il ne s'est trouvé personne pour l'annoncer, il est entré dans l'appartement de la dame, qu'il a surprise dans un galant déshabillé, ou, pour mieux dire, presque nue, sur un lit de repos. Elle dormoit d'un profond sommeil. Il s'approche doucement d'elle pour profiter de l'occasion; il lui dérobe un baiser; elle se réveille, et s'écrie en soupirant tendrement : « Encore! ah! je t'en prie, Ambroise, laisse-moi en repos. » Le cavalier, en galant homme, a pris son parti sur-le-champ : il a renoncé à la veuve; il est sorti de l'appartement; il a rencontré Ambroise à la porte : Ambroise, lui a-t-il dit, n'entrez pas; votre maîtresse vous prie de la laisser en repos.

A deux maisons au delà de ce cavalier je découvre dans un petit corps-de-logis un original de mari qui

s'endort tranquillement aux reproches que sa femme lui fait d'avoir passé la journée entière hors de chez lui. Elle seroit encore plus irritée si elle savoit à quoi il s'est amusé. Il aura sans doute été occupé de quelque aventure galante? dit Zambullo. Vous y êtes, reprit Asmodée; je vais vous la détailler.

L'homme dont il s'agit est un bourgeois nommé Patrice; c'est un de ces maris libertins qui vivent sans souci, comme s'ils n'avoient ni femme ni enfants : il a pourtant une jeune épouse aimable et vertueuse, deux filles et un fils, tous trois encore dans leur enfance. Il est sorti ce matin de sa maison, sans s'informer s'il y avoit du pain pour sa famille, qui en manque quelquefois. Il a passé par la grande place, où les apprêts du combat des taureaux qui s'est fait aujourd'hui l'ont arrêté : les échafauds étoient déjà dressés tout autour, et déjà les personnes les plus curieuses commençoient à s'y placer.

Pendant qu'il les considéroit les uns et les autres, il aperçoit une dame bien faite et proprement vêtue qui laissoit voir, en descendant d'un échafaud, une belle jambe bien tournée, couverte d'un bas de soie couleur de rose, avec une jarretière d'argent : il n'en a pas fallu davantage pour mettre notre foible bourgeois hors de lui-même. Il s'est avancé vers la dame qu'accompagnoit une autre qui faisoit assez connoître, par son air, qu'elles étoient toutes deux des aventurières : Mesdames, leur a-t-il dit, si je puis vous être bon à quelque chose, vous n'avez qu'à parler, vous me trouverez disposé à vous servir. Seigneur cavalier, a répondu la nymphe aux bas couleur de rose, votre offre n'est pas à rejeter : nous

avions déjà pris nos places; mais nous venons de les quitter pour aller déjeuner : nous avons eu l'imprudence de sortir ce matin de chez nous sans prendre notre chocolat; puisque vous êtes assez galant pour nous offrir vos services, conduisez-nous, s'il vous plaît, à quelque endroit où nous puissions manger un morceau, mais que ce soit dans un lieu retiré : vous savez que les filles ne peuvent avoir trop de soin de leur réputation.

A ces mots, Patrice, devenant plus honnête et plus poli que la nécessité, mène ces princesses à une taverne du faubourg, où il demande à déjeuner. Que voulez-vous? lui dit l'hôte; j'ai, de reste d'un grand festin qui s'est donné hier chez moi, des poulets de grain, des perdreaux de Léon, des pigeonneaux de la Castille vieille, et plus de la moitié d'un jambon d'Estramadure. En voilà plus qu'il ne nous en faut, dit le conducteur des vestales. Mesdames, vous n'avez qu'à choisir : que souhaitez-vous? Ce qu'il vous plaira, répondent-elles; nous n'avons point d'autre goût que le vôtre. Là-dessus le bourgeois commande qu'on serve deux perdreaux et deux poulets froids, et qu'on lui donne une chambre particulière, attendu qu'il est avec des dames très délicates sur les bienséances.

On le fait entrer, lui et sa compagnie, dans un cabinet écarté, où, un moment après, on leur apporte le plat ordonné, avec du pain et du vin. Nos Lucrèces, comme dames de haut appétit, se jettent avidement sur les viandes, tandis que le benêt, qui devoit payer l'écho, s'amuse à contempler sa Luisita; c'est le nom de la beauté dont il étoit épris : il admire ses blanches

mains, où brilloit une grosse bague qu'elle a gagnée en la courant; il lui prodigue les noms d'étoile et de soleil, et ne sauroit manger, tant il est aise d'avoir fait une si bonne rencontre. Il demande à sa déesse si elle est mariée : elle répond que non; mais qu'elle est sous la conduite d'un frère : si elle eût ajouté, du côté d'Adam, elle auroit dit la vérité.

Cependant les deux harpies, non-seulement dévoroient chacune un poulet, elles buvoient encore à proportion qu'elles mangeoient. Bientôt le vin manque ; le galant en va chercher lui-même, pour en avoir plus promptement. Il n'est pas hors du cabinet, que Jacinthe, la compagne de Luisita, met la griffe sur les deux perdreaux qui restoient dans le plat, et les serre dans une grande poche de toile qu'elle a sous sa robe. Notre Adonis revient avec du vin frais; et remarquant qu'il n'y a plus de viande, il demande à sa Vénus si elle ne veut rien davantage? Qu'on nous donne, dit-elle, de ces pigeonneaux dont l'hôte nous a parlé, pourvu qu'ils soient excellents; autrement, un morceau de jambon d'Estramadure suffira. Elle n'a pas prononcé ces paroles, que voilà Patrice qui retourne à la provision, et fait apporter trois pigeonneaux avec une forte tranche de jambon. Nos oiseaux de proie recommencèrent à becqueter ; et tandis que le bourgeois est obligé de disparoître une troisième fois pour aller demander du pain, ils envoient deux pigeonneaux tenir compagnie aux prisonniers de la poche.

Après le repas, qui a fini par les fruits que la saison peut fournir, l'amoureux Patrice a pressé Luisita de lui donner les marques qu'il attendoit de sa reconnoissance :

la dame a refusé de contenter ses désirs; mais elle l'a flatté de quelque espérance, en lui disant qu'il y avoit du temps pour tout, et que ce n'étoit pas dans un cabaret qu'elle vouloit reconnoître le plaisir qu'il lui avoit fait: puis, entendant sonner une heure après midi, elle a pris un air inquiet, et dit à sa compagne : Ah! ma chère Jacinthe, que nous sommes malheureuses! Nous ne trouverons plus de place pour voir les taureaux. Pardonnez-moi, a répondu Jacinthe; ce cavalier n'a qu'à nous remener où il nous a si poliment abordées, et ne vous mettez pas en peine du reste.

Avant que de sortir de la taverne, il a fallu compter avec l'hôte, qui a fait monter la dépense à cinquante réales. Le bourgeois a mis la main à la bourse; mais n'y trouvant que trente réales, il a été obligé de laisser en gage, pour le reste, son rosaire chargé de médailles d'argent; ensuite il a reconduit les aventurières où il les avoit prises, et les a placées commodément sur un échafaud, dont le maître, qui est de sa connoissance, lui a fait crédit.

Elles ne sont pas plutôt assises, qu'elles demandent des rafraîchissements. Je meurs de soif, s'écrie l'une; le jambon m'a furieusement altérée. Et moi de même, dit l'autre, je boirois bien de la limonade. Patrice, qui n'entend que trop ce que cela veut dire, les quitte pour aller leur chercher des liqueurs; mais il s'arrête en chemin, et se dit à lui-même : Où vas-tu, insensé? Ne semble-t-il pas que tu aies cent pistoles dans ta bourse ou dans ta maison? Tu n'as pas seulement un maravédi. Que ferai-je, ajouta-t-il? de retourner vers la dame sans lui porter ce qu'elle désire, il n'y a pas d'apparence :

d'un autre côté, faut-il que j'abandonne une entreprise si avancée? je ne puis m'y résoudre.

Dans cet embarras, il aperçoit parmi les spectateurs un de ses amis qui lui avoit souvent fait des offres de services, que, par fierté, il n'avoit jamais voulu accepter. Il perd toute honte en cette occasion. Il le joint avec empressement, et lui emprunte une double pistole, avec quoi, reprenant courage, il vole chez un limonadier, d'où il fait porter à ses princesses tant d'eaux glacées, tant de biscuits et de confitures sèches, que le doublon suffit à peine à cette nouvelle dépense.

Enfin la fête finit avec le jour; et notre homme va conduire sa dame chez elle, dans l'espérance d'en tirer bon parti. Mais lorsqu'ils sont devant une maison où elle dit qu'elle demeure, il en sort une espèce de servante qui vient au-devant de Luisita, et lui dit avec agitation : Hé! d'où venez-vous à l'heure qu'il est? Il y a deux heures que le seigneur don Gaspard Héridor votre frère vous attend en jurant comme un possédé. Alors la sœur, feignant d'être effrayée, se tourne vers le galant, et lui dit tout bas en lui serrant la main : Mon frère est un homme d'une violence épouvantable; mais sa colère ne dure pas : tenez-vous dans la rue, et ne vous impatientez point; nous allons l'apaiser; et comme il va tous les soirs souper en ville, d'abord qu'il sera sorti, Jacinthe viendra vous en avertir, et vous introduira dans la maison.

Le bourgeois, que cette promesse console, baise avec transport la main de Luisita, qui lui fait quelques caresses, pour le laisser sur la bonne bouche, puis elle entre dans la maison avec Jacinthe et la servante. Pa-

trice, demeuré dans la rue, prend patience : il s'assied sur une borne à deux pas de la porte, et passe un temps considérable sans s'imaginer qu'on puisse avoir dessein de se jouer de lui ; il s'étonne seulement de ne pas voir sortir don Gaspard, et craint que ce maudit frère n'aille pas souper en ville.

Cependant il entend sonner dix, onze heures, minuit; alors il commence à perdre une partie de sa confiance, et à douter de la bonne foi de sa dame. Il s'approche de la porte, il entre et suit à tâtons une allée obscure, au milieu de laquelle il rencontre un escalier : il n'ose monter; mais il écoute attentivement, et son oreille est frappée du concert discordant que peuvent faire ensemble un chien qui aboie, un chat qui miaule, et un enfant qui crie. Il juge enfin qu'on l'a trompé ; et ce qui achève de l'en persuader, c'est qu'ayant voulu pousser jusqu'au fond de l'allée, il s'est trouvé dans une autre rue que celle où il a si long-temps fait le pied de grue.

Il regrette alors son argent, et retourne au logis, en maudissant les bas couleur de rose. Il frappe à sa porte : sa femme, le chapelet à la main et les larmes aux yeux, lui vient ouvrir, et lui dit d'un air touchant : Ah! Patrice, pouvez-vous abandonner ainsi votre maison, et vous soucier si peu de votre épouse et de vos enfants? Qu'avez-vous fait depuis six heures du matin que vous êtes sorti? Le mari, ne sachant que répondre à ce discours, et d'ailleurs tout honteux d'avoir été la dupe de deux friponnes, s'est déshabillé et mis au lit sans dire un mot. Sa femme, qui est en train de moraliser, lui fait un sermon qui l'endort dans ce moment.

Jetez la vue, poursuivit Asmodée, sur cette grande maison qui est à côté de celle du cavalier qui écrit à ses amis la rupture de son mariage avec la maîtresse d'Ambroise : n'y remarquez-vous pas une jeune dame couchée dans un lit de satin cramoisi, relevé d'une broderie d'or? Pardonnez-moi, répondit don Cleophas, j'aperçois une personne endormie, et je vois, ce me semble, un livre sur son chevet. Justement, reprit le boiteux. Cette dame est une jeune comtesse fort spirituelle et d'une humeur très enjouée : elle avoit, depuis six jours, une insomnie qui la fatiguoit extrêmement; elle s'est avisée aujourd'hui de faire venir un médecin des plus graves de la faculté. Il arrive; elle le consulte : il ordonne un remède marqué, dit-il, dans Hippocrate. La dame se met à plaisanter sur son ordonnance. Le médecin, animal hargneux, ne s'est nullement prêté à ses plaisanteries, et lui a dit avec la gravité doctorale : Madame, Hippocrate n'est point un homme à devoir être tourné en ridicule. Ah! seigneur docteur, a répondu la comtesse d'un air sérieux, je n'ai garde de me moquer d'un auteur si célèbre et si docte; j'en fais un si grand cas, que je suis persuadée qu'en l'ouvrant seulement je me guérirai de mon insomnie : j'en ai dans ma bibliothéque une traduction nouvelle du savant Azero; c'est la meilleure : qu'on me l'apporte. En effet, admirez le charme de cette lecture! dès la troisième page la dame s'est endormie profondément.

Il y a dans les écuries de ce même hôtel un pauvre soldat manchot, que les palefreniers, par charité, laissent la nuit coucher sur la paille. Pendant le jour il demande l'aumône, et il a eu tantôt une plaisante conversation

avec un autre gueux qui demeure auprès de Buen-Retiro, sur le passage de la cour. Celui-ci fait fort bien ses affaires; il est à son aise, et il a une fille à marier qui passe chez les mendiants pour une riche héritière. Le soldat, abordant ce père aux *marévedis*, lui a dit : *Señor mendigo*, j'ai perdu mon bras droit : je ne puis plus servir le roi, et je me vois réduit, pour subsister, à faire, comme vous, des civilités aux passants : je sais bien que, de tous les métiers, c'est celui qui nourrit le mieux son homme, et que tout ce qui lui manque, c'est d'être un peu plus honorable. S'il étoit honorable, a répondu l'autre, il ne vaudroit plus rien; car tout le monde s'en mêleroit.

Vous avez raison, a repris le manchot : oh çà, je suis donc un de vos confrères, et je voudrois m'allier avec vous. Donnez-moi votre fille. Vous n'y pensez pas, mon ami, a répliqué le richard; il lui faut un meilleur parti : vous n'êtes point assez estropié pour être mon gendre; j'en veux un qui soit dans un état à faire pitié aux usuriers. Eh! ne suis-je pas, dit le soldat, dans une assez déplorable situation? Fi donc! a reparti l'autre brusquement, vous n'êtes que manchot, et vous osez prétendre à ma fille? Savez-vous bien que je l'ai refusée à un cul-de-jatte.

J'aurois tort, continua le Diable, de passer la maison qui joint l'hôtel de la comtesse, et où demeurent un vieux peintre ivrogne et un poëte caustique. Le peintre est sorti de chez lui ce matin, à sept heures, dans le dessein d'aller chercher un confesseur pour sa femme malade à l'extrémité; mais il a rencontré un de ses amis qui l'a entraîné au cabaret, et il n'est revenu au logis

qu'à dix heures du soir. Le poëte, qui a la réputation d'avoir eu quelquefois de tristes salaires pour ses vers mordants, disoit tantôt d'un air fanfaron, dans un café, en parlant d'un homme qui n'y étoit pas : C'est un faquin à qui je veux donner cent coups de bâton. Vous pouvez, a dit un railleur, les lui donner facilement, car vous êtes bien en fonds.

Je ne dois pas oublier une scène qui s'est passée aujourd'hui chez un banquier de cette rue, nouvellement établi dans cette ville : il n'y a pas trois mois qu'il est revenu du Pérou avec de grandes richesses. Son père est un honnête *capareto* [1] de Viejo et de Mediana, gros village de la Castille vieille, auprès des montagnes de Sierra d'Avila, où il vit, très content de son état, avec une femme de son âge, c'est-à-dire de soixante ans.

Il y avoit un temps considérable que leur fils étoit sorti de chez eux pour aller aux Indes chercher une meilleure fortune que celle qu'ils lui pouvoient faire. Plus de vingt années s'étoient écoulées depuis qu'ils ne l'avoient vu; ils parloient souvent de lui; ils prioient le ciel tous les jours de ne le point abandonner, et ils ne manquoient pas, tous les dimanches, de le faire recommander au prône par le curé, qui étoit de leurs amis. Le banquier, de son côté, ne les mettoit pas en oubli. D'abord qu'il eut fixé son établissement, il résolut de s'informer par lui-même de la situation où ils pouvoient être. Pour cet effet, après avoir dit à ses domestiques de n'être pas en peine de lui, il partit, il y a

[1] Savetier.

quinze jours, à cheval, sans que personne l'accompagnât, et il se rendit au lieu de sa naissance.

Il étoit environ dix heures du soir, et le bon savetier dormoit auprès de son épouse, lorsqu'ils se réveillèrent en sursaut, au bruit que fit le banquier en frappant à la porte de leur petite maison. Ils demandèrent qui frappoit. Ouvrez, ouvrez, leur dit-il, c'est votre fils Francillo. A d'autres, répondit le bon homme : passez votre chemin, voleurs, il n'y a rien à faire ici pour vous : Francillo est présentement aux Indes, s'il n'est pas mort. Votre fils n'est plus aux Indes, répliqua le banquier; il est revenu du Pérou : c'est lui qui vous parle; ne lui refusez pas l'entrée de votre maison. Levons-nous, Jacques, dit alors la femme, je crois effectivement que c'est Francillo; il me semble le reconnoître à sa voix.

Ils se levèrent aussitôt tous deux : le père alluma une chandelle, et la mère, après s'être habillée à la hâte, alla ouvrir la porte : elle envisagea Francillo, et, ne pouvant le méconnoître, elle se jette à son cou, et le serre étroitement entre ses bras. Maître Jacques, agité des mêmes mouvements que sa femme, embrasse à son tour son fils; et ces trois personnes, charmées de se voir réunies après une si longue absence, ne peuvent se rassasier du plaisir de s'en donner des marques.

Après des transports si doux, le banquier débrida son cheval, et le mit dans une étable où gîtoit une vache, mère nourrice de la maison; ensuite il rendit compte à ses parents de son voyage, et des biens qu'il avoit apportés du Pérou. Le détail fut un peu long, et auroit pu ennuyer des auditeurs désintéressés; mais un fils qui s'épanche en racontant ses aventures, ne

sauroit lasser l'attention d'un père et d'une mère : il n'y a pas pour eux de circonstance indifférente ; ils l'écoutoient avec avidité, et les moindres choses qu'il disoit faisoient sur eux une vive impression de douleur ou de joie.

Dès qu'il eut achevé sa relation, il leur dit qu'il venoit leur offrir une partie de ses biens, et il pria son père de ne plus travailler. Non, mon fils, lui dit maître Jacques, j'aime mon métier, je ne le quitterai pas. Quoi donc! répliqua le banquier, n'est-il pas temps que vous vous reposiez? Je ne vous propose point de venir demeurer à Madrid avec moi; je sais bien que le séjour de la ville n'auroit pas de charmes pour vous : je ne prétends pas troubler votre vie tranquille; mais, du moins, épargnez-vous un travail pénible, et vivez ici commodément, puisque vous le pouvez.

La mère appuya le sentiment du fils, et maître Jacques se rendit. Hé bien, Francillo, dit-il, pour te satisfaire, je ne travaillerai plus pour tous les habitants du village; je raccommoderai seulement mes souliers, et ceux de monsieur le curé, notre bon ami. Après cette convention, le banquier avala deux œufs frais qu'on lui fit cuire, puis se coucha près de son père, et s'endormit avec un plaisir que les enfants d'un bon naturel sont seuls capables de s'imaginer.

Le lendemain matin Francillo leur laissa une bourse de trois cents pistoles, et revint à Madrid. Mais il a été bien étonné ce matin de voir tout à coup paroître chez lui maître Jacques. Quel sujet vous amène ici, mon père? lui a-t-il dit. Mon fils, a répondu le vieillard, je te rapporte ta bourse : reprends ton argent; je veux

vivre de mon métier : je meurs d'ennui depuis que je ne travaille plus. Hé bien, mon père, a répliqué Francillo, retournez au village, continuez d'exercer votre profession; mais que ce soit seulement pour vous désennuyer. Remportez votre bourse, et n'épargnez pas la mienne. Eh! que veux-tu que je fasse de tant d'argent? a repris maître Jacques. Soulagez-en les pauvres, a reparti le banquier; faites-en l'usage que votre curé vous conseillera. Le savetier, content de cette réponse, s'en est retourné à Mediana.

Don Cleophas n'écouta pas sans plaisir l'histoire de Francillo, et il alloit donner toutes les louanges dues au bon cœur de ce banquier, si dans ce moment même des cris perçants n'eussent attiré son attention. Seigneur Asmodée, s'écria-t-il, quel bruit éclatant se fait entendre? Ces cris qui frappent les airs, répondit le Diable, partent d'une maison où il y a des fous enfermés : ils s'égosillent à force de crier et de chanter. Nous ne sommes pas bien éloignés de cette maison; allons voir ces fous tout à l'heure, répliqua Leandro. J'y consens, repartit le démon : je vais vous donner ce divertissement, et vous apprendre pourquoi ils ont perdu la raison. Il n'eut pas achevé ces paroles, qu'il emporta l'écolier sur *la casa de los locos.*

CHAPITRE IX.

Des fous enfermés.

Zambullo parcourut d'un air curieux toutes les loges; et après qu'il eut observé les folles et les fous qu'elles renfermoient, le Diable lui dit : Vous en voyez de toutes les façons; en voilà de l'un et de l'autre sexe; en voilà de tristes et de gais, de jeunes et de vieux : il faut à présent que je vous dise pourquoi la tête leur a tourné : allons de loge en loge, et commençons par les hommes.

Le premier qui se présente, et qui paroît furieux, est un nouvelliste castillan, né dans le sein de Madrid, un bourgeois fier et plus sensible à l'honneur de sa patrie qu'un ancien citoyen de Rome. Il est devenu fou de chagrin d'avoir lu dans la gazette que vingt-cinq Espagnols s'étoient laissé battre par un parti de cinquante Portugais.

Il a pour voisin un licencié qui avoit tant d'envie d'attraper un bénéfice, qu'il a fait l'hypocrite à la cour pendant dix ans; et le désespoir de se voir toujours oublié dans les promotions lui a brouillé la cervelle; mais ce qu'il y a d'avantageux pour lui, c'est qu'il se croit archevêque de Tolède. S'il ne l'est pas effectivement, il a du moins le plaisir de s'imaginer qu'il l'est; et je le trouve d'autant plus heureux, que je regarde sa folie comme un beau songe qui ne finira qu'avec sa vie, et qu'il n'aura point de compte à rendre, en l'autre monde, de l'usage de ses revenus.

Le fou qui suit est un pupille : son tuteur l'a fait passer pour insensé, dans le dessein de s'emparer pour toujours de son bien : le pauvre garçon a véritablement perdu l'esprit, de rage d'être enfermé. Après le mineur est un maître d'école qui en est venu là pour s'être obstiné à vouloir trouver le *paulò post futurum* du verbe grec; et le quatrième, un marchand dont la raison n'a pu soutenir la nouvelle d'un naufrage, après avoir eu la force de résister à deux banqueroutes qu'il a faites.

Le personnage qui gît dans la loge suivante est le vieux capitaine Zanubio, cavalier napolitain qui s'est venu établir à Madrid. La jalousie l'a mis dans l'état où vous le voyez : apprenez son histoire.

Il avoit une jeune femme nommée Aurore, qu'il gardoit à vue; sa maison étoit inaccessible aux hommes. Aurore ne sortoit jamais que pour aller à la messe, et encore étoit-elle toujours accompagnée de son vieux Tithon, qui la menoit quelquefois prendre l'air à une terre qu'il a auprès d'Alcantara. Cependant un cavalier appelé don Garcie Pacheco, l'ayant vue par hasard à l'église, avoit conçu pour elle un amour violent : c'étoit un jeune homme entreprenant, et digne de l'attention d'une jolie femme mal mariée.

La difficulté de s'introduire chez Zanubio n'en ôta pas l'espérance à don Garcie. Comme il n'avoit pas encore de barbe, et qu'il étoit assez beau garçon, il se déguisa en fille, prit une bourse de cent pistoles, et se rendit à la terre du capitaine, où il avoit su que ce mari devoit aller incessamment avec sa femme. Il s'adressa à la jardinière, et lui dit d'un ton d'héroïne

de chevalerie, poursuivie par un géant : Ma bonne, je viens me jeter dans vos bras; je vous prie d'avoir pitié de moi. Je suis une fille de Tolède; j'ai de la naissance et du bien; mes parents me veulent marier à un homme que je hais. Je me suis dérobée la nuit à leur tyrannie; j'ai besoin d'un asile : on ne viendra point me chercher ici; permettez que j'y demeure jusqu'à ce que ma famille ait pris de plus doux sentiments pour moi. Voilà ma bourse, ajouta-t-il en la lui donnant, recevez-la : c'est tout ce que je puis vous offrir présentement; mais j'espère que je serai quelque jour plus en état de reconnoître le service que vous m'aurez rendu.

La jardinière, touchée de la fin de ce discours, répondit : Ma fille, je veux vous servir; je connois de jeunes personnes qui ont été sacrifiées à de vieux hommes, et je sais bien qu'elles ne sont pas fort contentes : j'entre dans leurs peines; vous ne pouviez mieux vous adresser qu'à moi : je vous mettrai dans une petite chambre particulière où vous serez sûrement.

Don Garcie passa quelques jours dans cette terre, fort impatient d'y voir arriver Aurore. Elle y vint enfin avec son jaloux, qui visita d'abord, selon sa coutume, tous les appartements, les cabinets, les caves et les greniers, pour voir s'il n'y trouveroit point quelque ennemi de son honneur. La jardinière, qui le connoissoit, le prévint, et lui conta de quelle manière une jeune fille lui étoit venue demander une retraite.

Zanubio, quoique très défiant, n'eut pas le moindre soupçon de la supercherie; il fut seulement curieux de voir l'inconnue, qui le pria de la dispenser de lui dire son nom, disant qu'elle devoit ce ménagement à

sa famille, qu'elle déshonoroit en quelque sorte par sa fuite; puis elle débita un roman avec tant d'esprit, que le capitaine en fut charmé. Il se sentit naître de l'inclination pour cette aimable personne : il lui offrit ses services; et, se flattant qu'il en pourroit tirer pied ou aîle, il la mit auprès de sa femme.

Dès qu'Aurore vit don Garcie, elle rougit et se troubla sans savoir pourquoi : le cavalier s'en aperçut; il jugea qu'elle l'avoit remarqué dans l'église où il l'avoit vue : pour s'en éclaircir, il lui dit, sitôt qu'il put l'entretenir en particulier : Madame, j'ai un frère qui m'a souvent parlé de vous : il vous a vue un moment dans une église; depuis ce moment, qu'il se rappelle mille fois le jour, il est dans un état digne de votre pitié.

A ce discours, Aurore envisagea don Garcie plus attentivement qu'elle n'avoit fait encore, et lui répondit : Vous ressemblez trop à ce frère pour que je sois plus long-temps la dupe de votre stratagème; je vois bien que vous êtes un cavalier déguisé. Je me souviens qu'un jour, pendant que j'entendois la messe, ma mante s'ouvrit un instant, et que vous me vîtes : je vous examinai par curiosité; vous eûtes toujours les yeux attachés sur moi. Quand je sortis, je crois que vous ne manquâtes pas de me suivre pour apprendre qui j'étois, et dans quelle rue je faisois ma demeure. Je dis je crois, parce que je n'osai tourner la tête pour vous observer; mon mari, qui m'accompagnoit, auroit pris garde à cette action, et m'en eût fait un crime. Le lendemain, et les jours suivants, je retournai dans la même église, je vous revis, et je remarquai si bien vos traits, que je les reconnois malgré votre déguisement.

Hé bien, Madame, répliqua don Garcie, il faut me démasquer : oui, je suis un homme épris de vos charmes ; c'est don Garcie Pacheco que l'amour introduit ici sous cet habillement. Et vous espérez sans doute, reprit Aurore, qu'approuvant votre folle ardeur, je favoriserai votre artifice et contribuerai de ma part à entretenir mon mari dans son erreur? mais c'est ce qui vous trompe : je vais lui découvrir tout; il y va de mon honneur et de mon repos; d'ailleurs je suis bien aise de trouver une si belle occasion de lui faire voir que sa vigilance est moins sûre que ma vertu, et que, tout jaloux, tout défiant qu'il est, je suis plus difficile à surprendre que lui.

A peine eut-elle prononcé ces derniers mots, que le capitaine parut, et vint se mêler à la conversation. De quoi vous entretenez-vous, Mesdames? leur dit-il. Aurore reprit aussitôt la parole : Nous parlions, répondit-elle, des jeunes cavaliers qui entreprennent de se faire aimer de jeunes femmes qui ont de vieux époux; et je disois que si quelqu'un de ces galants étoit assez téméraire pour s'introduire chez vous sous quelque déguisement, je saurois bien punir son audace.

Et vous, Madame, reprit Zanubio, en se tournant vers don Garcie, de quelle manière en useriez-vous avec un jeune cavalier en pareil cas? Don Garcie étoit si troublé, si déconcerté, qu'il ne savoit que répondre au capitaine, qui se seroit aperçu de son embarras, si dans ce moment un valet ne fût venu lui dire qu'un homme arrivé de Madrid demandoit à lui parler : il sortit pour aller s'informer de ce qu'on lui vouloit.

Alors don Garcie se jeta aux pieds d'Aurore, et lui

dit : Ah! Madame, quel plaisir prenez-vous à m'embarrasser? Seriez-vous assez barbare pour me livrer au ressentiment d'un époux furieux? Non, Pacheco, répondit-elle en souriant; les jeunes femmes qui ont de vieux maris jaloux ne sont pas si cruelles : rassurez-vous; j'ai voulu me divertir en vous causant un peu de frayeur, mais vous en serez quitte pour cela : ce n'est pas trop vous faire acheter la complaisance que je veux bien avoir de vous souffrir ici. A des paroles si consolantes, don Garcie sentit évanouir toute sa crainte, et conçut des espérances qu'Aurore eut la bonté de ne pas démentir.

Un jour qu'ils se donnoient tous deux, dans l'appartement de Zanubio, des marques d'une amitié réciproque, le capitaine les surprit : quand il n'auroit pas été le plus jaloux de tous les hommes, il en vit assez pour juger avec fondement que sa belle inconnue étoit un cavalier déguisé. A ce spectacle il devint furieux; il entra dans son cabinet pour prendre des pistolets; mais pendant ce temps-là les amants s'échappèrent, fermèrent par dehors les portes de l'appartement à double tour, emportèrent les clefs, et gagnèrent tous deux en diligence un village voisin, où don Garcie avoit laissé son valet de chambre et deux bons chevaux. Là il quitta ses habits de fille, prit Aurore en croupe, et la conduisit à un couvent où elle le pria de la mener, et où elle avoit une tante supérieure; après cela il s'en retourna à Madrid attendre la suite de cette aventure.

Cependant Zanubio, se voyant enfermé, crie, appelle du monde : un valet accourt à sa voix; mais trouvant les portes fermées, il ne peut les ouvrir. Le ca-

pitaine s'efforce de les briser, et n'en venant point à bout assez vite à son gré, il cède à son impatience, se jette brusquement par une fenêtre avec ses pistolets à la main : il tombe à la renverse, se blesse la tête, et demeure étendu par terre sans connoissance. Ses domestiques arrivent, et le portent dans une salle sur un lit de repos : ils lui jettent de l'eau au visage; enfin, à force de le tourmenter, ils le font revenir de son évanouissement; mais il reprend sa fureur avec ses esprits : il demande où est sa femme; on lui répond qu'on l'a vue sortir avec la dame étrangère par une petite porte du jardin. Il ordonne aussitôt qu'on lui rende ses pistolets; on est obligé de lui obéir : il fait seller un cheval; il part sans songer qu'il est blessé, et prend un autre chemin que celui des amants. Il passa la journée à courir en vain; et s'étant arrêté la nuit dans une hôtellerie du village pour se reposer, la fatigue et sa blessure lui causèrent une fièvre avec un transport au cerveau qui pensa l'emporter.

Pour dire le reste en deux mots, il fut quinze jours malade dans ce village; ensuite il retourna dans sa terre, où, sans cesse occupé de son malheur, il perdit insensiblement l'esprit. Les parents d'Aurore n'en furent pas plutôt avertis, qu'ils le firent amener à Madrid pour l'enfermer parmi les fous. Sa femme est encore au couvent, où ils ont résolu de la laisser quelques années pour punir son indiscrétion, ou, si vous voulez, une faute dont on ne doit se prendre qu'à eux.

Immédiatement après Zanubio, continua le Diable, est le seigneur don Blaz Desdichado, cavalier plein de mérite : la mort de son épouse est cause qu'il est dans

la situation déplorable où vous le voyez. Cela me surprend, dit don Cleophas. Un mari que la mort de sa femme rend insensé! je ne croyois pas qu'on pût pousser si loin l'amour conjugal. N'allons pas si vite, interrompit Asmodée; don Blaz n'est pas devenu fou de douleur d'avoir perdu sa femme; ce qui lui a troublé l'esprit, c'est que n'ayant point d'enfants, il a été obligé de rendre aux parents de la défunte cinquante mille ducats qu'il reconnoît dans son contrat de mariage avoir reçus d'elle.

Oh! c'est une autre affaire, répliqua Leandro; je ne suis plus étonné de son accident. Et dites-moi, s'il vous plaît, quel est ce jeune homme qui saute comme un cabri dans la loge suivante, et qui s'arrête de moment en moment pour faire des éclats de rire, en se tenant les côtés? voilà un fou bien gai. Aussi, repartit le boiteux, sa folie vient d'un excès de joie. Il étoit portier d'une personne de qualité; et comme il apprit un jour la mort d'un riche contador dont il se trouvoit l'unique héritier, il ne fut point à l'épreuve d'une si joyeuse nouvelle : la tête lui tourna.

Nous voici parvenus à ce grand garçon qui joue de la guitare, et qui l'accompagne de sa voix : c'est un fou mélancolique, un amant que les rigueurs d'une dame ont réduit au désespoir, et qu'il a fallu enfermer. Ah! que je plains celui-là! s'écria l'écolier; permettez que je déplore son infortune, elle peut arriver à tous les honnêtes gens : si j'étois épris d'une beauté cruelle, je ne sais si je n'aurois pas le même sort. A ce sentiment, reprit le Démon, je vous reconnois pour un vrai Castillan; il faut être né dans le sein de la Castille pour se

sentir capable d'aimer jusqu'à devenir fou de chagrin de ne pouvoir plaire. Les François ne sont pas si tendres; et si vous voulez savoir la différence qu'il y a entre un François et un Espagnol sur cette matière, il ne faut que vous dire la chanson que ce fou chante, et qu'il vient de composer tout à l'heure.

CHANSON ESPAGNOLE.

Ardo y lloro sin sosiego :
Llorando y ardiendo tanto,
Que ni el llanto apaga el fuego,
Ni el fuego consume el llanto.

Je brûle et je pleure sans cesse, sans que mes pleurs puissent éteindre mes feux, ni mes feux consumer mes larmes.

C'est ainsi que parle un cavalier espagnol quand il est maltraité de sa dame; et voici comme un François se plaignoit en pareil cas ces jours passés.

CHANSON FRANÇOISE.

L'objet qui règne dans mon cœur
Est toujours insensible à mon amour fidèle.
Mes soins, mes soupirs, ma langueur,
Ne sauroient attendrir cette beauté cruelle.
O ciel! est-il un sort plus affreux que le mien?
Ah! puisque je ne puis lui plaire,
Je renonce au jour qui m'éclaire;
Venez, mes chers amis, m'enterrer chez Payen.

Ce Payen est apparemment un traiteur? dit don Cleophas. Justement, répondit le Diable. Continuons, examinons les autres fous. Passons plutôt aux femmes,

répliqua Leandro, je suis impatient de les voir. Je vais céder à votre impatience, repartit l'esprit; mais il y a ici deux ou trois infortunés que je suis bien aise de vous montrer auparavant : vous pourrez tirer quelque profit de leur malheur.

Considérez, dans la loge qui suit celle de ce joueur de guitare, ce visage pâle et décharné qui grince les dents, et semble vouloir manger les barreaux de fer qui sont à sa fenêtre : c'est un honnête homme né sous un astre si malheureux, qu'avec tout le mérite du monde, quelques mouvements qu'il se soit donnés pendant vingt années, il n'a pu parvenir à s'assurer du pain. Il a perdu la raison en voyant un très petit sujet de sa connoissance monter en un jour, par l'arithmétique, au haut de la roue de la fortune.

Le voisin de ce fou est un vieux secrétaire qui a le timbre fêlé pour n'avoir pu supporter l'ingratitude d'un homme de la cour qu'il a servi pendant soixante ans. On ne peut assez louer le zèle et la fidélité de ce serviteur, qui ne demandoit jamais rien : il se contentoit de faire parler ses services et son assiduité; mais son maître, bien loin de ressembler à Archélaüs, roi de Macédoine, qui refusoit lorsqu'on lui demandoit, et donnoit quand on ne lui demandoit pas, est mort sans le récompenser : il ne lui a laissé que ce qu'il lui faut pour passer le reste de ses jours dans la misère, et parmi les fous.

Je ne veux plus vous en faire observer qu'un : c'est celui qui, les coudes appuyés sur sa fenêtre, paroît plongé dans une profonde rêverie. Vous voyez en lui un *señor hidalgo de Tafalla*, petite ville de Navarre :

il est venu demeurer à Madrid, où il a fait un bel usage de son bien. Il avoit la rage de vouloir connoître tous les beaux esprits et de les régaler : ce n'étoit chez lui tous les jours que festins; et quoique les auteurs, nation ingrate et impolie, se moquassent de lui en le grugeant, il n'a pas été content qu'il n'ait mangé avec eux son petit fait. Il ne faut pas douter, dit Zambullo, qu'il ne soit devenu fou de regret de s'être si sottement ruiné. Tout au contraire, reprit Asmodée, c'est de se voir hors d'état de continuer le même train.

Venons présentement aux femmes, ajouta-t-il. Comment donc, s'écria l'écolier, je n'en vois que sept ou huit! il y a moins de folles que je ne croyois. Toutes les folles ne sont pas ici, dit le Démon en souriant. Je vous porterai, si vous le souhaitez, tout à l'heure, dans un autre quartier de cette ville, où il y a une grande maison qui en est toute pleine. Cela n'est pas nécessaire, répliqua don Cleophas; je m'en tiens à celles-ci. Vous avez raison, reprit le boiteux; ce sont presque toutes des filles de distinction : vous jugez bien, à la propreté de leur linge, qu'elles ne sauroient être des personnes du commun. Je vais vous apprendre la cause de leur folie.

Dans la première loge est la femme d'un corrégidor, à qui la rage d'avoir été appelée bourgeoise par une dame de la cour a troublé l'esprit; dans la seconde, demeure l'épouse d'un trésorier général du conseil des Indes : elle est devenue folle, de dépit d'avoir été obligée, dans une rue étroite, de faire reculer son carrosse, pour laisser passer celui de la duchesse de Medina-Cœli; dans la troisième, fait sa résidence une jeune veuve de

famille marchande, qui a perdu le jugement, de regret d'avoir manqué un grand seigneur qu'elle espéroit épouser ; et la quatrième est occupée par une fille de qualité nommée dona Beatrix, dont il faut que je vous raconte le malheur.

Cette dame avoit une amie qu'on appeloit dona Mencia : elles se voyoient tous les jours. Un chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, homme bien fait et galant, fit connoissance avec elles, et les rendit bientôt rivales : elles se disputèrent vivement son cœur, qui pencha du côté de dona Mencia; de sorte que celle-ci devint femme du chevalier.

Dona Beatrix, fort jalouse du pouvoir de ses charmes, conçut un dépit mortel de n'avoir pas eu la préférence ; et elle nourrissoit, en bonne Espagnole, au fond de son cœur, un violent désir de se venger, lorsqu'elle reçut un billet de don Jacinthe de Romarate, autre amant de dona Mencia ; et ce cavalier lui mandoit qu'étant aussi mortifié qu'elle du mariage de sa maîtresse, il avoit pris la résolution de se battre contre le chevalier qui la lui avoit enlevée.

Cette lettre fut très agréable à Beatrix, qui, ne voulant que la mort du pécheur, souhaitoit seulement que don Jacinthe ôtât la vie à son rival. Pendant qu'elle attendoit avec impatience une si chrétienne satisfaction, il arriva que son frère, ayant eu par hasard un différend avec ce même don Jacinthe, en vint aux prises avec lui, et fut percé de deux coups d'épée, desquels il mourut. Il étoit du devoir de dona Beatrix de poursuivre en justice le meurtrier de son frère ; cependant elle négligea cette poursuite, pour donner le temps à

don Jacinthe d'attaquer le chevalier de Saint-Jacques ; ce qui prouve bien que les femmes n'ont point de si cher intérêt que celui de leur beauté. C'est ainsi qu'en use Pallas, lorsque Ajax a violé Cassandre ; la déesse ne punit point à l'heure même le Grec sacrilége qui vient de profaner son temple ; elle veut auparavant qu'il contribue à la venger du jugement de Pâris. Mais hélas ! dona Beatrix, moins heureuse que Minerve, n'a pas goûté le plaisir de la vengeance. Romarate a péri en se battant contre le chevalier ; et le chagrin qu'a eu cette dame de voir son injure impunie a troublé sa raison.

Les deux folles suivantes sont l'aïeule d'un avocat et une vieille marquise : la première, par sa mauvaise humeur, désoloit son petit-fils, qui l'a mise ici fort honnêtement pour s'en débarrasser : l'autre est une femme qui a toujours été idolâtre de sa beauté ; au lieu de vieillir de bonne grâce, elle pleuroit sans cesse en voyant ses charmes tomber en ruine ; et enfin, un jour, en se considérant dans une glace fidèle, la tête lui tourna.

Tant mieux pour cette marquise, dit Leandro : dans le dérangement où est son esprit, elle n'aperçoit peut-être plus le changement que le temps a fait en elle. Non, assurément, répondit le Diable : bien loin de remarquer à présent un air de vieillesse sur son visage, son teint lui paroît un mélange de lis et de roses ; elle voit autour d'elle les Grâces et les Amours ; en un mot, elle croit être la déesse Vénus. Hé bien, répliqua l'écolier, n'est-elle pas plus heureuse d'être folle, que de se voir telle qu'elle est ? Sans doute, repartit Asmodée. Oh çà, il ne nous reste plus qu'une dame à observer ; c'est celle qui habite la dernière loge, et que le som-

meil vient d'accabler, après trois jours et trois nuits d'agitation; c'est dona Emerenciana : examinez-la bien; qu'en dites-vous? Je la trouve fort belle, répondit Zambullo. Quel dommage! faut-il qu'une si charmante personne soit insensée! Par quel accident est-elle réduite en cet état? Écoutez-moi avec attention, repartit le boiteux, vous allez entendre l'histoire de son infortune.

Dona Emerenciana, fille unique de don Guillem Stephani, vivoit tranquille à Siguença dans la maison de son père, lorsque don Kimen de Lizana vint troubler son repos par des galanteries qu'il mit en usage pour lui plaire. Elle ne se contenta pas d'être sensible aux soins de ce cavalier, elle eut la foiblesse de se prêter aux ruses qu'il employa pour lui parler, et bientôt elle lui donna sa foi en recevant la sienne.

Ces deux amants étoient d'une égale naissance; mais la dame pouvoit passer pour un des meilleurs partis d'Espagne, au lieu que don Kimen n'étoit qu'un cadet. Il y avoit encore une autre obstacle à leur union. Don Guillem haïssoit la famille des Lizana, ce qu'il ne faisoit que trop connoître par ses discours, quand on la mettoit devant lui sur le tapis; il sembloit même avoir plus d'aversion pour don Kimen que pour tout le reste de sa race. Emerenciana, vivement affligée de voir son père dans cette disposition, en concevoit pour son amour un triste présage; elle ne laissa pourtant pas, à bon compte, de s'abandonner à son penchant, et d'avoir des entretiens secrets avec Lizana, qui s'introduisoit de temps en temps chez elle la nuit, par le ministère d'une soubrette.

Il arriva une de ces nuits que don Guillem, qui par hasard étoit éveillé lorsque le galant entra dans sa maison, crut entendre quelque bruit dans l'appartement de sa fille, peu éloigné du sien; il n'en fallut pas davantage pour inquiéter un père aussi défiant que lui; néanmoins, tout soupçonneux qu'il étoit, Emerenciana tenoit une conduite si adroite, qu'il ne se doutoit nullement de son intelligence avec don Kimen; mais n'étant pas un homme à pousser la confiance trop loin, il se leva tout doucement de son lit, alla ouvrir une fenêtre qui donnoit sur la rue, et eut la patience de s'y tenir jusqu'à ce qu'il vit descendre d'un balcon, par une échelle de soie, Lizana, qu'il reconnut à la clarté de la lune.

Quel spectacle pour Stephani, pour le plus vindicatif et le plus barbare mortel qu'ait jamais produit la Sicile, où il avoit pris naissance! Il ne céda point d'abord à sa colère, et n'eut garde de faire un éclat qui auroit pu dérober à ses coups la principale victime que son ressentiment demandoit: il se contraignit, et attendit que sa fille fût levée le lendemain pour entrer dans son appartement: là, se voyant seul avec elle, et la regardant avec des yeux étincelants de fureur, il lui dit: Malheureuse! qui, malgré la noblesse de ton sang, n'as pas de honte de commettre des actions infâmes, prépare-toi à souffrir un juste châtiment. Ce fer, ajouta-t-il en tirant de son sein un poignard, ce fer va t'ôter la vie, si tu ne confesses la vérité: nomme-moi l'audacieux qui est venu cette nuit déshonorer ma maison.

Emerenciana demeura tout interdite et si troublée de cette menace, qu'elle ne put proférer une parole. Ah!

misérable, poursuivit le père, ton silence et ton trouble ne m'apprennent que trop ton crime. Eh! t'imagines-tu, fille indigne de moi, que j'ignore ce qui se passe? J'ai vu cette nuit le téméraire; j'ai reconnu don Kimen : ce n'eût pas été assez de recevoir la nuit un cavalier dans ton appartement, il falloit encore que ce cavalier fût mon plus grand ennemi; mais sachons jusqu'à quel point je suis outragé : parle sans déguisement; ce n'est que par ta sincérité que tu peux éviter la mort.

La dame, à ces derniers mots, concevant quelque espérance d'échapper au sort funeste qui la menaçoit, perdit une partie de sa frayeur, et répondit à don Guillem : Seigneur, je n'ai pu me défendre d'écouter Lizana; mais je prends le ciel à témoin de la pureté de ses sentiments. Comme il sait que vous haïssez sa famille, il n'a point encore osé vous demander votre aveu; et ce n'est que pour conférer ensemble sur les moyens de l'obtenir, que je lui ai permis quelquefois de s'introduire ici. Eh! de quelle personne, répliqua Stephani, vous servez-vous l'un et l'autre pour faire tenir vos lettres? C'est, repartit sa fille, un de vos pages qui nous rend ce service. Voilà, reprit le père, tout ce que je voulois savoir : il s'agit présentement d'exécuter le dessein que j'ai formé. Là-dessus, toujours la dague à la main, il lui fit prendre du papier et de l'encre, et l'obligea d'écrire à son amant ce billet qu'il lui dicta lui-même : « Cher époux, seul délice de ma vie, je « vous avertis que mon père vient de partir tout à « l'heure pour sa terre, d'où il ne reviendra que de- « main : profitez de l'occasion; je me flatte que vous « attendrez la nuit avec autant d'impatience que moi. »

Après qu'Emerenciana eut écrit et cacheté ce billet perfide, don Guillem lui dit : Fais venir le page qui s'acquitte si bien de l'emploi dont tu le charges, et lui ordonne de porter ce papier à don Kimen; mais n'espère pas me tromper : je vais me cacher dans un endroit de cette chambre, d'où je t'observerai quand tu lui donneras cette commission; et si tu lui dis un mot, ou lui fais quelque signe qui lui rende le message suspect, je te plongerai aussitôt le poignard dans le cœur. Emerenciana connoissoit trop son père pour oser lui désobéir : elle remit le billet, comme à l'ordinaire, entre les mains du page.

Alors Stephani rengaîna la dague; mais il ne quitta point sa fille de toute la journée : il ne la laissa parler à personne en particulier, et fit si bien, que Lizana ne put être averti du piége qu'on lui tendoit. Ce jeune homme ne manqua donc pas de se trouver au rendez-vous. A peine fut-il dans la maison de sa maîtresse, qu'il se sentit tout à coup saisi par trois hommes des plus vigoureux, qui le désarmèrent sans qu'il pût s'en défendre, lui mirent un linge dans la bouche pour l'empêcher de crier, lui bandèrent les yeux, et lui lièrent les mains derrière le dos : en même temps ils le portèrent en cet état dans un carrosse préparé pour cela, et dans lequel ils montèrent tous trois pour mieux répondre du cavalier, qu'ils conduisirent à la terre de Stephani, située au village de Miedes, à quatre petites lieues de Siguença. Don Guillem partit un moment après dans un autre carrosse, avec sa fille, deux femmes de chambre, et une duègne rébarbative qu'il avoit fait venir chez lui l'après-dînée et prise à

son service. Il emmena aussi tout le reste de ses gens, à la réserve d'un vieux domestique qui n'avoit aucune connoissance du ravissement de Lizana.

Ils arrivèrent tous avant le jour à Miedes. Le premier soin du seigneur Stephani fut de faire enfermer don Kimen dans une cave voûtée, qui reçevoit une foible lumière par un soupirail si étroit, qu'un homme n'y pouvoit passer : il ordonna ensuite à Julio, son valet de confiance, de donner pour toute nourriture au prisonnier du pain et de l'eau, pour lit une botte de paille, et de lui dire, chaque fois qu'il lui porteroit à manger : Tiens, lâche suborneur, voilà de quelle manière don Guillem traite ceux qui sont assez hardis pour oser l'offenser. Ce cruel Sicilien n'en usa pas moins durement avec sa fille : il l'emprisonna dans une chambre qui n'avoit point de vue sur la campagne, lui ôta ses femmes, et lui donna pour geolière la duègne qu'il avoit choisie, duègne sans égale pour tourmenter les filles commises à sa garde.

Il disposa donc ainsi des deux amants. Son intention n'étoit pas de s'en tenir là : il avoit résolu de se défaire de don Kimen; mais il vouloit tâcher de commettre ce crime impunément, ce qui paroissoit assez difficile. Comme il s'étoit servi de ses valets pour enlever ce cavalier, il ne pouvoit pas se flatter qu'une action sue de tant de monde demeureroit toujours secrète. Que faire donc pour n'avoir rien à démêler avec la justice? Il prit son parti en grand scélérat : il assembla tous ses complices dans un corps-de-logis séparé du château; il leur témoigna combien il étoit satisfait de leur zèle, et leur dit que, pour le reconnoître, il prétendoit leur

donner une bonne somme d'argent après les avoir bien régalés. Il les fit asseoir à une table ; et, au milieu du festin, Julio les empoisonna par son ordre : ensuite le maître et le valet mirent le feu au corps-de-logis ; et, avant que les flammes pussent attirer en cet endroit les habitants du village, ils assassinèrent les deux femmes de chambre d'Emerenciana et le petit page dont j'ai parlé; puis ils jetèrent leurs cadavres parmi les autres : bientôt le corps-de-logis fut enflammé et réduit en cendres, malgré les efforts que les paysans des environs firent pour éteindre l'embrasement. Il falloit voir, pendant ce temps-là, les démonstrations de douleur du Sicilien : il paroissoit inconsolable de la perte de ses domestiques.

S'étant de cette manière assuré de la discrétion des gens qui auroient pu le trahir, il dit à son confident : Mon cher Julio, je suis maintenant tranquille, et je pourrai, quand il me plaira, ôter la vie à don Kimen; mais, avant que je l'immole à mon honneur, je veux jouir du doux contentement de le faire souffrir : la misère et l'horreur d'une longue prison seront plus cruelles pour lui que la mort. Véritablement, Lizana déploroit sans cesse son malheur ; et, s'attendant à ne jamais sortir de la cave, il souhaitoit d'être délivré de ses peines par un prompt trépas.

Mais c'étoit en vain que Stephani espéroit avoir l'esprit en repos, après l'exploit qu'il venoit de faire. Une nouvelle inquiétude vint l'agiter au bout de trois jours; il craignoit que Julio, en portant à manger au prisonnier, ne se laissât gagner par des promesses ; et cette crainte lui fit prendre la résolution de hâter la

perte de l'un, et de brûler ensuite la cervelle à l'autre d'un coup de pistolet. Julio, de son côté, n'étoit pas sans défiance; et, jugeant que son maître, après s'être défait de don Kimen, pourroit bien le sacrifier aussi à sa sûreté, conçut le dessein de se sauver une belle nuit avec tout ce qu'il y avoit dans la maison de plus facile à emporter.

Voilà ce que ces deux honnêtes gens méditoient chacun en son particulier, lorsqu'un jour ils furent surpris l'un et l'autre, à cent pas du château, par quinze ou vingt archers de la Sainte-Hermandad, qui les environnèrent tout à coup en criant : *De par le roi et la justice.* A cette vue, don Guillem pâlit et se troubla; néanmoins, faisant bonne contenance, il demanda au commandant à qui il en vouloit? A vous-même, lui répondit l'officier : on vous accuse d'avoir enlevé don Kimen de Lizana; je suis chargé de faire dans ce château une exacte recherche de ce cavalier, et de m'assurer même de votre personne. Stephani, par cette réponse, persuadé qu'il étoit perdu, devint furieux; il tira de ses poches deux pistolets, dit qu'il ne souffriroit point qu'on visitât sa maison, et qu'il alloit casser la tête au commandant, s'il ne se retiroit promptement avec sa troupe. Le chef de la sainte confrérie, méprisant la menace, s'avança sur le Sicilien, qui lui lâcha un coup de pistolet, et le blessa au visage; mais cette blessure coûta bientôt la vie au téméraire qui l'avoit faite : car deux ou trois archers firent feu sur lui dans le moment, et le jetèrent par terre roide mort, pour venger leur officier. A l'égard de Julio, il se laissa prendre sans résistance; et il ne fut pas besoin de l'in-

terroger pour savoir de lui si don Kimen étoit dans le château : ce valet avoua tout; mais voyant son maître sans vie, il le chargea de toute l'iniquité.

Enfin il mena le commandant et ses archers à la cave, où ils trouvèrent Lizana couché sur la paille, bien lié et garotté. Ce malheureux cavalier, qui vivoit dans une attente continuelle de la mort, crut que tant de gens armés n'entroient dans sa prison que pour le faire mourir; et il fut agréablement surpris d'apprendre que ceux qu'il prenoit pour ses bourreaux étoient ses libérateurs. Après qu'ils l'eurent délié et tiré de la cave, il les remercia de sa délivrance, et leur demanda comment ils avoient su qu'il étoit prisonnier dans ce château. C'est, lui dit le commandant, ce que je vais vous conter en peu de mots.

La nuit de votre enlèvement, poursuivit-il, un de vos ravisseurs, qui avoit une amie à deux pas de chez don Guillem, étant allé lui dire adieu avant son départ pour la campagne, eut l'indiscrétion de lui révéler le projet de Stephani. Cette femme garda le secret pendant deux ou trois jours; mais, comme le bruit de l'incendie arrivé à Miedes se répandit dans la ville de Siguença, et qu'il parut étrange à tout le monde que les domestiques du Sicilien eussent tous péri dans ce malheur, elle se mit dans l'esprit que cet embrasement devoit être l'ouvrage de don Guillem. Ainsi, pour venger son amant, elle alla trouver le seigneur don Felix votre père, et lui dit tout ce qu'elle savoit. Don Felix, effrayé de vous voir à la merci d'un homme capable de tout, mena la femme chez le corrégidor, qui, après l'avoir écoutée, ne douta point que Stephani n'eût

envie de vous faire souffrir de longs et cruels tourments, et ne fût le diabolique auteur de l'incendie; ce que voulant approfondir, ce juge m'a ce matin envoyé ordre, à Retortillo, où je fais ma demeure, de monter à cheval, et de me rendre avec ma brigade à ce château; de vous y chercher, et de prendre don Guillem, mort ou vif. Je me suis heureusement acquitté de ma commission pour ce qui vous regarde; mais je suis fâché de ne pouvoir conduire à Siguença le coupable vivant. Il nous a mis, par sa résistance, dans la nécessité de le tuer.

L'officier, ayant parlé de cette sorte, dit à don Kimen: Seigneur cavalier, je vais dresser un procès-verbal de tout ce qui vient de se passer ici, après quoi nous partirons pour satisfaire l'impatience que vous devez avoir de tirer votre famille de l'inquiétude que vous lui causez. Attendez, seigneur commandant, s'écria Julio dans cet endroit; je vais vous fournir une nouvelle matière pour grossir votre procès-verbal: vous avez encore une autre personne prisonnière à mettre en liberté. Dona Emerenciana est enfermée dans une chambre obscure, où une duègne impitoyable lui tient sans cesse des discours mortifiants, et ne la laisse pas un moment en repos. O ciel! dit Lizana, le cruel Stephani ne s'est donc pas contenté d'exercer sur moi sa barbarie: allons promptement délivrer cette dame infortunée de la tyrannie de sa gouvernante.

Là-dessus Julio mena le commandant et don Kimen, suivis de cinq ou six archers, à la chambre qui servoit de prison à la fille de don Guillem: ils frappèrent à la porte, et la duègne vint ouvrir. Vous concevez bien

le plaisir que Lizana se faisoit de revoir sa maîtresse, après avoir désespéré de la posséder. Il sentoit renaître son espérance, ou plutôt il ne pouvoit douter de son bonheur, puisque la seule personne qui étoit en droit de s'y opposer ne vivoit plus. Dès qu'il aperçut Emerenciana, il courut se jeter à ses pieds : mais qui pourroit exprimer la douleur dont il fut saisi, lorsqu'au lieu de trouver une amante disposée à répondre à ses transports, il ne vit qu'une dame hors de son bon sens? En effet, elle avoit été tant tourmentée par la duègne, qu'elle en étoit devenue folle. Elle demeura quelque temps rêveuse; puis, s'imaginant tout à coup être la belle Angélique assiégée par les Tartares dans la forteresse d'Albraque, elle regarda tous les hommes qui étoient dans sa chambre comme autant de paladins qui venoient à son secours. Elle prit le chef de la sainte confrérie pour Roland, Lizana pour Brandimart, Julio pour Hubert du Lion, et les archers pour Antifort, Clarion, Adrien, et les deux fils du marquis Olivier. Elle les reçut avec beaucoup de politesse, et leur dit : Braves chevaliers, je ne crains plus à l'heure qu'il est l'empereur Agrican, ni la reine Marphise; votre valeur est capable de me défendre contre tous les guerriers de l'univers.

A ce discours extravagant, l'officier et ses archers ne purent s'empêcher de rire. Il n'en fut pas de même de don Kimen : vivement affligé de voir sa dame dans une si triste situation pour l'amour de lui, il pensa perdre à son tour le jugement; il ne laissa pas toutefois de se flatter qu'elle reprendroit l'usage de sa raison; et dans cette espérance : Ma chère Emerenciana, lui dit-il ten-

drement, reconnoissez Lizana : rappelez votre esprit égaré ; apprenez que nos malheurs sont finis : le ciel ne veut pas que deux cœurs qu'il a joints soient séparés ; et le père inhumain qui nous a si maltraités ne peut plus nous être contraire.

La réponse que fit à ces paroles la fille du roi Galafron, fut encore un discours adressé aux vaillants défenseurs d'Albraque, qui pour le coup n'en rirent point. Le commandant même, quoique très peu pitoyable de son naturel, sentit quelques mouvements de compassion, et dit à don Kimen, qu'il voyoit accablé de douleur : Seigneur cavalier, ne désespérez point de la guérison de votre dame ; vous avez à Siguença des docteurs en médecine qui pourront en venir à bout par leurs remèdes : mais ne nous arrêtons pas ici plus longtemps. Vous, seigneur Hubert du Lion, ajouta-t-il en parlant à Julio ; vous qui savez où sont les écuries de ce château, menez-y avec vous Antifort et les deux fils du marquis Olivier : choisissez les meilleurs coursiers, et les mettez au char de la princesse ; je vais pendant ce temps-là dresser mon procès-verbal.

En disant cela, il tira de ses poches une écritoire et du papier ; et, après avoir écrit tout ce qu'il voulut, il présenta la main à Angélique pour l'aider à descendre dans la cour, où, par les soins des paladins, il se trouva un carrosse à quatre mules prêt à partir : il monta dedans avec la dame et don Kimen, et il y fit entrer aussi la duègne, dont il jugea que le corrégidor seroit bien aise d'avoir la déposition. Ce n'est pas tout : par ordre du chef de la brigade, on chargea de chaînes Julio, et on le mit dans un autre carrosse, auprès du corps

de don Guillem. Les archers remontèrent ensuite sur leurs chevaux; après quoi ils prirent tous ensemble la route de Siguença.

La fille de Stephani dit en chemin mille extravagances, qui furent autant de coups de poignard pour son amant. Il ne pouvoit sans colère envisager la duègne. C'est vous, cruelle vieille, lui disoit-il, c'est vous qui, par vos persécutions, avez poussé à bout Emerenciana et troublé son esprit. La gouvernante se justifioit d'un air hypocrite, et donnoit tout le tort au défunt. C'est au seul don Guillem, répondoit-elle, qu'il faut imputer ce malheur : ce père trop rigoureux venoit chaque jour effrayer sa fille par des menaces, qui l'ont fait enfin devenir folle.

En arrivant à Siguença, le commandant alla rendre compte de sa commission au corrégidor, qui sur-le-champ interrogea Julio et la duègne, et les envoya dans les prisons de cette ville, où ils sont encore. Ce juge reçut aussi la déposition de Lizana, qui prit ensuite congé de lui pour se retirer chez son père, où il fit succéder la joie à la tristesse et à l'inquiétude. Pour dona Emerenciana, le corrégidor eut soin de la faire conduire à Madrid, où elle avait un oncle du côté maternel. Ce bon parent, qui ne demandait pas mieux que d'avoir l'administration du bien de sa nièce, fut nommé son tuteur. Comme il ne pouvoit honnêtement se dispenser de paroître avoir envie qu'elle guérît, il eut recours aux plus fameux médecins : mais il n'eut pas sujet de s'en repentir ; car, après y avoir perdu leur latin, ils déclarèrent le mal incurable. Sur cette décision, le tuteur n'a pas manqué de faire enfermer ici la

pupille, qui, suivant les apparences, y demeurera le reste de ses jours.

La triste destinée! s'écria don Cleophas; j'en suis véritablement touché; dona Emerenciana méritoit d'être plus heureuse. Et don Kimen, ajouta-t-il, qu'est-il devenu? je suis curieux de savoir quel parti il a pris. Un fort raisonnable, repartit Asmodée : quand il a vu que le mal étoit sans remède, il est allé dans la Nouvelle-Espagne; il espère qu'en voyageant il perdra peu à peu le souvenir d'une dame que sa raison et son repos veulent qu'il oublie.... Mais, poursuivit le Diable, après vous avoir montré les fous qui sont enfermés, il faut que je vous en fasse voir qui mériteroient de l'être.

CHAPITRE X.

Dont la matière est inépuisable.

Regardons du côté de la ville, et à mesure que je découvrirai des sujets dignes d'être mis au nombre de ceux qui sont ici, je vous en dirai le caractère. J'en vois déjà un que je ne veux pas laisser échapper : c'est un nouveau marié. Il y a huit jours que, sur le rapport qu'on lui fit des coquetteries d'une aventurière qu'il aimoit, il alla chez elle plein de fureur, brisa une partie de ses meubles, jeta les autres par les fenêtres, et le lendemain il l'épousa. Un homme de la sorte, dit Zambullo, mérite assurément la première place vacante dans cette maison.

Il a un voisin, reprit le boiteux, que je ne trouve pas plus sage que lui : c'est un garçon de quarante-cinq ans, qui a de quoi vivre, et qui veut se mettre au service d'un grand. J'aperçois la veuve d'un jurisconsulte; la bonne dame a douze lustres accomplis: son mari vient de mourir; elle veut se retirer dans un couvent, afin, dit-elle, que sa réputation soit à l'abri de la médisance.

Je découvre aussi deux pucelles, ou, pour mieux dire, deux filles de cinquante ans : elles font des vœux au ciel pour qu'il ait la bonté d'appeler leur père, qui les tient enfermées comme des mineures; elles espèrent qu'après sa mort elles trouveront de jolis hommes qui les épouseront par inclination. Pourquoi non ? dit l'écolier; il y a des hommes d'un goût si bizarre! J'en demeure d'accord, répondit Asmodée : elles peuvent trouver des épouseurs; mais elles ne doivent pas s'en flatter : c'est en cela que consiste leur folie.

Il n'y a point de pays où les femmes se rendent justice sur leur âge. Il y a un mois qu'à Paris une fille de quarante-huit ans, et une femme de soixante-neuf, allèrent en témoignage chez un commissaire pour une veuve de leurs amies dont on attaquoit la vertu. Le commissaire interrogea d'abord la femme mariée, et lui demanda son âge : quoiqu'elle eût son extrait baptistaire écrit sur son front, elle ne laissa pas de dire hardiment qu'elle n'avait que quarante ans. Après qu'il l'eut interrogée, il s'adressa à la fille : Et vous, Mademoiselle, lui dit-il, quel âge avez-vous? Passons aux autres questions, monsieur le commissaire, lui répondit-elle; on ne doit point nous demander cela. Vous n'y pensez pas, reprit-il; ignorez-vous qu'en justice.... Oh!

il n'y a justice qui tienne, interrompit brusquement la fille; eh! qu'importe à la justice de savoir quel âge j'ai? Ce ne sont pas ses affaires. Mais je ne puis recevoir, dit-il, votre déposition, si votre âge n'y est pas; c'est une circonstance requise. Si cela est absolument nécessaire, répliqua-t-elle, regardez-moi donc avec attention, et mettez mon âge en conscience.

Le commissaire la considéra, et fut assez poli pour ne marquer que vingt-huit ans. Il lui demanda ensuite si elle connoissoit la veuve depuis long-temps. Avant son mariage, répondit-elle. J'ai donc mal coté votre âge, reprit-il, car je ne vous ai donné que vingt-huit ans, et il y en a vingt-neuf que la veuve est mariée. Hé bien! s'écria la fille, écrivez-donc que j'en ai trente: j'ai pu à un an connaître la veuve. Cela ne seroit pas régulier, répliqua-t-il; ajoutons-en une douzaine. Non pas, s'il vous plaît, dit-elle; tout ce que puis faire pour contenter la justice, c'est d'y mettre encore une année; mais je n'y mettrai pas un mois avec, quand il s'agiroit de mon honneur.

Lorsque les deux déposantes furent sorties de chez le commissaire, la femme dit à la fille : Admirez, je vous prie, ce nigaud, qui nous croit assez sottes pour lui aller dire notre âge au juste; c'est bien assez vraiment qu'il soit marqué sur les registres de nos paroisses, sans qu'il l'écrive encore sur ses papiers, afin que tout le monde en soit instruit. Ne seroit-il pas bien gracieux pour nous d'entendre lire en plein barreau : « Madame « Richard, âgée de soixante et tant d'années, et made-« moiselle Perinelle, âgée de quarante-cinq ans, dépo-« sent telles et telles choses ». Pour moi, je me moque

de cela : j'ai supprimé vingt années, à bon compte ; vous avez fort bien fait d'en user de même.

Qu'appelez-vous de même, répondit la fille d'un ton brusque? je suis votre servante : je n'ai tout au plus que trente-cinq ans. Hé! ma petite, répliqua l'autre d'un air malin, à qui le dites-vous? je vous ai vue naître; je parle de long-temps ; je me souviens d'avoir vu votre père : lorsqu'il mourut il n'étoit pas jeune, et il y a près de quarante ans qu'il est mort. Oh! mon père, mon père, interrompit avec précipitation la fille, irritée de la franchise de la femme ; quand mon père épousa ma mère, il étoit déjà si vieux, qu'il ne pouvoit plus faire d'enfants.

Je remarque dans une maison, poursuivit l'esprit, deux hommes qui ne sont pas trop raisonnables : l'un est un enfant de famille, qui ne sauroit garder d'argent, ni s'en passer ; il a trouvé un bon moyen d'en avoir toujours. Quand il est en fonds, il achète des livres, et dès qu'il est à sec, il s'en défait pour la moitié de ce qu'ils lui ont coûté. L'autre est un peintre étranger, qui fait des portraits de femmes ; il est habile : il dessine correctement, il peint à merveille, et attrape la ressemblance ; mais il ne flatte point, et il s'imagine qu'il aura la presse. *Inter stultos referatur.*

Comment donc, dit l'écolier, vous parlez latin! Cela doit-il vous étonner, répondit le Diable? je parle parfaitement toutes sortes de langues : je sais l'hébreu, le turc, l'arabe et le grec ; cependant je n'en ai pas l'esprit plus orgueilleux ni plus pédantesque : j'ai cet avantage sur vos érudits.

Voyez, dans ce grand hôtel, à main gauche, une

dame malade, qu'entourent plusieurs femmes qui la veillent : c'est la veuve d'un riche et fameux architecte, une femme entêtée de noblesse. Elle vient de faire son testament : elle a des biens immenses, qu'elle donne à des personnes de la première qualité, qui ne la connoissent seulement pas; elle leur fait des legs à cause de leurs grands noms. On lui a demandé si elle ne vouloit rien laisser à un certain homme qui lui a rendu des services considérables. Hélas! non, a-t-elle répondu d'un air triste, et j'en suis fâchée : je ne suis point assez ingrate pour refuser d'avouer que je lui ai beaucoup d'obligation; mais il est roturier, son nom déshonoreroit mon testament.

Seigneur Asmodée, interrompit Leandro, apprenez-moi, de grâce, si ce vieillard que je vois occupé à lire dans un cabinet ne seroit point par hasard un homme à mériter d'être ici? Il le mériteroit sans doute, répondit le Démon : ce personnage est un vieux licencié qui lit une épreuve d'un livre qu'il a sous la presse. C'est apparemment quelque ouvrage de morale ou de théologie? dit don Cleophas. Non, repartit le boiteux, ce sont des poésies gaillardes, qu'il a composées dans sa jeunesse : au lieu de les brûler, ou du moins de les laisser périr avec lui, il les fait imprimer de son vivant, de peur qu'après sa mort ses héritiers ne soient tentés de les mettre au jour, et que, par respect pour son caractère, ils n'en ôtent tout le sel et l'agrément.

J'aurois tort d'oublier une petite femme qui demeure chez ce licencié : elle est si persuadée qu'elle plaît aux hommes, qu'elle met tous ceux qui lui parlent au nombre de ses amants.

Mais venons à un riche chanoine que je vois à deux pas de là. Il a une folie fort singulière : s'il vit frugalement, ce n'est ni par mortification, ni par sobriété ; s'il se passe d'équipage, ce n'est point par avarice. Hé! pourquoi donc ménage-t-il son revenu? C'est pour amasser de l'argent. Qu'en veut-il faire? des aumônes? Non : il en achète des tableaux, des meubles précieux, des bijoux. Et vous croyez que c'est pour en jouir pendant sa vie? vous vous trompez ; c'est uniquement pour en parer son inventaire.

Ce que vous dites est outré, interrompit Zambullo : y a-t-il au monde un homme de ce caractère-là? Oui, vous dis-je, reprit le Diable, il a cette manie : il se fait un plaisir de penser qu'on admirera son inventaire. A-t-il acheté, par exemple, un beau bureau? il le fait empaqueter proprement, et serrer dans un garde-meuble, afin qu'il paroisse tout neuf aux yeux des fripiers qui viendront le marchander après sa mort.

Passons à un de ses voisins que vous ne trouverez pas moins fou : c'est un vieux garçon venu depuis peu des îles Philippines à Madrid, avec une riche succession que son père, qui était auditeur de l'audience de Manille, lui a laissée. Sa conduite est assez extraordinaire : on le voit toute la journée dans les antichambres du roi et du premier ministre. Ne le prenez pas pour un ambitieux qui brigue quelque charge importante ; il n'en souhaite aucune, et ne demande rien. Hé quoi! me direz-vous, il n'iroit dans cet endroit-là simplement que pour faire sa cour? Encore moins : il ne parle jamais au ministre ; il n'en est pas même connu, et ne se soucie nullement de l'être. Quel est donc son

but? Le voici : il voudroit persuader qu'il a du crédit.

Le plaisant original! s'écria l'écolier en éclatant de rire; c'est se donner bien de la peine pour peu de chose; vous avez raison de le mettre au rang des fous à enfermer. Oh! reprit Asmodée, je vais vous en montrer beaucoup d'autres qu'il ne serait pas juste de croire plus sensés. Considérez dans cette grande maison, où vous apercevez tant de bougies allumées, trois hommes et deux femmes autour d'une table : ils ont soupé ensemble, et jouent présentement aux cartes, pour achever de passer la nuit, après quoi ils se sépareront. Telle est la vie que mènent ces dames et ces cavaliers : ils s'assemblent régulièrement tous les soirs, et se quittent au lever de l'aurore, pour aller dormir jusqu'à ce que les ténèbres reviennent chasser le jour; ils ont renoncé à la vue du soleil et des beautés de la nature. Ne diroit-on pas, à les voir ainsi environnés de flambeaux, que ce sont des morts qui attendent qu'on leur rende les derniers devoirs? Il n'est pas besoin d'enfermer ces fous-là, dit don Cleophas, ils le sont déjà.

Je vois dans les bras du sommeil, reprit le boiteux, un homme que j'aime, et qui m'affectionne aussi beaucoup, un sujet pétri d'une pâte de ma façon : c'est un vieux bachelier qui idolâtre le beau sexe. Vous ne sauriez lui parler d'une jolie dame, sans remarquer qu'il vous écoute avec un extrême plaisir : si vous lui dites qu'elle a une petite bouche, des lèvres vermeilles, des dents d'ivoire, un teint d'albâtre; en un mot, si vous la lui peignez en détail, il soupire à chaque trait, il tourne les yeux, il lui prend des élans de volupté. Il y a deux jours, qu'en passant dans la rue d'Alcala,

devant la boutique d'un cordonnier de femme, il s'arrêta tout court pour regarder une petite pantoufle qu'il y aperçut : après l'avoir considérée avec plus d'attention qu'elle n'en méritoit, il dit d'un air pâmé à un cavalier qui l'accompagnoit : Ah ! mon ami, voilà une pantoufle qui m'enchante l'imagination! que le pied pour lequel on l'a faite doit être mignon! je prends trop de plaisir à la voir; éloignons-nous promptement, il y a du péril à passer par ici.

Il faut marquer de noir ce bachelier-là, dit Leandro Perez. C'est juger sainement de lui, reprit le Diable, et l'on ne doit pas non plus marquer de blanc son plus proche voisin, un original d'auditeur, qui, parce qu'il a un équipage, rougit de honte quand il est obligé de se servir d'un carrosse de louage. Faisons une accolade de cet auditeur avec un licencié de ses parents, qui possède une dignité d'un grand revenu dans une église de Madrid, et qui va presque toujours en carrosse de louage pour en ménager deux fort propres, et quatre belles mules qu'il a chez lui.

Je découvre dans le voisinage de l'auditeur et du bachelier, un homme à qui l'on ne peut, sans injustice, refuser une place parmi les fous. C'est un cavalier de soixante ans qui fait l'amour à une jeune femme : il la voit tous les jours, et croit lui plaire en l'entretenant des bonnes fortunes qu'il a eues dans ses beaux jours; il veut qu'elle lui tienne compte d'avoir été autrefois aimable.

Mettons avec ce vieillard un autre qui repose à dix pas de nous; un comte françois qui est venu à Madrid pour voir la cour d'Espagne : ce vieux seigneur est dans

son quatorzième lustre; il a brillé dans ses belles années à la cour de son roi : tout le monde y admiroit jadis sa taille, son air galant, et l'on étoit surtout charmé du goût qu'il y avoit dans la manière dont il s'habilloit. il a conservé tous ses habits, et il les porte depuis cinquante ans, en dépit de la mode, qui change tous les jours dans son pays; mais ce qu'il y a de plus plaisant, c'est qu'il s'imagine avoir encore aujourd'hui les mêmes grâces qu'on lui trouvoit dans sa jeunesse.

Il n'y a point à hésiter, dit don Cleophas, plaçons ce seigneur françois parmi les personnes qui sont dignes d'être pensionnaires dans *la casa de los locos.* J'y retiens une loge, reprit le Démon, pour une dame qui demeure dans un grenier à côté de l'hôtel du comte : c'est une vieille veuve qui, par un excès de tendresse pour ses enfants, a eu la bonté de leur faire une donation de tous ses biens, moyennant une petite pension alimentaire que lesdits enfants sont obligés de lui faire, et que, par reconnoissance, ils ont grand soin de ne lui pas payer.

J'y veux envoyer aussi un vieux garçon de bonne famille, lequel n'a pas plutôt un ducat qu'il le dépense, et qui, ne pouvant se passer d'espèces, est capable de tout faire pour en avoir. Il y a quinze jours que sa blanchisseuse, à qui il devoit trente pistoles, vint les lui demander, en disant qu'elle en avoit besoin pour se marier à un valet de chambre qui la recherchoit. Tu as donc d'autre argent, lui dit-il; car où diable est le valet de chambre qui voudra devenir ton mari pour trente pistoles? Hé! mais, répondit-elle, j'ai encore outre cela deux cents ducats. Deux cents ducats! ré-

pliqua-t-il avec émotion, malepeste! Tu n'as qu'à me les donner à moi, je t'épouse, et nous voilà quitte à quitte. Il fut pris au mot, et sa blanchisseuse est devenue sa femme.

Retenons trois places pour ces trois personnes qui reviennent de souper en ville, et qui rentrent dans cet hôtel à main droite, où elles font leur résidence. L'un est un comte qui se pique d'aimer les belles-lettres; l'autre est son frère le licencié; et le troisième, un bel esprit attaché à eux. Ils ne se quittent presque point : ils vont tous trois ensemble partout en visite. Le comte n'a soin que de se louer; son frère le loue et se loue aussi lui-même; mais le bel esprit est chargé de trois soins, de les louer tous deux, et de mêler ses louanges avec les leurs.

Encore deux places, l'une pour un vieux bourgeois fleuriste qui, n'ayant pas de quoi vivre, veut entretenir un jardinier et une jardinière, pour avoir soin d'une douzaine de fleurs qu'il a dans son jardin. L'autre, pour un histrion qui, plaignant les désagréments attachés à la vie comique, disoit l'autre jour à quelques-uns de ses camarades : Ma foi, mes amis, je suis bien dégoûté de la profession; oui, j'aimerois mieux n'être qu'un petit gentilhomme de campagne, de mille ducats de rente.

De quelque côté que je tourne la vue, continua l'esprit, je ne découvre que des cerveaux malades. J'aperçois un chevalier de Calatrava, qui est si fier et si vain d'avoir des entretiens secrets avec la fille d'un grand, qu'il se croit de niveau avec les premières personnes de la cour. Il ressemble à Villius, qui s'imaginoit être gendre

de Sylla, parce qu'il étoit bien avec la fille de ce dictateur; cette comparaison est d'autant plus juste, que ce chevalier a, comme le Romain, un *Longarenus*, c'est-à-dire un rival de néant, qui est encore plus favorisé que lui.

On diroit que les mêmes hommes renaissent de temps en temps sous de nouveaux traits. Je reconnois, dans ce commis de ministre, Bollanus, qui ne gardoit de mesures avec personne, et qui rompoit en visière à tous ceux dont l'abord lui étoit désagréable. Je revois, dans ce vieux président, Fufidius, qui prêtoit son argent à cinq pour cent par mois; et Marsæus, qui donna sa maison paternelle à la comédienne Origo, revit dans ce garçon de famille qui mange avec une femme de théâtre une maison de campagne qu'il a près de l'Escurial.

Asmodée alloit poursuivre; mais comme il entendit tout à coup accorder des instruments de musique, il s'arrêta, et dit à don Cleophas : Il y a au bout de cette rue des musiciens qui vont donner une sérénade à la fille d'un *alcade de corte :* si vous voulez voir cette fête de près, vous n'avez qu'à parler. J'aime fort ces sortes de concerts, répondit Zambullo; approchons-nous de ces symphonistes, peut-être y a-t-il des voix parmi eux. Il n'eut pas achevé ces mots, qu'il se trouva sur une maison voisine de l'alcade.

Les joueurs d'instruments jouèrent d'abord quelques airs italiens; après quoi, deux chanteurs chantèrent alternativement les couplets suivants :

Si de tu hermosura quieres
Una copia con mil gracias;

Escucha, porque pretendo
El pintarla.

Si vous voulez une copie de vos grâces et de votre beauté, écoutez-moi, car je prétends en faire le portrait.

Es tu frente toda nieve
Y el alabastro, batallas
Offreciò al Amor, haziendo
En ella vaya.

Votre visage, tout de neige et d'albâtre, a fait des défis à l'Amour, qui se moquoit de lui.

Amor labrò de tus cejas
Dos arcos para su aljava;
Y debaxo ha descubierto
Quien le mata.

L'Amour a fait de vos sourcils deux arcs pour son carquois; mais il a découvert le dessous qui le tue.

Eres dueña de el lugar,
Vandolera de las almas,
Iman de los alvedrios,
Linda alhaja.

Vous êtes souveraine de ce séjour, la voleuse des cœurs, l'aimant des désirs, un joli bijou.

Un rasgo de tu hermosura
Quisiera yo retratarla;
Que ès estrella, es cielo, es sol;
No es sino el alva.

Je voudrois d'un seul trait peindre votre beauté : c'est une étoile, un ciel, un soleil; non, ce n'est qu'une aurore.

Les couplets sont galants et délicats, s'écria l'écolier. Ils vous semblent tels, dit le Démon, parce que vous êtes Espagnol : s'ils étoient traduits en françois, par exemple, ils ne jetteroient pas un trop beau coton;

les lecteurs de cette nation n'en approuveroient pas les expressions figurées, et y trouveroient une bizarrerie d'imagination qui les feroit rire. Chaque peuple est entêté de son goût et de son génie : mais laissons là ces couplets, continua-t-il; vous allez entendre une autre musique.

Suivez de l'œil ces quatre hommes qui paroissent subitement dans la rue : les voici qui viennent fondre sur les symphonistes. Ceux-ci se font des boucliers de leurs instruments, lesquels, ne pouvant résister à la force des coups, volent en éclats. Voyez arriver à leur secours deux cavaliers, dont l'un est le patron de la sérénade. Avec quelle furie ils chargent les agresseurs! Mais ces derniers, qui les égalent en adresse et en valeur, les reçoivent de bonne grâce. Quel feu sort de leurs épées! Remarquez qu'un défenseur de la symphonie tombe; c'est celui qui a donné le concert; il est mortellement blessé. Son compagnon, qui s'en aperçoit, prend la fuite : les agresseurs, de leur côté, se sauvent, et tous les musiciens disparoissent; il ne reste sur la place que l'infortuné cavalier, dont la mort est le prix de sa sérénade. Considérez en même temps la fille de l'alcade : elle est à sa jalousie, d'où elle a observé tout ce qui vient de se passer; cette dame est si fière et si vaine de sa beauté, quoique assez commune, qu'au lieu d'en déplorer les effets funestes, la cruelle s'en applaudit, et s'en croit plus aimable.

Ce n'est pas tout, ajouta-t-il : regardez un autre cavalier qui s'arrête dans la rue, auprès de celui qui est noyé dans son sang, pour le secourir, s'il est possible; mais, pendant qu'il s'occupe d'un soin si charitable,

prenez garde qu'il est surpris par la ronde qui survient : la voilà qui le mène en prison, où il demeurera long-temps, et il ne lui en coûtera guère moins que s'il étoit le meurtrier du mort.

Que de malheurs il arrive cette nuit! dit Zambullo. Celui-ci, reprit le Diable, ne sera pas le dernier. Si vous étiez présentement à la porte du Soleil, vous seriez effrayé d'un spectacle qui s'y prépare. Par la négligence d'un domestique, le feu est dans un hôtel, où il a déjà réduit en cendres beaucoup de meubles précieux; mais, quelque riches effets qu'il puisse consumer, don Pèdre de Escolano, à qui appartient cet hôtel magnifique, n'en regrettera point la perte, s'il peut sauver Séraphine, sa fille unique, qui se trouve en danger de périr.

Don Cleophas souhaita de voir cet incendie, et le boiteux le transporta dans l'instant même à la porte du Soleil, sur une grande maison qui faisoit face à celle où étoit le feu.

CHAPITRE XI.

De l'incendie, et de ce que fit Asmodée en cette occasion par amitié pour don Cleophas.

Ils entendirent d'abord les voix confuses de plusieurs personnes, dont les unes crioient au feu, et les autres demandoient de l'eau. Ils remarquèrent, peu de temps après, qu'un grand escalier, par où l'on montoit aux principaux appartements de l'hôtel de don Pèdre,

étoit tout enflammé : ils virent ensuite sortir par les fenêtres des tourbillons de flamme et de fumée.

L'incendie est dans sa fureur, dit le Démon : déjà le feu, parvenu jusqu'au toit, commence à s'y faire un passage, et remplit l'air d'étincelles. L'embrasement devient tel, que le peuple, qui accourt de toutes parts pour l'éteindre, ne peut s'occuper qu'à le regarder. Démêlez dans la foule des spectateurs un vieillard en robe de chambre; c'est le seigneur de Escolano. Entendez-vous ses cris et ses lamentations? Il s'adresse aux hommes qui l'environnent, et les conjure d'aller délivrer sa fille; mais il a beau leur promettre une grosse récompense, aucun ne veut exposer sa vie pour cette dame, qui n'a que seize ans, et dont la beauté est incomparable. Voyant qu'il implore en vain leur assistance, il s'arrache les cheveux et la moustache; il se frappe la poitrine; l'excès de sa douleur lui fait faire des actions insensées. D'un autre côté, Séraphine, abandonnée de ses femmes, s'est évanouie de frayeur dans son appartement, où bientôt une épaisse fumée va l'étouffer : aucun mortel ne peut la secourir.

Ah! seigneur Asmodée, s'écria Leandro Perez, entraîné par les mouvements d'une généreuse compassion, cédez à la pitié dont je me sens saisi, et ne rejetez pas la prière que je vous fais de sauver cette jeune dame de la mort prochaine qui la menace : c'est ce que je vous demande pour prix du service que je vous ai rendu. Ne vous opposez point, comme tantôt, à mon envie; j'en aurois un chagrin mortel.

Le Diable sourit en entendant parler ainsi l'écolier. Seigneur Zambullo, lui dit-il, vous avez toutes les qua-

lités d'un bon chevalier errant : vous êtes courageux, compatissant aux peines d'autrui, et très prompt au service des jeunes demoiselles. Ne seriez-vous pas homme à vous jeter au milieu de ces flammes, comme un Amadis, pour aller délivrer Séraphine, et la rendre saine et sauve à son père? Plût au ciel! répondit don Cleophas, que la chose fût possible, je l'entreprendrois sans balancer. Votre mort, reprit le boiteux, seroit tout le salaire d'un si bel exploit. Je vous l'ai déjà dit, la valeur humaine ne peut rien dans cette occasion, et il faut bien que je m'en mêle pour vous contenter: regardez de quelle façon je vais m'y prendre; observez d'ici toutes mes opérations.

Il n'eut pas sitôt dit ces paroles, qu'empruntant la figure de Leandro Perez, au grand étonnement de cet écolier, il se glissa parmi le peuple, traversa la presse, et se lança dans le feu, comme dans son élément, à la vue des spectateurs, qui furent effrayés de cette action, et qui la blâmèrent par un cri général. Quel extravagant! disoit l'un; comment l'intérêt a-t-il pu l'aveugler jusque-là? S'il n'étoit pas entièrement fou, la récompense promise ne l'auroit nullement tenté. Il faut, disoit l'autre, que ce jeune téméraire soit un amant de la fille de don Pèdre, et que, dans la douleur qui le possède, il ait résolu de sauver sa maîtresse, ou de se perdre avec elle.

Enfin ils comptoient tous qu'il auroit le sort d'Empédocle [1], lorsqu'une minute après ils le virent sortir

[1] Poëte et philosophe sicilien, qui se jeta dans les flammes du mont Etna.

des flammes avec Séraphine entre ses bras. L'air retentit d'acclamations; le peuple donna mille louanges au brave cavalier qui avoit fait un si beau coup. Quand la témérité est heureuse, elle ne trouve plus de censeurs, et ce prodige parut à la nation un effet très naturel du courage espagnol.

Comme la dame étoit encore évanouie, son père n'osa se livrer à la joie : il craignoit qu'après avoir été si heureusement délivrée du feu, elle ne mourût à ses yeux de l'impression terrible qu'avoit dû faire en son cerveau le péril qu'elle avoit couru; mais il fut bientôt rassuré, elle revint de son évanouissement par les soins qu'on prit de le dissiper. Elle envisagea le vieillard, et lui dit d'un air tendre : Seigneur, je serois plus affligée que réjouie de voir mes jours conservés, si les vôtres ne l'étoient pas. Ah! ma fille, lui répondit-il en l'embrassant, puisque je ne vous ai pas perdue, je suis consolé de tout le reste. Remercions, poursuivit-il, en lui présentant le faux don Cleophas, remercions tous deux ce jeune cavalier. C'est votre libérateur; c'est à lui que vous devez la vie; nous ne pouvons lui témoigner assez de reconnoissance, et la somme que j'ai promise ne sauroit nous acquitter envers lui.

Le Diable prit alors la parole, et dit à don Pèdre d'un air poli : Seigneur, la récompense que vous avez proposée n'a eu aucune part au service que j'ai eu le bonheur de vous rendre : je suis noble et Castillan; le plaisir d'avoir essuyé vos larmes, et arraché aux flammes l'objet charmant qu'elles alloient consumer, est un salaire qui me suffit.

Le désintéressement et la générosité du libérateur

firent concevoir pour lui une estime infinie au seigneur de Escolano, qui le pria de le venir voir, et lui demanda son amitié, en lui offrant la sienne. Après bien des compliments de part et d'autre, le père et la fille se retirèrent dans un corps de logis qui étoit au bout du jardin ; ensuite le Démon rejoignit l'écolier, qui, le voyant revenir sous sa première forme, lui dit : Seigneur Diable, mes yeux m'auroient-ils trompé? n'étiez-vous pas tout à l'heure sous ma figure? Pardonnez-moi, répondit le boiteux; et je vais vous apprendre le motif de cette métamorphose. J'ai formé un grand dessein : je prétends vous faire épouser Séraphine; je lui ai déjà inspiré, sous vos traits, une passion violente pour votre seigneurie. Don Pèdre est aussi très satisfait de vous, parce que je lui ai dit fort poliment qu'en délivrant sa fille, je n'avois eu en vue que de leur faire plaisir à l'un et à l'autre, et que l'honneur d'avoir heureusement mis à fin une si périlleuse aventure étoit une assez belle récompense pour un gentilhomme espagnol. Le bonhomme a l'âme noble : il ne voudra pas demeurer en reste de générosité; et je vous dirai qu'en ce moment il délibère en lui-même s'il vous fera son gendre, pour mesurer sa reconnoissance au service qu'il s'imagine que vous lui avez rendu.

En attendant qu'il s'y détermine, ajouta le boiteux, gagnons un endroit plus favorable que celui-ci, pour continuer nos observations. A ces mots, il emporta l'écolier sur une haute église remplie de mausolées

---

CHAPITRE XII.

Des tombeaux, des ombres et de la mort.

Avant que nous poursuivions l'examen des vivants, dit le Démon, troublons pour quelques moments le repos des morts de cette église; parcourons tous ces tombeaux; dévoilons ce qu'ils recèlent; voyons ce qui les a fait élever.

Le premier de ceux qui sont à main droite contient les tristes restes d'un officier général qui, comme un autre Agamemnon, trouva, au retour de la guerre, un Égiste dans sa maison. Il y a dans le second un jeune cavalier de noble race, qui, voulant montrer son adresse et sa vigueur à sa dame un jour de combat de taureaux, fut cruellement occis par un de ces animaux-là. Et dans le troisième gît un vieux prélat sorti de ce monde assez brusquement, pour avoir fait son testament en pleine santé, et l'avoir lu à ses domestiques, à qui, comme un bon maître, il léguoit quelque chose. Son cuisinier fut impatient de recevoir son legs.

Il repose dans le quatrième mausolée un courtisan, qui ne s'est jamais fatigué qu'à faire sa cour; on le vit, pendant soixante ans, tous les jours au lever, au dîner, au souper et au coucher du roi, qui le combla de bienfaits pour récompenser son assiduité. Au reste, dit don Cleophas, ce courtisan étoit-il homme à rendre service? A personne, répondit le Diable : il promettoit volontiers de faire plaisir; mais il ne tenoit jamais ses promesses.

Le misérable ! répliqua Leandro : si l'on vouloit retrancher de la société civile les hommes qui y sont de trop, il faudroit commencer par les courtisans de ce caractère-là.

Le cinquième tombeau, reprit Asmodée, renferme la dépouille mortelle d'un seigneur zélé pour la nation espagnole, et jaloux de la gloire de son maître : il fut toute sa vie ambassadeur à Rome ou en France, en Angleterre ou en Portugal ; il se ruina si bien dans ses ambassades, qu'il n'avoit pas de quoi se faire enterrer quand il mourut; mais le roi en fit la dépense pour reconnoître ses services.

Passons aux monuments qui sont de l'autre côté. Le premier est celui d'un gros négociant qui laissa de grandes richesses à ses enfants; mais de peur qu'elles ne leur fissent oublier de qui ils étoient sortis, il fit graver sur son tombeau son nom et sa qualité : ce qui ne plaît guère aujourd'hui à ses descendants.

Le mausolée qui suit, et qui surpasse tous les autres en magnificence, est un morceau que les voyageurs regardent avec admiration. En effet, dit Zambullo, il me paroît admirable : je suis enchanté surtout de ces deux représentations qui sont à genoux : voilà des figures bien travaillées ! Que le sculpteur qui les a faites étoit un habile ouvrier ! Mais apprenez-moi, de grâce, ce que les personnes qu'elles représentent ont été pendant leur vie?

Le boiteux reprit : Vous voyez un duc et son épouse : ce seigneur étoit grand sommelier du corps; il remplissoit sa charge avec honneur, et sa femme vivoit dans une haute dévotion. Il faut que je vous rapporte un trait

de cette bonne duchesse ; vous le trouverez un peu gaillard pour une dévote. Le voici.

Cette dame avoit pour directeur, depuis long-temps, un religieux de la Merci, nommé don Jérôme d'Aguilar, homme de bien, et fameux prédicateur : elle en étoit très satisfaite, lorsqu'il parut à Madrid un dominicain qui se mit à prêcher de façon que tout le peuple en fut enchanté. Ce nouvel orateur s'appeloit le frère Placide : on couroit à ses sermons comme à ceux du cardinal Ximenès ; et, sur sa réputation, la cour ayant voulu l'entendre, en fut encore plus contente que la ville.

Notre duchesse se fit d'abord un point d'honneur de tenir bon contre la renommée, et de résister à la curiosité d'aller juger par elle-même de l'éloquence du frère Placide. Elle en usoit ainsi pour prouver à son directeur, qu'en pénitente délicate et sensible, elle entroit dans les sentiments de dépit et de jalousie que ce nouveau venu pouvoit lui causer : il n'y eut pourtant pas moyen de s'en défendre toujours ; le dominicain fit tant de bruit, qu'elle céda enfin à la tentation de le voir : elle le vit, l'entendit prêcher, le goûta, le suivit ; et la petite inconstante forma le projet de se mettre sous sa direction.

Il falloit auparavant se débarraser du religieux de la Merci ; cela n'étoit pas facile : un guide spirituel ne se quitte pas comme un amant ; une dévote ne veut point passer pour volage, ni perdre l'estime d'un directeur qu'elle abandonne. Que fit la duchesse ? elle alla trouver don Jérôme, et lui dit d'un air aussi triste que si elle eût été véritablement affligée : Mon père, je

suis au désespoir; vous me voyez dans un étonnement, dans une affliction, dans une perplexité d'esprit inconcevables. Qu'avez-vous donc, Madame, répondit d'Aguilar? Le croirez-vous, reprit-elle? mon mari, qui a toujours eu une parfaite confiance en ma vertu, après m'avoir vu si long-temps sous votre conduite, sans faire paroître la moindre inquiétude sur la mienne, se livre tout à coup à des soupçons jaloux, et ne veut plus que vous soyez mon directeur. Avez-vous jamais ouï parler d'un pareil caprice? J'ai eu beau lui reprocher qu'il offensoit avec moi un homme d'une piété profonde et délivré de la tyrannie des passions, je n'ai fait qu'augmenter sa défiance en prenant votre parti.

Don Jérôme, malgré tout son esprit, donna dans ce rapport : il est vrai qu'elle le lui avoit fait avec des démonstrations à tromper toute la terre. Quoique fâché de perdre une pénitente de cette importance, il ne laissa pas de l'exhorter à se conformer aux volontés de son époux; mais sa révérence ouvrit enfin les yeux, et fut au fait, lorsqu'elle apprit que cette dame avoit choisi le frère Placide pour directeur.

Après ce grand sommelier du corps et son adroite épouse, continua le Diable, un mausolée plus modeste recèle depuis peu de temps le bizarre assemblage d'un doyen du conseil des Indes et de sa jeune femme. Ce doyen, dans sa soixante-troisième année, épousa une fille de vingt ans : il avoit d'un premier lit deux enfants, dont il étoit prêt à signer la ruine, lorsqu'une apoplexie l'emporta : sa femme mourut vingt-quatre heures après lui, de regret qu'il ne fût pas mort trois jours plus tard.

Nous voici arrivés au monument de cette église le plus respectable : les Espagnols ont autant de vénération pour ce tombeau que les Romains en avoient pour celui de Romulus. De quel grand personnage renferme-t-il donc la cendre, dit Leandro Perez? D'un premier ministre de la couronne d'Espagne, répondit Asmodée: jamais la monarchie n'en aura peut-être un pareil. Le roi se reposa du soin du gouvernement sur ce grand homme, qui sut si bien s'en acquitter, que le monarque et les sujets en furent très contents. L'état, sous son ministère, fut toujours florissant, et les peuples heureux; enfin, cet habile ministre eut beaucoup de religion et d'humanité : cependant, quoiqu'il n'eût rien à se reprocher en mourant, la délicatesse de son poste ne laissa pas de le faire trembler.

Un peu au delà de ce ministre si digne d'être regretté, démêlez dans un coin une table de marbre noir attachée à un pilier. Voulez-vous que j'ouvre le sépulcre qui est dessous, pour vous montrer ce qui reste d'une fille bourgeoise qui mourut à la fleur de son âge, et dont la beauté charmoit tous les yeux? ce n'est plus que de la poussière; c'étoit de son vivant une personne si aimable, que son père avoit de continuelles alarmes que quelque amant ne la lui enlevât; ce qui auroit bien pu arriver, si elle eût vécu plus long-temps. Trois cavaliers qui l'idolâtroient furent inconsolables de sa perte, et se donnèrent la mort pour signaler leur désespoir. Leur tragique histoire est gravée en lettres d'or sur cette table de marbre, avec trois petites figures qui représentent ces trois galants désespérés : ils sont prêts à se défaire eux-mêmes; l'un avale un verre de poison,

l'autre se perce de son épée, et le troisième se passe au cou une ficelle pour se pendre.

Le Démon remarquant en cet endroit que l'écolier rioit de tout son cœur, et trouvoit fort plaisant qu'on eût orné de ces trois figures l'épitaphe de la bourgeoise, lui dit: Puisque cette imagination vous réjouit, peu s'en faut qu'en cet instant je ne vous transporte sur les bords du Tage, pour vous montrer le monument qu'un auteur dramatique a fait construire dans l'église d'un village auprès d'Almaraz, où il s'étoit retiré après avoir mené à Madrid une longue et joyeuse vie. Cet auteur a donné au théâtre un grand nombre de comédies pleines de gravelures et de gros sel; mais il s'en est repenti avant sa mort; et, pour expier le scandale qu'elles ont causé, il a fait peindre sur son tombeau une espèce de bûcher composé de livres qui représentent quelques-unes de ses pièces, et l'on voit la Pudeur qui tient un flambeau allumé pour y mettre le feu.

Outre les morts qui sont dans les mausolées que je viens de vous faire observer, il y en a une infinité d'autres qui ont été enterrés ici fort simplement. Je vois errer toutes leurs ombres: elles se promènent, passent et repassent sans cesse les unes auprès des autres, sans troubler le profond repos qui règne dans ce lieu saint. Elles ne se parlent point; mais je lis dans leur silence toutes leurs pensées. Que je suis mortifié, s'écria don Cleophas, de ne pouvoir jouir, comme vous, du plaisir de les apercevoir! Je puis encore vous donner ce contentement, lui dit Asmodée; rien n'est plus facile pour moi. En même temps ce démon lui toucha les yeux,

et, par un prestige, lui fit voir un grand nombre de fantômes blancs.

A l'apparition de ces spectres, Zambullo frémit. Comment donc, lui dit le Diable, vous frémissez? ces ombres vous font-elles peur? Que leur habillement ne vous épouvante point; accoutumez-vous-y dès à présent : vous le porterez à votre tour; c'est l'uniforme des mânes; rassurez-vous donc, et ne craignez rien. Pouvez-vous manquer de fermeté dans cette occasion, vous qui avez eu l'assurance de soutenir ma vue? ces gens-ci ne sont pas si méchants que moi.

L'écolier, à ces paroles, rappelant tout son courage, regarda les fantômes assez hardiment. Considérez attentivement toutes ces ombres, lui dit le boiteux : celles qui ont des mausolées sont confondues avec celles qui n'ont qu'une misérable bière pour tout monument : la subordination qui les distinguoit les unes des autres pendant leur vie ne subsiste plus : le grand sommelier du corps, et le premier ministre, ne sont pas plus présentement que les plus vils citoyens enterrés dans cette église. La grandeur de ces nobles mânes a fini avec leurs jours, comme celle d'un héros de théâtre finit avec la pièce.

Je fais une remarque, dit Leandro : je vois une ombre qui se promène toute seule, et semble fuir la compagnie des autres. Dites plutôt que les autres évitent la sienne, répondit le Démon, et vous direz la vérité : savez-vous bien quelle est cette ombre-là? c'est celle d'un vieux notaire, lequel a eu la vanité de se faire enterrer dans un cercueil de plomb; ce qui a choqué tous les autres mânes de bourgeois, dont les cadavres

ont été mis en terre ici plus modestement. Ils ne veulent point, pour mortifier son orgueil, que son ombre se mêle parmi eux.

Je viens de faire encore une observation, reprit don Cleophas: deux ombres, en passant l'une devant l'autre, se sont arrêtées un moment pour se regarder, ensuite elles ont continué leur chemin. Ce sont, repartit le Diable, celles de deux amis intimes, dont l'un étoit peintre, et l'autre musicien : ils étoient un peu ivrognes, à cela près, fort honnêtes gens. Ils cessèrent de vivre dans la même année : quand leurs mânes se rencontrent, frappés du souvenir de leurs plaisirs, ils se disent, par leur triste silence : Ah ! mon ami, nous ne boirons plus.

Miséricorde ! s'écria l'écolier, qu'est-ce que je vois? je découvre au bout de cette église deux ombres qui se promènent ensemble : qu'elles me semblent mal appareillées ! leurs tailles et leurs allures sont bien différentes : l'une est d'une hauteur démesurée, et marche fort gravement; au lieu que l'autre est petite, et a l'air évaporé. La grande, reprit le boiteux, est celle d'un Allemand qui perdit la vie pour avoir bu, dans une débauche, trois santés avec du tabac dans son vin; et la petite est celle d'un François, lequel, suivant l'esprit galant de sa nation, s'avisa, en entrant dans une église, de présenter poliment de l'eau bénite à une jeune dame qui en sortoit : dès le même jour, pour prix de sa politesse, il fut couché par terre d'un coup d'escopette.

De mon côté, dit Asmodée, je considère trois ombres remarquables que je démêle dans la foule : il faut que

je vous apprenne de quelle façon elles ont été séparées de leur matière. Elles animoient les jolis corps de trois comédiennes qui faisoient autant de bruit à Madrid, dans leur temps, qu'Origo, Cytheris et Arbuscula en ont fait à Rome dans le leur, et qui possédoient, aussi bien qu'elles, l'art de divertir les hommes en public, et de les ruiner en particulier. Voici quelle fut la fin de ces fameuses comédiennes espagnoles : l'une creva subitement d'envie, au bruit des applaudissements du parterre au début d'une actrice nouvelle : l'autre trouva, dans l'excès de la bonne chère, l'infaillible mort qui le suit; et la troisième, venant de s'échauffer sur la scène à jouer le rôle d'une vestale, mourut d'une fausse couche derrière le théâtre.

Mais laissons en repos toutes ces ombres, poursuivit le Démon; nous les avons assez examinées : je veux présenter à votre vue un nouveau spectacle qui doit faire sur vous une impression encore plus forte que celui-ci. Je vais, par la même puissance qui vous a fait apercevoir ces mânes, vous rendre la mort visible. Vous allez contempler cette cruelle ennemie du genre humain, laquelle tourne sans cesse autour des hommes sans qu'ils la voient; qui parcourt en un clin d'œil toutes les parties du monde, et fait dans un même moment sentir son pouvoir aux divers peuples qui les habitent.

Regardez du côté de l'Orient; la voilà qui s'offre à vos yeux : une troupe nombreuse d'oiseaux de mauvais augure vole devant elle avec la terreur, et annonce son passage par des cris funèbres. Son infatigable main est armée de la faux terrible sous laquelle tombent successivement toutes les générations. Sur une de ses ailes

sont peints la guerre, la peste, la famine, le naufrage, l'incendie, avec les autres accidents funestes qui lui fournissent à chaque instant une nouvelle proie; et l'on voit sur l'autre aile de jeunes médecins qui se font recevoir docteurs, en présence de la mort, qui leur donne le bonnet, après leur avoir fait jurer qu'ils n'exerceront jamais la médecine autrement qu'on la pratique aujourd'hui.

Quoique don Cleophas fût persuadé qu'il n'y avoit aucune réalité dans tout ce qu'il voyoit, et que c'étoit seulement pour lui faire plaisir que le Diable lui montroit la mort sous cette forme, il ne pouvoit la considérer sans frayeur; il se rassura néanmoins, et dit au Démon : Cette figure épouvantable ne passera pas seulement par-dessus la ville de Madrid, elle y laissera sans doute des marques de son passage. Oui certainement, répondit le boiteux : elle ne vient pas ici pour rien; il ne tiendra qu'à vous d'être témoin de la besogne qu'elle va faire. Je vous prends au mot, répliqua l'écolier : volons sur ses traces; voyons sur quelles familles malheureuses sa fureur tombera. Que de larmes vont couler! Je n'en doute pas, reprit Asmodée; mais il y en aura bien de commande. La mort, malgré l'horreur qui l'accompagne, cause autant de joie que de douleur.

Nos deux spectateurs prirent leur vol, et suivirent la mort pour l'observer. Elle entra d'abord dans une maison bourgeoise, dont le chef étoit malade à l'extrémité : elle le toucha de sa faux, et il expira au milieu de sa famille, qui forma aussitôt un concert touchant de plaintes et de lamentations. Il n'y a point ici de tricherie, dit le Démon : la femme et les enfants de ce

bourgeois l'aimoient tendrement; d'ailleurs, ils avoient besoin de lui pour subsister; leurs pleurs ne sauroient être perfides.

Il n'en est pas de même de ce qui se passe dans cette autre maison, où vous voyez la mort qui frappe un vieillard alité. C'est un conseiller qui a toujours vécu dans le célibat, et fait très mauvaise chère pour amasser des biens considérables qu'il laisse à trois neveux, qui se sont assemblés chez lui dès qu'ils ont appris qu'il tiroit à sa fin. Ils ont fait paroître une extrême affliction, et fort bien joué leurs rôles; mais les voilà qui lèvent le masque, et se préparent à faire des actes d'héritiers, après avoir fait des grimaces de parents : ils vont fouiller partout. Qu'ils trouveront d'or et d'argent! Quel plaisir! vient de dire tout à l'heure un de ces héritiers aux autres, quel plaisir pour des neveux d'avoir de vieux ladres d'oncles qui renoncent aux douceurs de la vie pour les leur procurer! La belle oraison funèbre! dit Leandro Perez. Oh! ma foi, reprit le Diable, la plupart des pères qui sont riches, et qui vivent long-temps, n'en doivent point attendre une autre de leurs propres enfants.

Tandis que ces héritiers pleins de joie cherchent les trésors du défunt, la mort vole vers un grand hôtel, où demeure un jeune seigneur qui a la petite vérole. Ce seigneur, le plus aimable de la cour, va périr au commencement de ses beaux jours, malgré le fameux médecin qui le gouverne, ou peut-être parce qu'il est gouverné par ce docteur.

Remarquez avec quelle rapidité la mort fait ses opérations : elle a déjà tranché la destinée de ce jeune seigneur, et je la vois prête à faire une autre expédition.

Elle s'arrête sur un couvent, elle descend dans une cellule, fond sur un bon religieux, et coupe le fil de la vie pénitente et mortifiée qu'il mène depuis quarante ans. La mort, toute terrible qu'elle est, ne l'a point épouvanté ; mais, en récompense, elle entre dans un hôtel qu'elle va remplir d'effroi. Elle s'approche d'un licencié de condition, nommé depuis peu à l'évêché d'Albarazin. Ce prélat n'est occupé que des préparatifs qu'il fait pour se rendre à son diocèse avec toute la pompe qui accompagne aujourd'hui les princes de l'église. Il ne songe à rien moins qu'à mourir; néanmoins, il va tout à l'heure partir pour l'autre monde, où il arrivera sans suite comme le religieux; et je ne sais s'il y sera reçu aussi favorablement que lui.

O ciel ! s'écria Zambullo, la mort va passer par-dessus le palais du roi! je crains que d'un coup de faux la barbare ne jette toute l'Espagne dans la consternation. Vous avez raison de trembler, dit le boiteux, car elle n'a pas plus de considération pour les rois que pour leurs valets de pied ; mais, rassurez-vous, ajouta-t-il un moment après ; elle n'en veut point encore au monarque : elle va tomber sur un de ses courtisans, sur un de ces seigneurs dont l'unique occupation est de le suivre et de faire leur cour : ce ne sont pas les hommes de l'état les plus difficiles à remplacer.

Mais il me semble, répliqua l'écolier, que la mort ne se contente pas d'avoir enlevé ce courtisan, elle fait encore une pause sur le palais, du côté de l'appartement de la reine. Cela est vrai, repartit le Diable, et c'est pour faire une très bonne œuvre, elle va couper le sifflet à une mauvaise femme qui se plaît à semer la

division dans la cour de la reine, et qui est tombée malade de chagrin de voir deux dames qu'elle avoit brouillées se réconcilier de bonne foi.

Vous allez entendre des cris perçants, continua le Démon : la mort vient d'entrer dans ce bel hôtel à main gauche; il va s'y passer la plus triste scène que l'on puisse voir sur le théâtre du monde : arrêtez vos yeux sur ce déplorable spectacle. Effectivement, dit don Cleophas, j'aperçois une dame qui s'arrache les cheveux, et se débat entre les bras de ses femmes. Pourquoi paroît-elle si affligée? Regardez dans l'appartement qui est vis-à-vis de celui-là, répondit le Diable, vous en découvrirez la cause. Remarquez un homme étendu sur un lit magnifique : c'est son mari qui expire; elle est inconsolable. Leur histoire est touchante, et mériteroit d'être écrite : il me prend envie de vous la conter.

Vous me ferez plaisir, répliqua Leandro : le pitoyable ne m'attendrit pas moins que le ridicule me réjouit. Elle est un peu longue, reprit Asmodée; mais elle est trop intéressante pour vous ennuyer. D'ailleurs, je vous l'avouerai, tout démon que je suis, je me lasse de suivre la mort; laissons-la chercher de nouvelles victimes. Je le veux bien, dit Zambullo : je suis plus curieux d'entendre l'histoire dont vous me faites fête, que de voir périr tous les humains l'un après l'autre. Alors le boiteux en commença le récit dans ces termes, après avoir transporté l'écolier sur une des plus hautes maisons de la rue d'Alcala.

CHAPITRE XIII.

LA FORCE DE L'AMITIÉ.

HISTOIRE.

Un jeune cavalier de Tolède, suivi de son valet de chambre, s'éloignoit à grandes journees du lieu de sa naissance, pour éviter les suites d'une tragique aventure. Il étoit à deux petites lieues de la ville de Valence, lorsqu'à l'entrée d'un bois il rencontra une dame qui descendoit d'un carrosse avec précipitation : aucun voile ne couvroit son visage, qui étoit d'une éclatante beauté; et cette charmante personne paroissoit si troublée, que le cavalier, jugeant qu'elle avoit besoin de secours, ne manqua pas de lui offrir celui de sa valeur.

Généreux inconnu, lui dit la dame, je ne refuserai point l'offre que vous me faites : il semble que le ciel vous ait envoyé ici pour détourner le malheur que je crains. Deux cavaliers se sont donné rendez-vous dans ce bois; je viens de les y voir entrer tout à l'heure, ils vont se battre; suivez-moi, s'il vous plaît; venez m'aider à les séparer. En achevant ces mots, elle s'avança dans le bois; et le Tolédan, après avoir laissé son cheval à son valet, se hâta de la joindre.

A peine eurent-ils fait cent pas, qu'ils entendirent un bruit d'épées, et bientôt ils découvrirent entre les arbres deux hommes qui se battoient avec fureur. Le Tolédan courut à eux pour les séparer; et en étant venu

à bout par ses prières et par ses efforts, il leur demanda le sujet de leur différend.

Brave inconnu, lui dit un des deux cavaliers, je m'appelle don Fadrique de Mendoce, et mon ennemi se nomme don Alvaro Ponce. Nous aimons dona Theodora, cette dame que vous accompagnez : elle a toujours fait peu d'attention à nos soins, et quelques galanteries que nous ayons pu imaginer pour lui plaire, la cruelle ne nous en a pas mieux traités. Pour moi, j'avois dessein de continuer à la servir, malgré son indifférence; mais mon rival, au lieu de prendre le même parti, s'est avisé de me faire un appel.

Il est vrai, interrompit don Alvaro, que j'ai jugé à propos d'en user ainsi : je crois que, si je n'avois point de rival, dona Theodora pourroit m'écouter; je veux donc tâcher d'ôter la vie à don Fadrique, pour me défaire d'un homme qui s'oppose à mon bonheur.

Seigneur cavalier, dit alors le Tolédan, je n'approuve point votre combat; il offense dona Theodora : on saura bientôt dans le royaume de Valence que vous vous serez battus pour elle; l'honneur de votre dame vous doit être plus cher que votre repos et votre vie. D'ailleurs, quel fruit le vainqueur peut-il attendre de sa victoire? Après avoir exposé la réputation de sa maîtresse, pense-t-il qu'elle le verra d'un œil plus favorable? Quel aveuglement! Croyez-moi, faites plutôt sur vous, l'un et l'autre, un effort plus digne des noms que vous portez : rendez-vous maîtres de vos transports furieux, et, par un serment inviolable, engagez-vous tous deux à souscrire à l'accommodement que j'ai à vous proposer; votre querelle peut se terminer sans qu'il en coûte de sang.

Eh! de quelle manière? s'écria don Alvaro. Il faut que cette dame se déclare, répliqua le Tolédan; qu'elle fasse choix de don Fadrique ou de vous, et que l'amant sacrifié, loin de s'armer contre son rival, lui laisse le champ libre. J'y consens, dit don Alvaro, et j'en jure par tout ce qu'il y a plus de sacré : que dona Theodora se détermine, qu'elle me préfère, si elle veut, mon rival; cette préférence me sera moins insupportable que l'affreuse incertitude où je suis. Et moi, dit à son tour don Fadrique, j'en atteste le ciel : si ce divin objet que j'adore ne prononce point en ma faveur, je vais m'éloigner de ses charmes; et si je ne puis les oublier, du moins je ne les verrai plus.

Alors le Tolédan se tournant vers dona Theodora : Madame, lui dit-il, c'est à vous de parler : vous pouvez, d'un seul mot, désarmer ces deux rivaux; vous n'avez qu'à nommer celui dont vous voulez récompenser la constance. Seigneur cavalier, répondit la dame, cherchez un autre tempérament pour les accorder. Pourquoi me rendre la victime de leur accommodement? J'estime, à la vérité, don Fadrique et don Alvaro; mais je ne les aime point; et il n'est pas juste que, pour prévenir l'atteinte que leur combat pourroit porter à ma gloire, je donne des espérances que mon cœur ne sauroit avouer.

La feinte n'est plus de saison, Madame, reprit le Tolédan; il faut, s'il vous plaît, vous déclarer. Quoique ces deux cavaliers soient également bien faits, je suis assuré que vous avez plus d'inclination pour l'un que pour l'autre : je m'en fie à la frayeur mortelle dont je vous ai vue agitée.

Vous expliquez mal cette frayeur, repartit dona Theo-

dora : la perte de l'un ou de l'autre de ces cavaliers me toucheroit sans doute, et je me la reprocherois sans cesse, quoique je n'en fusse que la cause innocente ; mais si je vous ai paru alarmée, sachez que le péril qui menace ma réputation a fait toute ma crainte.

Don Alvaro Ponce, qui étoit naturellement brutal, perdit enfin patience : C'en est trop, dit-il d'un ton brusque; puisque madame refuse de terminer la chose à l'amiable, le sort des armes en va donc décider; et, parlant de cette sorte, il se mit en devoir de pousser don Fadrique, qui, de son côté, se disposa à le bien recevoir.

Alors la dame, plus effrayée par cette action, que déterminée par son penchant, s'écria tout éperdue : Arrêtez, seigneurs cavaliers; je vais vous satisfaire. S'il n'y a pas d'autre moyen d'empêcher un combat qui intéresse mon honneur, je déclare que c'est à don Fadrique de Mendoce que je donne la préférence.

Elle n'eut pas achevé ces paroles, que le disgracié Ponce, sans dire un seul mot, courut délier son cheval, qu'il avoit attaché à un arbre, et disparut, en jetant des regards furieux sur son rival et sur sa maîtresse. L'heureux Mendoce, au contraire, étoit au comble de sa joie : tantôt il se mettoit à genoux devant dona Theodora, tantôt il embrassoit le Tolédan, et ne pouvoit trouver d'expressions assez vives pour leur marquer toute la reconnoissance dont il se sentoit pénétré.

Cependant la dame, devenue plus tranquille après l'éloignement de don Alvaro, songeoit avec quelque douleur qu'elle venoit de s'engager à souffrir les soins

d'un amant dont à la vérité elle estimoit le mérite, mais pour qui son cœur n'étoit pas prévenu.

Seigneur don Fadrique, lui dit-elle, j'espère que vous n'abuserez pas de la préférence que je vous ai donnée : vous la devez à la nécessité où je me suis trouvée de prononcer entre vous et don Alvaro : ce n'est pas que je n'aie toujours fait beaucoup plus de cas de vous que de lui ; je sais bien qu'il n'a pas toutes les bonnes qualités que vous avez : vous êtes le cavalier de Valence le plus parfait, c'est une justice que je vous rends ; je dirai même que la recherche d'un homme tel que vous peut flatter la vanité d'une femme ; mais, quelque glorieuse qu'elle soit pour moi, je vous avouerai que je la vois avec si peu de goût, que vous êtes à plaindre de m'aimer aussi tendrement que vous le faites paroître. Je ne veux pourtant pas vous ôter toute espérance de toucher mon cœur ; mon indifférence n'est peut-être qu'un effet de la douleur qui me reste encore de la perte que j'ai faite depuis un an de don André de Cifuentes, mon mari. Quoique nous n'ayons pas été long-temps ensemble, et qu'il fût dans un âge avancé lorsque mes parents, éblouis de ses richesses, m'obligèrent à l'épouser, j'ai été fort affligée de sa mort : je le regrette encore tous les jours.

Eh! n'est-il pas digne de mes regrets? ajouta-t-elle : il ne ressembloit nullement à ces vieillards chagrins et jaloux qui, ne pouvant se persuader qu'une jeune femme soit assez sage pour leur pardonner leur foiblesse, sont eux-mêmes des témoins assidus de tous ses pas, ou la font observer par une duègne dévouée à leur tyrannie. Hélas! il avoit en ma vertu une confiance dont un jeune

mari adoré seroit à peine capable. D'ailleurs sa complaisance étoit infinie, et j'ose dire qu'il faisoit son unique étude d'aller au-devant de tout ce que je paroissois souhaiter : tel étoit don André de Cifuentes. Vous jugez bien, Mendoce, que l'on n'oublie pas aisément un homme d'un caractère si aimable : il est toujours présent à ma pensée, et cela ne contribue pas peu sans doute à détourner mon attention de tout ce que l'on fait pour me plaire.

Don Fadrique ne put s'empêcher d'interrompre en cet endroit dona Theodora : Ah! Madame, s'écria-t-il, que j'ai de joie d'apprendre de votre propre bouche que ce n'est pas par aversion pour ma personne que vous avez méprisé mes soins! j'espère que vous vous rendrez un jour à ma constance. Il ne tiendra point à moi que cela n'arrive, reprit la dame, puisque je vous permets de me venir voir et de me parler quelquefois de votre amour : tâchez de me donner du goût pour vos galanteries; faites en sorte que je vous aime : je ne vous cacherai point les sentiments favorables que j'aurai pris pour vous; mais si, malgré tous vos efforts, vous n'en pouvez venir à bout, souvenez-vous, Mendoce, que vous ne serez pas en droit de me faire des reproches.

Don Fadrique voulut répliquer; mais il n'en eut pas le temps, parce que la dame prit la main du Tolédan, et tourna brusquement ses pas du côté de son équipage. Il alla détacher son cheval, qui étoit attaché à un arbre; et le tirant après lui par la bride, il suivit dona Theodora, qui monta dans son carrosse avec autant d'agitation qu'elle en étoit descendue : la cause toutefois en

étoit bien différente. Le Tolédan et lui l'accompagnèrent à cheval jusqu'aux portes de Valence, où ils se séparèrent. Elle prit le chemin de sa maison, et don Fadrique emmena dans la sienne le Tolédan.

Il le fit reposer; et, après l'avoir bien régalé, il lui demanda en particulier ce qui l'amenoit à Valence, et s'il se proposoit d'y faire un long séjour. J'y serai le moins de temps qu'il me sera possible, lui répondit le Tolédan : j'y passe seulement pour aller gagner la mer, et m'embarquer dans le premier vaisseau qui s'éloignera des côtes d'Espagne; car je me mets peu en peine dans quel lieu du monde j'acheverai le cours d'une vie infortunée, pourvu que ce soit loin de ces funestes climats.

Que dites-vous? répliqua don Fadrique avec surprise : qui peut vous révolter contre votre patrie, et vous faire haïr ce que tous les hommes aiment naturellement? Après ce qui m'est arrivé, repartit le Tolédan, mon pays m'est odieux, et je n'aspire qu'à le quitter pour jamais. Ah! seigneur cavalier, s'écria Mendoce attendri de compassion, que j'ai d'impatience de savoir vos malheurs! si je ne puis soulager vos peines, je suis du moins disposé à les partager. Votre physionomie m'a d'abord prévenu pour vous, vos manières me charment, et je sens que je m'intéresse déjà vivement à votre sort.

C'est la plus grande consolation que je puisse recevoir, seigneur don Fadrique, répondit le Tolédan; et pour reconnoître en quelque sorte les bontés que vous me témoignez, je vous dirai aussi qu'en vous voyant tantôt avec don Alvaro Ponce, j'ai penché de votre côté. Un mouvement d'inclination, que je n'ai jamais senti à la première vue de personne, me fit craindre

que dona Theodora ne vous préférât votre rival; et j'eus de la joie lorsqu'elle se fut déterminée en votre faveur. Vous avez depuis si bien fortifié cette première impression, qu'au lieu de vouloir vous cacher mes ennuis, je cherche à m'épancher, et trouve une douceur secrète à vous découvrir mon âme : apprenez donc mes malheurs.

Tolède m'a vu naître, et don Juan de Zarate est mon nom. J'ai perdu, presque dès mon enfance, ceux qui m'ont donné le jour; de manière que je commençai de bonne heure à jouir de quatre mille ducats de rente qu'ils m'ont laissés. Comme je pouvois disposer de ma main, et que je me croyois assez riche pour ne devoir consulter que mon cœur dans le choix que je ferois d'une femme, j'épousai une fille d'une beauté parfaite, sans m'arrêter au peu de bien qu'elle avoit, ni à l'inégalité de nos conditions : j'étois charmé de mon bonheur; et pour mieux goûter le plaisir de posséder une personne que j'aimois, je la menai, peu de jours après mon mariage, à une terre que j'ai à quelques lieues de Tolède.

Nous y vivions tous deux dans une union charmante, lorsque le duc de Naxera, dont le château est dans le voisinage de ma terre, vint, un jour qu'il chassoit, se rafraîchir chez moi. Il vit ma femme, et en devint amoureux : je le crus du moins; et ce qui acheva de me le persuader, c'est qu'il rechercha bientôt mon amitié avec empressement; ce qu'il avoit jusque-là fort négligé : il me mit de ses parties de chasse, me fit force présents, et encore plus d'offres de services.

Je fus d'abord alarmé de sa passion; je pensai retourner à Tolède avec mon épouse; et le ciel sans

doute m'inspiroit cette pensée: effectivement, si j'eusse ôté au duc toutes les occasions de voir ma femme, j'aurois évité tous les malheurs qui me sont arrivés; mais la confiance que j'avois en elle me rassura. Il me parut qu'il n'étoit pas possible qu'une personne que j'avois épousée sans dot, et tirée d'un état obscur, fût assez ingrate pour oublier mes bontés. Hélas! que je la connoissois mal! l'ambition et la vanité, qui sont deux choses si naturelles aux femmes, étoient les plus grands défauts de la mienne.

Dès que le duc eut trouvé moyen de lui apprendre ses sentiments, elle se sut bon gré d'avoir fait une conquête si importante. L'attachement d'un homme que l'on traitoit d'Excellence chatouilla son orgueil, et remplit son esprit de fastueuses chimères : elle s'en estima davantage, et m'en aima moins. Ce que j'avois fait pour elle, au lieu d'exciter sa reconnoissance, ne fit plus que m'attirer ses mépris : elle me regarda comme un mari indigne de sa beauté, et il lui sembla que si ce grand seigneur, qui étoit épris de ses charmes, l'eût vue avant son mariage, il n'auroit pas manqué de l'épouser. Enivrée de ces folles idées, et séduite par quelques présents qui la flattoient, elle se rendit aux secrets empressements du duc.

Ils s'écrivoient assez souvent, et je n'avois pas le moindre soupçon de leur intelligence; mais enfin je fus assez malheureux pour sortir de mon aveuglement. Un jour je revins de la chasse de meilleure heure qu'à l'ordinaire : j'entrai dans l'appartement de ma femme; elle ne m'attendoit pas si tôt : elle venoit de recevoir une lettre du duc, et se préparoit à lui faire réponse.

Elle ne put cacher son trouble à ma vue : j'en frémis, et voyant sur une table du papier et de l'encre, je jugeai qu'elle me trahissoit. Je la pressai de me montrer ce qu'elle écrivoit; mais elle s'en défendit; de sorte que je fus obligé d'employer jusqu'à la violence pour satisfaire ma jalouse curiosité : je tirai de son sein, malgré toute sa résistance, une lettre qui contenoit ces paroles :

« Languirai-je toujours dans l'attente d'une seconde « entrevue? Que vous êtes cruelle de me donner les « plus douces espérances, et de tant tarder à les rem- « plir! Don Juan va tous les jours à la chasse où à To- « lède : ne devrions-nous pas profiter de ces occasions? « Ayez plus d'égard à la vive ardeur qui me consume. « Plaignez-moi, Madame : songez que si c'est un plaisir « d'obtenir ce qu'on désire, c'est un tourment d'en at- « tendre long-temps la possession. »

Je ne pus achever de lire ce billet sans être transporté de rage : je mis la main sur ma dague, et, dans mon premier mouvement, je fus tenté d'ôter la vie à l'infidèle épouse qui m'ôtoit l'honneur; mais, faisant réflexion que c'étoit me venger à demi, et que mon ressentiment demandoit encore une autre victime, je me rendis maître de ma fureur : je dissimulai; je dis à ma femme, avec le moins d'agitation qu'il me fut possible : Madame, vous avez eu tort d'écouter le duc : l'éclat de son rang ne devoit point vous éblouir; mais les jeunes personnes aiment le faste : je veux croire que c'est là tout votre crime, et que vous ne m'avez point fait le dernier outrage; c'est pourquoi j'excuse votre indiscrétion, pourvu que vous rentriez dans votre devoir, et

que désormais, sensible à ma seule tendresse, vous ne songiez qu'à la mériter.

Après lui avoir tenu ce discours, je sortis de son appartement, autant pour la laisser se remettre du trouble où étoient ses esprits, que pour chercher la solitude dont j'avois besoin moi-même pour calmer la colère qui m'enflammoit. Si je ne pus reprendre ma tranquillité, j'affectai du moins un air tranquille pendant deux jours; et le troisième, feignant d'avoir à Tolède une affaire de la dernière conséquence, je dis à ma femme que j'étois obligé de la quitter pour quelque temps, et que je la priois d'avoir soin de sa gloire pendant mon absence.

Je partis; mais, au lieu de continuer mon chemin vers Tolède, je revins secrètement chez moi à l'entrée de la nuit, et me cachai dans la chambre d'un domestique fidèle, d'où je pouvois voir tout ce qui entroit dans ma maison. Je ne doutois point que le duc n'eût été informé de mon départ, et je m'imaginois qu'il ne manqueroit pas de vouloir profiter de la conjoncture : j'espérois les surprendre ensemble; je me promettois une entière vengeance.

Néanmoins je fus trompé dans mon attente : loin de remarquer qu'on se disposât au logis à recevoir un galant, je m'aperçus, au contraire, que l'on fermoit les portes avec exactitude; et trois jours s'étant écoulés sans que le duc eût paru, ni même aucun de ses gens, je me persuadai que mon épouse s'étoit repentie de sa faute, et qu'elle avoit enfin rompu tout commerce avec son amant.

Prévenu de cette opinion, je perdis le désir de me

venger; et me livrant aux mouvements d'un amour que la colère avoit suspendu, je courus à l'appartement de ma femme, je l'embrassai avec transport, et lui dis : Madame, je vous rends mon estime et mon amitié. Je vous avoue que je n'ai point été à Tolède; j'ai feint ce voyage pour vous éprouver. Vous devez pardonner ce piége à un mari dont la jalousie n'étoit pas sans fondement; je craignois que votre esprit, séduit par de superbes illusions, ne fût pas capable de se détromper; mais, grâces au ciel, vous avez reconnu votre erreur, et j'espère que rien ne troublera plus notre union.

Ma femme me parut touchée de ces paroles; et laissant couler quelques pleurs : Que je suis malheureuse, s'écria-t-elle, de vous avoir donné sujet de soupçonner ma fidélité! J'ai beau détester ce qui vous a si justement irrité contre moi; mes yeux, depuis deux jours, sont vainement ouverts aux larmes; toute ma douleur, tous mes remords seront inutiles; je ne regagnerai jamais votre confiance. Je vous la redonne, Madame, interrompis-je tout attendri de l'affliction qu'elle faisoit paroître; je ne veux plus me souvenir du passé, puisque vous vous en repentez.

En effet, dès ce moment j'eus pour elle les mêmes égards que j'avois auparavant, et je recommençai à goûter des plaisirs qui avoient été si cruellement troublés : ils devinrent même plus piquants; car ma femme, comme si elle eût voulu effacer de mon esprit toutes les traces de l'offense qu'elle m'avoit faite, prenoit plus de soin de me plaire qu'elle n'en avoit jamais pris : je trouvois plus de vivacité dans ses caresses, et peu s'en

falloit que je ne fusse bien aise du chagrin qu'elle m'avoit causé.

Je tombai malade en ce temps-là. Quoique ma maladie ne fût point mortelle, il n'est pas concevable combien ma femme en parut alarmée : elle passoit le jour auprès de moi; et la nuit, comme j'étois dans un appartement séparé, elle me venoit voir deux ou trois fois, pour apprendre par elle-même de mes nouvelles : enfin elle montroit une extrême attention à courir au-devant de tous les secours dont j'avois besoin; il sembloit que sa vie fût attachée à la mienne. De mon côté, j'étois si sensible à toutes les marques de tendresse qu'elle me donnoit, que je ne pouvois me lasser de le lui témoigner. Cependant, seigneur Mendoce, elles n'étoient pas aussi sincères que je me l'imaginois.

Une nuit, ma santé commençoit alors à se rétablir, mon valet de chambre vint me réveiller : Seigneur, me dit-il tout ému, je suis fâché d'interrompre votre repos; mais je vous suis trop fidèle pour vouloir vous cacher ce qui se passe dans ce moment chez vous : le duc de Naxera est avec madame.

Je fus si étourdi de cette nouvelle, que je regardai quelque temps mon valet sans pouvoir lui parler : plus je pensois au rapport qu'il me faisoit, plus j'avois de peine à le croire véritable. Non, Fabio, m'écriai-je, il n'est pas possible que ma femme soit capable d'une si grande perfidie! tu n'es point assuré de ce que tu dis. Seigneur, reprit Fabio, plût au ciel que j'en pusse encore douter; mais de fausses apparences ne m'ont point trompé. Depuis que vous êtes malade, je soupçonne qu'on introduit presque toutes les nuits le duc dans

l'appartement de madame : je me suis caché pour éclaircir mes soupçons, et je ne suis que trop persuadé qu'ils sont justes.

A ce discours, je me levai tout furieux; je pris ma robe de chambre et mon épée, et marchai vers l'appartement de ma femme, accompagné de Fabio, qui portoit la lumière. Au bruit que nous fîmes en entrant, le duc, qui étoit assis sur le lit, se leva, et prenant un pistolet qu'il avoit à sa ceinture, il vint au-devant de moi et me tira; mais ce fut avec tant de trouble et de précipitation, qu'il me manqua. Alors je m'avançai sur lui brusquement, et lui enfonçai mon épée dans le cœur. Je m'adressai ensuite à ma femme, qui étoit plus morte que vive : Et toi, lui dis-je, infâme! reçois le prix de toutes tes perfidies. En disant cela, je lui plongeai dans le sein mon épée toute fumante du sang de son amant.

Je condamne mon emportement, seigneur don Fadrique, et j'avoue que j'aurois pu assez punir une épouse infidèle, sans lui ôter la vie; mais quel homme pourroit conserver sa raison dans une pareille conjoncture? Peignez-vous cette perfide femme, attentive à ma maladie; représentez-vous toutes ses démonstrations d'amitié, toutes les circonstances, toute l'énormité de sa trahison; et jugez si l'on ne doit point pardonner sa mort à un mari qu'une si juste fureur animoit.

Pour achever cette tragique histoire en deux mots : après avoir pleinement assouvi ma vengeance, je m'habillai à la hâte; je jugeai bien que je n'avois pas de temps à perdre; que les parents du duc me feroient chercher par toute l'Espagne, et que le crédit de ma famille ne pouvant balancer le leur, je ne serois en

sûreté que dans un pays étranger : c'est pourquoi je choisis deux de mes meilleurs chevaux, et avec tout ce que j'avois d'argent et de pierreries, je sortis de ma maison avant le jour, suivi du valet qui m'avoit si bien prouvé sa fidélité : je pris la route de Valence, dans le dessein de me jeter dans le premier vaisseau qui feroit voile vers l'Italie. Comme je passois aujourd'hui près du bois où vous étiez, j'ai rencontré dona Theodora, qui m'a prié de la suivre et de l'aider à vous séparer.

Après que le Tolédan eut achevé de parler, don Fadrique lui dit : Seigneur don Juan, vous vous êtes justement vengé du duc de Naxera : soyez sans inquiétude sur les poursuites que ses parents pourront faire : vous demeurerez, s'il vous plaît, chez moi, en attendant l'occasion de passer en Italie. Mon oncle est gouverneur de Valence ; vous serez plus en sûreté ici qu'ailleurs, et vous y serez avec un homme qui veut être uni désormais avec vous d'une étroite amitié.

Zarate répondit à Mendoce dans des termes pleins de reconnoissance, et accepta l'asile qu'il lui présentoit. Admirez la force de la sympathie, seigneur don Cleophas, poursuivit Asmodée ; ces deux jeunes cavaliers se sentirent tant d'inclination l'un pour l'autre, qu'en peu de jours il se forma entre eux une amitié comparable à celle d'Oreste et de Pylade. Avec un mérite égal, ils avoient ensemble un tel rapport d'humeur, que ce qui plaisoit à don Fadrique ne manquoit pas de plaire à don Juan ; c'étoit le même caractère : enfin, ils étoient faits pour s'aimer. Don Fadrique surtout étoit enchanté des manières de son ami : il ne pouvoit même s'empêcher de les vanter à tout moment à dona Theodora.

Ils alloient souvent tous deux chez cette dame, qui voyoit toujours avec indifférence les soins et les assiduités de Mendoce. Il en étoit très mortifié, et s'en plaignoit quelquefois à son ami, qui, pour le consoler, lui disoit que les femmes les plus insensibles se laissoient enfin toucher; qu'il ne manquoit aux amants que la patience d'attendre ce temps favorable; qu'il ne perdît point courage; que sa dame, tôt ou tard, récompenseroit ses services. Ce discours, quoique fondé sur l'expérience, ne rassuroit point le timide Mendoce, qui craignoit de ne pouvoir jamais plaire à la veuve de Cifuentes. Cette crainte le jeta dans une langueur qui faisoit pitié à don Juan; mais don Juan fut bientôt plus à plaindre que lui.

Quelque sujet qu'eût ce Tolédan d'être révolté contre les femmes, après l'horrible trahison de la sienne, il ne put se défendre d'aimer dona Theodora; cependant, loin de s'abandonner à une passion qui offensoit son ami, il ne songea qu'à la combattre; et, persuadé qu'il ne la pouvoit vaincre qu'en s'éloignant des yeux qui l'avoient fait naître, il résolut de ne plus voir la veuve de Cifuentes : ainsi, lorsque Mendoce le vouloit mener chez elle, il trouvoit toujours quelque prétexte pour s'en excuser.

D'une autre part, don Fadrique n'alloit pas une fois chez la dame, qu'elle ne lui demandât pourquoi don Juan ne la venoit plus voir. Un jour, qu'elle lui faisoit cette question, il lui répondit en souriant que son ami avoit ses raisons. Et quelles raisons peut-il avoir de me fuir, dit dona Theodora? Madame, repartit Mendoce, comme je voulois aujourd'hui vous l'amener, et que

je lui marquois quelque surprise sur ce qu'il refusoit de m'accompagner, il m'a fait une confidence qu'il faut que je vous révèle pour le justifier. Il m'a dit qu'il avoit fait une maîtresse, et que, n'ayant pas beaucoup de temps à demeurer dans cette ville, les moments lui étoient chers.

Je ne suis point satisfaite de cette excuse, reprit en rougissant la veuve de Cifuentes; il n'est pas permis aux amants d'abandonner leurs amis. Don Fadrique remarqua la rougeur de dona Theodora; il crut que la vanité seule en étoit la cause, et que ce qui faisoit rougir la dame n'étoit qu'un simple dépit de se voir négligée. Il se trompoit dans sa conjecture : un mouvement plus vif que la vanité excitoit l'émotion qu'elle laissoit paroître; mais de peur qu'il ne démêlât ses sentiments, elle changea de discours, et affecta, pendant le reste de l'entretien, un enjouement qui auroit mis en défaut la pénétration de Mendoce, quand il n'auroit pas d'abord pris le change.

Aussitôt que la veuve de Cifuentes se trouva seule, elle tomba dans une profonde rêverie : elle sentit alors toute la force de l'inclination qu'elle avoit conçue pour don Juan; et la croyant plus mal récompensée qu'elle ne l'étoit : Quelle injuste et barbare puissance, dit-elle en soupirant, se plaît à enflammer des cœurs qui ne s'accordent pas! Je n'aime pas don Fadrique, qui m'adore, et je brûle pour don Juan, dont une autre que moi occupe la pensée! Ah! Mendoce, cesse de me reprocher mon indifférence, ton ami t'en venge assez.

A ces mots, un vif sentiment de douleur et de jalousie lui fit répandre quelques larmes; mais l'espérance, qui

sait adoucir les peines des amants, vint bientôt présenter à son esprit de flatteuses images. Elle se représenta que sa rivale pouvoit n'être pas fort dangereuse; que don Juan étoit peut-être moins arrêté par ses charmes qu'amusé par ses bontés, et que de si foibles liens n'étoient pas difficiles à rompre. Pour juger elle-même de ce qu'elle en devoit croire, elle résolut d'entretenir en particulier le Tolédan. Elle le fit avertir de se trouver chez elle : il s'y rendit; et quand ils furent tous deux seuls, dona Theodora prit ainsi la parole :

Je n'aurois jamais pensé que l'amour pût faire oublier à un galant homme ce qu'il doit aux dames; néanmoins, don Juan, vous ne venez plus chez moi depuis que vous êtes amoureux. J'ai sujet, ce me semble, de me plaindre de vous. Je veux croire toutefois que ce n'est point de votre propre mouvement que vous me fuyez; votre dame vous aura sans doute défendu de me voir. Avouez-le-moi, don Juan, et je vous excuse : je sais que les amants ne sont pas libres dans leurs actions, et qu'ils n'oseroient désobéir à leurs maîtresses.

Madame, répondit le Tolédan, je conviens que ma conduite doit vous étonner; mais, de grâce, ne souhaitez pas que je me justifie : contentez-vous d'apprendre que j'ai raison de vous éviter. Quelle que puisse être cette raison, reprit dona Theodora tout émue, je veux que vous me la disiez. Hé bien, Madame, repartit don Juan, il faut vous obéir; mais ne vous plaignez pas si vous en entendez plus que vous n'en voulez savoir.

Don Fadrique, poursuivit-il, vous a raconté l'aven-

ture qui m'a fait quitter la Castille. En m'éloignant de Tolède, le cœur plein de ressentiment contre les femmes, je les défiois toutes de me jamais surprendre. Dans cette fière disposition, je m'approchai de Valence; je vous rencontrai, et, ce que personne encore n'a pu faire peut-être, je soutins vos premiers regards sans en être troublé : je vous ai revue même depuis impunément; mais, hélas! que j'ai payé cher quelques jours de fierté! Vous avez enfin vaincu ma résistance : votre beauté, votre esprit, tous vos charmes se sont exercés sur un rebelle; en un mot, j'ai pour vous tout l'amour que vous êtes capable d'inspirer.

Voilà, Madame, ce qui m'écarte de vous. La personne dont on vous a dit que j'étois occupé n'est qu'une dame imaginaire : c'est une fausse confidence que j'ai faite à Mendoce, pour prévenir les soupçons que j'aurois pu lui donner, en refusant toujours de vous venir voir avec lui.

Ce discours, à quoi dona Theodora ne s'étoit point attendue, lui causa une si grande joie, qu'elle ne put l'empêcher de paroître. Il est vrai qu'elle ne se mit point en peine de la cacher, et qu'au lieu d'armer ses yeux de quelque rigueur, elle regarda le Tolédan d'un air assez tendre, et lui dit : Vous m'avez appris votre secret, don Juan; je veux aussi vous découvrir le mien : écoutez-moi.

Insensible aux soupirs d'Alvaro Ponce, peu touchée de l'attachement de Mendoce, je menois une vie douce et tranquille, lorsque le hasard vous fit passer près du bois où nous nous rencontrâmes. Malgré l'agitation où j'étois alors, je ne laissai pas de remarquer que vous

m'offriez votre secours de très bonne grâce; et la manière avec laquelle vous sûtes séparer deux rivaux furieux me fit concevoir une opinion fort avantageuse de votre adresse et de votre valeur. Le moyen que vous proposâtes pour les accorder me déplut : je ne pouvois, sans beaucoup de peine, me résoudre à choisir l'un ou l'autre; mais, pour ne vous rien déguiser, je crois que vous aviez un peu de part à ma répugnance : car dans le même moment que, forcée par la nécessité, ma bouche nomma don Fadrique, je sentis que mon cœur se déclaroit pour l'inconnu. Depuis ce jour, que je dois appeler heureux, après l'aveu que vous m'avez fait, votre mérite a augmenté l'estime que j'avois pour vous.

Je ne vous fais pas, continua-t-elle, un mystère de mes sentiments : je vous les déclare avec la même franchise que j'ai dit à Mendoce que je ne l'aimois point. Une femme qui a le malheur de se sentir du penchant pour un amant qui ne sauroit être à elle, a raison de se contraindre, et de se venger du moins de sa foiblesse par un silence éternel; mais je crois que l'on peut, sans scrupule, découvrir une tendresse innocente à un homme qui n'a que des vues légitimes. Oui, je suis ravie que vous m'aimiez, et j'en rends grâces au ciel, qui nous a sans doute destinés l'un pour l'autre.

Après ce discours, la dame se tut pour laisser parler don Juan, et lui donner lieu de faire éclater tous les transports de joie et de reconnoissance qu'elle croyoit lui avoir inspirés; mais, au lieu de paroître enchanté des choses qu'il venoit d'entendre, il demeura triste et rêveur.

Que vois-je, don Juan? lui dit-elle. Quand, pour vous faire un sort qu'un autre que vous pourroit trouver digne d'envie, j'oublie la fierté de mon sexe, et vous montre une âme charmée, vous résistez à la joie que doit vous causer une déclaration si obligeante! vous gardez un silence glacé! je vois même de la douleur dans vos yeux. Ah! don Juan, quel étrange effet produisent en vous mes bontés!

Eh! quel autre effet, Madame, répondit tristement le Tolédan, peuvent-elles faire sur un cœur comme le mien? Je suis d'autant plus misérable, que vous me témoignez plus d'inclination. Vous n'ignorez pas ce que Mendoce fait pour moi : vous savez quelle tendre amitié nous lie; pourrois-je établir mon bonheur sur la ruine de ses plus douces espérances? Vous avez trop de délicatesse, dit dona Theodora : je n'ai rien promis à don Fadrique; je puis vous offrir ma foi sans mériter ses reproches, et vous pouvez la recevoir sans lui faire un larcin. J'avoue que l'idée d'un ami malheureux doit vous causer quelque peine; mais, don Juan, est-elle capable de balancer l'heureux destin qui vous attend?

Oui, Madame, répliqua-t-il d'un ton ferme; un ami tel que Mendoce a plus de pouvoir sur moi que vous ne pensez. S'il vous étoit possible de concevoir toute la tendresse, toute la force de notre amitié, que vous me trouveriez à plaindre! Don Fadrique n'a rien de caché pour moi; mes intérêts sont devenus les siens : les moindres choses qui me regardent ne sauroient échapper à son attention, ou, pour tout dire en un mot, je partage son âme avec vous.

Ah! si vous vouliez que je profitasse de vos bontés, il falloit me les laisser voir avant que j'eusse formé les nœuds d'une amitié si forte. Charmé du bonheur de vous plaire, je n'aurois alors regardé Mendoce que comme un rival : mon cœur, en garde contre l'affection qu'il me marquoit, n'y auroit pas répondu, et je ne lui devrois pas aujourd'hui tout ce que je lui dois; mais, Madame, il n'est plus temps : j'ai reçu tous les services qu'il a voulu me rendre; j'ai suivi le penchant que j'avois pour lui : la reconnoissance et l'inclination me lient et me réduisent enfin à la cruelle nécessité de renoncer au sort glorieux que vous me présentez.

En cet endroit, dona Theodora, qui avoit les yeux couverts de larmes, prit son mouchoir pour s'essuyer. Cette action troubla le Tolédan; il sentit chanceler sa constance; il commençoit à ne répondre plus de rien. Adieu, Madame, continua-t-il d'une voix entrecoupée de soupirs, adieu; il faut vous fuir pour sauver ma vertu; je ne puis soutenir vos pleurs; ils vous rendent trop redoutable. Je vais m'éloigner de vous pour jamais, et pleurer la perte de tant de charmes, que mon inexorable amitié veut que je lui sacrifie. En achevant ces paroles, il se retira avec un reste de fermeté qu'il n'avoit pas peu de peine à conserver.

Après son départ, la veuve de Cifuentes fut agitée de mille mouvements confus : elle eut honte de s'être déclarée à un homme qu'elle n'avoit pu retenir; mais, ne pouvant douter qu'il ne fût fortement épris, et que le seul intérêt d'un ami ne lui fît refuser la main qu'elle lui offroit, elle fut assez raisonnable pour admirer un si rare effort d'amitié, au lieu de s'en offenser. Néan-

moins, comme on ne sauroit s'empêcher de s'affliger quand les choses n'ont pas le succès que l'on désire, elle résolut d'aller dès le lendemain à la campagne pour dissiper ses chagrins, ou plutôt pour les augmenter: car la solitude est plus propre à fortifier l'amour qu'à l'affoiblir.

Don Juan, de son côté, n'ayant pas trouvé Mendoce au logis, s'étoit enfermé dans son appartement pour s'abandonner en liberté à sa douleur : après ce qu'il avoit fait en faveur d'un ami, il crut qu'il lui étoit permis du moins d'en soupirer; mais don Fadrique vint bientôt interrompre sa rêverie; et jugeant à son visage qu'il étoit indisposé, il en témoigna tant d'inquiétude, que don Juan, pour le rassurer, fut obligé de lui dire qu'il n'avoit besoin que de repos. Mendoce sortit aussitôt pour le laisser reposer; mais il sortit d'un air si triste, que le Tolédan en sentit plus vivement son infortune. O ciel! dit-il en lui-même, pourquoi faut-il que la plus tendre amitié du monde fasse tout le malheur de ma vie?

Le jour suivant, don Fadrique n'étoit pas encore levé, qu'on le vint avertir que dona Theodora étoit partie, avec tout son domestique, pour son château de Villaréal, et qu'il y avoit apparence qu'elle n'en reviendroit pas sitôt. Cette nouvelle le chagrina moins à cause des peines que fait souffrir l'éloignement d'un objet aimé, que parce qu'on lui avoit fait mystère de ce départ. Sans savoir ce qu'il en devoit penser, il en conçut un funeste présage.

Il se leva pour aller voir son ami, tant pour l'entretenir là-dessus, que pour apprendre l'état de sa santé.

Mais comme il achevoit de s'habiller, don Juan entra dans sa chambre, en lui disant : Je viens dissiper l'inquiétude que je vous cause; je me porte assez bien aujourd'hui. Cette bonne nouvelle, répondit Mendoce, me console un peu de la mauvaise que j'ai reçue. Le Tolédan demanda quelle étoit cette mauvaise nouvelle; et don Fadrique, après avoir fait sortir ses gens, lui dit : Dona Theodora est partie ce matin pour la campagne, où l'on croit qu'elle sera long-temps. Ce départ m'étonne : pourquoi me l'a-t-on caché? qu'en pensez-vous, don Juan? n'ai-je pas raison d'être alarmé?

Zarate se garda bien de lui dire sur cela sa pensée, et tâcha de lui persuader que dona Theodora pouvoit être allée à la campagne sans qu'il eût sujet de s'en effrayer. Mais Mendoce, peu content des raisons que son ami employoit pour le rassurer, l'interrompit : Tous ces discours, dit-il, ne sauroient dissiper le soupçon que j'ai conçu; j'aurai fait peut-être imprudemment quelque chose qui aura déplu à dona Theodora : pour m'en punir, elle me quitte, sans daigner seulement m'apprendre mon crime.

Quoi qu'il en soit, je ne puis demeurer plus long-temps dans l'incertitude. Allons, don Juan, allons la trouver; je vais faire préparer des chevaux. Je vous conseille, lui dit le Tolédan, de ne mener personne avec vous; cet éclaircissement se doit faire sans témoin. Don Juan ne sauroit être de trop, reprit don Fadrique; dona Theodora n'ignore point que vous savez tout ce qui se passe dans mon cœur : elle vous estime; et loin de m'embarrasser, vous m'aiderez à l'apaiser en ma faveur.

Non, don Fadrique, répliqua-t-il, ma présence ne peut vous être utile. Partez tout seul, je vous en conjure. Non, mon cher don Juan, repartit Mendoce, nous irons ensemble; j'attends cette complaisance de votre amitié. Quelle tyrannie! s'écria le Tolédan d'un air chagrin; pourquoi exigez-vous de mon amitié ce qu'elle ne doit pas vous accorder?

Ces paroles, que don Fadrique ne comprenoit pas, et le ton brusque dont elles avoient été prononcées, le surprirent étrangement. Il regarda son ami avec attention : Don Juan, lui dit-il, que signifie ce que je viens d'entendre? quel affreux soupçon naît dans mon esprit! Ah! c'est trop vous contraindre et me gêner; parlez. Qui cause la répugnance que vous marquez à m'accompagner?

Je voulois vous la cacher, répondit le Tolédan; mais puisque vous m'avez forcé vous-même à la laisser paroître, il ne faut plus que je dissimule : cessons, mon cher don Fadrique, de nous applaudir de la conformité de nos affections; elle n'est que trop parfaite : les traits qui vous ont blessé n'ont point épargné votre ami. Dona Theodora.... Vous seriez mon rival! interrompit Mendoce en pâlissant. Dès que j'ai connu mon amour, repartit don Juan, je l'ai combattu. J'ai fui constamment la veuve de Cifuentes : vous le savez; vous m'en avez vous-même fait reproche : je triomphois du moins de ma passion, si je ne pouvois la détruire.

Mais hier cette dame me fit dire qu'elle souhaitoit de me parler chez elle. Je m'y rendis. Elle me demanda pourquoi je semblois vouloir l'éviter. J'inventai des

excuses; elle les rejeta. Enfin, je fus obligé de lui en découvrir la véritable cause. Je crus qu'après cette déclaration elle approuveroit le dessein que j'avois de la fuir; mais, par un bizarre effet de mon étoile, vous le dirai-je? oui, Mendoce, je dois vous le dire, je trouvai Theodora prévenue pour moi.

Quoique don Fadrique eût l'esprit du monde le plus doux et le plus raisonnable, il fut saisi d'un mouvement de fureur à ce discours, et interrompant encore son ami en cet endroit: Arrêtez, don Juan, lui dit-il, percez-moi plutôt le sein que de poursuivre ce fatal récit. Vous ne vous contentez pas de m'avouer que vous êtes mon rival, vous m'apprenez encore qu'on vous aime! Juste ciel! quelle confidence vous m'osez faire! Vous mettez notre amitié à une épreuve trop rude. Mais que dis-je, notre amitié? vous l'avez violée, en conservant les sentiments perfides que vous me déclarez.

Quelle étoit mon erreur! Je vous croyois généreux, magnanime, et vous n'êtes qu'un faux ami, puisque vous avez été capable de concevoir un amour qui m'outrage. Je suis accablé de ce coup imprévu: je le sens d'autant plus vivement, qu'il m'est porté par une main.... Rendez-moi plus de justice, interrompit à son tour le Tolédan; donnez-vous un moment de patience; je ne suis rien moins qu'un faux ami. Écoutez-moi, et vous vous repentirez de m'avoir appelé de ce nom odieux.

Alors il lui raconta ce qui s'étoit passé entre la veuve de Cifuentes et lui, le tendre aveu qu'elle lui avoit fait, et les discours qu'elle lui avoit tenus pour l'engager à se livrer sans scrupule à sa passion. Il lui ré-

péta ce qu'il avoit répondu à ce discours; et à mesure qu'il parloit de la fermeté qu'il avoit fait paroître, don Fadrique sentoit évanouir sa fureur. Enfin, ajouta don Juan, l'amitié l'emporta sur l'amour : je refusai la foi de dona Theodora. Elle en pleura de dépit; mais, grand Dieu! que ses pleurs excitèrent de trouble dans mon âme! je ne puis m'en ressouvenir sans trembler encore du péril que j'ai couru. Je commençois à me trouver barbare; et pendant quelques instants, Mendoce, mon cœur vous devint infidèle. Je ne cédai pas pourtant à ma foiblesse, et je me dérobai, par une prompte fuite, à des larmes si dangereuses. Mais ce n'est pas assez d'avoir évité ce danger, il faut craindre pour l'avenir. Il faut hâter mon départ; je ne veux plus m'exposer aux regards de Theodora. Après cela, don Fadrique m'accusera-t-il encore d'ingratitude et de perfidie?

Non, lui répondit Mendoce en l'embrassant, je vous rends toute votre innocence. J'ouvre les yeux; pardonnez un injuste reproche au premier transport d'un amant qui se voit ravir toutes ses espérances. Hélas! devois-je croire que dona Theodora pourroit vous voir long-temps sans vous aimer, sans se rendre à ces charmes dont j'ai moi-même éprouvé le pouvoir? Vous êtes un véritable ami. Je n'impute plus mon malheur qu'à la fortune, et loin de vous haïr, je sens augmenter pour vous ma tendresse. Hé quoi! vous renoncez pour moi à la possession de dona Theodora! Vous faites à notre amitié un si grand sacrifice, et je n'en serois pas touché! Vous pouvez dompter votre amour, et je ne ferois pas un effort pour vaincre le mien! Je dois répondre à votre générosité, don Juan; suivez le penchant qui

vous entraîne; épousez la veuve de Cifuentes; que mon cœur, s'il veut, en gémisse; Mendoce vous en presse.

Vous m'en pressez en vain, répliqua Zarate. J'ai pour elle, je le confesse, une passion violente; mais votre repos m'est plus cher que mon bonheur. Et le repos de Theodora, reprit don Fadrique, vous doit-il être indifférent? Ne nous flattons point : le penchant qu'elle a pour vous décide de mon sort. Quand vous vous éloigneriez d'elle; quand, pour me la céder, vous iriez loin de ses yeux traîner une vie déplorable, je n'en serois pas mieux : puisque je n'ai pu lui plaire jusqu'ici, je ne lui plairai jamais; le ciel n'a réservé cette gloire qu'à vous seul. Elle vous a aimé dès le premier moment qu'elle vous a vu; elle a pour vous une inclination naturelle; en un mot, elle ne sauroit être heureuse qu'avec vous : recevez donc la main qu'elle vous présente; comblez ses désirs et les vôtres; abandonnez-moi à mon infortune; et ne faites pas trois misérables, lorsqu'un seul peut épuiser toute la rigueur du destin.

Asmodée, en cet endroit, fut obligé d'interrompre son récit, pour écouter l'écolier, qui lui dit : Ce que vous me racontez est surprenant. Y a-t-il en effet des gens d'un si beau caractère? Je ne vois dans le monde que des amis qui se brouillent, je ne dis pas pour des maîtresses comme dona Theodora, mais pour des coquettes fieffées. Un amant peut-il renoncer à un objet qu'il adore, et dont il est aimé, de peur de rendre un ami malheureux? Je ne croyois cela possible que dans la nature du roman, où l'on peint les hommes tels qu'ils

devroient être, plutôt que tels qu'ils sont. Je demeure d'accord, répondit le Diable, que ce n'est pas une chose fort ordinaire; mais elle est non-seulement dans la nature du roman, elle est aussi dans la belle nature de l'homme. Cela est si vrai, que depuis le déluge j'en ai vu deux exemples, y compris celui-ci. Revenons à mon histoire.

Les deux amis continuèrent à se faire un sacrifice de leur passion; et l'un ne voulant point céder à la générosité de l'autre, leurs sentiments amoureux demeurèrent suspendus pendant quelques jours. Ils cessèrent de s'entretenir de Theodora; ils n'osoient plus même prononcer son nom. Mais tandis que l'amitié triomphoit ainsi de l'amour dans la ville de Valence, l'amour, comme pour s'en venger, régnoit ailleurs avec tyrannie, et se faisoit obéir sans résistance.

Dona Theodora s'abandonnoit à sa tendresse dans son château de Villaréal, situé près de la mer. Elle pensoit sans cesse à don Juan, et ne pouvoit perdre l'espérance de l'épouser, quoiqu'elle ne dût pas s'y attendre, après les sentiments d'amitié qu'il avoit fait éclater pour don Fadrique.

Un jour, après le coucher du soleil, comme elle prenoit sur le bord de la mer le plaisir de la promenade avec une de ses femmes, elle aperçut une petite chaloupe qui venoit gagner le rivage. Il lui sembla d'abord qu'il y avoit dedans sept à huit hommes de fort mauvaise mine; mais après les avoir vus de plus près, et considérés avec plus d'attention, elle jugea qu'elle avoit pris des masques pour des visages. En effet c'étoient des gens masqués, et tous armés d'épées et de baïonnettes.

Elle frémit à leur aspect; et ne tirant pas bon augure de la descente qu'ils se préparoient à faire, elle tourna brusquement ses pas vers le château. Elle regardoit de temps en temps derrière elle pour les observer; et remarquant qu'ils avoient pris terre, et qu'ils commençoient à la poursuivre, elle se mit à courir de toute sa force; mais comme elle ne couroit pas si bien qu'Atalante, et que les masques étoient légers et vigoureux, ils la joignirent à la porte du château, et l'arrêtèrent.

La dame et la fille qui l'accompagnoit poussèrent de grands cris qui attirèrent aussitôt quelques domestiques; et ceux-ci, donnant l'alarme au château, tous les valets de dona Theodora accoururent bientôt, armés de fourches et de bâtons. Cependant, deux hommes des plus robustes de la troupe masquée, après avoir pris entre leurs bras la maîtresse et la suivante, les emportoient vers la chaloupe, malgré leur résistance, pendant que les autres faisoient tête aux gens du château, qui commencèrent à les presser vivement. Le combat fut long; mais enfin les hommes masqués exécutèrent heureusement leur entreprise, et regagnèrent leur chaloupe en se battant en retraite. Il étoit temps qu'ils se retirassent; car ils n'étoient pas encore tous embarqués, qu'ils virent paroître, du côté de Valence, quatre ou cinq cavaliers qui piquoient à outrance, et sembloient vouloir venir au secours de Théodora. A cette vue, les ravisseurs se hâtèrent si bien de prendre le large, que l'empressement des cavaliers fut inutile.

Ces cavaliers étoient don Fadrique et don Juan. Le premier avoit reçu ce jour-là une lettre par laquelle on lui mandoit que l'on avoit appris de bonne part

qu'Alvaro Ponce étoit dans l'île de Majorque; qu'il avoit équipé une espèce de tartane, et qu'avec une vingtaine de gens qui n'avoient rien à perdre, il se proposoit d'enlever la veuve de Cifuentes, la première fois qu'elle seroit dans son château. Sur cet avis, le Tolédan et lui, avec leurs valets de chambre, étoient partis de Valence sur-le-champ, pour venir apprendre cet attentat à dona Theodora. Ils avoient découvert de loin, sur le bord de la mer, un assez grand nombre de personnes qui paroissoient combattre les unes contre les autres; et soupçonnant que ce pouvoit être ce qu'ils craignoient, ils poussoient leurs chevaux à toute bride pour s'opposer au projet de don Alvaro. Mais quelque diligence qu'ils pussent faire, ils n'arrivèrent que pour être témoins de l'enlèvement qu'ils vouloient prévenir.

Pendant ce temps-là, Alvaro Ponce, fier du succès de son audace, s'éloignoit de la côte avec sa proie, et sa chaloupe alloit joindre un petit vaisseau armé qui l'attendoit en pleine mer. Il n'est pas possible de sentir une plus vive douleur que celle qu'eurent Mendoce et don Juan. Ils firent mille imprécations contre don Alvaro, et remplirent l'air de plaintes aussi pitoyables que vaines. Tous les domestiques de Theodora, animés par un si bel exemple, n'épargnèrent point les lamentations: tout le rivage retentissoit de cris; la fureur, le désespoir, la désolation, régnoient sur ces tristes bords. Le ravissement d'Hélène ne causa point dans la cour de Sparte une si grande consternation.

CHAPITRE XIV.

Du démêlé d'un poëte tragique avec un auteur comique.

L'ÉCOLIER ne put s'empêcher d'interrompre le Diable en cet endroit : Seigneur Asmodée, lui dit-il, il n'y a pas moyen de résister à la curiosité que j'ai de savoir ce que signifie une chose qui attire mon attention, malgré le plaisir que je prends à vous écouter. Je remarque dans une chambre deux hommes en chemise qui se tiennent à la gorge et aux cheveux, et plusieurs personnes en robe de chambre qui s'empressent à les séparer : apprenez-moi, je vous prie, ce que cela veut dire. Le Démon, qui ne cherchoit qu'à le contenter, lui donna sur-le-champ cette satisfaction de la manière suivante.

Les personnages que vous voyez en chemise et qui se battent, lui dit-il, sont deux auteurs françois; et les gens qui les séparent sont deux Allemands, un Flamand et un Italien. Ils demeurent tous dans la même maison qui est un hôtel garni, où il ne loge guère que des étrangers. L'un de ces auteurs fait des tragédies, et l'autre des comédies. Le premier, pour quelque désagrément qu'il a essuyé en France, est venu en Espagne; et le dernier, peu content de sa condition à Paris, a fait le même voyage, dans l'espérance de trouver à Madrid une meilleure fortune.

Le poëte tragique est un esprit vain et présomp-

tueux, qui s'est fait, en dépit de la plus saine partie du public, une assez grande réputation dans son pays. Pour tenir sa muse en haleine, il compose tous les jours : ne pouvant dormir cette nuit, il a commencé une pièce dont il a tiré le sujet de l'Iliade. Il en a fait une scène; et comme son moindre défaut est d'avoir, ainsi que ses confrères, une démangeaison continuelle d'assassiner les gens du récit de ses ouvrages, il s'est levé, a pris sa chandelle, et, tout en chemise, est venu frapper rudement à la porte de l'auteur comique, qui, faisant un meilleur usage de son temps, dormoit d'un profond sommeil.

Celui-ci s'est réveillé au bruit, et est allé ouvrir à l'autre, qui, d'un air de possédé, lui a dit en entrant : Tombez, mon ami, tombez à mes genoux; adorez un génie que Melpomène favorise. Je viens d'enfanter des vers...., mais, que dis-je, je viens? c'est Apollon lui-même qui me les a dictés : si j'étois à Paris, j'irois les lire aujourd'hui de maison en maison; j'attends qu'il soit jour pour en aller charmer monsieur notre ambassadeur, aussi-bien que tous les François qui sont à Madrid. Avant que je les montre à personne, je veux vous les réciter.

Je vous remercie de la préférence, a répondu l'auteur comique, en bâillant de toute sa force : ce qu'il y a de fâcheux, c'est que vous prenez mal votre temps; je me suis couché fort tard : le sommeil m'accable, et je ne réponds pas que j'entende, sans me rendormir, tous les vers que vous avez à me dire. Oh! j'en réponds bien, moi, a repris le poëte tragique : quand vous seriez mort, la scène que je viens de composer seroit capable de vous

rappeler à la vie. Ma versification n'est point un assemblage de sentiments communs et d'expressions triviales que la rime seule soutienne ; c'est une poésie mâle qui émeut le cœur et frappe l'esprit. Je ne suis pas de ces poëtereaux dont les pitoyables nouveautés ne font que passer sur la scène comme des ombres, et vont à Utique divertir les Africains ; mes pièces, dignes d'être consacrées avec ma statue dans la bibliothéque palatine, ont encore la foule après trente représentations : mais venons, ajouta ce poëte modeste, venons aux vers dont je veux vous donner l'étrenne.

Voici ma tragédie : *La mort de Patrocle.* Scène première. Briséis et les autres captives d'Achille paroissent : elles s'arrachent les cheveux et se frappent le sein, pour témoigner la douleur qu'elles ont de la mort de Patrocle. Elles ne peuvent pas même se soutenir ; abattues par leur désespoir, elles se laissent tomber sur le théâtre. Vous me direz que cela est un peu hasardé ; mais c'est ce que je cherche. Que les petits génies se tiennent dans les bornes étroites de l'imitation, sans oser les franchir, à la bonne heure ; il y a de la prudence dans leur timidité : pour moi, j'aime le nouveau, et je tiens que, pour émouvoir et ravir les spectateurs, il faut leur présenter des images auxquelles ils ne s'attendent point.

Les captives sont donc couchées par terre. Phénix, gouverneur d'Achille, est avec elles : il les aide à se relever l'une après l'autre ; ensuite il commence la protase par ces vers :

Priam va perdre Hector et sa superbe ville;
Les Grecs veulent venger le compagnon d'Achille,
Le fier Agamemnon, le divin Camelus,

Nestor, pareil aux dieux, le vaillant Eumelus,
Léonte de la pique adroit à l'exercice,
Le nerveux Diomède, et l'éloquent Ulysse.
Achille s'y prépare, et déjà ce héros
Pousse vers Ilium ses immortels chevaux,
Pour arriver plus tôt où sa fureur l'entraîne,
Quoique l'œil qui les voit ne les suive qu'à peine,
Il leur dit : Chers Xantus, Balius, avancez ;
Et, lorsque vous serez de carnage lassés,
Quand les Troyens fuyant rentreront dans leur ville,
Regagnez notre camp, mais non pas sans Achille.
Xantus baisse la tête, et répond par ces mots :
Achille, vous serez content de vos chevaux,
Ils vont aller au gré de votre impatience ;
Mais de votre trépas l'instant fatal s'avance.
Junon aux yeux de bœuf ainsi le fait parler,
Et d'Achille aussitôt le char semble voler.
Les Grecs, en le voyant, de mille cris de joie
Soudain font retentir le rivage de Troie.
Ce prince, revêtu des armes de Vulcain,
Paroît plus éclatant que l'astre du matin,
Ou tel que le soleil, commençant sa carrière,
S'élève pour donner au monde la lumière ;
Ou brillant comme un feu que les villageois font
Pendant l'obscure nuit sur le sommet du mont.

Je m'arrête, a poursuivi l'auteur tragique, pour vous laisser respirer un moment; car si je vous récitois toute ma scène de suite, la beauté de ma versification, et le grand nombre de traits brillants et de pensées sublimes qu'elle contient, vous suffoqueroient. Remarquez la justesse de cette comparaison : *Plus éclatant qu'un feu que les villageois font...* Tout le monde ne sent point cela; mais vous, qui avez de l'esprit, et du véritable, vous en devez être enchanté. Je le suis sans doute, a répondu l'auteur comique en souriant d'un air malin; rien n'est si beau, et je suis persuadé que vous ne man-

querez pas de parler aussi dans votre tragédie du soin que prenoit Thétis de chasser les mouches troyennes qui s'approchoient du corps de Patrocle. Ne pensez pas vous en moquer, a répliqué le tragique. Un poëte qui a de l'habileté peut tout risquer : cet endroit-là est peut-être celui de ma pièce le plus propre à me fournir des vers pompeux; je ne le raterai pas, sur ma parole.

Tous mes ouvrages, a-t-il continué sans façon, sont marqués au bon coin : aussi quand je les lis, il faut voir comme on les applaudit; je m'arrête à chaque vers pour recevoir des louanges. Je me souviens qu'un jour je lisois à Paris une tragédie dans une maison où il va tous les jours de beaux esprits à l'heure du dîner, et dans laquelle sans vanité, je ne passe pas pour un Pradon : la grande comtesse de Vieille-Brune y étoit; elle a le goût fin et délicat; je suis son poëte favori. Elle pleuroit à chaudes larmes dès la première scène; elle fut obligée de changer de mouchoir au second acte; elle ne fit que sangloter au troisième; elle se trouva mal au quatrième; et je crus, à la catastrophe, qu'elle alloit mourir avec le héros de ma pièce.

A ces mots, quelque envie qu'eût l'auteur comique de garder son sérieux, il lui est échappé un éclat de rire! Ah! que je reconnois bien, dit-il, cette bonne comtesse à ce trait-là : c'est une femme qui ne peut souffrir la comédie; elle a tant d'aversion pour le comique, qu'elle sort ordinairement de sa loge après la grande pièce, pour emporter toute sa douleur. La tragédie est sa belle passion : que l'ouvrage soit bon ou mauvais, pourvu que vous y fassiez parler des amants

malheureux, vous êtes sûr d'attendrir la dame. Franchement, si je composois des poëmes sérieux, je voudrois avoir d'autres approbateurs qu'elle.

Oh! j'en ai d'autres aussi, dit le poëte tragique : j'ai l'approbation de mille personnes de qualité, tant mâles que femelles... Je me défierois encore du suffrage de ces personnes-là, interrompit l'auteur comique; je serois en garde contre leurs jugements. Savez-vous bien pourquoi? c'est que ces sortes d'auditeurs sont distraits, pour la plupart, pendant une lecture, et qu'ils se laissent prendre à la beauté d'un vers, ou à la délicatesse d'un sentiment : cela suffit pour leur faire louer tout un ouvrage, quelque imparfait qu'il puisse être d'ailleurs. Tout au contraire, entendent-ils quelques vers dont la platitude ou la dureté leur blessent l'oreille, il ne leur en faut pas davantage pour décrier une bonne pièce.

Hé bien! a repris l'auteur sérieux, puisque vous voulez que ces juges-là me soient suspects, je m'en fie donc aux applaudissements du parterre. Hé! ne me vantez pas, s'il vous plaît, votre parterre, a répliqué l'autre; il fait paroître trop de caprice dans ses décisions. Il se trompe quelquefois si lourdement aux représentations des pièces nouvelles, qu'il sera des deux mois entiers sottement enchanté d'un mauvais ouvrage. Il est vrai que, dans la suite, l'impression le désabuse, et que l'auteur demeure déshonoré après un heureux succès.

C'est un malheur qui n'est pas à craindre pour moi, a dit le tragique : on réimprime mes pièces aussi souvent qu'elles sont représentées. J'avoue qu'il n'en est pas de même des comédies : l'impression découvre leur

foiblesse : les comédies n'étant que des bagatelles, que de petites productions d'esprit... Tout beau, monsieur l'auteur tragique, interrompit l'autre, tout beau : vous ne songez pas que vous vous échauffez; parlez, de grâce, devant moi, de la comédie avec un peu moins d'irrévérence. Pensez-vous qu'une pièce comique soit moins difficile à composer qu'une tragédie? Détrompez-vous: il n'est pas plus aisé de faire rire les honnêtes gens, que de les faire pleurer. Sachez qu'un sujet ingénieux, dans les mœurs de la vie ordinaire, ne coûte pas moins à traiter que le plus beau sujet héroïque.

Ah! parbleu, s'écrie le poëte sérieux d'un ton railleur! je suis ravi de vous entendre parler dans ces termes. Hé bien, monsieur Calidas, pour éviter la dispute, je veux désormais autant estimer vos ouvrages, que je les ai méprisés jusqu'ici. Je me soucie fort peu de vos mépris, monsieur Giblet, reprend avec précipitation l'auteur comique; et pour répondre à vos airs insolents, je vais vous dire nettement ce que je pense des vers que vous venez de me réciter : ils sont ridicules, et les pensées, quoique tirées d'Homère, n'en sont pas moins plates. Achille parle à ses chevaux; ses chevaux lui répondent : il y a là-dedans une image basse, de même que dans la comparaison du feu que les villageois font sur une montagne. Ce n'est pas faire honneur aux anciens, que de les piller de cette sorte : ils sont, à la vérité, remplis de choses admirables; mais il faut avoir plus de goût que vous n'en avez, pour faire un heureux choix de celles qu'on doit emprunter d'eux.

Puisque vous n'avez pas assez d'élévation de génie, a répliqué Giblet, pour apercevoir les beautés de ma

poésie, et pour vous punir d'avoir osé critiquer ma scène, je ne vous en lirai pas la suite. Je ne suis que trop puni d'en avoir entendu le commencement, a reparti Calidas : il vous sied bien à vous de mépriser mes comédies. Apprenez que la plus mauvaise que je puisse faire sera toujours fort au-dessus de vos tragédies, et qu'il est plus facile de prendre l'essor et de se guinder sur de grands sentiments, que d'attraper une plaisanterie fine et délicate.

Grâce au ciel, dit le tragique d'un air dédaigneux, si j'ai le malheur de n'avoir pas votre estime, je crois devoir m'en consoler. La cour juge plus favorablement de moi que vous ne faites ; et la pension dont elle m'a bien voulu..... Eh ! ne croyez pas m'éblouir avec vos pensions de cour, interrompt Calidas : je sais trop de quelle manière on les obtient, pour en faire plus de cas de vos ouvrages. Encore une fois, ne vous imaginez pas mieux valoir que les auteurs comiques : et pour vous prouver même que je suis convaincu qu'il est plus aisé de composer des poëmes dramatiques sérieux que d'autres, c'est que si je retourne en France, et que je n'y réussisse pas dans le comique, je m'abaisserai à faire des tragédies.

Pour un composeur de farces, dit le poëte tragique, vous avez bien de la vanité. Pour un versificateur qui ne doit sa réputation qu'à de faux brillants, dit l'auteur comique, vous vous en faites bien accroire. Vous êtes un insolent, a répliqué l'autre. Si je n'étois pas chez vous, mon petit monsieur Calidas, la péripétie de cette aventure vous apprendroit à respecter le cothurne. Que cette considération ne vous retienne point, mon grand

monsieur Giblet, a répondu Calidas : si vous avez envie de vous faire battre, je vous battrai aussi bien chez moi qu'ailleurs.

En même temps ils se sont tous deux pris à la gorge et aux cheveux, et les coups de poings et de pieds n'ont pas été épargnés de part et d'autre. Un Italien, couché dans la chambre voisine, a entendu tout ce dialogue; et, au bruit que les auteurs faisoient en se battant, il a jugé qu'ils étoient aux prises. Il s'est levé, et par compassion pour ces Français, quoique Italien, il a appelé du monde. Un Flamand et deux Allemands, qui sont ces personnes que vous voyez en robes de chambre, viennent avec l'Italien séparer les combattants.

Ce démêlé me paroît plaisant, dit don Cleophas. Mais, à ce que je vois, les auteurs tragiques, en France, s'imaginent être des personnages plus importants que ceux qui ne font que des comédies. Sans doute, répondit Asmodée. Les premiers se croient autant au-dessus des autres, que les héros des tragédies sont au-dessus des valets des pièces comiques. Eh! sur quoi fondent-ils leur orgueil, répliqua l'écolier? Est-ce qu'il seroit en effet plus difficile de faire une tragédie qu'une comédie? La question que vous me faites, repartit le Diable, a cent fois été agitée, et l'est encore tous les jours. Pour moi, voici comment je la décide, n'en déplaise aux hommes qui ne sont pas de mon sentiment : je dis qu'il n'est pas plus facile de composer une pièce comique qu'une tragique; car si la dernière étoit plus difficile que l'autre, il faudroit conclure de là qu'un faiseur de tragédies seroit plus capable de faire une comédie que le meilleur auteur comique; ce qui ne s'accorderoit pas

avec l'expérience. Ces deux sortes de poëmes demandent donc deux génies d'un caractère différent, mais d'une égale habileté.

Il est temps, ajouta le boiteux, de finir la digression : je vais reprendre le fil de l'histoire que vous avez interrompue.

CHAPITRE XV.

Suite et conclusion de l'histoire de la force de l'amitié.

Si les valets de dona Theodora n'avoient pu empêcher son enlèvement, ils s'y étoient du moins opposés avec courage, et leur résistance avoit été fatale à une partie des gens d'Alvaro Ponce. Ils en avoient entre autres blessé un si dangereusement, que ses blessures ne lui ayant pas permis de suivre ses camarades, il étoit demeuré presque sans vie étendu sur le sable.

On reconnut ce malheureux pour un valet de don Alvaro; et comme on s'aperçut qu'il respiroit encore, on le porta au château, où l'on n'épargna rien pour lui faire reprendre ses esprits. On en vint à bout, quoique le sang qu'il avoit perdu l'eût laissé dans une extrême foiblesse. Pour l'engager à parler, on lui promit d'avoir soin de ses jours, et de ne point le livrer à la rigueur de la justice, pourvu qu'il voulût dire où son maître emmenoit dona Theodora.

Il fut flatté de cette promesse, bien qu'en l'état où il étoit il dût avoir peu d'espérance d'en profiter. Il

rappela le peu de force qui lui restoit, et, d'une voix foible, confirma l'avis que don Fadrique avoit reçu. Il ajouta ensuite que don Alvaro avoit dessein de conduire la veuve de Cifuentes à Sassari dans l'île de Sardaigne, où il avoit un parent dont la protection et l'autorité lui promettoient un sûr asile.

Cette déposition soulagea le désespoir de Mendoce et du Tolédan : ils laissèrent le blessé dans le château, où il mourut quelques heures après, et ils s'en retournèrent à Valence, en songeant au parti qu'ils avoient à prendre. Ils résolurent d'aller chercher leur ennemi commun dans sa retraite : ils s'embarquèrent bientôt tous deux sans suite, à Dénia, pour passer au Port-Mahon, ne doutant pas qu'ils n'y trouvassent une commodité pour aller à l'île de Sardaigne. Effectivement ils ne furent pas plus tôt arrivés au Port-Mahon, qu'ils apprirent qu'un vaisseau frété pour Cagliari devoit incessamment mettre à la voile : ils profitèrent de l'occasion.

Le vaisseau partit avec un vent tel qu'ils le pouvoient souhaiter; mais cinq ou six heures après leur départ, il survint un calme; et la nuit, le vent étant devenu contraire, ils furent obligés de louvoyer, dans l'espérance qu'il changeroit. Ils naviguèrent de cette sorte pendant trois jours; le quatrième, sur les deux heures après midi, ils découvrirent un vaisseau qui venoit droit à eux les voiles tendues. Ils le prirent d'abord pour un vaisseau marchand; mais voyant qu'il s'avançoit presque sous leur canon, sans arborer aucun pavillon, ils ne doutèrent plus que ce ne fût un corsaire.

Ils ne se trompoient pas : c'étoit un pirate de Tunis

qui croyoient que les chrétiens alloient se rendre sans combattre; mais lorsqu'il s'aperçut qu'ils brouilloient les voiles et préparoient leur canon, il jugea que l'affaire seroit plus sérieuse qu'il n'avoit pensé : c'est pourquoi il s'arrêta, brouilla aussi ses voiles, et se disposa au combat.

Ils commençoient de part et d'autre à se canonner, et les chrétiens sembloient avoir quelque avantage; mais un corsaire d'Alger, avec un vaisseau plus grand et mieux armé que les deux autres, arrivant au milieu de l'action, prit le parti du pirate de Tunis. Il s'approcha du bâtiment espagnol à pleines voiles, et le mit entre deux feux.

Les chrétiens perdirent courage à cette vue; et ne voulant pas continuer un combat qui devenoit trop inégal, ils cessèrent de tirer. Alors il parut, sur la poupe du navire d'Alger, un esclave qui se mit à crier en espagnol aux gens du vaisseau chrétien, qu'ils eussent à se rendre pour Alger, s'ils vouloient qu'on leur fît quartier. Après ce cri, un Turc, qui tenoit une banderole de taffetas vert, parsemée de demi-lunes d'argent entrelacées, la fit flotter dans l'air. Les chrétiens, considérant que toute leur résistance ne pouvoit être qu'inutile, ne songèrent plus à se défendre : ils se livrèrent à toute la douleur que l'idée de l'esclavage peut causer à des hommes libres; et le maître, craignant qu'un plus long retardement n'irritât des vainqueurs barbares, ôta la banderole de la poupe, se jeta dans l'esquif avec quelques-uns de ses matelots, et alla se rendre au corsaire d'Alger.

Ce pirate envoya une partie de ses soldats visiter le

bâtiment espagnol, c'est-à-dire piller tout ce qu'il y avoit dedans. Le corsaire de Tunis, de son côté, donna le même ordre à quelques-uns de ses gens; de sorte que tous les passagers de ce malheureux navire furent en un instant désarmés et fouillés, et on les fit passer ensuite dans le vaisseau algérien, où les deux pirates en firent un partage qui fut réglé par le sort.

C'eût été du moins une consolation pour Mendoce et pour son ami, de tomber tous deux au pouvoir du même corsaire : ils auroient trouvé leurs chaînes moins pesantes, s'ils avoient pu les porter ensemble; mais la fortune, qui vouloit leur faire éprouver toute sa rigueur, soumit don Fadrique au corsaire de Tunis, et don Juan à celui d'Alger. Peignez-vous le désespoir de ces amis, quand il leur fallut se quitter : ils se jetèrent aux pieds des pirates, pour les conjurer de ne point les séparer; mais ces corsaires, dont la barbarie étoit à l'épreuve des spectacles les plus touchants, ne se laissèrent point fléchir : au contraire, jugeant que ces deux captifs étoient des personnes considérables, et qu'ils pourroient payer une grosse rançon, ils résolurent de les partager.

Mendoce et Zarate, voyant qu'ils avoient affaire à des cœurs impitoyables, se regardoient l'un l'autre, et s'exprimoient par leurs regards l'excès de leur affliction. Mais lorsque l'on eut achevé le partage du butin, et que le pirate de Tunis voulut regagner son bord avec les esclaves qui lui étoient échus, ces deux amis pensèrent expirer de douleur. Mendoce s'approcha du Tolédan, et le serrant entre ses bras : il faut donc, lui dit-il, que nous nous séparions! quelle affreuse nécessité! Ce n'est pas assez que l'audace d'un ravisseur demeure

impunie, on nous défend même d'unir nos plaintes et nos regrets. Ah! don Juan, qu'avons-nous fait au ciel pour éprouver si cruellement sa colère? Ne cherchez point ailleurs la cause de nos disgrâces, répondit don Juan; il ne les faut imputer qu'à moi. La mort des deux personnes que je me suis immolées, quoique excusable aux yeux des hommes, aura sans doute irrité le ciel, qui vous punit aussi d'avoir pris de l'amitié pour un misérable que poursuit sa justice.

En parlant ainsi, ils répandoient tous deux des larmes si abondamment, et soupiroient avec tant de violence, que les autres esclaves n'en étoient pas moins touchés que de leur propre infortune. Mais les soldats de Tunis, encore plus barbares que leur maître, remarquant que Mendoce tardoit à sortir du vaisseau, l'arrachèrent brutalement des bras du Tolédan, et l'entraînèrent avec eux, en le chargeant de coups. Adieu, cher ami, s'écria-t-il, je ne vous reverrai plus : dona Theodora n'est point vengée; les maux que ces cruels m'apprêtent seront les moindres peines de mon esclavage.

Don Juan ne put répondre à ces paroles; le traitement qu'il voyoit faire à son ami lui causa un saisissement qui lui ôta l'usage de la voix. Comme l'ordre de cette histoire demande que nous suivions le Tolédan, nous laisserons don Fadrique dans le navire de Tunis.

Le corsaire d'Alger retourna vers son port, où, étant arrivé, il mena ses nouveaux esclaves chez le bacha, et de là au marché où l'on a coutume de les vendre. Un officier du dey Mezzomorto acheta don Juan pour son maître, chez qui l'on employa ce nouvel esclave à tra-

vailler dans les jardins du harem [1]. Cette occupation, quoique pénible pour un gentilhomme, ne laissa pas de lui être agréable, à cause de la solitude qu'elle demandoit. Dans la situation où il se trouvoit, rien ne pouvoit le flatter davantage que la liberté de s'occuper de ses malheurs. Il y pensoit sans cesse; et son esprit, loin de faire quelque effort pour se détacher des images les plus affligeantes, sembloit prendre plaisir à se les retracer.

Un jour que, sans apercevoir le dey qui se promenoit dans le jardin, il chantoit une chanson triste en travaillant, Mezzomorto s'arrêta pour l'écouter : il fut assez content de sa voix; et s'approchant de lui par curiosité, il lui demanda comment il se nommoit : le Tolédan lui répondit qu'il s'appeloit Alvaro. En entrant chez le dey, il avoit jugé à propos de changer de nom, suivant la coutume des esclaves, et il avoit pris celui-là, parce qu'ayant continuellement dans l'esprit l'enlèvement de Theodora par Alvaro Ponce, il lui étoit venu à la bouche plutôt qu'un autre. Mezzomorto, qui savoit passablement l'espagnol, lui fit plusieurs questions sur les coutumes d'Espagne, et particulièrement sur la conduite que les hommes y tiennent pour se rendre agréables aux femmes : à quoi don Juan répondit d'une manière dont le dey fut très satisfait.

Alvaro, me dit-il, tu parois avoir de l'esprit, et je ne te crois pas un homme du commun; mais qui que tu puisses être, tu as le bonheur de me plaire, et je veux t'honorer de ma confiance. Don Juan, à ces mots,

[1] C'est le nom que l'on donne à tous les sérails des particuliers; il n'y a que le sérail du grand seigneur qui soit appelé *sérail*.

se prosterna aux pieds du dey, et se leva après avoir porté le bas de sa robe à sa bouche, à ses yeux, et ensuite sur sa tête.

Pour commencer à t'en donner des marques, reprit Mezzomorto, je te dirai que j'ai dans mon sérail les plus belles femmes de l'Europe. J'en ai une entre autres à qui rien n'est comparable; je ne crois pas que le grand seigneur même en possède une si parfaite, quoique ses vaisseaux lui en apportent tous les jours de tous les endroits du monde. Il semble que son visage soit le soleil réfléchi, et sa taille paroît être la tige du rosier planté dans le jardin d'Éram. Tu m'en vois enchanté.

Mais ce miracle de la nature, avec une beauté si rare, conserve une tristesse mortelle, que le temps et mon amour ne sauroient dissiper. Bien que la fortune l'ait soumise à mes désirs, je ne les ai point encore satisfaits; je les ai toujours domptés; et, contre l'usage ordinaire de mes pareils, qui ne recherchent que le plaisir des sens, je me suis attaché à gagner son cœur par une complaisance et par des respects que le dernier des musulmans auroit honte d'avoir pour une esclave chrétienne.

Cependant, tous mes soins ne font qu'aigrir sa mélancolie, dont l'opiniâtreté commence enfin à me lasser. L'idée de l'esclavage n'est point gravée dans l'esprit des autres avec des traits si profonds : mes regards favorables l'ont bientôt effacée; cette longue douleur fatigue ma patience. Toutefois, avant que je cède à mes transports, il faut que je fasse un effort encore : je veux me servir de ton entremise. Comme l'esclave est chrétienne, et même de ta nation, elle pourra prendre de la con-

fiance en toi, et tu la persuaderas mieux qu'un autre. Vante-lui mon rang et mes richesses : représente-lui que je la distinguerai de toutes mes esclaves; fais-lui même envisager, s'il le faut, qu'elle peut aspirer à l'honneur d'être un jour la femme de Mezzomorto, et dis-lui que j'aurai pour elle plus de considération que je n'en aurois pour une sultane dont sa hautesse voudroit m'offrir la main.

Don Juan se prosterna une seconde fois devant le dey, et, quoique peu satisfait de cette commission, l'assura qu'il feroit tout son possible pour s'en bien acquitter. C'est assez, répliqua Mezzomorto, abandonne ton ouvrage et me suis : je vais, contre nos usages, te faire parler en particulier à cette belle esclave. Mais crains d'abuser de ma confiance; des supplices inconnus aux Turcs mêmes puniroient ta témérité. Tâche de vaincre sa tristesse, et songe que ta liberté est attachée à la fin de mes souffrances. Don Juan quitta son travail, et suivit le dey, qui avoit pris les devants pour aller disposer la captive affligée à recevoir son agent.

Elle étoit avec deux vieilles esclaves qui se retirèrent d'abord qu'elles virent paroître Mezzomorto. La belle esclave le salua avec beaucoup de respect; mais elle ne put s'empêcher de frémir : ce qui lui arrivoit toutes les fois qu'il s'offroit à sa vue. Il s'en aperçut, et pour la rassurer : Aimable captive, lui dit-il, je ne viens ici que pour vous avertir qu'il y a parmi mes esclaves un Espagnol que vous serez peut-être bien aise d'entretenir : si vous souhaitez le voir, je lui accorderai la permission de vous parler, et même sans témoins.

La belle esclave témoigna qu'elle le vouloit bien. Je

vais vous l'envoyer, reprit le dey : puisse-t-il par ses discours soulager vos ennuis! En achevant ces paroles il sortit; et rencontrant le Tolédan qui arrivoit, il lui dit tout bas : Tu peux entrer; et, après que tu auras entretenu la captive, tu viendras dans mon appartement me rendre compte de cet entretien.

Zarate entra aussitôt dans la chambre, poussa la porte, salua l'esclave sans attacher ses yeux sur elle, et l'esclave reçut son salut sans le regarder fixement; mais, venant tout à coup à s'envisager l'un l'autre avec attention, ils firent un cri de surprise et de joie. O ciel! dit le Tolédan en s'approchant d'elle, n'est-ce point une image vaine qui me séduit? est-ce en effet dona Theodora que je vois? Ah! don Juan, s'écria la belle esclave, est-ce vous qui me parlez? Oui, Madame, répondit-il en baisant tendrement une de ses mains, c'est don Juan lui-même. Reconnoissez-moi à ces pleurs que mes yeux, charmés de vous revoir, ne sauroient retenir, à ces transports que votre présence seule est capable d'exciter : je ne murmure plus contre la fortune, puisqu'elle vous rend à mes vœux.... Mais où m'emporte une joie immodérée? j'oublie que vous êtes dans les fers. Par quel nouveau caprice du sort y êtes-vous tombée? comment avez-vous pu vous sauver de la téméraire ardeur de don Alvaro? Ah! qu'elle m'a causé d'alarmes! et que je crains d'apprendre que le ciel n'ait pas assez protégé la vertu!

Le ciel, dit dona Theodora, m'a vengée d'Alvaro Ponce. Si j'avois le temps de vous raconter.... Vous en avez tout le loisir, interrompit don Juan : le dey me permet d'être avec vous, et, ce qui doit vous surpren-

dre, de vous entretenir sans témoins. Profitons de ces heureux moments; instruisez-moi de tout ce qui vous est arrivé depuis votre enlèvement jusqu'ici. Eh! qui vous a dit, reprit-elle, que c'est par don Alvaro que j'ai été enlevée? Je ne le sais que trop bien, repartit don Juan. Alors il lui conta succinctement de quelle manière il l'avoit appris, et comme Mendoce et lui s'étant embarqués pour aller chercher son ravisseur, ils avoient été pris par des corsaires. Dès qu'il eut achevé son récit, Theodora commença le sien en ces termes :

Il n'est pas besoin de vous dire que je fus fort étonnée de me voir saisie par une troupe de gens masqués : je m'évanouis entre les bras de celui qui me portoit; et quand je revins de mon évanouissement, qui fut sans doute très long, je me trouvai seule avec Inès, une de mes femmes, en pleine mer, dans la chambre de poupe d'un vaisseau qui avoit les voiles au vent.

La malheureuse Inès se mit à m'exhorter à prendre patience, et j'eus lieu de juger, par ses discours, qu'elle étoit d'intelligence avec mon ravisseur. Il osa se montrer devant moi; et venant se jeter à mes pieds : Madame, me dit-il, pardonnez à don Alvaro le moyen dont il se sert pour vous posséder : vous savez quels soins je vous ai rendus, et par quel attachement j'ai disputé votre cœur à don Fadrique, jusqu'au jour que vous lui avez donné la préférence. Si je n'avois eu pour vous qu'une passion ordinaire, je l'aurois vaincue; et je me serois consolé de mon malheur; mais mon sort est d'adorer vos charmes : tout méprisé que je suis, je ne saurois m'affranchir de leur pouvoir. Ne craignez rien pourtant de la violence de mon amour : je n'ai point

attenté à votre liberté pour effrayer votre vertu par d'indignes efforts, et je prétends que, dans la retraite où je vous conduis, un nœud éternel et sacré unisse nos cœurs.

Il me tint encore d'autres discours dont je ne puis bien me ressouvenir; mais, à l'entendre, il sembloit qu'en me forçant à l'épouser, il ne me tyrannisoit pas, et que je devois moins le regarder comme un ravisseur insolent, que comme un amant passionné. Pendant qu'il parla, je ne fis que pleurer et me désespérer; c'est pourquoi il me quitta, sans perdre le temps à me persuader; mais en se retirant il fit un signe à Inès, et je compris que c'étoit pour qu'elle appuyât adroitement les raisons dont il avoit voulu m'éblouir.

Elle n'y manqua point : elle me représenta même qu'après l'éclat d'un enlèvement, je ne pourrois guère me dispenser d'accepter la main d'Alvaro Ponce, quelque aversion que j'eusse pour lui; que ma réputation ordonnoit ce sacrifice à mon cœur. Ce n'étoit pas le moyen d'essuyer mes larmes, que de me faire voir la nécessité de ce mariage affreux; aussi étois-je inconsolable. Inès ne savoit plus que me dire, lorsque tout à coup nous entendîmes sur le tillac un grand bruit qui attira toute notre attention.

Ce bruit, que faisoient les gens de don Alvaro, étoit causé par la vue d'un gros vaisseau qui venoit fondre sur nous à voiles déployées : comme le nôtre n'étoit pas si bon voilier que celui-là, il nous fut impossible de l'éviter. Il s'approcha de nous, et bientôt nous entendîmes crier : *Arrive, arrive.* Mais Alvaro Ponce et ses gens, aimant mieux mourir que de se rendre, furent

assez hardis pour vouloir combattre. L'action fut très vive : je ne vous en ferai point le détail; je vous dirai seulement que don Alvaro et tous les siens y périrent, après s'être battus comme des désespérés. Pour nous, l'on nous fit passer dans le gros vaisseau, qui appartenoit à Mezzomorto, et que commandoit Aby Aly Osman, un de ses officiers.

Aby Aly me regarda long-temps avec quelque surprise; et connoissant à mes habits que j'étois Espagnole, il me dit en langue castillane : Modérez votre affliction : consolez-vous d'être tombée dans l'esclavage; ce malheur étoit inévitable pour vous; mais que dis-je, ce malheur? c'est un avantage dont vous devez vous applaudir. Vous êtes trop belle pour vous borner aux hommages des chrétiens. Le ciel ne vous a point fait naître pour ces misérables mortels; vous méritez les vœux des premiers hommes du monde : les seuls musulmans sont dignes de vous posséder. Je vais, ajouta-t-il, reprendre la route d'Alger : quoique je n'aie point fait d'autre prise, je suis persuadé que le dey mon maître sera satisfait de ma course. Je ne crains pas qu'il condamne l'impatience que j'aurai eue de remettre entre ses mains une beauté qui va faire ses délices, et tout l'ornement de son sérail.

A ce discours, qui me faisoit connoître ce que j'avois à redouter, je redoublai mes pleurs. Aby Aly, qui voyoit d'un autre œil que moi le sujet de ma frayeur, n'en fit que rire, et cingla vers Alger, tandis que je m'affligeois sans modération. Tantôt j'adressois mes soupirs au ciel et j'implorois son secours; tantôt je souhaitois que quelques vaisseaux chrétiens vinssent nous

attaquer, ou que les flots nous engloutissent; après cela, je souhaitois que mes larmes et ma douleur me rendissent si effroyable, que ma vue pût faire horreur au dey : vains souhaits que ma pudeur alarmée me faisoit former. Nous arrivâmes au port : on me conduisit dans ce palais; je parus devant Mezzomorto.

Je ne sais point ce que dit Aby Aly en me présentant à son maître, ni ce que son maître lui répondit, parce qu'ils se parlèrent en turc; mais je crus m'apercevoir, aux gestes et aux regards du dey, que j'avois le malheur de lui plaire; et les choses qu'il me dit ensuite en espagnol achevèrent de me mettre au désespoir, en me confirmant dans cette opinion.

Je me jetai vainement à ses pieds, et lui promis tout ce qu'il vouloit pour ma rançon : j'eus beau tenter son avarice, par l'offre de tous mes biens, il me dit qu'il m'estimoit plus que toutes les richesses du monde. Il me fit préparer cet appartement, qui est le plus magnifique de son palais; et depuis ce temps-là il n'a rien épargné pour bannir la tristesse dont il me voit accablée. Il m'amène tous les esclaves de l'un et de l'autre sexe qui savent chanter ou jouer de quelque instrument. Il m'a ôté Inès, dans la pensée qu'elle ne faisoit que nourrir mes chagrins; et je suis servie par de vieilles esclaves qui m'entretiennent sans cesse de l'amour de leur maître, et de tous les différents plaisirs qui me sont réservés.

Mais tout ce qu'on met en usage pour me divertir produit un effet tout contraire : rien ne peut me consoler. Captive dans ce détestable palais, qui retentit tous les jours des cris de l'innocence opprimée, je

souffre encore moins de la perte de ma liberté, que de la terreur que m'inspire l'odieuse tendresse du dey. Quoique je n'aie trouvé en lui jusqu'à ce jour qu'un amant complaisant et respectueux, je n'en ai pas moins d'effroi, et je crains que, lassé d'un respect qui le gêne déjà peut-être, il n'abuse enfin de son pouvoir : je suis agitée sans relâche de cette affreuse crainte, et chaque instant de ma vie m'est un supplice nouveau.

Dona Theodora ne put achever ces paroles sans verser des pleurs. Don Juan en fut pénétré. Ce n'est pas sans raison, Madame, lui dit-il, que vous vous faites de l'avenir une si horrible image; j'en suis autant épouvanté que vous. Le respect du dey est plus prêt à se démentir que vous ne pensez; cet amant soumis dépouillera bientôt sa feinte douceur, je ne le sais que trop, et je vois tous les dangers que vous courez.

Mais, continua-t-il en changeant de ton, je n'en serai point un témoin tranquille. Tout esclave que je suis, mon désespoir est à craindre : avant que Mezzomorto vous outrage, je veux enfoncer dans son sein.... Ah! don Juan, interrompit la veuve de Cifuentes, quel projet osez-vous concevoir? gardez-vous bien de l'exécuter. De quelles cruautés cette mort seroit suivie! les Turcs ne la vengeroient-ils pas? les tourments les plus effroyables.... Je ne puis y penser sans frémir! D'ailleurs, n'est-ce pas vous exposer à un péril superflu? En ôtant la vie au dey, me rendriez-vous la liberté? Hélas! je serois vendue à quelque scélérat peut-être, qui auroit moins de respect pour moi que Mezzomorto. C'est à toi, ciel, à montrer ta justice! tu connois la brutale envie du dey; tu me défends le fer et le poison:

c'est donc à toi de prévenir un crime qui t'offense.

Oui, Madame, reprit Zarate, le ciel le préviendra; je sens déjà qu'il m'inspire; ce qui me vient dans l'esprit en ce moment est sans doute un avis secret qu'il me donne. Le dey ne m'a permis de vous voir que pour vous porter à répondre à son amour. Je dois aller lui rendre compte de notre conversation : il faut le tromper. Je vais lui dire que vous n'êtes pas inconsolable; que la conduite qu'il tient avec vous commence à soulager vos peines; et que s'il continue, il doit tout espérer : secondez-moi de votre côté. Quand il vous reverra, qu'il vous trouve moins triste qu'à l'ordinaire : feignez de prendre quelque sorte de plaisir à ses discours.

Quelle contrainte! interrompit dona Theodora. Comment une âme franche et sincère pourra-t-elle se trahir jusque-là! et quel sera le fruit d'une feinte si pénible? Le dey, répondit-il, s'applaudira de ce changement, et voudra, par sa complaisance, achever de vous gagner; pendant ce temps-là je travaillerai à votre liberté. L'ouvrage, j'en conviens, est difficile; mais je connois un esclave adroit, dont j'espère que l'industrie ne nous sera pas inutile.

Je vous laisse, poursuivit-il; l'affaire veut de la diligence : nous nous reverrons. Je vais trouver le dey, et tâcher d'amuser par des fables son impétueuse ardeur. Vous, Madame, préparez-vous à le recevoir : dissimulez, efforcez-vous; que vos regards, que sa présence blesse, soient désarmés de haine et de rigueur; que votre bouche, qui ne s'ouvre tous les jours que pour déplorer votre infortune, tienne un langage qui le flatte : ne craignez point de lui paroître trop favorable; il faut

tout promettre pour ne rien accorder. C'est assez, répartit Theodora, je ferai tout ce que vous me dites, puisque le malheur qui me menace m'impose cette cruelle nécessité. Allez, don Juan, employez tous vos soins à finir mon esclavage; ce sera un surcroît de joie pour moi si je tiens de vous ma liberté.

Le Tolédan, suivant l'ordre de Mezzomorto, se rendit auprès de lui. Hé bien, Alvaro, lui dit ce dey avec beaucoup d'émotion, quelles nouvelles m'apportes-tu de la belle esclave? l'as-tu disposée à m'écouter? Si tu m'apprends que je ne dois point me flatter de vaincre sa farouche douleur, je jure, par la tête du grand seigneur mon maître, que j'obtiendrai dès aujourd'hui par la force ce que l'on refuse à ma complaisance. Seigneur, lui répondit don Juan, il n'est pas besoin de faire ce serment inviolable : vous ne serez point obligé d'avoir recours à la violence pour satisfaire votre amour. L'esclave est une jeune dame qui n'a point encore aimé; elle est si fière, qu'elle a rejeté les vœux des premiers seigneurs d'Espagne : elle vivoit en souveraine dans son pays; elle se voit captive ici : une âme orgueilleuse doit sentir long-temps la différence de ces conditions. Cependant cette superbe Espagnole s'accoutumera comme les autres à l'esclavage; j'ose même vous dire que déjà ses fers commencent à lui moins peser : ces déférences attentives que vous avez pour elle, ces soins respectueux qu'elle n'attendoit pas de vous, adoucissent ses déplaisirs, et triomphent peu à peu de sa fierté. Ménagez, Seigneur, cette favorable disposition; continuez, achevez de charmer cette belle esclave par de nouveaux respects, et vous la verrez bientôt, rendue à

vos désirs, perdre dans vos bras l'amour de la liberté.

Tu me ravis par ce discours, s'écria le dey : l'espoir que tu me donnes peut tout sur moi. Oui, je retiendrai mon impatiente ardeur pour mieux la satisfaire; mais ne me trompes-tu point, ou ne t'es-tu pas trompé toi-même? Je vais tout à l'heure entretenir l'esclave : je veux voir si je démêlerai dans ses yeux ces flatteuses apparences que tu y as remarquées. En disant ces paroles, il alla trouver Theodora, et le Tolédan retourna dans le jardin, où il rencontra le jardinier, qui étoit cet esclave adroit dont il prétendoit employer l'industrie pour tirer d'esclavage la veuve de Cifuentes.

Le jardinier, nommé Francisque, étoit Navarrois : il connoissoit parfaitement Alger pour y avoir servi plusieurs patrons avant que d'être au dey. Francisque, mon ami, lui dit don Juan, vous me voyez très affligé. Il y a dans ce palais une jeune dame des plus considérables de Valence : elle a prié Mezzomorto de taxer lui-même sa rançon; mais il ne veut pas qu'on la rachète, parce qu'il en est amoureux. Et pourquoi cela vous chagrine-t-il si fort? lui dit Francisque. C'est que je suis de la même ville, repartit le Tolédan : ses parents et les miens sont intimes amis; il n'est rien que je ne fusse capable de faire pour contribuer à la mettre en liberté.

Quoique ce ne soit pas une chose aisée, répliqua Francisque, j'ose vous assurer que j'en viendrois à bout, si les parents de la dame étoient d'humeur à bien payer ce service. N'en doutez pas, repartit don Juan; je réponds de leur reconnoissance, et surtout de la sienne. On la nomme dona Theodora : elle est veuve

d'un homme qui lui a laissé de grands biens, et elle est aussi généreuse que riche : en un mot, je suis Espagnol et noble, ma parole doit vous suffire.

Hé bien, reprit le jardinier, sur la foi de votre promesse je vais chercher un renégat catalan que je connois, et lui proposer...... Que dites-vous? interrompit le Tolédan tout surpris; vous pourriez vous fier à un misérable qui n'a pas eu honte d'abandonner sa religion pour..... Quoique renégat, interrompit à son tour Francisque, il ne laisse pas d'être honnête homme; il me paroît plus digne de pitié que de haine, et je le trouverois excusable, si son crime pouvoit recevoir quelque excuse. Voici son histoire en deux mots.

Il est natif de Barcelonne, et chirurgien de profession. Voyant qu'il ne faisoit pas trop bien ses affaires à Barcelonne, il résolut d'aller s'établir à Carthagène, dans la pensée qu'en changeant de lieu il deviendroit plus heureux qu'il n'étoit. Il s'embarqua donc pour Carthagène avec sa mère; mais ils rencontrèrent un pirate d'Alger qui les prit, et les amena dans cette ville. Ils furent vendus, sa mère à un Maure, et lui à un Turc qui le maltraita si fort, qu'il embrassa le mahométisme pour finir son cruel esclavage, comme aussi pour procurer la liberté à sa mère, qu'il voyoit traitée avec beaucoup de rigueur chez le Maure son patron. En effet, s'étant mis à la solde du bacha, il alla plusieurs fois en course, et amassa quatre cents patagons : il en employa une partie au rachat de sa mère; et, pour faire valoir le reste, il se mit en tête d'écumer la mer pour son compte.

Il se fit capitaine, il acheta un petit vaisseau sans

pont; et, avec quelques soldats turcs qui voulurent bien se joindre à lui, il alla croiser entre Alicante et Carthagène; il revint chargé de butin. Il retourna encore, et ses courses lui réussirent si bien, qu'il se vit enfin en état d'armer un gros vaisseau, avec lequel il fit des prises considérables : mais il cessa d'être heureux. Un jour il attaqua une frégate françoise qui maltraita tellement son vaisseau, qu'il eut de la peine à regagner le port d'Alger. Comme on juge en ce pays-ci du mérite des pirates par le succès de leurs entreprises, le renégat tomba par ses disgrâces dans le mépris des Turcs. Il en eut du dépit et du chagrin : il vendit son vaisseau, et se retira dans une maison hors de la ville, où depuis ce temps-là il vit du bien qui lui reste, avec sa mère, et plusieurs esclaves qui les servent.

Je le vais voir souvent : nous avons demeuré ensemble chez le même patron; nous sommes fort amis; il me découvre ses plus secrètes pensées; et il n'y a pas trois jours qu'il me disoit, les larmes aux yeux, qu'il ne pouvoit être tranquille depuis qu'il avoit eu le malheur de renier sa foi; que, pour apaiser les remords qui le déchiroient sans relâche, il étoit quelquefois tenté de fouler aux pieds le turban, et, au hasard d'être brûlé tout vif, de réparer, par un aveu public de son repentir, le scandale qu'il avoit causé aux chrétiens.

Tel est le renégat à qui je veux m'adresser, continua Francisque; un homme de cette sorte ne vous doit pas être suspect. Je vais sortir, sous prétexte d'aller au bagne [1] : je me rendrai chez lui; je lui représenterai

[1] Lieu où s'assemblent les esclaves.

qu'au lieu de se laisser consumer de regret de s'être éloigné du sein de l'Église, il doit songer au moyen d'y rentrer; qu'il n'a, pour cet effet, qu'à équiper un vaisseau, comme si, ennuyé de sa vie oisive, il vouloit retourner en course, et qu'avec ce bâtiment nous gagnerons la côte de Valence, où dona Theodora lui donnera de quoi passer agréablement le reste de ses jours à Barcelonne.

Oui, mon cher Francisque, s'écria don Juan transporté de l'espérance que l'esclave navarrois lui donnoit, vous pouvez tout promettre à ce renégat; vous et lui soyez sûrs d'être bien récompensés. Mais croyez-vous que ce projet s'exécute de la manière que vous le concevez? Il peut y avoir des difficultés qui ne s'offrent point à mon esprit, repartit Francisque; mais nous les leverons, le renégat et moi. Alvaro, ajouta-t-il en le quittant, j'augure bien de notre entreprise, et j'espère qu'à mon retour j'aurai de bonnes nouvelles à vous annoncer.

Ce ne fut pas sans inquiétude que le Tolédan attendit Francisque, qui revint trois ou quatre heures après, et qui lui dit : J'ai parlé au renégat, je lui ai proposé notre dessein; et, après une longue délibération, nous sommes convenus qu'il achetera un petit vaisseau tout équipé; que, comme il est permis de prendre pour matelots des esclaves, il se servira de tous les siens; que, de peur de se rendre suspect, il engagera douze soldats turcs, de même que s'il avoit effectivement envie d'aller en course; mais que, deux jours avant celui qu'il leur assignera pour le départ, il s'embarquera la nuit avec ses esclaves, levera l'ancre sans bruit,

et viendra nous prendre avec son esquif à une petite porte de ce jardin, qui n'est pas éloignée de la mer. Voilà le plan de notre entreprise : vous pouvez en instruire la dame esclave, et l'assurer que dans quinze jours, au plus tard, elle sera hors de captivité.

Quelle joie pour Zarate d'avoir une si agréable assurance à donner à dona Theodora! Pour obtenir la permission de la voir, il chercha le jour suivant Mezzomorto; et l'ayant rencontré : Pardonnez-moi, seigneur, lui dit-il, si j'ose vous demander comment vous avez trouvé la belle esclave : êtes-vous plus satisfait.... J'en suis charmé, interrompit le dey : ses yeux n'ont point évité hier mes plus tendres regards ; ses discours, qui n'étoient auparavant que des réflexions éternelles sur son état, n'ont été mêlés d'aucune plainte, et même elle a paru prêter aux miens une attention obligeante. C'est à tes soins, Alvaro, que je dois ce changement; je vois que tu connois bien les femmes de ton pays. Je veux que tu l'entretiennes encore, pour achever ce que tu as si heureusement commencé. Épuise ton esprit et ton adresse pour hâter mon bonheur, je romprai aussitôt tes chaînes ; et je jure, par l'âme de notre grand prophète, que je te renverrai dans ta patrie, chargé de tant de bienfaits, que les chrétiens, en te revoyant, ne pourront croire que tu reviennes de l'esclavage.

Le Tolédan ne manqua pas de flatter l'erreur de Mezzomorto : il feignit d'être très sensible à ses promesses; et, sous prétexte d'en vouloir avancer l'accomplissement, il s'empressa d'aller voir la belle esclave. Il la trouva seule dans son appartement; les vieilles qui la servoient étoient occupées ailleurs. Il lui apprit ce que

le Navarrois et le renégat avoient comploté ensemble, sur la foi des promesses qui leur avoient été faites.

Ce fut une grande consolation pour la dame, d'entendre qu'on avoit pris de si bonnes mesures pour sa délivrance. Est-il possible, s'écria-t-elle dans l'excès de sa joie, qu'il me soit permis d'espérer de revoir encore Valence, ma chère patrie! quel bonheur, après tant de périls et d'alarmes, d'y vivre en repos avec vous! Ah! don Juan, que cette pensée m'est agréable! en partagez-vous le plaisir avec moi? songez-vous qu'en m'arrachant au dey, c'est votre femme que vous lui enlevez?

Hélas! répondit Zarate, en poussant un profond soupir, que ces paroles flatteuses auroient de charmes pour moi, si le souvenir d'un amant malheureux n'y venoit point mêler une amertume qui en corrompt toute la douceur! Pardonnez-moi, Madame, cette délicatesse; avouez même que Mendoce est digne de votre pitié. C'est pour vous qu'il est sorti de Valence, qu'il a perdu la liberté; et je ne doute point qu'à Tunis il ne soit moins accablé du poids de ses chaînes, que du désespoir de ne vous avoir pas vengée.

Il méritoit sans doute un meilleur sort, dit dona Theodora : je prends le ciel à témoin que je suis pénétrée de tout ce qu'il a fait pour moi; je ressens vivement les peines que je lui cause : mais, par un cruel effet de la malignité des astres, mon cœur ne sauroit être le prix de ses services.

Cette conversation fut interrompue par l'arrivée de deux vieilles qui servoient la veuve de Cifuentes. Don Juan changea de discours; et faisant le personnage du

confident du dey : Oui, charmante esclave, dit-il à Theodora, vous avez enchaîné celui qui vous retient dans les fers. Mezzomorto, votre maître et le mien, le plus amoureux et le plus aimable de tous les Turcs, est très content de vous; continuez à le traiter favorablement, et vous verrez bientôt la fin de vos déplaisirs. Il sortit en prononçant ces derniers mots, dont le vrai sens ne fut compris que par cette dame.

Les choses demeurèrent huit jours dans cette disposition au palais du dey. Cependant le renégat catalan avoit acheté un petit vaisseau presque tout équipé, et il faisoit les préparatifs du départ; mais, six jours avant qu'il fût en état de se mettre en mer, don Juan eut de nouvelles alarmes.

Mezzomorto l'envoya chercher, et l'ayant fait entrer dans son cabinet : Alvaro, lui dit-il, tu es libre, tu partiras quand tu voudras pour t'en retourner en Espagne; les présents que je t'ai promis sont prêts. J'ai vu la belle esclave aujourd'hui : qu'elle m'a paru différente de cette personne dont la tristesse me faisoit tant de peine! chaque jour le sentiment de sa captivité s'affoiblit : je l'ai trouvée si charmante, que je viens de prendre la résolution de l'épouser : elle sera ma femme dans deux jours.

Don Juan changea de couleur à ces paroles; et, quelque effort qu'il fît pour se contraindre, il ne put cacher son trouble et sa surprise au dey, qui lui en demanda la cause.

Seigneur, lui répondit le Tolédan dans son embarras, je suis sans doute fort étonné qu'un des plus considérables personnages de l'empire ottoman, veuille

s'abaisser jusqu'à épouser une esclave : je sais bien que cela n'est pas sans exemple parmi vous; mais enfin, l'illustre Mezzomorto, qui peut prétendre aux filles des premiers officiers de la Porte.... J'en demeure d'accord, interrompit le dey; je pourrois même aspirer à la fille du grand-vizir, et me flatter de succéder à l'emploi de mon beau-père; mais j'ai des richesses immenses, et peu d'ambition. Je préfère le repos et les plaisirs dont je jouis ici au vizirat, à ce dangereux honneur où nous ne sommes pas plus tôt montés, que la crainte des sultans ou la jalousie des envieux qui les approchent nous en précipitent : d'ailleurs j'aime mon esclave, et sa beauté la rend assez digne du rang où ma tendresse l'appelle.

Mais il faut, ajouta-t-il, qu'elle change aujourd'hui de religion, pour mériter l'honneur que je veux lui faire. Crois-tu que des préjugés ridicules le lui fassent mépriser? Non, seigneur, repartit don Juan ; je suis persuadé qu'elle sacrifiera tout à un rang si beau. Permettez-moi pourtant de vous dire que vous ne devez point l'épouser brusquement; ne précipitez rien. Il ne faut pas douter que l'idée de quitter une religion qu'elle a sucée avec le lait ne la révolte d'abord ; donnez-lui le temps de faire des réflexions. Quand elle se représentera qu'au lieu de la déshonorer, et de la laisser tristement vieillir parmi le reste de vos captives, vous l'attachez à vous par un mariage qui la comble de gloire, sa reconnoissance et sa vanité vaincront peu à peu ses scrupules. Différez de huit jours seulement l'exécution de votre dessein.

Le dey demeura quelque temps rêveur : le délai que

son confident lui proposoit n'étoit guère de son goût; néanmoins le conseil lui parut fort judicieux. Je cède à tes raisons, Alvaro, lui dit-il, quelque impatience que j'aie de posséder l'esclave; j'attendrai donc encore huit jours : va la voir tout à l'heure, et la dispose à remplir mes désirs après ce temps-là. Je veux que ce même Alvaro qui m'a si bien servi auprès d'elle, ait l'honneur de lui offrir ma main.

Don Juan courut à l'appartement de Theodora, et l'instruisit de ce qui venoit de se passer entre Mezzomorto et lui, afin qu'elle se réglât là-dessus. Il lui apprit aussi que dans six jours le vaisseau du renégat seroit prêt; et comme elle témoignoit être fort en peine de savoir de quelle manière elle pourroit sortir de son appartement, attendu que toutes les portes des chambres qu'il falloit traverser pour gagner l'escalier étoient bien fermées : c'est ce qui doit peu vous embarrasser, Madame, lui dit-il; une fenêtre de votre cabinet donne sur le jardin; c'est par là que vous descendrez avec une échelle que j'aurai soin de vous fournir.

En effet, les six jours s'étant écoulés, Francisque avertit le Tolédan que le renégat se préparoit à partir la nuit prochaine : vous jugez bien qu'elle fut attendue avec beaucoup d'impatience. Elle arriva enfin, et, pour comble de bonheur, elle devint très obscure. Dès que le moment d'exécuter l'entreprise fut venu, don Juan alla poser l'échelle sous la fenêtre du cabinet de la belle esclave, qui l'observoit, et qui descendit aussitôt avec beaucoup d'empressement et d'agitation; ensuite elle s'appuya sur le Tolédan, qui la conduisit vers la petite porte du jardin qui ouvroit sur la mer.

Ils marchoient tous deux à pas précipités, et goûtoient déjà par avance le plaisir de se voir hors d'esclavage; mais la fortune, avec qui ces amants n'étoient pas encore bien réconciliés, leur suscita un malheur plus cruel que tous ceux qu'ils avoient éprouvés jusqu'alors, et celui qu'ils auroient le moins prévu.

Ils étoient déjà hors du jardin, et ils s'avançoient sur le rivage pour s'approcher de l'esquif qui les attendoit, lorsqu'un homme, qu'ils prirent pour un compagnon de leur fuite, et dont ils n'avoient aucune défiance, vint tout droit à don Juan, l'épée nue, et la lui enfonçant dans le sein: Perfide Alvaro Ponce, s'écria-t-il, c'est ainsi que don Fadrique de Mendoce doit punir un lâche ravisseur; tu ne mérites point que je t'attaque en brave homme.

Le Tolédan ne put résister à la force du coup qui le porta par terre; et en même temps dona Theodora, qu'il soutenoit, saisie à la fois d'étonnement, de douleur et d'effroi, tomba évanouie d'un autre côté. Ah! Mendoce, dit don Juan, qu'avez-vous fait? c'est votre ami que vous venez de percer. Juste ciel! reprit don Fadrique, seroit-il bien possible que j'eusse assassiné.... Je vous pardonne ma mort, interrompit Zarate; le destin seul en est coupable, ou plutôt il a voulu par-là finir nos malheurs. Oui, mon cher Mendoce, je meurs content, puisque je remets entre vos mains dona Theodora, qui peut vous assurer que mon amitié pour vous ne s'est jamais démentie.

Trop généreux ami, dit don Fadrique, emporté par un mouvement de désespoir, vous ne mourrez point seul; le même fer qui vous a frappé va punir votre as-

sassin : si mon erreur peut faire excuser mon crime, elle ne sauroit m'en consoler. A ces mots, il tourna la pointe de son épée contre son estomac, la plongea jusqu'à la garde, et tomba sur le corps de don Juan, qui s'évanouit, moins affoibli par le sang qu'il perdoit, que surpris de la fureur de son ami.

Francisque et le renégat, qui étoient à dix pas de là, et qui avoient eu leurs raisons pour n'aller pas secourir l'esclave Alvaro, furent fort étonnés d'entendre les dernières paroles de don Fadrique, et de voir sa dernière action. Ils connurent qu'il s'étoit mépris, et que les blessés étoient deux amis, et non de mortels ennemis, comme ils l'avoient cru : alors ils s'empressèrent à les secourir; mais les trouvant sans sentiment, aussi bien que Théodora, qui étoit toujours évanouie, ils ne savoient quel parti prendre. Francisque étoit d'avis que l'on se contentât d'emporter la dame, et qu'on laissât les cavaliers sur le rivage, où, selon toutes les apparences, ils mourroient bientôt, s'ils n'étoient déjà morts. Le renégat ne fut pas de cette opinion; il dit qu'il ne falloit point abandonner les blessés, dont les blessures n'étoient peut-être pas mortelles, et qu'il les panseroit dans son vaisseau, où il avoit tous les instruments de son premier métier, qu'il n'avoit point oublié. Francisque se rendit à ce sentiment.

Comme ils n'ignoroient pas de quelle importance il étoit de se hâter, le renégat et le Navarrois, à l'aide de quelques esclaves, portèrent dans l'esquif la malheureuse veuve de Cifuentes avec ses deux amants, encore plus infortunés qu'elle. Ils joignirent en peu de moments leur vaisseau, où, d'abord qu'ils furent tous

entrés, les uns tendirent les voiles, pendant que les autres, à genoux sur le tillac, imploroient la faveur du ciel par les plus ferventes prières que leur pouvoit suggérer la crainte d'être poursuivis par les navires de Mezzomorto.

Pour le renégat, après avoir chargé du soin de la manœuvre un esclave françois, qui l'entendoit parfaitement, il donna sa première attention à dona Theodora : il lui rendit l'usage de ses sens, et fit si bien, par ses remèdes, que don Fadrique et le Tolédan reprirent aussi leurs esprits. La veuve de Cifuentes, qui s'étoit évanouie lorsqu'elle avoit vu frapper don Juan, fut fort étonnée de trouver là Mendoce ; et quoiqu'à le voir elle jugeât bien qu'il s'étoit blessé lui-même de douleur d'avoir percé son ami, elle ne pouvait le regarder que comme l'assassin d'un homme qu'elle aimoit.

C'étoit la chose du monde la plus touchante, que de voir ces trois personnes revenues à elles-mêmes : l'état d'où l'on venoit de les tirer, quoique semblable à la mort, n'étoit pas si digne de pitié. Dona Theodora envisageoit don Juan avec des yeux où étoient peints tous les mouvements d'une âme que possèdent la douleur et le désespoir ; et les deux amis attachoient sur elle leurs regards mourants, en poussant de profonds soupirs.

Après avoir gardé quelque temps un silence aussi tendre que funeste, don Fadrique le rompit; il adressa la parole à la veuve de Cifuentes : Madame, lui dit-il, avant que de mourir j'ai la satisfaction de vous voir hors d'esclavage ; plût au ciel que vous me dussiez la liberté ; mais il a voulu que vous eussiez cette obliga-

tion à l'amant que vous chérissez. J'aime trop ce rival pour en murmurer, et je souhaite que le coup que j'ai eu le malheur de lui porter ne l'empêche pas de jouir de votre reconnoissance. La dame ne répondit rien à ce discours. Loin d'être sensible en ce moment au triste sort de don Fadrique, elle sentoit pour lui des mouvements d'aversion que lui inspiroit l'état où étoit le Tolédan.

Cependant le chirurgien se préparoit à visiter et à sonder les plaies. Il commença par celle de Zarate; il ne la trouva pas dangereuse, parce que le coup n'avoit fait que glisser au dessous de la mamelle gauche, et n'offensoit aucune des parties nobles. Le rapport du chirurgien diminua l'affliction de Theodora, et causa beaucoup de joie à don Fadrique, qui, tournant la tête vers cette dame : Je suis content, lui dit-il; j'abandonne sans regret la vie, puisque mon ami est hors de péril : je ne mourrai point chargé de votre haine.

Il prononça ces paroles d'un air si touchant, que la veuve de Cifuentes en fut pénétrée. Comme elle cessa de craindre pour don Juan, elle cessa de haïr don Fadrique; et ne voyant plus en lui qu'un homme qui méritoit toute sa pitié : Ah ! Mendoce, lui répondit-elle emportée par un transport généreux, souffrez que l'on panse votre blessure; elle n'est peut-être pas plus considérable que celle de votre ami. Prêtez-vous au soin que l'on veut avoir de vos jours : vivez; si je ne puis vous rendre heureux, du moins je ne ferai pas le bonheur d'un autre. Par compassion et par amitié pour vous, je retiendrai la main que je voulois donner à don Juan; je vous fais le même sacrifice qu'il vous a fait.

Don Fadrique alloit répliquer; mais le chirurgien, qui craignoit qu'en parlant il n'irritât son mal, l'obligea de se taire, et visita sa plaie : elle lui parut mortelle, attendu que l'épée avoit pénétré dans la partie supérieure du poumon : ce qu'il jugeoit par une hémorragie ou perte de sang, dont la suite étoit à craindre. D'abord qu'il eut mis le premier appareil, il laissa reposer les cavaliers dans la chambre de poupe, sur deux petits lits l'un auprès de l'autre, et emmena ailleurs dona Theodora, dont il jugea que la présence leur pouvoit être nuisible.

Malgré toutes ces précautions, la fièvre prit à Mendoce, et sur la fin de la journée l'hémorragie augmenta. Le chirurgien lui déclara alors que le mal étoit sans remède, et l'avertit que, s'il avoit quelque chose à dire à son ami ou à dona Theodora, il n'avoit point de temps à perdre. Cette nouvelle causa une étrange émotion au Tolédan : pour don Fadrique, il la reçut avec indifférence. Il fit appeler la veuve de Cifuentes, qui se rendit auprès de lui dans un état plus aisé à concevoir qu'à représenter.

Elle avoit le visage couvert de pleurs, et elle sanglotoit avec tant de violence, que Mendoce en fut fort agité : Madame, lui dit-il, je ne vaux pas ces précieuses larmes que vous répandez; arrêtez-les, de grâce, pour m'écouter un moment. Je vous fais la même prière, mon cher Zarate, ajouta-t-il, en remarquant la vive douleur que son ami faisoit éclater; je sais bien que cette séparation vous doit être rude; votre amitié m'est trop connue pour en douter; mais attendez l'un et l'autre que ma mort soit arrivée pour l'honorer de tant de marques de tendresse et de pitié.

Suspendez jusque-là votre affliction; je la sens plus que la perte de ma vie. Apprenez par quels chemins le sort qui me poursuit a su cette nuit me conduire sur le fatal rivage que j'ai teint du sang de mon ami et du mien. Vous devez être en peine de savoir comment j'ai pu prendre don Juan pour don Alvaro: je vais vous en instruire, si le peu de temps qui me reste encore à vivre me permet de vous donner ce triste éclaircissement.

Quelques heures après que le vaisseau où j'étois eut quitté celui où j'avois laissé don Juan, nous rencontrâmes un corsaire françois, qui nous attaqua : il se rendit maître du vaisseau de Tunis, et nous mit à terre auprès d'Alicante. Je ne fus pas sitôt libre, que je songeai à racheter mon ami. Pour cet effet, je me rendis à Valence, où je fis de l'argent comptant; et sur l'avis qu'on me donna, qu'à Barcelonne il y avoit des frères de la Rédemption qui se préparoient à faire voile vers Alger, je m'y rendis; mais avant que de sortir de Valence, je priai le gouverneur, don Francisco de Mendoce, mon oncle, d'employer tout le crédit qu'il peut avoir à la cour d'Espagne, pour obtenir la grâce de Zarate, que j'avois dessein de ramener avec moi, et de faire rentrer dans ses biens, qui ont été confisqués depuis la mort du duc de Naxera.

Sitôt que nous fûmes arrivés à Alger, j'allai dans les lieux que fréquentent les esclaves; mais j'avois beau les parcourir tous, je n'y trouvois point ce que je cherchois. Je rencontrai le renégat catalan, à qui ce navire appartient : je le reconnus pour un homme qui avoit autrefois servi mon oncle. Je lui dis le motif de mon

voyage, et le priai de vouloir faire une exacte recherche de mon ami. Je suis fâché, me répondit-il, de ne pouvoir vous être utile : je dois partir d'Alger, cette nuit, avec une dame de Valence, qui est esclave du dey. Et comment appelez-vous cette dame, lui dis-je? Il repartit qu'elle se nommoit Theodora.

La surprise que je fis paroître à cette nouvelle apprit par avance au renégat que je m'intéressois pour cette dame. Il me découvrit le dessein qu'il avoit formé pour la tirer d'esclavage; et comme en son récit il fit mention de l'esclave Alvaro, je ne doutai point que ce ne fût Alvaro Ponce lui-même. Servez mon ressentiment, dis-je avec transport au renégat : donnez-moi les moyens de me venger de mon ennemi. Vous serez bientôt satisfait, me répondit-il; mais comptez-moi auparavant le sujet que vous avez de vous plaindre de cet Alvaro. Je lui appris toute notre histoire; et lorsqu'il l'eut entendue : C'est assez, reprit-il, vous n'aurez cette nuit qu'à m'accompagner, on vous montrera votre rival; et après que vous l'aurez puni, vous prendrez sa place, et viendrez avec nous à Valence conduire dona Theodora.

Néanmoins mon impatience ne me fit point oublier don Juan : je laissai de l'argent pour sa rançon, entre les mains d'un marchand italien, nommé Francisco Capati, qui réside à Alger, et qui me promit de le racheter, s'il venoit à le découvrir. Enfin la nuit arriva; je me rendis chez le renégat, qui me mena sur le bord de la mer. Nous nous arrêtâmes devant une petite porte, d'où il sortit un homme qui vint droit à nous, et qui nous dit, en nous montrant du doigt un homme

et une femme qui marchoient sur ses pas : Voilà Alvaro et dona Theodora qui me suivent.

A cette vue je deviens furieux ; je mets l'épée à la main, je cours au malheureux Alvaro ; et, persuadé que c'est un rival odieux que je vais frapper, je perce cet ami fidèle que j'étois venu chercher. Mais, grâces au ciel, continua-t-il en s'attendrissant, mon erreur ne lui coûtera point la vie, ni d'éternelles larmes à dona Theodora.

Ah! Mendoce, interrompit la dame, vous faites injure à mon affliction ; je ne me consolerai jamais de vous avoir perdu : quand même j'épouserois votre ami, ce ne seroit que pour unir nos douleurs ; votre amour, votre amitié, vos infortunes, feroient tout notre entretien. C'en est trop, Madame, répliqua don Fadrique ; je ne mérite pas que vous me regrettiez si long-temps : souffrez, je vous en conjure, que Zarate vous épouse, après qu'il vous aura vengée d'Alvaro Ponce. Don Alvaro n'est plus, dit la veuve de Cifuentes : le même jour qu'il m'enleva, il fut tué par le corsaire qui me prit.

Madame, reprit Mendoce, cette nouvelle me fait plaisir ; mon ami en sera plus tôt heureux : suivez sans contrainte votre penchant l'un et l'autre. Je vois avec joie approcher le moment qui va lever l'obstacle que votre compassion et sa générosité mettent à votre commun bonheur : puissent tous vos jours couler dans un repos, dans une union, que la jalousie de la fortune n'ose troubler! Adieu, madame, adieu, don Juan ; souvenez-vous quelquefois tous deux d'un homme qui n'a rien tant aimé que vous.

Comme la dame et le Tolédan, au lieu de lui répondre,

redoubloient leurs pleurs, don Fadrique, qui s'en aperçut, et qui se sentoit très mal, poursuivit ainsi : Je me laisse trop attendrir; déjà la mort m'environne, et je ne songe pas à supplier la bonté divine de me pardonner d'avoir moi-même borné le cours d'une vie dont elle seule devoit disposer. Après avoir achevé ces paroles, il leva les yeux au ciel avec toutes les apparences d'un véritable repentir, et bientôt l'hémorragie causa une suffocation qui l'emporta.

Alors don Juan, possédé de son désespoir, porte la main sur sa plaie; il arrache l'appareil, il veut la rendre incurable; mais Francisque et le renégat se jettent sur lui, et s'opposent à sa rage. Theodora est effayée de ce transport : elle se joint au renégat et au Navarrois pour détourner don Juan de son dessein. Elle lui parle d'un air si touchant, qu'il rentre en lui-même; il souffre que l'on rebande sa plaie; et enfin l'intérêt de l'amant calme peu à peu la fureur de l'ami. Mais s'il reprit sa raison, il ne s'en servit que pour prévenir les effets insensés de sa douleur, et non pour en affoiblir le sentiment.

Le renégat, qui, parmi plusieurs choses qu'il emportoit en Espagne, avoit de l'excellent baume d'Arabie et de précieux parfums, embauma le corps de Mendoce, à la prière de la dame et de don Juan, qui témoignèrent qu'ils souhaitoient de lui rendre à Valence les honneurs de la sépulture. Ils ne cessèrent tous deux de gémir et de soupirer pendant toute la navigation. Il n'en fut pas de même du reste de l'équipage : comme le vent étoit toujours favorable, il ne tarda guère à découvrir les côtes d'Espagne.

A cette vue tous les esclaves se livrèrent à la joie; et, quand le vaisseau fut heureusement arrivé au port de Dénia, chacun prit son parti. La veuve de Cifuentes et le Tolédan envoyèrent un courrier à Valence, avec des lettres pour le gouverneur et pour la famille de dona Theodora. La nouvelle du retour de cette dame fut reçue de tous ses parents avec beaucoup de joie. Pour don Francisco de Mendoce, il sentit une vive affliction quand il apprit la mort de son neveu.

Il le fit bien paroître, lorsque, accompagné des parents de la veuve de Cifuentes, il se rendit à Dénia, et qu'il voulut voir le corps du malheureux don Fadrique : ce bon vieillard le mouilla de ses pleurs, en faisant des plaintes si pitoyables, que tous les spectateurs en furent attendris. Il demanda par quelle aventure son neveu se trouvoit dans cet état.

Je vais vous la conter, Seigneur, lui dit le Tolédan; loin de chercher à l'effacer de ma mémoire, je prends un funeste plaisir à me la rappeler sans cesse, et à nourrir ma douleur. Il lui dit alors comment étoit arrivé ce triste accident; et ce récit, en lui arrachant de nouvelles larmes, redoubla celles de don Francisco. A l'égard de Theodora, ses parents lui marquèrent la joie qu'ils avoient de la revoir, et la félicitèrent sur la manière miraculeuse dont elle avoit été délivrée de la tyrannie de Mezzomorto.

Après un entier éclaircissement de toutes choses, on mit le corps de don Fadrique dans un carrosse, et on le conduisit à Valence; mais il n'y fut point enterré, parce que le temps de la vice-royauté de don Francisco étant près d'expirer, ce seigneur se préparoit à s'en

retourner à Madrid, où il résolut de faire transporter son neveu.

Pendant que l'on faisoit les préparatifs du convoi, la veuve de Cifuentes combla de biens Francisque et le renégat. Le Navarrois se retira dans sa province, et le renégat retourna avec sa mère à Barcelonne, où il rentra dans le christianisme, et où il vit encore aujourd'hui fort commodément. Dans ce temps-là, don Francisco reçut un paquet de la cour, dans lequel étoit la grâce de don Juan, que le roi, malgré la considération qu'il avoit pour la maison de Naxera, n'avoit pu refuser à tous les Mendoce, qui s'étoient joints pour la lui demander. Cette nouvelle fut d'autant plus agréable au Tolédan, qu'elle lui procuroit la liberté d'accompagner le corps de son ami; ce qu'il n'auroit osé faire sans cela.

Enfin le convoi partit, suivi d'un grand nombre de personnes de qualité; et sitôt qu'il fut arrivé à Madrid, on enterra le corps de don Fadrique dans une église, où Zarate et dona Theodora, avec la permission des Mendoce, lui firent élever un magnifique tombeau. Ils n'en demeurèrent point là; ils portèrent le deuil de leur ami durant une année entière, pour éterniser leur douleur et leur amitié.

Après avoir donné des marques si célèbres de leur tendresse pour Mendoce, il se marièrent; mais, par un inconcevable effet du pouvoir de l'amitié, don Juan ne laissa pas de conserver long-temps une mélancolie que rien ne pouvoit bannir. Don Fadrique, son cher don Fadrique, étoit toujours présent à sa pensée : il le voyoit toutes les nuits en songe, et le plus souvent tel qu'il l'avoit vu rendant les derniers soupirs. Son esprit

pourtant commençait à se distraire de ces tristes images : les charmes de Theodora, dont il étoit toujours épris, triomphoient peu à peu d'un souvenir funeste ; enfin, don Juan alloit vivre heureux et content; mais ces jours passés il tomba de cheval en chassant; il se blessa à la tête, il s'y est formé un abcès. Les médecins ne l'ont pu sauver : il vient de mourir ; et Theodora, qui est cette dame que vous voyez entre les bras de deux femmes qui veillent sur son désespoir, pourra le suivre bientôt.

CHAPITRE XVI.

Des songes.

Lorsque Asmodée eut fini le récit de cette histoire, don Cleophas lui dit : Voilà un très beau tableau de l'amitié ; mais s'il est rare de voir deux hommes s'aimer autant que don Juan et don Fadrique, je crois que l'on auroit encore plus de peine à trouver deux amies rivales, qui pussent se faire si généreusement un sacrifice réciproque d'un amant aimé.

Sans doute, répondit le Diable, c'est ce que l'on n'a point encore vu, et ce que l'on ne verra peut-être jamais. Les femmes ne s'aiment point. J'en suppose deux parfaitement unies; je veux même qu'elles ne disent pas le moindre mal l'une de l'autre en leur absence, tant elles sont amies : vous les voyez toutes deux ; vous penchez d'un côté, la rage se met de l'autre; ce n'est pas que l'enragée vous aime ; mais elle vouloit la préférence. Tel est le caractère des femmes : elles sont

trop jalouses les unes des autres pour être capables d'amitié.

L'histoire de ces deux amis sans pairs, reprit Leandro Perez, est un peu romanesque, et nous a menés bien loin. La nuit est fort avancée : nous allons voir dans un moment paroître les premiers rayons du jour; j'attends de vous un nouveau plaisir. J'aperçois un grand nombre de personnes endormies; je voudrois, par curiosité, que vous me dissiez les divers songes qu'elles peuvent faire. Très volontiers, repartit le Démon : vous aimez les tableaux changeants; je veux vous contenter.

Je crois, dit Zambullo, que je vais entendre des songes bien ridicules. Pourquoi? répondit le boiteux : vous, qui possédez votre Ovide, ne savez-vous pas que ce poëte dit que c'est vers la pointe du jour que les songes sont plus vrais, parce que dans ce temps-là l'âme est dégagée des vapeurs des aliments. Pour moi, répliqua don Cleophas, quoi qu'en puisse dire Ovide, je n'ajoute aucune foi aux songes. Vous avez tort, reprit Asmodée; il ne faut ni les traiter de chimère, ni les croire tous : ce sont des menteurs qui disent quelquefois la vérité. L'empereur Auguste, dont la tête valoit bien celle d'un écolier, ne méprisoit pas les songes dans lesquels il étoit intéressé; et bien lui en prit, à la bataille de Philippe, de quitter sa tente, sur le récit qu'on lui fit d'un rêve qui le regardoit. Je pourrois vous citer mille autres exemples qui vous feroient connoître votre témérité; mais je les passe sous silence, pour satisfaire le nouveau désir qui vous presse.

Commençons par ce bel hôtel à main droite. Le maître

du logis, que vous voyez couché dans ce riche appartement, est un comte libéral et galant. Il rêve qu'il est à un spectacle où il entend chanter une jeune actrice, et qu'il se rend à la voix de cette sirène.

Dans l'appartement parallèle repose la comtesse, sa femme, qui aime le jeu à la fureur. Elle rêve qu'elle n'a point d'argent, et qu'elle met en gage des pierreries chez un joaillier qui lui prête trois cents pistoles moyennant un très honnête profit.

Dans l'hôtel le plus proche, du même côté, demeure un marquis du même caractère que le comte, et qui est amoureux d'une fameuse coquette. Il rêve qu'il emprunte une somme considérable pour lui en faire présent; et son intendant, couché tout au haut de l'hôtel, songe qu'il s'enrichit à mesure que son maître se ruine. Hé bien! que pensez-vous de ces songes-là? vous paroissent-ils extravagants? Non, ma foi, répondit don Cleophas, je vois bien qu'Ovide a raison; mais je suis curieux de savoir qui est cet homme que je remarque: il a la moustache en papillotes, et conserve en dormant un air de gravité qui me fait juger que ce ne doit pas être un cavalier du commun. C'est un gentilhomme de province, répondit le Démon, un vicomte aragonnois, un esprit vain et fier; son âme, en ce moment, nage dans la joie : il rêve qu'il est avec un grand qui lui cède le pas dans une cérémonie publique.

Mais je découvre dans la même maison deux frères médecins qui font des songes bien mortifiants. L'un rêve que l'on publie une ordonnance qui défend de payer les médecins quand ils n'auront pas guéri leurs malades; et son frère songe qu'il est ordonné que les médecins me-

neront le deuil à l'enterrement de tous les malades qui mourront entre leurs mains. Je souhaiterois, dit Zambullo, que cette dernière ordonnance fût réelle, et qu'un médecin se trouvât aux funérailles de son malade, comme un lieutenant criminel assiste en France au supplice d'un coupable qu'il a condamné. J'aime la comparaison, dit le Diable : on pourroit dire, en ce cas-là, que l'un va faire exécuter sa sentence, et que l'autre a déjà fait exécuter la sienne.

Oh! oh! s'écria l'écolier, qui est ce personnage qui se frotte les yeux en se levant avec précipitation? C'est un homme de qualité qui sollicite un gouvernement dans la Nouvelle-Espagne. Un rêve effrayant vient de le réveiller : il songeoit que le premier ministre le regardoit de travers. Je vois aussi une jeune dame qui se réveille, et qui n'est pas contente d'un songe qu'elle vient d'avoir. C'est une fille de condition, une personne aussi sage que belle, qui a deux amants dont elle est obsédée : elle en chérit un tendrement, et a pour l'autre une aversion qui va jusqu'à l'horreur. Elle voyoit tout à l'heure en songe, à ses genoux, le galant qu'elle déteste; il étoit si passionné, si pressant, que, si elle ne se fût réveillée, elle alloit le traiter plus favorablement qu'elle n'a jamais fait celui qu'elle aime : la nature, pendant le sommeil, secoue le joug de la raison et de la vertu.

Arrêtez les yeux sur la maison qui fait le coin de cette rue : c'est le domicile d'un procureur. Le voilà couché, avec sa femme, dans la chambre où il y a une vieille tenture de tapisserie à personnages et deux lits jumeaux. Il rêve qu'il va visiter un de ses clients à l'hô-

pital, pour l'assister de ses propres deniers; et la procureuse songe que son mari chasse un grand clerc dont il est devenu jaloux.

J'entends ronfler autour de nous, dit Leandro Perez, et je crois que c'est ce gros homme que je démêle dans un petit corps-de-logis attenant à la demeure du procureur. Justement, répondit Asmodée; c'est un chanoine qui rêve qu'il dit son *Benedicite*.

Il a pour voisin un marchand d'étoffes de soie qui vend sa marchandise fort cher, mais à crédit, aux personnes de qualité. Il est dû à ce marchand plus de cent mille ducats. Il rêve que tous ses débiteurs lui apportent de l'argent, et ses correspondants, de leur côté, songent qu'il est sur le point de faire banqueroute. Ces deux songes, dit l'écolier, ne sont pas sortis du temple du Sommeil par la même porte. Non, je vous assure, répondit le Démon : le premier, à coup sûr, est sorti par la porte d'ivoire, et le second par la porte de corne.

La maison qui joint celle de ce marchand est occupée par un fameux libraire. Il a, depuis peu, imprimé un livre qui a eu beaucoup de succès. En le mettant au jour, il promit à l'auteur de lui donner cinquante pistoles, s'il réimprimoit son ouvrage; et il rêve actuellement qu'il en fait une seconde édition sans l'en avertir.

Oh! pour ce songe-là, dit Zambullo, il n'est pas besoin de demander par quelle porte il est sorti; je ne doute pas qu'il n'ait son plein et entier effet. Je connois messieurs les libraires : ils ne se font pas un scrupule de tromper les auteurs. Rien n'est plus véritable, reprit le boiteux; mais apprenez à connoître aussi messieurs les auteurs : ils ne sont pas plus scrupuleux que les

libraires. Une petite aventure, arrivée il n'y a pas cent ans à Madrid, va vous le prouver.

Trois libraires soupoient ensemble au cabaret : la conversation tomba sur la rareté des bons livres nouveaux. Mes amis, dit là-dessus un des convives, je vous dirai confidemment que j'ai fait un beau coup ces jours passés : j'ai acheté une copie qui me coûte un peu cher à la vérité; mais elle est d'un auteur!... c'est de l'or en barre. Un autre libraire prit alors la parole, et se vanta pareillement d'avoir fait une emplette excellente le jour précédent. Et moi, Messieurs, s'écria le troisième à son tour, je ne veux pas demeurer en reste de confiance avec vous : je vais vous montrer la perle des manuscrits; j'en ai fait aujourd'hui l'heureuse acquisition. En même temps chacun tira de sa poche la précieuse copie qu'il disoit avoir achetée; et comme il se trouva que c'étoit une nouvelle pièce de théâtre, intitulée *le Juif errant*, ils furent fort étonnés quand ils virent que c'étoit le même ouvrage qui leur avoit été vendu à tous trois séparément.

Je découvre dans une autre maison, poursuivit le Diable, un amant timide et respectueux qui vient de se réveiller. Il aime une veuve toute des plus vives : il rêvoit qu'il étoit avec elle au fond d'un bois, où il lui tenoit des discours tendres, et qu'elle lui a répondu : Ah! que vous êtes séduisant! vous me persuaderiez si je n'étois pas en garde contre les hommes; mais ce sont des trompeurs : je ne me fie point à leurs paroles; je veux des actions. Hé! quelles actions, Madame, exigez-vous de moi? a repris l'amant; faut-il, pour vous prouver la violence de mon amour, entreprendre les douze tra-

vaux d'Hercule? Hé, non! don Nicaise, non, a reparti la dame, je ne vous en demande pas tant. Là-dessus il s'est réveillé.

Apprenez-moi, de grâce, dit l'écolier, pourquoi cet homme couché dans un lit brun se débat comme un possédé. C'est, répondit le boiteux, un habile licencié qui fait un songe dont il est terriblement agité. Il rêve qu'il dispute et soutient l'immortalité de l'âme contre un petit docteur en médecine qui est aussi bon catholique qu'il est bon médecin. Au second étage, chez le licencié, loge un gentilhomme d'Estramadure, nommé don Baltazar Fanfarronico, qui est venu en poste à la cour demander une récompense pour avoir tué un Portugais d'un coup d'escopette. Savez-vous quel songe il fait? Il rêve qu'on lui donne le gouvernement d'Antequère, et encore n'est-il pas content: il croit mériter une vice-royauté.

Je découvre dans un hôtel garni deux personnes de conséquence qui rêvent bien désagréablement. L'un, qui est gouverneur d'une place forte, songe qu'il est assiégé dans sa forteresse, et qu'après une légère résistance, il est obligé de se rendre prisonnier de guerre avec sa garnison. L'autre est l'évêque de Murcie; la cour a chargé ce prélat éloquent de faire l'éloge funèbre d'une princesse, et il doit le prononcer dans deux jours. Il rêve qu'il est en chaire, et qu'il demeure court après l'exorde de son discours. Il n'est pas impossible, dit don Cleophas, que ce malheur lui arrive en effet. Non vraiment, répondit le Diable, et il n'y a pas même long-temps que cela est arrivé à sa grandeur en pareille occasion.

Voulez-vous que je vous montre un somnambule? vous n'avez qu'à regarder dans les écuries de cet hôtel: qu'y voyez-vous? J'aperçois, dit Leandro Perez, un homme en chemise qui marche, et tient, ce me semble, une étrille à la main. Hé bien, reprit le Démon, c'est un palefrenier qui dort. Il a coutume toutes les nuits de se lever de son lit, et, tout en dormant, d'étriller ses chevaux; après quoi il se recouche. On s'imagine dans l'hôtel que c'est l'ouvrage d'un esprit follet, et le palefrenier lui-même le croit comme les autres.

Dans une grande maison, vis-à-vis l'hôtel garni, demeure un vieux chevalier de la Toison, lequel a jadis été vice-roi du Mexique. Il est tombé malade; et comme il craint de mourir, sa vice-royauté commence à l'inquiéter: il est vrai qu'il l'a exercée d'une manière qui justifie son inquiétude. Les chroniques de la Nouvelle-Espagne ne font pas une mention honorable de lui. Il vient de faire un songe dont toute l'horreur n'est point encore dissipée, et qui sera peut-être cause de sa mort. Il faut donc, dit Zambullo, que ce songe soit bien extraordinaire. Vous allez l'entendre, reprit Asmodée; il a quelque chose, en effet, de singulier. Ce seigneur rêvoit tout à l'heure qu'il étoit dans la vallée des morts, où tous les Mexicains qui ont été les victimes de son injustice et de sa cruauté, sont venus fondre sur lui, en l'accablant de reproches et d'injures: ils ont même voulu le mettre en pièces; mais il a pris la fuite, et s'est dérobé à leur fureur. Après quoi il s'est trouvé dans une grande salle toute tendue de drap noir, où il a vu son père et son aïeul assis à une table, sur laquelle il y avoit trois couverts. Ces deux tristes con-

vives lui ont fait signe de s'approcher d'eux; et son père lui a dit, avec la gravité qu'ont tous les défunts: Il y a long-temps que nous t'attendons; viens prendre ta place auprès de nous.

Le vilain rêve! s'écria l'écolier: je pardonne au malade d'en avoir l'imagination blessée. En récompense, dit le boiteux, sa nièce, qui est couchée dans un appartement au-dessus du sien, passe la nuit délicieusement; le sommeil lui présente les plus agréables idées. C'est une fille de vingt-cinq à trente ans, laide et mal faite. Elle rêve que son oncle, dont elle est l'unique héritière, ne vit plus, et qu'elle voit autour d'elle une foule d'aimables seigneurs qui se disputent la gloire de lui plaire.

Si je ne me trompe, dit don Cleophas, j'entends rire derrière nous. Vous ne vous trompez point, reprit le Diable, c'est une femme qui rit en dormant à deux pas d'ici; une veuve qui fait la prude, et qui n'aime rien tant que la médisance. Elle songe qu'elle s'entretient avec une vieille dévote, dont la conversation lui fait beaucoup de plaisir.

Je ris à mon tour, en voyant, dans une chambre au-dessous de cette femme, un bourgeois qui a de la peine à vivre honnêtement du peu de bien qu'il possède. Il rêve qu'il ramasse des pièces d'or et d'argent, et que plus il en ramasse, plus il en trouve à ramasser; il en a déjà rempli un grand coffre. Le pauvre garçon! dit Leandro; il ne jouira pas long-temps de son trésor. A son réveil, reprit le boiteux, il sera comme un vrai riche qui se meurt; il verra disparoître ses richesses.

Si vous êtes curieux de savoir les songes de deux

comédiennes qui sont voisines, je vais vous les dire. L'une rêve qu'elle prend des oiseaux à la pipée, qu'elle les plume à mesure qu'elle les prend, mais qu'elle les donne à dévorer à un beau matou dont elle est folle, et qui en a tout le profit. L'autre songe qu'elle chasse de sa maison des lévriers et des chiens danois dont elle a fait long-temps ses délices, et qu'elle ne veut plus avoir qu'un petit roquet des plus gentils qu'elle a pris en amitié.

Voilà deux songes bien fous, s'écria l'écolier : je crois que s'il y avoit à Madrid, comme autrefois à Rome, des interprètes des songes, ils seroient fort embarrassés à expliquer ceux-là. Pas trop, répondit le Diable : pour peu qu'ils fussent au fait de ce qui se passe aujourd'hui chez la gent comique, ils y trouveroient bientôt un sens clair et net.

Pour moi, je n'y comprends rien, répliqua don Cleophas, et je ne m'en soucie guère; j'aime mieux apprendre qui est cette dame endormie dans un superbe lit de velours jaune, garni de franges d'argent, et auprès de laquelle il y a, sur un guéridon, un livre et un flambeau. C'est une femme titrée, repartit le Démon; une dame qui a un équipage très galant, et qui se plaît à faire porter sa livrée par des jeunes hommes de bonne mine. Une de ses habitudes est de lire en se couchant; sans cela elle ne pourroit fermer l'œil de toute la nuit. Hier au soir elle lisoit les métamorphoses d'Ovide; et cette lecture est cause qu'elle fait en cet instant un songe où il y a bien de l'extravagance : elle rêve que Jupiter est devenu amoureux d'elle, et qu'il se met à son service sous la forme d'un grand page des mieux bâtis.

A propos de cette métamorphose, en voici une autre qui me paroît plus plaisante. J'aperçois un histrion qui goûte, dans un profond sommeil, la douceur d'un songe qui le flatte agréablement. Cet acteur est si vieux, qu'il n'y a tête d'homme à Madrid qui puisse dire l'avoir vu débuter. Il y a si long-temps qu'il paroît sur le théâtre, qu'il est pour ainsi dire théâtrifié. Il a du talent, et il en est si fier et si vain, qu'il s'imagine qu'un personnage tel que lui est au-dessus d'un homme. Savez-vous le songe que fait ce superbe héros de coulisse? Il rêve qu'il se meurt, et qu'il voit toutes les divinités de l'Olympe assemblées pour décider de ce qu'elles doivent faire d'un mortel de son importance. Il entend Mercure qui expose au conseil des dieux, que ce fameux comédien, après avoir eu l'honneur de représenter si souvent sur la scène Jupiter et les autres principaux immortels, ne doit pas être assujetti au sort commun à tous les humains, et qu'il mérite d'être reçu dans la troupe céleste. Momus applaudit au sentiment de Mercure; mais quelques autres dieux et quelques déesses se révoltent contre la proposition d'une apothéose si nouvelle; et Jupiter, pour les mettre tous d'accord, change le vieux comédien en une figure de décoration.

Le Diable alloit continuer; mais Zambullo l'interrompit en lui disant : Halte-là, seigneur Asmodée, vous ne prenez pas garde qu'il est jour; j'ai peur qu'on ne nous aperçoive sur le haut de cette maison. Si la populace vient une fois à remarquer votre seigneurie, nous entendrons des huées qui ne finiront pas sitôt.

On ne nous verra point, lui répondit le Démon; j'ai

le même pouvoir que ces divinités fabuleuses dont je viens de parler; et, tout ainsi que sur le mont Ida l'amoureux fils de Saturne se couvrit d'un nuage pour cacher à l'univers les caresses qu'il vouloit faire à Junon, je vais former autour de nous une épaisse vapeur que la vue des hommes ne pourra percer, et qui ne vous empêchera pas de voir les choses que je voudrai vous faire observer. En effet, ils furent tout à coup environnés d'une fumée, qui, bien que des plus opaques, ne déroboit rien aux yeux de l'écolier.

Retournons aux songes, poursuivit le boiteux.... Mais je ne fais pas réflexion, ajouta-t-il, que la manière dont je vous ai fait passer la nuit doit vous avoir fatigué. Je suis d'avis de vous transporter chez vous; et de vous y laisser reposer quelques heures; pendant ce temps-là je vais parcourir les quatre parties du monde, et faire quelque tour de mon métier; après cela je vous rejoindrai pour m'égayer avec vous sur de nouveaux frais. Je n'ai nulle envie de dormir; et je ne suis point las, répondit don Cleophas; au lieu de me quitter, faites-moi le plaisir de m'apprendre les divers desseins qu'ont ces personnes que je vois déjà levées, et qui se disposent, ce me semble, à sortir. Que vont-elles faire de si grand matin? Ce que vous souhaitez de savoir, reprit le Démon, est une chose digne d'être observée. Vous allez voir un tableau des soins, des mouvements, des peines que les pauvres mortels se donnent pendant cette vie, pour remplir le plus agréablement qu'il leur est possible ce petit espace qui est entre leur naissance et leur mort.

CHAPITRE XVII.

Où l'on verra plusieurs originaux qui ne sont pas sans copie.

Observons d'abord cette troupe de gueux que vous voyez déjà dans la rue. Ce sont des libertins, la plupart de bonne famille, qui vivent en communauté comme des moines, et passent presque toutes les nuits à faire la débauche dans leur maison, où il y a toujours une ample provision de pain, de viande et de vin. Les voilà qui vont se séparer pour aller jouer leurs rôles dans les églises; et ce soir ils se rassembleront pour boire à la santé des personnes charitables qui contribuent pieusement à leur dépense. Admirez, je vous prie, comme ces fripons savent se mettre et se travestir pour inspirer de la pitié: les coquettes ne savent pas mieux s'ajuster pour donner de l'amour.

Regardez attentivement les trois qui vont ensemble du même côté. Celui qui s'appuie sur des béquilles, qui fait trembler tout son corps, et semble marcher avec tant de peine, qu'à chaque pas vous diriez qu'il va tomber sur le nez, quoiqu'il ait une longue barbe blanche et un air décrépit, est un jeune homme si alerte et si léger, qu'il passeroit un daim à la course. L'autre, qui fait le teigneux, est un bel adolescent dont la tête est couverte d'une peau qui cache une chevelure de page de cour. Et l'autre, qui paroît en cul-de-jatte, est un drôle qui a l'art de tirer de sa poitrine des sons si la-

mentables, qu'à ses tristes accents il n'y a point de vieille qui ne descende d'un quatrième étage pour lui apporter un maravedis.

Tandis que ces fainéants vont, sous le masque de la pauvreté, attraper l'argent du public, je remarque bien des artisans laborieux, quoique Espagnols, qui s'apprêtent à gagner leur vie à la sueur de leur corps. J'aperçois de toutes parts des hommes qui se lèvent et s'habillent pour aller remplir leurs différents emplois. Combien de projets formés cette nuit vont s'exécuter ou s'évanouir en ce jour! Que de démarches l'intérêt, l'amour et l'ambition vont faire faire!

Que vois-je dans la rue? interrompit don Cleophas. Qui est cette femme chargée de médailles, qui conduit un laquais, et qui marche avec précipitation? elle a sans doute quelque affaire fort pressante. Oui certainement, répondit le Diable : c'est une vénérable matrone qui court à une maison où l'on a besoin de son ministère. Elle y va trouver une comédienne qui pousse des cris, et auprès d'elle il y a deux cavaliers bien embarrassés. L'un est le mari, et l'autre un homme de condition qui s'intéresse à ce qui va se passer; car les couches des femmes de théâtre ressemblent à celles d'Alcmène; il y a toujours un Jupiter et un Amphitryon qui sont auteurs du parti.

Ne diroit-on pas, à voir ce cavalier à cheval avec sa carabine, que c'est un chassseur qui va faire la guerre aux lièvres et aux perdreaux des environs de Madrid; cependant il n'a aucune envie de prendre le divertissement de la chasse : il est occupé d'un autre dessein; il va gagner un village où il se déguisera en paysan pour

s'introduire, sous cet habit, dans une ferme où est sa maîtresse sous la conduite d'une mère sévère et vigilante.

Ce jeune bachelier, qui passe et marche à pas précipités, a coutume d'aller tous les matins faire sa cour à un vieux chanoine qui est son oncle, et dont il couche en joue la prébende. Regardez, dans cette maison vis-à-vis de nous, un homme qui prend son manteau et se dispose à sortir; c'est un honnête et riche bourgeois qu'une affaire assez sérieuse inquiète. Il a une fille unique à marier; il ne sait s'il doit la donner à un jeune procureur qui la recherche, ou bien à un fier *hidalgo* qui la demande. Il va consulter ses amis là-dessus; et, dans le fond, rien n'est plus embarrassant. Il craint, en choisissant le gentilhomme, d'avoir un gendre qui le méprise; et il a peur, s'il s'en tient au procureur, de mettre dans sa maison un ver qui en ronge tous les meubles.

Considérez un voisin de ce père embarrassé, et démêlez, dans ce corps-de-logis où il y a de superbes ameublements, un homme en robe de chambre de brocard rouge à fleurs d'or : c'est un bel esprit qui fait le seigneur en dépit de sa basse origine. Il y a dix ans qu'il n'avoit pas vingt maravedis, et il jouit à présent de dix mille ducats de rente. Il a un équipage très joli; mais il en rabat l'entretien sur sa table, dont la frugalité est telle, qu'il mange ordinairement le petit poulet en son particulier : il ne laisse pas pourtant de régaler quelquefois, par ostentation, des personnes de qualité Il donne aujourd'hui à dîner à des conseillers d'état; et, pour cet effet, il vient d'envoyer chercher un pâtissier et un rôtisseur; il va marchander avec eux sou à sou;

après quoi il écrira sur des cartes les services dont ils seront convenus. Vous me parlez-là d'un grand crasseux! dit Zambullo. Hé, mais! répondit Asmodée, tous les gueux que la fortune enrichit brusquement deviennent avares ou prodigues : c'est la règle.

Apprenez-moi, dit l'écolier, qui est une belle dame que je vois à sa toilette, et qui s'entretient avec un cavalier fort bien fait. Ah! vraiment, s'écria le boiteux, ce que vous remarquez là mérite bien votre attention. Cette femme est une veuve allemande qui vit à Madrid de son douaire, et voit très bonne compagnie, et le jeune homme qui est avec elle est un seigneur nommé don Antoine de Monsalve.

Quoique ce cavalier soit d'une des premières maisons d'Espagne, il a promis à la veuve de l'épouser : il lui a même fait un dédit de trois mille pistoles; mais il est traversé dans ses amours par ses parents, qui menacent de le faire enfermer s'il ne rompt tout commerce avec l'Allemande, qu'ils regardent comme une aventurière. Le galant, mortifié de les voir tous révoltés contre son penchant, vint hier au soir chez sa maîtresse, qui, s'aperçevant qu'il avoit quelque chagrin, lui en demanda la cause : il la lui apprit, en l'assurant que toutes les contradictions qu'il auroit à essuyer de la part de sa famille ne pourroient jamais ébranler sa constance. La veuve parut charmée de sa fermeté, et ils se séparèrent tous deux à minuit, très contents l'un de l'autre.

Monsalve est revenu ce matin : il a trouvé la dame à sa toilette, et il s'est mis sur nouveaux frais à l'entretenir de son amour. Pendant la conversation, l'Allemande a ôté ses papillottes : le cavalier en a pris une

sans réflexion, l'a dépliée; et y voyant de son écriture : Comment donc, Madame, a-t-il dit en riant, est-ce là l'usage que vous faites des billets doux qu'on vous envoie? Oui, Monsalve, a-t-elle répondu; vous voyez à quoi me servent les promesses des amants qui veulent m'épouser en dépit de leurs familles; j'en fais des papillottes. Quand le cavalier a reconnu que c'étoit effectivement son dédit que la dame avoit déchiré, il n'a pu s'empêcher d'admirer le désintéressement de sa veuve, et il lui jure de nouveau une éternelle fidélité.

Jetez les yeux, poursuivit le Diable, sur ce grand homme sec qui passe au-dessous de nous : il a un grand registre sous son bras, une écritoire pendue à sa ceinture, et une guitare sur le dos. Ce personnage, dit l'écolier, a un air ridicule; je gagerois que c'est un original. Il est certain, reprit le Démon, que c'est un mortel assez singulier. Ily a des philosophes cyniques en Espagne : en voilà un. Il va vers le Buen-Retiro se mettre dans une prairie où il y a une claire fontaine dont l'eau pure forme un ruisseau qui serpente parmi les fleurs. Il demeurera là toute la journée à contempler les richesses de la nature, à jouer de la guitare, et à faire des réflexions qu'il écrira sur son registre. Il a dans ses poches sa nourriture ordinaire, c'est-à-dire quelques ognons avec un morceau de pain : telle est la vie sobre qu'il mène depuis dix ans; et si quelque Aristippe lui disoit comme à Diogène : Si tu savois faire ta cour aux grands, tu ne mangerois pas des ognons, ce philosophe moderne lui répondroit : Je ferois ma cour aux grands aussi bien que toi; si je voulois abaisser un homme jusqu'à le faire ramper devant un autre homme.

En effet, ce philosophe a autrefois été attaché aux grands seigneurs : ils lui firent même sa fortune; mais ayant senti que leur amitié n'étoit pour lui qu'une honorable servitude, il rompit tout commerce avec eux. Il avoit un carrosse qu'il quitta, parce qu'il fit réflexion qu'il éclaboussoit des gens qui valoient mieux que lui : il a même donné presque tous ses biens à ses amis indigents; il s'est seulement réservé de quoi vivre de la manière qu'il vit : car il ne lui paroît pas moins honteux pour un philosophe d'aller mendier son pain parmi le peuple que chez les grands seigneurs.

Plaignez le cavalier qui suit ce philosophe, et que vous voyez accompagné d'un chien : il peut se vanter d'être d'une des meilleures maisons de Castille. Il a été riche; mais il s'est ruiné comme le Timon de Lucien, en régalant tous les jours ses amis, et surtout en faisant des fêtes superbes aux naissances, aux mariages des princes et princesses, en un mot, à chaque occasion qu'a eue l'Espagne de faire des réjouissances. Dès que les parasites ont vu sa marmite renversée, ils ont disparu de chez lui; tous ses amis l'ont abandonné : un seul lui est resté fidèle; c'est son chien.

Dites-moi, seigneur Diable, s'écria Leandro Perez, à qui appartient cet équipage que je vois arrêté devant une maison? C'est, répondit le Démon, le carrosse d'un riche contador qui va tous les matins dans cette maison, où demeure une beauté galicienne dont ce vieux pécheur de race maure a soin, et qu'il aime éperdument. Il apprit hier au soir qu'elle lui avoit fait une infidélité : dans la fureur que lui causa cette nouvelle, il lui écrivit une lettre pleine de reproches et de menaces. Vous

ne devineriez pas quel parti la coquette s'est avisée de prendre : au lieu d'avoir l'imprudence de nier le fait, elle a mandé ce matin au trésorier qu'il est justement irrité contre elle; qu'il ne doit plus la regarder qu'avec mépris, puisqu'elle a été capable de trahir un si galant homme; qu'elle reconnoît sa faute, qu'elle la déteste, et que, pour s'en punir, elle a déjà coupé ses beaux cheveux dont il sait bien qu'elle est idolâtre; enfin, qu'elle est dans la résolution d'aller dans une retraite consacrer le reste de ses jours à la pénitence.

Le vieux soupirant n'a pu tenir contre les prétendus remords de sa maîtresse : il s'est levé aussitôt pour se rendre chez elle; il l'a trouvée dans les pleurs; et cette bonne comédienne a si bien joué son rôle, qu'il vient de lui pardonner le passé; il fera plus : pour la consoler du sacrifice de sa chevelure, il lui promet en ce moment de la faire dame de paroisse, en lui achetant une belle maison de campagne qui est actuellement à vendre auprès de l'Escurial.

Toutes les boutiques sont ouvertes, dit l'écolier, et j'aperçois déjà un cavalier qui entre chez un traiteur. Ce cavalier, reprit Asmodée, est un garçon de famille qui a la rage d'écrire, et de vouloir absolument passer pour auteur : il ne manque pas d'esprit; il en a même assez pour critiquer tous les ouvrages qui paroissent sur la scène; mais il n'en a point assez pour en composer un raisonnable. Il entre chez le traiteur pour ordonner un grand repas; il donne à dîner aujourd'hui à quatre comédiens qu'il veut engager à protéger une mauvaise pièce de sa façon, qu'il est sur le point de présenter à leur compagnie.

A propos d'auteurs, continua-t-il, en voilà deux qui se rencontrent dans la rue. Remarquez qu'ils se saluent avec un ris moqueur; ils se méprisent mutuellement, et ils ont raison. L'un écrit aussi facilement que le poëte Crispinus, qu'Horace compare aux soufflets des forges; et l'autre emploie bien du temps à faire des ouvrages froids et insipides.

Qui est ce petit homme qui descend de carrosse à la porte de cette église? dit Zambullo. C'est, répondit le boiteux, un personnage digne d'être remarqué. Il n'y a pas dix ans qu'il abandonna l'étude d'un notaire où il étoit maître clerc, pour s'aller jeter dans la chartreuse de Saragosse. Au bout de six mois de noviciat il sortit de son couvent, reparut à Madrid; mais ceux qui le connoissoient furent étonnés de le voir devenir tout à coup un des principaux membres du conseil des Indes. On parle encore aujourd'hui d'une fortune si subite. Quelques-uns disent qu'il s'est donné au diable; d'autres veulent qu'il ait été aimé d'une riche douairière, et d'autres enfin qu'il ait trouvé un trésor. Vous savez ce qui en est, interrompit don Cleophas. Oh! pour cela oui, repartit le démon, et je vais vous révéler le mystère.

Pendant que notre moine étoit novice, il arriva qu'un jour, en faisant dans son jardin une profonde fosse pour y planter un arbre, il aperçut une cassette de cuivre qu'il ouvrit : il y avoit dedans une boite d'or qui contenoit une trentaine de diamants d'une grande beauté. Quoique le religieux ne se connût pas autrement en pierreries, il ne laissa pas de juger qu'il venoit de faire un bon coup de filet; et prenant aussitôt le parti que

prend, dans une comédie de Plaute, ce Gripus qui renonce à la pêche après avoir trouvé un trésor, il quitta le froc, et revint à Madrid, où, par l'entremise d'un joaillier de ses amis, il changea ses pierres précieuses en pièces d'or, et ses pièces d'or en une charge qui lui donne un beau rang dans la société civile.

CHAPITRE XVIII.

Ce que le Diable fit encore remarquer à don Cleophas.

Il faut, poursuivit Asmodée, que je vous fasse rire en vous apprenant un trait de cet homme qui entre chez un marchand de liqueurs. C'est un médecin biscayen; il va prendre une tasse de chocolat, après quoi il passera toute la journée à jouer aux échecs.

Pendant ce temps-là, ne craignez pas pour ses malades, il n'en a point; et quand il en auroit, les moments qu'il emploie à jouer ne seroient pas les plus mauvais pour eux. Il ne manque pas d'aller tous les soirs chez une belle et riche veuve qu'il voudroit épouser, et dont il fait semblant d'être fort amoureux. Quand il est avec elle, un fripon de valet, qu'il a pour tout domestique, et avec lequel il s'entend, lui apporte une fausse liste qui contient les noms de plusieurs personnes de qualité, de la part desquelles on est venu chercher ce docteur. La veuve prend tout cela au pied de la lettre, et notre joueur d'échecs est sur le point de gagner la partie.

Arrêtons-nous devant cet hôtel auprès duquel nous sommes; je ne veux point passer outre sans vous faire remarquer les personnes qui l'habitent. Parcourez des yeux les appartements; qu'y découvrez-vous? J'y démêle des dames dont la beauté m'éblouit, répondit l'écolier. J'en vois quelques-unes qui se lèvent, et d'autres qui sont déjà levées. Que de charmes elles offrent à mes regards! Je m'imagine voir les nymphes de Diane, telles que les poëtes nous les représentent.

Si ces femmes que vous admirez, reprit le boiteux, ont les attraits des nymphes de Diane, elles n'en ont assurément pas la chasteté. Ce sont quatre ou cinq aventurières qui vivent ensemble à frais communs. Aussi dangereuses que ces belles demoiselles de chevalerie qui arrêtoient par leurs appas les chevaliers qui passoient devant leurs châteaux, elles attirent les jeunes gens chez elles. Malheur à ceux qui s'en laissent charmer! Pour avertir du péril que courent les passants, il faudroit faire mettre devant cette maison des balises, comme on en met dans les rivières pour marquer les endroits dont il ne faut pas s'approcher.

Je ne vous demande pas, dit Leandro Perez, où vont ces seigneurs que je vois dans leurs carrosses: ils vont sans doute au lever du roi. Vous l'avez dit, reprit le Diable: et si vous voulez y aller aussi, je vous y conduirai; nous ferons là quelques remarques réjouissantes. Vous ne pouvez rien me proposer qui me soit plus agréable, répliqua Zambullo; je m'en fais par avance un grand plaisir.

Alors le Démon, prompt à satisfaire don Cleophas, l'emporta vers le palais du roi; mais, avant que d'y ar-

river, l'écolier, apercevant des manœuvres qui travailloient à une porte fort haute, demanda si c'étoit un portail d'église qu'ils faisoient. Non, lui répondit Asmodée, c'est la porte d'un nouveau marché; elle est magnifique, comme vous voyez. Cependant quand ils l'éleveroient jusqu'aux nues, jamais elle ne sera digne des deux vers latins qu'on doit mettre dessus.

Que me dites-vous? s'écria Leandro; quelle idée vous me donnez de ces deux vers! je meurs d'envie de les savoir. Les voici, reprit le Démon; préparez-vous à les admirer.

Quàm benè Mercurius nunc merces vendit opimas,
Momus ubi fatuos vendidit antè sales!

Il y a dans ces deux vers un jeu de mots le plus joli du monde. Je n'en sens point encore toute la beauté, dit l'écolier; je ne sais pas bien ce que signifient ces *fatuos sales*. Vous ignorez donc, repartit le Diable, que la place où l'on bâtit ce marché, pour y vendre des denrées, fut autrefois un collége de moines qui enseignoient à la jeunesse les humanités. Les régents de ce collége y faisoient représenter par leurs écoliers, des drames, des pièces de théâtre fades, et entremêlées de ballets si extravagants, qu'on y voyoit danser jusqu'aux prétérits et aux supins. Oh! ne m'en dites pas davantage, interrompit Zambullo; je sais bien quelle drogue c'est que les pièces de colléges. L'inscription me paroît admirable.

A peine Asmodée et don Cleophas furent-ils sur l'escalier du palais du roi, qu'ils virent plusieurs courtisans qui montoient les degrés. A mesure que ces sei-

gneurs passoient auprès d'eux, le Diable faisoit le nomenclateur : Voilà, disoit-il à Léandro Perez, en les lui montrant du doigt l'un après l'autre, voilà le comte de Villalonso, de la maison de la Puebla d'Elleréna : voici le marquis de Castro Fueste; celui-là c'est don Lopez de Los Rios, président du conseil des finances ; celui-ci le comte de Villa Hombrosa. Il ne se contentoit pas de les nommer, il faisoit leur éloge; mais ce malin esprit y ajoutoit toujours quelque trait satirique : il leur donnoit à chacun son lardon.

Ce seigneur, disoit-il de l'un, est affable et obligeant ; il vous écoute avec un air de bonté. Implorez-vous sa protection, il vous l'accorde généreusement, et vous offre son crédit. C'est dommage qu'un homme qui aime tant à faire plaisir ait la mémoire si courte, qu'un quart d'heure après que vous lui avez parlé il oublie ce que vous lui avez dit.

Ce duc, disoit-il en parlant d'un autre, est un des seigneurs de la cour du meilleur caractère : il n'est pas, comme la plupart de ses pareils, différent de lui-même d'un moment à un autre : il n'y a point de caprice, point d'inégalité dans son humeur. Ajoutez à cela qu'il ne paie pas d'ingratitude l'attachement qu'on a pour sa personne, ni les services qu'on lui rend ; mais, par malheur, il est trop lent à les reconnoître. Il laisse désirer si long-temps ce qu'on attend de lui, qu'on croit l'avoir bien acheté lorsqu'on l'a obtenu.

Après que le Démon eut fait connoître à l'écolier les bonnes et les mauvaises qualités d'un grand nombre de seigneurs, il l'emmena dans une salle où il y avoit des hommes de toutes sortes de conditions, et particuliè-

rement tant de chevaliers, que don Cleophas s'écria : Que de chevaliers ! parbleu, il faut qu'il y en ait bien en Espagne ! Je vous en réponds, dit le boiteux, et cela n'est pas surprenant; puisque pour être chevalier de Saint-Jacques ou de Calatrava, il n'est pas nécessaire, comme autrefois, pour devenir chevalier romain, d'avoir vingt-cinq mille écus de patrimoine : aussi s'aperçoit-on que c'est une marchandise bien mêlée.

Envisagez, continua-t-il, la mine plate qui est derrière vous. Parlez plus bas, interrompit Zambullo, cet homme vous entend. Non, non, répondit le Diable; le même charme qui nous rend invisibles ne permet pas qu'on nous entende. Regardez cette figure-là : c'est un Catalan qui revient des îles Philippines, où il était flibustier. Diriez-vous à le voir que c'est un foudre de guerre? Il a pourtant fait des actions prodigieuses de valeur. Il va ce matin présenter au roi un placet, par lequel il demande certain poste pour récompense de ses services; mais je doute fort qu'il l'obtienne, puisqu'il ne s'adresse pas auparavant au premier ministre.

Je vois à la main droite de ce flibustier, dit Leandro Perez, un gros et grand homme qui paroît faire l'important : à juger de sa condition par l'orgueil qu'il y a dans son maintien, il faut que ce soit quelque riche seigneur. Ce n'est rien moins que cela, repartit Asmodée : c'est un hidalgo des plus pauvres, qui, pour subsister, donne à jouer sous la protection d'un grand.

Mais je remarque un licencié qui mérite bien que je vous le fasse observer. C'est celui que vous voyez qui s'entretient auprès de la première fenêtre avec un

cavalier vêtu de velours gris-blanc. Ils parlent tous deux d'une affaire qui fut hier jugée par le roi : je vais vous en faire le détail.

Il y a deux mois que ce licencié, qui est académicien de l'académie de Tolède, donna au public un livre de morale qui révolta tous les vieux auteurs castillans : Ils le trouvèrent plein d'expressions trop hardies et de mots trop nouveaux. Les voilà qui se liguent contre cette production singulière : ils s'assemblent et dressent un placet qu'ils présentent au roi, pour le supplier de condamner ce livre comme contraire à la pureté et à la netteté de la langue espagnole.

Le placet parut digne d'attention à sa majesté, qui nomma trois commissaires pour examiner l'ouvrage. Ils estimèrent que le style en étoit effectivement répréhensible, et d'autant plus dangereux, qu'il étoit plus brillant. Sur leur rapport, voici de quelle manière le roi a décidé : il a ordonné, sous peine de désobéissance, que ceux des académiciens de Tolède qui écrivent dans le goût de ce licencié ne composeront plus de livres à l'avenir, et que même, pour mieux conserver la pureté de la langue castillane, ces académiciens ne pourront être remplacés après leur mort que par des personnes de la première qualité.

Cette décision est merveilleuse, s'écria Zambullo en riant : les partisans du langage ordinaire n'ont plus rien à craindre. Pardonnez-moi, repartit le Démon : les auteurs ennemis de cette noble simplicité qui fait le charme des lecteurs sensés, ne sont pas tous de l'académie de Tolède.

Don Cleophas fut curieux d'apprendre qui étoit le

cavalier habillé de velours gris-blanc, qu'il voyoit en conversation avec le licentié. C'est, lui dit le boiteux, un cadet catalan, officier de la garde espagnole; je vous assure que c'est un garçon très spirituel. Je veux, pour vous faire juger de son esprit, vous citer une repartie qu'il fit hier à une dame en fort bonne compagnie; mais, pour l'intelligence de ce bon mot, il faut savoir qu'il a un frère nommé don André de Prada, qui étoit, il y a quelques années, officier comme lui dans le même corps.

Il arriva qu'un jour un gros fermier des domaines du roi aborda ce don André, et lui dit : Seigneur de Prada, je porte même nom que vous; mais nos familles sont différentes. Je sais que vous êtes d'une des meilleures maisons de Catalogne, et en même temps que vous n'êtes pas riche. Moi, je suis riche et d'une naissance peu illustre. N'y auroit-il pas moyen de nous faire part mutuellement de ce que nous avons de bon l'un et l'autre? Avez-vous vos titres de noblesse? Don André répondit qu'oui. Cela étant, répliqua le fermier, si vous voulez me les communiquer, je les mettrai entre les mains d'un habile généalogiste qui travaillera là-dessus, et nous rendra parents en dépit de nos aïeux. De mon côté, par reconnoissance, je vous ferai présent de trente mille pistoles. Sommes-nous d'accord? Don André fut ébloui de la somme : il accepta la proposition, confia ses pancartes au fermier, et, de l'argent qu'il en reçut, acheta une terre considérable en Catalogne, où il vit depuis ce temps-là.

Or son cadet, qui n'a rien gagné à ce marché, étoit hier à une table où l'on parla par hasard du seigneur

de Prada, fermier des domaines du roi; et là-dessus une dame de la compagnie, adressant la parole à ce jeune officier, lui demanda s'il n'étoit pas parent de ce fermier? Non, Madame, lui répondit-il; je n'ai pas cet honneur-là : c'est mon frère.

L'écolier fit un éclat de rire à cette repartie, qui lui parut des plus plaisantes. Puis apercevant tout à coup un petit homme qui suivoit un courtisan, il s'écria : Hé bon Dieu! que ce petit homme, qui suit ce seigneur, lui fait de révérences! Il a sans doute quelque grâce à lui demander. Ce que vous remarquez là, reprit le Diable, vaut bien la peine que je vous dise la cause de ces civilités. Ce petit homme est un honnête bourgeois qui a une assez belle maison de campagne aux environs de Madrid, dans un endroit où il y a des eaux minérales qui sont en réputation. Il a prêté sans intérêt cette maison pour trois mois à ce seigneur, qui y a été prendre les eaux : le bourgeois, en ce moment, prie très affectueusement ledit seigneur de le servir dans une occasion qui s'en présente, et le seigneur refuse fort poliment de lui rendre service.

Il ne faut pas que je laisse échapper ce cavalier de race plébéienne, lequel fend la presse en tranchant de l'homme de condition. Il est devenu excessivement riche en peu de temps, par la science des nombres : il y a dans sa maison autant de domestiques que dans l'hôtel d'un grand, et sa table l'emporte sur celle d'un ministre pour la délicatesse et l'abondance. Il a un équipage pour lui, un pour sa femme, et un autre pour ses enfants. On voit dans ses écuries les plus belles mules et les plus beaux chevaux du monde. Il acheta même, ces jours

passés, et paya, argent comptant, un superbe attelage que le prince d'Espagne avoit marchandé, et trouvé trop cher. Quelle insolence! dit Leandro. Un Turc qui verroit ce drôle-là dans un état si florissant, ne manqueroit pas de le croire à la veille d'essuyer quelque fâcheux revers de fortune. J'ignore l'avenir, dit Asmodée; mais je ne puis m'empêcher de penser comme un Turc.

Ah! qu'est-ce que je vois? continua le Démon avec surprise. Peu s'en faut que je ne doute du rapport de mes yeux! Je démêle dans cette salle un poëte qui n'y devroit pas être. Comment ose-t-il se montrer ici, après avoir fait des vers qui offensent de grands seigneurs espagnols? il faut qu'il compte bien sur le mépris qu'ils ont pour lui.

Considérez attentivement ce respectable personnage qui entre appuyé sur un écuyer. Remarquez comme, par considération, tout le monde se range pour lui faire place. C'est le seigneur don Joseph de Reynaste et Ayala, grand juge de police : il vient rendre compte au roi de ce qui est arrivé cette nuit dans Madrid. Regardez ce bon vieillard avec admiration.

Véritablement, dit Zambullo, il a l'air d'être un homme de bien. Il seroit à souhaiter, reprit le boiteux, que tous les corrégidors le prissent pour modèle. Ce n'est pas un de ces esprits violents qui n'agissent que par humeur et par impétuosité ; il ne fera point arrêter un homme sur le simple rapport d'un alguazil, d'un secrétaire ou d'un commis. Il sait trop bien que ces sortes de gens, pour la plupart, ont l'âme vénale, et sont capables de faire un honteux trafic de son autorité.

C'est pourquoi, lorsqu'il est question d'enfermer un accusé, il approfondit l'accusation jusqu'à ce qu'il ait démêlé la vérité. Aussi n'envoie-t-il jamais des innocents dans les prisons; il n'y fait mettre que des coupables; encore n'abandonne-t-il pas ceux-ci à la barbarie qui règne dans les cachots. Il va voir lui-même ces misérables, et a soin d'empêcher qu'on n'ajoute l'inhumanité aux justes rigueurs des lois.

Le beau caractère! s'écria Leandro; l'aimable mortel! Je serois curieux de l'entendre parler au roi. Je suis bien mortifié, répondit le Diable, d'être obligé de vous dire que je ne puis contenter ce nouveau désir, sans m'exposer à recevoir une insulte. Il ne m'est pas permis de m'introduire auprès des souverains : ce seroit empiéter sur les droits de Léviathan, de Belphégor et d'Astaroth. Je vous l'ai déjà dit, ces trois esprits sont en possession d'obséder les princes. Il est défendu aux autres démons de paroître dans les cours, et je ne sais à quoi je pensois, lorsque je me suis avisé de vous amener ici : c'est avoir fait, je l'avoue, une démarche bien téméraire. Si ces trois diables m'apercevoient, ils viendroient avec fureur fondre sur moi; et, entre nous, je ne serois pas le plus fort.

Puisque cela est, répliqua l'écolier, éloignons-nous promptement de ce palais : j'aurois une mortelle douleur de vous voir houspiller par vos confrères, sans pouvoir vous secourir; car si je me mettois de la partie, je crois que vous n'en seriez guère mieux. Non, sans doute, répondit Asmodée; ils ne sentiroient point vos coups, et vous péririez sous les leurs.

Mais, ajouta-t-il, pour vous consoler de ce que je

ne vous fais pas entrer dans le cabinet de votre grand monarque, je vais vous procurer un plaisir qui vaudra bien celui que vous perdez. En achevant ces paroles, il prit par la main don Cleophas, et fendit avec lui les airs du côté de la Merci.

CHAPITRE XIX.

Des captifs.

Ils s'arrêtèrent tous deux sur une maison voisine de ce monastère, à la porte duquel il y avoit un grand concours de personnes de l'un et de l'autre sexe. Que de monde! dit Leandro Perez. Quelle cérémonie assemble ici tout le peuple? C'est, répondit le Démon, une cérémonie que vous n'avez jamais vue, quoiqu'elle se fasse à Madrid de temps en temps. Trois cents esclaves, tous sujets du roi d'Espagne, vont arriver dans un moment: ils reviennent d'Alger, où les pères de la Rédemption les ont été racheter. Toutes les rues par où ils doivent passer vont se remplir de spectateurs.

Il est vrai, répliqua Zambullo, que je n'ai pas été jusqu'ici fort curieux de voir un semblable spectacle; et si c'est là celui que votre seigneurie me réserve, je vous dirai franchement que vous ne deviez pas tant m'en faire fête. Je vous connois trop bien, repartit le Diable, pour ignorer que ce n'est pas pour vous un agréable passe-temps que d'observer des misérables; mais, quand vous saurez qu'en vous les faisant considérer, j'ai dessein de vous révéler les particularités remarquables qu'il

y a dans la captivité des uns, et les embarras où vont se trouver quelques autres à leur retour chez eux, je suis persuadé que vous ne serez pas fâché que je vous donne ce divertissement. Oh! pour cela non, reprit l'écolier : ce que vous dites là change la thèse, et vous me ferez un vrai plaisir de tenir votre promesse.

Pendant qu'ils s'entretenoient de cette sorte, ils entendirent tout à coup de grands cris que poussa la populace à la vue des captifs qui marchoient en cet ordre. Ils alloient à pied, deux à deux, sous leurs habits d'esclaves, et chacun ayant sa chaîne sur ses épaules. Un assez grand nombre de religieux de la Merci, qui avoient été au-devant d'eux, les précédoient, montés sur des mules caparaçonnées d'étamine noire, comme s'ils eussent mené un deuil, et un de ces bons pères portoit l'étendard de la Rédemption. Les plus jeunes captifs étoient à la tête; les vieux les suivoient : derrière ceux-ci paroissoit, sur un petit cheval, un religieux du même ordre que les premiers, lequel avoit tout l'air d'un prophète. Aussi étoit-ce le chef de la mission. Il s'attiroit les yeux des assistants par sa gravité, ainsi que par une longue barbe grise qui le rendoit vénérable; et on lisoit sur le visage de ce Moïse espagnol la joie inexprimable qu'il ressentoit de ramener tant de chrétiens dans leur patrie.

Ces captifs, dit le boiteux, ne sont pas tous également ravis d'avoir recouvré la liberté. S'il y en a qui se réjouissent d'être sur le point de revoir leurs parents, il en est d'autres qui craignent d'apprendre que, pendant leur absence, il ne soit arrivé dans leurs familles des événements plus cruels pour eux que l'esclavage.

Par exemple, les deux qui marchent les premiers sont dans le dernier cas. L'un, natif de la petite ville de Velilla en Aragon, après avoir été dix ans dans la servitude des Turcs, sans recevoir aucunes nouvelles de sa femme, va la retrouver mariée en secondes noces, et mère de cinq enfants qui ne sont pas de son bail. L'autre, fils d'un marchand de laine de Ségovie, fut enlevé par un corsaire, il y a près de quatre lustres. Il appréhende que, depuis tant d'années, sa famille n'ait changé de face; et sa crainte n'est pas sans fondement : son père et sa mère sont morts, et ses frères, qui ont partagé tout le bien, l'ont dissipé par leur mauvaise conduite.

J'envisage avec attention un esclave, dit l'écolier, et je juge à son air qu'il est charmé de n'être plus exposé à la bastonnade. Le captif que vous regardez, répondit le Diable, a grand sujet d'être joyeux de sa délivrance; il sait qu'une tante, dont il est unique héritier, vient de mourir, et qu'il va jouir d'une fortune brillante : cela l'occupe bien agréablement, et lui donne cet air de satisfaction que vous lui remarquez.

Il n'en est pas de même du malheureux cavalier qui marche à son côté : une cruelle inquiétude l'agite sans relâche, et en voici la cause. Lorsqu'il fut pris par un pirate d'Alger, en voulant passer d'Espagne en Italie, il aimoit une dame et en étoit aimé; il a peur que, pendant qu'il étoit dans les fers, la fidélité de la belle n'ait pas été inébranlable. Et a-t-il été long-temps esclave, dit Zambullo? Dix-huit mois, répondit Asmodée. Oh! parbleu, répliqua Leandro Perez, je crois que ce galant se livre à une vaine terreur; il n'a pas mis la constance de sa dame à une assez forte épreuve pour

devoir tant s'alarmer. C'est ce qui vous trompe, repartit le boiteux : sa princesse n'a pas sitôt su qu'il étoit captif en Barbarie, qu'elle s'est pourvue d'un autre amant.

Diriez-vous, continua le Démon, que ce personnage qui suit immédiatement les deux que nous venons d'observer, et qu'une épaisse barbe rousse rend effroyable à voir, fut un fort joli homme? Rien pourtant n'est plus véritable; et vous voyez, dans cette figure hideuse, le héros d'une histoire assez singulière que je vais vous conter.

Ce grand garçon se nomme Fabricio. Il avoit à peine quinze ans, lorsque son père, riche laboureur de Cinquello, gros bourg du royaume de Léon, mourut, et il perdit aussi sa mère peu de temps après; de sorte qu'étant fils unique, il demeura maître d'un bien considérable, dont l'administration fut confiée à un de ses oncles, qui avoit de la probité. Fabricio acheva ses études déjà commencées à Salamanque : il y apprit ensuite à monter à cheval et à faire des armes; en un mot il ne négligea rien de tout ce qui pouvoit concourir à le rendre digne d'être regardé favorablement de dona Hipolita, sœur d'un petit gentilhomme qui avoit sa chaumière à deux portées d'escopette de Cinquello.

Cette dame étoit parfaitement belle, et à peu près de l'âge de Fabricio, qui, l'ayant vue dès son enfance, avoit sucé, pour ainsi dire, avec le lait, l'amour dont il brûloit pour elle. Hipolita, de son côté, s'étoit bien aperçue qu'il n'étoit pas mal fait; mais le connoissant pour le fils d'un laboureur, elle ne daignoit pas le considérer avec beaucoup d'attention : elle étoit d'une fierté

insupportable, aussi-bien que son frère don Thomas de Xaral, qui n'avoit peut-être pas son pareil en Espagne, pour être gueux et entêté de sa noblesse.

Cet orgueilleux gentilhomme de campagne habitoit une maison qu'il appeloit son château, et qui n'étoit, à parler proprement, qu'une masure, tant elle menaçoit ruine de toutes parts. Cependant, quoique ses facultés ne lui permissent pas de la faire réparer, quoiqu'il eût de la peine à vivre, il ne laissoit pas d'avoir un valet pour le servir, et de plus, il y avoit une femme maure auprès de sa sœur.

C'étoit une chose réjouissante que de voir paroître don Thomas dans le bourg, les fêtes et les dimanches, avec un habit de velours cramoisi tout pelé, et un petit chapeau garni d'un vieux plumet jaune, qu'il conservoit chez lui comme des reliques, pendant les autres jours de la semaine. Paré de ces guenilles, qui lui sembloient autant de preuves de sa noble origine, il tranchoit du seigneur, et croyoit assez payer les profondes révérences qu'on lui faisoit, lorsqu'il vouloit bien y répondre par un regard. Sa sœur n'étoit pas moins folle que lui de l'antiquité de sa race; et elle joignoit à ce ridicule celui d'être si vaine de sa beauté, qu'elle vivoit dans la glorieuse espérance que quelque grand viendroit la demander en mariage.

Tels étoient les caractères de don Thomas et d'Hipolita. Fabricio le savoit bien; et pour s'insinuer auprès de deux personnes si altières, il prit le parti de flatter leur vanité par de faux respects; ce qu'il fit avec tant d'adresse, que le frère et la sœur enfin trouvèrent bon qu'il eût l'honneur de leur aller souvent rendre ses

hommages. Comme il ne connoissoit pas moins leur misère que leur orgueil, il avoit envie tous les jours de leur offrir sa bourse; mais la crainte de révolter contre lui leur fierté, l'en empêchoit : néanmoins son ingénieuse générosité trouva moyen de les aider, sans les exposer à rougir. Seigneur, dit-il un jour en particulier au gentilhomme, j'ai deux mille ducats à mettre en dépôt; ayez la bonté de me les garder; que je vous aie cette obligation-là.

Il n'est pas besoin de demander si Xaral y consentit : outre qu'il étoit mal en argent, il avoit la conscience d'un dépositaire. Il se chargea volontiers de cette somme, et il ne l'eut pas sitôt entre les mains, qu'il en employa sans façon une bonne partie à faire réparer sa chaumière et à se donner toutes ses petites commodités : un habit neuf d'un très beau velours bleu fut levé et fait à Salamanque, et une plume verte qu'on y acheta vint ravir au vieux plumet jaune la gloire dont il étoit en possession immémoriale d'orner le noble chef de don Thomas. La belle Hipolita eut aussi sa paraguante, et fut parfaitement bien nippée. C'est ainsi que Xaral dissipoit les ducats qui lui avoient été confiés, sans penser qu'ils ne lui appartenoient point, et que jamais il ne pourroit les restituer. Il ne se fit pas le moindre scrupule d'en user ainsi; il crut même qu'il étoit juste qu'un roturier payât l'honneur d'être en commerce avec un gentilhomme.

Fabricio avoit bien prévu cela; mais en même temps il s'étoit flatté qu'en faveur de ses espèces don Thomas vivroit avec lui familièrement, qu'Hipolita peu à peu s'accoutumeroit à souffrir ses soins, et lui pardonne-

roit enfin l'audace d'avoir élevé sa pensée jusqu'à elle. Véritablement il en eut auprès d'eux un accès plus libre; ils lui firent plus d'amitié qu'ils ne lui en avoient fait auparavant. Un homme riche est toujours gracieusé des grands, quand il se rend leur vache à lait. Xaral et sa sœur, qui jusqu'alors n'avoient connu les richesses que de nom, n'eurent pas plutôt senti leur utilité, qu'ils jugèrent que Fabricio méritoit d'être ménagé : ils eurent pour lui des égards et des attentions qui le charmèrent. Il crut que sa personne ne leur déplaisoit pas, et qu'assurément ils avoient fait réflexion que tous les jours des gentilshommes, pour soutenir leur noblesse, étoient obligés d'avoir recours à des alliances roturières. Dans cette opinion, qui flattoit son amour, il se résolut à demander Hipolita en mariage.

Dès la première occasion favorable qu'il put trouver de parler à don Thomas, il lui dit qu'il souhaitoit passionnément d'être son beau-frère; et que, pour avoir cet honneur, non-seulement il lui abandonneroit le dépôt, mais il lui feroit encore présent d'un millier de pistoles. Le superbe Xaral rougit à cette proposition, qui réveilla son orgueil; et, dans son premier mouvement, peu s'en fallut qu'il ne fît éclater tout le mépris qu'il avoit pour le fils d'un laboureur. Néanmoins, quelque indigné qu'il fût de la témérité de Fabricio, il se contraignit; et, sans témoigner aucun dédain, il lui répondit qu'il ne pouvoit sur-le-champ se déterminer dans une pareille affaire; qu'il étoit à propos de consulter là-dessus Hipolita, et de faire même une assemblée de parents.

Il renvoya le galant avec cette réponse, et convoqua

effectivement une diète composée de quelques hidalgos de son voisinage, lesquels étoient de ses parents, et qui tous avoient, comme lui, la rage de la *hidalguia*. Il tint conseil avec eux, non pour leur demander s'ils étoient d'avis qu'il accordât sa sœur à Fabricio, mais pour délibérer de quelle façon il falloit punir ce jeune insolent, qui, malgré la bassesse de sa naissance, osoit aspirer à la possession d'une fille de la qualité d'Hipolita.

Dès qu'il eut exposé cette audace à l'assemblée, au seul nom de Fabricio et de fils de laboureur, vous eussiez vu les yeux de tous ces nobles s'allumer de fureur : chacun vomit feu et flamme contre l'audacieux ; les uns ainsi que les autres veulent qu'il expire sous le bâton, pour expier l'outrage qu'il a fait à leur famille par la proposition d'un si honteux hyménée. Cependant, après qu'on eut considéré la chose plus mûrement, le résultat de la diète fut qu'on laisseroit vivre le coupable; mais que, pour lui apprendre à ne se plus méconnoître, on lui feroit un tour dont il auroit sujet de se souvenir long-temps.

On proposa diverses fourberies, et celle-ci prévalut. On décida qu'Hipolita feindroit d'être sensible à l'attachement de Fabricio, et que, sous prétexte de vouloir consoler ce malheureux amant du refus que don Thomas feroit de le prendre pour beau-frère, elle lui donneroit une nuit rendez-vous au château, où, dans le temps qu'il seroit introduit par la femme maure, des gens apostés le surprendroient avec cette soubrette, qu'on lui feroit épouser par force.

La sœur de Xaral se prêta d'abord sans répugnance à cette supercherie : il lui sembla qu'il y alloit de sa

gloire de regarder comme une injure la recherche d'un homme d'une condition si inférieure à la sienne. Mais cette orgueilleuse disposition fit bientôt place à des mouvements de pitié; ou plutôt l'amour se rendit tout à coup maître de la fierté d'Hipolita.

Dès ce moment, elle vit les choses d'un autre œil : elle trouva l'obscure origine de Fabricio compensée par les belles qualités qu'il avoit, et n'aperçut plus en lui qu'un cavalier digne de toute son affection. Admirez, seigneur écolier, admirez le prodigieux changement que cette passion est capable de produire : cette même fille qui s'imaginoit qu'un prince à peine méritoit de la posséder, s'entête en un instant d'un fils de laboureur, et s'applaudit de ses prétentions, après les avoir envisagées comme une ignominie.

Elle s'abandonna au penchant qui l'entraînoit; et, bien loin de servir le ressentiment de son frère, elle entretint avec Fabricio une secrète intelligence, par l'entremise de la femme maure, qui le faisoit entrer quelquefois la nuit dans la chaumière. Mais don Thomas eut quelque soupçon de ce qui se passoit : sa sœur lui devint suspecte; il l'observa, et fut convaincu, par ses propres yeux, qu'au lieu de répondre aux intentions de la famille, elle les trahissoit. Il en avertit promptement deux de ses cousins, qui, prenant feu à cette nouvelle, commencèrent à crier : Vengeance, don Thomas! vengeance!... Xaral, qui n'avoit pas besoin d'être excité à tirer raison d'une offense de cette nature, leur dit, avec une modestie espagnole, qu'ils verroient l'usage qu'il savoit faire de son épée, quand il s'agissoit de l'employer à venger son honneur : ensuite, il les

pria de se rendre chez lui à l'entrée d'une nuit qu'il leur marqua.

Ils furent très exacts à s'y trouver. Il les introduisit et les cacha dans une petite chambre, sans que personne de la maison s'en aperçût; puis il les quitta en leur disant qu'il reviendroit les joindre aussitôt que le galant seroit entré dans le château, supposé qu'il s'avisât d'y venir cette nuit-là : ce qui ne manqua pas d'arriver, la mauvaise étoile de nos amants ayant voulu qu'ils choisissent cette même nuit pour s'entretenir.

Don Fabricio étoit avec sa chère Hipolita. Ils commençoient à se tenir des discours qu'ils s'étoient déjà tenus cent fois, mais qui, bien que répétés sans cesse, ont toujours le charme de la nouveauté, lorsqu'ils furent désagréablement interrompus par les cavaliers qui veilloient pour les surprendre. Don Thomas et ses cousins vinrent fondre tous trois courageusement sur Fabricio, qui n'eut que le temps de se mettre en défense, et qui, jugeant à leur action qu'ils vouloient l'assassiner, se battit en désespéré. Il les blessa tous trois, et, leur présentant toujours la pointe de son épée, il eut le bonheur de gagner la porte et de se sauver.

Alors Xaral, voyant que son ennemi lui échappoit après avoir impunément déshonoré sa maison, tourna sa fureur contre la malheureuse Hipolita, et lui plongea son épée dans le cœur; et ses deux parents, très mortifiés du mauvais succès de leur complot, se retirèrent chez eux avec leurs blessures.

Demeurons-en là, poursuivit Asmodée; quand nous aurons vu passer tous les captifs, j'acheverai l'histoire de celui-ci. Je vous raconterai de quelle sorte, après

que la justice se fut emparée de tous ses biens, à l'occasion de ce funeste événement, il eut le malheur d'être fait esclave en voyageant sur mer.

Pendant que vous me faisiez le récit que vous avez fait, dit don Cleophas, j'ai remarqué parmi ces infortunés un jeune homme qui avoit l'air si triste, si languissant, qu'il s'en est peu fallu que je ne vous aie interrompu pour vous en demander la cause. Vous n'y perdrez rien, répondit le Démon; je puis vous apprendre ce que vous souhaitez de savoir. Ce captif, dont l'abattement vous a frappé, est un enfant de famille de Valladolid. Il étoit en esclavage depuis deux ans chez un patron qui a une femme très jolie : elle aimoit violemment cet esclave, qui payoit son amour du plus vif attachement. Le patron, s'en étant douté, s'est hâté de vendre le chrétien, de peur qu'il ne travaillât chez lui à la propagation des Turcs. Le tendre Castillan, depuis ce temps-là, pleure sans cesse la perte de sa patronne; la liberté ne peut l'en consoler.

Un vieillard de bonne mine, attire mes regards, dit Leandro Perez : qui est cet homme-là ? Le Diable répondit : c'est un barbier, natif de Guipuscoa, qui va s'en retourner en Biscaye, après quarante ans de captivité. Lorsqu'il tomba au pouvoir d'un corsaire, en allant de Valence à l'île de Sardaigne, il avoit une femme, deux garçons et une fille : il ne lui reste plus de tout cela qu'un fils, qui, plus heureux que lui, a été au Pérou, d'où il est revenu avec des biens immenses dans son pays, où il a fait l'acquisition de deux belles terres. Quelle satisfaction ! reprit l'écolier; quel ravissement pour ce fils de revoir son père, et d'être en état

de rendre ses derniers jours agréables et tranquilles!

Vous parlez, repartit le boiteux, en enfant plein de tendresse et de sentiment : le fils du barbier biscayen est d'un naturel plus coriace. L'arrivée imprévue de son père lui causera plus de chagrin que de joie : au lieu de le retenir dans sa maison à Guipuscoa, et de ne rien épargner pour lui marquer qu'il est ravi de le posséder, il pourra bien le faire concierge d'une de ses terres.

Derrière ce captif qui vous paroît de si bonne mine, il y en a un autre qui ressemble comme deux gouttes d'eau à un vieux singe : c'est un petit médecin aragonois : il n'a pas été quinze jours à Alger. Dès que les Turcs ont su de quelle profession il étoit, ils n'ont pas voulu le garder parmi eux; ils ont mieux aimé le remettre sans rançon aux pères de la Merci, qui ne l'auroient assurément pas racheté, et qui ne l'ont ramené qu'à regret en Espagne.

Vous qui êtes si compatissant aux peines d'autrui, ah! que vous plaindriez cet autre esclave qui a sur sa tête chauve une calotte de drap brun, si vous saviez tous les maux qu'il a soufferts à Alger, pendant douze ans, chez un renégat anglois, son patron. Et qui est ce pauvre captif? dit Zambullo. C'est un cordelier de Navarre, répondit le Démon : je vous avoue que je suis bien aise qu'il ait pâti comme un misérable, puisqu'il a, par ses discours de morale, empêché plus de cent esclaves chrétiens de prendre le turban.

Je vous dirai avec la même franchise, répliqua don Cleophas, que je suis fâché que ce bon père ait été si long-temps à la merci d'un barbare. Vous avez tort de vous en affliger, et moi de m'en réjouir, repartit

Asmodée. Ce bon religieux a si bien mis à profit ses douze années de souffrances, qu'il est plus avantageux pour lui d'avoir passé tout ce temps-là dans les tourments, que dans sa cellule à combattre des tentations qu'il n'auroit pas toujours vaincues.

Le premier captif après ce cordelier, dit Leandro Perez, a l'air bien tranquille pour un homme qui revient de l'esclavage : il excite ma curiosité à vous demander ce que c'est que ce personnage. Vous me prévenez, répondit le boiteux, j'allois vous le faire remarquer. Vous voyez en lui un bourgeois de Salamanque, un père infortuné, un mortel devenu insensible aux malheurs à force d'en avoir éprouvé. Je suis tenté de vous apprendre sa pitoyable histoire et de laisser là le reste des captifs; aussi bien, après celui-ci, il y en a peu dont les aventures méritent de vous être racontées.

L'écolier, qui déjà commençoit à s'ennuyer de voir passer tant de tristes figures, témoigna qu'il ne demandoit pas mieux. Aussitôt le Diable lui fit le récit contenu dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XX.

De la dernière histoire qu'Asmodée raconta : comment, en la finissant, il fut tout à coup interrompu, et de quelle manière désagréable pour ce démon don Cleophas et lui furent séparés.

Pablos de Bahabon, fils d'un alcade de village de la Castille-Vieille, après avoir partagé avec un frère et

une sœur la modique succession que leur père, quoique des plus avares, leur avoit laissée, partit pour Salamanque, dans le dessein d'aller grossir le nombre des écoliers de l'université. Il étoit bien fait, il avoit de l'esprit, et il entroit alors dans sa vingt-troisième année.

Avec un millier de ducats qu'il possédoit, et une disposition prochaine à les manger, il ne tarda guère à faire parler de lui dans la ville. Tous les jeunes gens recherchèrent à l'envi son amitié; c'étoit à qui seroit des parties de plaisir que don Pablos faisoit tous les jours : je dis don Pablos, parce qu'il avoit pris le don, pour être en droit de vivre plus familièrement avec des écoliers dont la noblesse auroit pu l'obliger à se contraindre. Il aimoit tant la joie et la bonne chère, et il ménagea si peu sa bourse, qu'au bout de quinze mois l'argent lui manqua. Il ne laissa pas toutefois de rouler encore, tant par le crédit qu'on lui fit, que par quelques pistoles qu'il emprunta; mais cela ne put le mener loin, et il demeura bientôt sans ressource.

Alors ses amis, le voyant hors d'état de faire de la dépense, cessèrent de le voir, et ses créanciers commencèrent à le tourmenter. Quoiqu'il assurât ceux-ci qu'il alloit incessamment recevoir des lettres de change de son pays, quelques-uns s'impatientèrent, et le poursuivirent même si vivement en justice, qu'ils étoient sur le point de le faire emprisonner, lorsqu'en se promenant sur les bords de la rivière de Tormès, il rencontra une personne de sa connoissance qui lui dit : Seigneur don Pablos, prenez garde à vous; je vous avertis qu'il y a un alguazil et des archers à vos trousses; ils pré-

tendent vous mettre la main sur le collet quand vous rentrerez dans la ville.

Bahabon, effrayé d'un avis qui ne s'accordoit que trop avec l'état de ses affaires, prit sur-le-champ la fuite et le chemin de Corita; mais il quitta la route de ce bourg, pour gagner un bois qu'il aperçut dans la campagne, et dans lequel il s'enfonça, résolu de s'y tenir caché jusqu'à ce que la nuit vînt lui prêter ses ombres pour continuer sa marche plus sûrement. C'étoit dans la saison où les arbres sont parés de toutes leurs feuilles: il choisit le plus touffu pour y monter, et s'y assit sur des branches, qui l'enveloppoient de leurs feuillages.

Se croyant en sûreté dans cet endroit, il perdit peu à peu la crainte de l'alguazil; et comme les hommes font ordinairement les plus belles réflexions du monde quand les fautes sont commises, il se représenta toute sa mauvaise conduite, et se promit bien à lui-même, si jamais il se revoyoit en fonds, de faire un meilleur usage de son argent. Il jura surtout qu'il ne seroit jamais la dupe de ces faux amis qui entraînent un jeune homme dans la débauche, et dont l'amitié se dissipe avec les fumées du vin.

Tandis qu'il s'occupoit des différentes pensées qui se succédoient les unes aux autres dans son esprit, la nuit survint. Alors, se démêlant d'entre les branches et les feuilles qui le couvroient, il étoit prêt à se couler en bas, lorsqu'à la foible clarté d'une nouvelle lune, il crut discerner une figure d'homme. A cette vue, qui lui rendit sa première peur, il s'imagina que c'étoit l'alguazil qui, l'ayant suivi à la piste, le cherchoit dans ce bois; et sa frayeur redoubla, quand il vit qu'au pied du même

arbre sur lequel il étoit, cet homme s'assit, après en avoir fait le tour deux ou trois fois.

Le Diable boiteux s'interrompit lui-même en cet endroit de son récit : Seigneur Zambullo, dit-il à don Cleophas, permettez-moi de jouir un peu de l'embarras où je mets votre esprit en ce moment. Vous êtes fort en peine de savoir qui pouvoit être ce mortel qui se trouvoit là si mal à propos, et ce qui l'y amenoit; c'est ce que vous apprendrez bientôt; je n'abuserai point de votre patience.

Cet homme, après s'être assis au pied de l'arbre dont l'épais feuillage déroboit à ses yeux don Pablos, s'y reposa quelques instants; puis il se mit à creuser la terre avec un poignard, et fit une profonde fosse où il enterra un sac de buffle : ensuite, il combla la fosse, la recouvrit proprement de gazon, et se retira. Bahabon, qui avoit observé tout avec une extrême attention, et dont les alarmes s'étoient changées en transports de joie, attendit que l'homme se fût éloigné pour descendre de son arbre et aller déterrer le sac, où il ne doutoit pas qu'il n'y eût de l'or ou de l'argent. Il se servit pour cela de son couteau; mais quand il n'en auroit pas eu, il se sentoit tant d'ardeur pour ce travail, qu'avec ses seules mains il auroit pénétré jusqu'aux entrailles de la terre.

D'abord qu'il eut le sac en sa puissance, il se mit à le tâter; et, persuadé qu'il y avoit dedans des espèces, il se hâta de sortir du bois avec sa proie, craignant alors beaucoup moins la rencontre de l'alguazil que celle de l'homme à qui le sac appartenoit. Dans le ravissement où cet écolier étoit d'avoir fait un si bon

coup, il marcha légèrement toute la nuit, sans tenir de route assurée, sans se sentir fatigué ni incommodé du fardeau qu'il portoit. Mais à la pointe du jour il s'arrêta sous des arbres, assez près du bourg de Molorido, moins, à la vérité, pour se reposer, que pour satisfaire enfin la curiosité qu'il avoit de savoir ce que son sac renfermoit. Il le délia donc avec ce frémissement agréable qui vous saisit au moment que vous allez prendre un grand plaisir : il y trouva de bonnes doubles pistoles; et, pour comble de joie, il en compta jusqu'à deux cents cinquante.

Après les avoir contemplées avec volupté, il rêva fort sérieusement à ce qu'il devoit faire; et lorsqu'il eut formé sa résolution, il serra ses doublons dans ses poches, jeta le sac de buffle, et se rendit à Molorido. Il s'y fit enseigner une hôtellerie, où tandis qu'on lui préparoit à déjeûner, il loua une mule, sur laquelle il retourna dès le jour même à Salamanque.

Il s'aperçut bien, à la surprise qu'on y fit paroître en le revoyant, que l'on n'ignoroit pas pourquoi il s'étoit éclipsé; mais il avoit sa fable toute prête : il dit qu'ayant besoin d'argent, et que n'en recevant point de son pays, quoiqu'il eût écrit vingt fois pour qu'on lui en envoyât, il s'étoit déterminé à y faire un tour; et que le soir précédent, comme il arrivoit à Molorido, il avoit rencontré son fermier qui lui apportoit des espèces; de manière qu'il se trouvoit dans une situation à détromper tous ceux qui le croyoient un homme sans bien. Il ajouta qu'il prétendoit faire connoître à ses créanciers qu'ils avoient eu tort de pousser à bout un honnête homme, qui les auroit depuis long-temps con-

tentés, s'il eût eu des fermiers plus exacts à lui faire toucher ses revenus.

Il ne manqua pas effectivement d'assembler chez lui, dès le lendemain, tous ses créanciers, et de les payer jusqu'au dernier sou. Les mêmes amis qui l'avoient abandonné dans sa misère ne surent pas plus tôt qu'il avoit de l'argent frais, qu'ils revinrent à la charge; ils recommencèrent à le flatter, dans l'espépérance de se divertir encore à ses dépens; mais il se moqua d'eux à son tour. Fidèle au serment qu'il avoit fait dans le bois, il leur rompit en visière. Au lieu de reprendre son premier train, il ne songea plus qu'à faire des progrès dans la science des lois, et l'étude devint son unique occupation.

Cependant, me direz-vous, il dépensoit toujours à bon compte des doubles pistoles qui n'étoient point à lui. J'en demeure d'accord; il faisoit ce que les trois quarts et demi des humains feroient aujourd'hui en pareil cas. Il avoit pourtant dessein de les restituer quelque jour, si par hasard il découvroit à qui elles appartenoient: mais se reposant sur sa bonne intention, il les dissipoit sans scrupule; en attendant patiemment cette découverte, qu'il fit néanmoins une année après.

Le bruit courut dans Salamanque qu'un bourgeois de cette ville, nommé Ambrosio Piquillo, ayant été dans un bois pour y chercher un sac rempli de pièces d'or qu'il y avoit enterré, n'avoit trouvé que la fosse où il s'étoit avisé de le cacher, et que ce malheur réduisoit enfin ce pauvre homme à la mendicité.

Je dirai, à la louange de Bahabon, que les reproches secrets que sa conscience lui fit à cette nouvelle ne fu-

rent pas inutiles. Il s'informa où demeuroit Ambrosio, et l'alla voir dans une petite salle basse où il y avoit pour tous meubles une chaise et un grabat. Mon ami, lui dit-il d'un air hypocrite, j'ai appris par la voix publique le fâcheux accident qui vous est arrivé, et la charité nous obligeant à nous aider les uns et les autres à proportion de notre pouvoir, je viens vous apporter un petit secours; mais je voudrois savoir de vous-même votre triste aventure.

Seigneur cavalier, répondit Piquillo, je vais vous la conter en deux mots. J'avois un fils qui me voloit; je m'en aperçus; et craignant qu'il ne mît la main sur un sac de buffle dans lequel il y avoit deux cent cinquante doublons bien comptés, je crus ne pouvoir mieux faire que de les aller enterrer dans le bois où j'ai eu l'imprudence de les porter. Depuis ce jour malheureux, mon fils m'a pris tout ce que j'avois, et a disparu avec une femme qu'il a enlevée. Me voyant dans un déplorable état pour le libertinage de ce mauvais enfant, ou plutôt par ma sotte bonté pour lui, j'ai voulu recourir à mon sac de buffle; mais hélas! cette seule ressource qui me restoit pour subsister m'a cruellement été ravie.

Cet homme ne put achever ces paroles sans sentir renouveler son affliction, et il répandit des pleurs en abondance. Don Pablos en fut attendri, et lui dit: Mon cher Ambrosio, il faut se consoler de toutes les traverses qui arrivent dans la vie : vos larmes sont inutiles; elles ne vous feront pas retrouver vos doubles pistoles, qui véritablement sont perdues pour vous, si quelque fripon les possède. Mais que sait-on? elles peuvent être tombées entre les mains d'un homme de bien, qui ne

manquera pas de vous les rapporter dès qu'il apprendra qu'elles sont à vous. Elles vous seront donc peut-être rendues; vivez dans cette espérance; et en attendant une restitution si juste, ajouta-t-il en lui donnant dix doublons de ceux mêmes qui avoient été dans le sac de buffle, prenez ceci, et me venez voir dans huit jours. Après lui avoir parlé de cette sorte, il lui dit son nom et sa demeure, et sortit tout confus des remercîments que lui faisoit Ambrosio, et des bénédictions qu'il en recevoit. Telles sont, pour la plupart, les actions généreuses : on se garderoit bien de les admirer, si l'on en pénétroit les motifs.

Au bout de huit jours, Piquillo, qui n'avoit pas oublié ce que don Pablos lui avoit dit, alla chez lui. Bahabon lui fit un très bon accueil, et lui dit affectueusement : Mon ami, sur les bons témoignages qui m'ont été rendus de vous, j'ai résolu de contribuer autant qu'il me seroit possible à vous remettre sur pied : j'y veux employer mon crédit et ma bourse.

Pour commencer à rétablir vos affaires, continua-t-il, savez-vous ce que j'ai déjà fait? Je connois quelques personnes de distinction qui sont très charitables; j'ai été les trouver, et j'ai si bien su leur inspirer de la compassion pour vous, que j'en ai tiré deux cents écus que je vais vous donner. En même temps il entra dans son cabinet, d'où il sortit un moment après avec un sac de toile où il avoit mis cette somme en argent, et non en doublons, de peur que le bourgeois, en recevant de lui tant de doubles pistoles, ne s'avisât de soupçonner la vérité; au lieu que, par cette adresse, il parvenoit plus sûrement à son but, qui étoit de faire la restitu-

tion d'une manière qui conciliât sa réputation avec sa conscience.

Aussi Ambrosio étoit-il bien éloigné de penser que ces écus fussent de l'argent restitué : il les prit de bonne foi pour le produit d'une quête faite en sa faveur; et après avoir remercié de nouveau don Pablos, il regagna sa petite salle basse, en bénissant le ciel d'avoir trouvé un cavalier qui s'intéressoit pour lui si vivement.

Il rencontra le lendemain dans la rue un de ses amis qui n'étoit guère mieux que lui dans ses affaires, et qui lui dit : Je pars dans deux jours pour aller m'embarquer à Cadix, où bientôt un vaisseau doit mettre à la voile pour la Nouvelle-Espagne : je ne suis pas content de ma condition dans ce pays-ci, et le cœur me dit que je serai plus heureux au Mexique. Je vous conseillerois de m'accompagner si vous aviez devant vous cent écus seulement.

Je ne serois pas en peine d'en avoir deux cents, répondit Piquillo : j'entreprendrois volontiers ce voyage si j'étois sûr de gagner ma vie aux Indes. Là-dessus son ami lui vanta la fertilité de la Nouvelle-Espagne, et lui fit envisager tant de moyens de s'y enrichir, qu'Ambrosio, se laissant persuader, ne pensa plus qu'à se préparer à partir avec lui pour Cadix. Mais avant que de quitter Salamanque, il eut soin de faire tenir une lettre à Bahabon, par laquelle il lui mandoit que, trouvant une belle occasion de passer aux Indes, il vouloit en profiter, pour voir si la fortune lui seroit plus favorable ailleurs que dans son pays; qu'il prenoit la liberté de lui donner cet avis, en l'assurant qu'il conserveroit éternellement le souvenir de ses bontés.

Le départ d'Ambrosio causa quelque chagrin à don Pablos, qui voyoit par-là déconcerter le plan qu'il avoit de s'acquitter peu à peu; mais considérant que dans quelques années ce bourgeois pourroit revenir à Salamanque, il se consola insensiblement, et s'attacha plus que jamais à l'étude du droit civil et du droit canon. Il y fit de si grands progrès, tant par son application que par la vivacité de son esprit, qu'il devint le plus brillant sujet de l'université, qui le choisit enfin pour son recteur. Il ne se contenta pas de soutenir cette dignité par une profonde science; il travailla si fort sur lui, qu'il acquit toutes les vertus d'un homme de bien.

Pendant son rectorat, il apprit qu'il y avoit dans les prisons de Salamanque un jeune garçon accusé de rapt, et près de perdre la vie. Alors se ressouvenant que le fils de Piquillo avoit enlevé une femme, il s'informa qui étoit le prisonnier; et ayant découvert que c'étoit le fils d'Ambrosio lui-même, il entreprit sa défense. Ce qu'il y a d'admirable dans la science des lois, c'est qu'elle fournit des armes pour et contre; et comme notre recteur la possédoit à fond, il s'en servit utilement pour l'accusé: il est bien vrai qu'il joignit à cela le crédit de ses amis et les plus fortes sollicitations; ce qui opéra plus que tout le reste.

Le coupable sortit donc de cette affaire plus blanc que neige. Il alla remercier son libérateur, qui lui dit: C'est à la considération de votre père que je vous ai rendu service. Je l'aime; et pour vous en donner une nouvelle marque, si vous voulez demeurer dans cette ville, et y mener une vie d'honnête homme, j'aurai soin de votre fortune; si, à l'exemple d'Ambrosio, vous

souhaitez de faire le voyage des Indes, vous pouvez compter sur cinquante pistoles; je vous en fais bon. Le jeune Piquillo lui répondit : Puisque j'ai le bonheur d'être protégé de votre seigneurie, j'aurois tort de m'éloigner d'un séjour où je jouis d'un si grand avantage : je ne sortirai point de Salamanque, et je vous proteste d'y tenir une conduite dont vous serez satisfait. Sur cette assurance, le recteur lui mit dans la main une vingtaine de pistoles, en lui disant : Tenez, mon ami, attachez-vous à quelque honnête profession; employez bien votre temps, et soyez sûr que je ne vous abandonnerai point.

Deux mois après cettte aventure, il arriva que le jeune Piquillo, qui de temps en temps venoit faire sa cour à don Pablos, parut un jour tout en pleurs devant lui. Qu'avez-vous? lui dit Bahabon. Seigneur, répondit le fils d'Ambrosio, je viens d'apprendre une nouvelle qui me déchire le cœur. Mon père a été pris par un corsaire algérien, et il est actuellement dans les fers : un vieillard de Salamanque, qui revient d'Alger, où il a été dix ans captif, et que les pères de la Merci ont racheté depuis peu, m'a dit tout à l'heure l'avoir laissé dans l'esclavage. Hélas ! ajouta-t-il en se frappant la poitrine, et s'arrachant les cheveux, misérable que je suis! c'est moi, dont le libertinage a réduit mon père à cacher son argent, et à se bannir de sa patrie! C'est moi qui l'ai livré au barbare qui l'accable de chaînes! Ah! seigneur don Pablos, pourquoi m'avez-vous tiré des mains de la justice? Puisque vous aimez mon père, il falloit être son vengeur, et me laisser expier, par ma mort, le crime d'avoir causé tous ses malheurs.

À ce discours, qui marquoit un fripon de fils converti, le recteur fut touché de la douleur que le jeune Piquillo faisoit paroître. Mon enfant, lui dit-il, je vois avec plaisir que vous vous repentez de vos fautes passées : essuyez vos larmes; il suffit que je sache ce qu'Ambrosio est devenu, pour vous assurer que vous le reverrez ; sa délivrance ne dépend que d'une rançon dont je me charge; quelques maux qu'il puisse avoir soufferts, je suis persuadé qu'à son retour, trouvant en vous un fils sage et plein de tendresse pour lui, il ne se plaindra plus de son mauvais sort.

Don Pablos, par cette promesse, renvoya le fils d'Ambrosio tout consolé ; et trois ou quatre jours après il partit pour Madrid, où étant arrivé, il remit aux religieux de la Merci une bourse où il y avoit cent pistoles, avec un petit papier sur lequel ces paroles étoient écrites : « Cette somme est donnée aux pères de la Ré-« demption pour le rachat d'un pauvre bourgeois de « Salamanque, appelé Ambrosio Piquillo, captif à Alger.» Ces bons religieux, dans ce voyage qu'ils viennent de faire à Alger, n'ont pas manqué de suivre l'intention du recteur; ils ont racheté Ambrosio, qui est cet esclave dont vous avez admiré l'air tranquille.

Mais il me semble, dit don Cleophas, que Bahabon n'en doit plus guère de reste à ce bourgeois. Don Pablos pense autrement que vous, répondit Asmodée. Il restituera le principal et les intérêts : la délicatesse de sa conscience va jusqu'à se faire un scrupule de posséder le bien qu'il a gagné depuis qu'il est recteur; et quand il reverra Piquillo, il a dessein de lui dire : Ambrosio, mon ami, ne me regardez plus comme votre bienfai-

teur; vous ne voyez en moi que le fripon qui a déterré l'argent que vous aviez caché dans un bois : ce n'est point assez que je vous rende vos deux cent cinquante doublons, puisque je m'en suis servi pour parvenir au rang que je tiens dans le monde; tous mes effets vous appartiennent; je n'en veux retenir que ce qu'il vous plaira que.... Le Diable boiteux s'arrêta tout court en cet endroit; il lui prit un frisson, et il changea de visage.

Qu'avez-vous? lui dit l'écolier; quel mouvement extraordinaire vous agite et vous coupe subitement la parole? Ah! seigneur Leandro, s'écria le Démon d'une voix tremblante, quel malheur pour moi! Le magicien qui me tenoit prisonnier dans une bouteille vient de s'apercevoir que je ne suis plus dans son laboratoire : il va me rappeler par des conjurations si fortes, que je n'y pourrai résister. Que j'en suis mortifié! dit don Cleophas tout attendri : quelle perte je vais faire! Hélas! nous allons nous séparer pour jamais. Je ne le crois pas, répondit Asmodée : le magicien peut avoir besoin de mon ministère; et si j'ai le bonheur de lui rendre quelque service, peut-être par reconnoissance me remettra-t-il en liberté : si cela arrive, comme je l'espère, comptez que je vous rejoindrai aussitôt, à condition que vous ne révélerez à personne ce qui s'est passé cette nuit entre nous; car si vous aviez l'indiscrétion d'en faire confidence à quelqu'un, je vous avertis que vous ne me reverriez plus.

Ce qui me console un peu d'être obligé de vous quitter, poursuivit-il, c'est que du moins j'ai fait votre fortune. Vous épouserez la belle Séraphine, que j'ai

rendue folle de vous : le seigneur don Pèdre de Escolano, son père, est dans la résolution de vous la donner en mariage ; ne laissez point échapper un si bel établissement. Mais, miséricorde ! ajouta-t-il, j'entends déjà le magicien qui me conjure : tout l'enfer est effrayé des paroles terribles que prononce ce redoutable cabaliste. Je ne puis demeurer plus long-temps avec votre seigneurie : jusqu'au revoir, cher Zambullo. En achevant ces mots, il embrassa don Cleophas, et disparut après l'avoir transporté dans son appartement.

CHAPITRE XXI.

De ce que fit don Cleophas après que le Diable boiteux se fut éloigné de lui, et de quelle façon l'auteur de cet ouvrage a jugé à propos de le finir.

Un moment après la retraite d'Asmodée, l'écolier se sentant fatigué d'avoir été toute la nuit sur ses jambes, et de s'être donné beaucoup de mouvement, se déshabilla, et se mit au lit pour prendre quelque repos. Dans l'agitation où étoient ses esprits, il eut bien de la peine à s'endormir ; mais enfin, payant avec usure à Morphée le tribut que lui doivent tous les mortels, il tomba dans un assoupissement léthargique, où il passa la journée et la nuit suivante.

Il y avoit déjà vingt-quatre heures qu'il étoit dans cet état, quand don Luis de Lujan, jeune cavalier de ses amis, entra dans sa chambre en criant de toute sa force : Holà ho ! seigneur don Cleophas, debout ! A ce

bruit, Zambullo se réveilla. Savez-vous, lui dit don Luis, que vous êtes couché depuis hier matin? Cela n'est pas possible, répondit Leandro. Rien n'est plus vrai, répliqua son ami; vous avez fait deux fois le tour du cadran. Toutes les personnes de cette maison me l'ont assuré.

L'écolier, étonné d'un si long sommeil, craignit d'abord que son aventure avec le Diable boiteux ne fût qu'une illusion; mais il ne pouvoit le croire; et lorsqu'il se rappeloit certaines circonstances, il ne doutoit plus de la réalité de ce qu'il avoit vu; cependant, pour en être plus certain, il se leva, s'habilla promptement, et sortit avec don Luis, qu'il mena vers la porte du Soleil, sans lui dire pourquoi. Quand ils furent arrivés là, et que don Cleophas aperçut l'hôtel de don Pèdre presque tout réduit en cendres, il feignit d'en être surpris. Que vois-je? dit-il. Quel ravage le feu a fait ici! A qui appartenoit cette malheureuse maison? y a-t-il long-temps qu'elle est brûlée?

Don Luis de Lujan répondit à ces deux questions, et lui dit ensuite: Cet incendie fait moins de bruit dans la ville, par le dommage considérable qu'il a causé, que par une particularité que je vais vous apprendre. Le seigneur don Pèdre de Escolano a une fille unique qui est belle comme le jour; on dit qu'elle étoit dans une chambre pleine de flamme et de fumée, où elle devoit périr nécessairement, et que néanmoins elle a été sauvée par un jeune cavalier dont je ne sais pas encore le nom; cela fait le sujet de tous les entretiens de Madrid. On élève jusqu'aux nues la valeur de ce cavalier, et l'on croit que, pour prix d'une action si hardie, quoi-

qu'il ne soit qu'un simple gentilhomme, il pourra bien obtenir la fille du seigneur don Pèdre.

Leandro Perez écouta don Luis sans faire semblant de prendre le moindre intérêt à ce qu'il disoit; puis se débarrassant bientôt de lui sous un prétexte spécieux, il gagna le Prado, où, s'étant assis sous des arbres, il se plongea dans une profonde rêverie. Le Diable boiteux vint d'abord occuper sa pensée. Je ne puis, disoit-il, trop regretter mon cher Asmodée; il m'auroit fait faire le tour du monde en peu de temps, et j'aurois voyagé sans éprouver les incommodités des voyages : je fais sans doute une grande perte; mais, ajouta-t-il un moment après, elle n'est peut-être pas irréparable : pourquoi désespérer de revoir ce démon? Il peut arriver, comme il me l'a dit lui-même, que le magicien lui rende incessamment la liberté. Pensant ensuite à don Pèdre et à sa fille, il prit la résolution d'aller chez eux, poussé par la seule curiosité de voir la belle Séraphine.

Dès qu'il parut devant don Pèdre, ce seigneur courut à lui les bras ouverts, en disant : Soyez le bien venu, généreux cavalier : je commençois à me plaindre de vous. Hé quoi! disois-je, don Cleophas, après les instances que je lui ai faites de me venir voir, est encore à s'offrir à mes yeux! qu'il répond mal à l'impatience que j'ai de lui témoigner l'estime et l'amitié que je sens pour lui!

Zambullo baissa respectueusement la tête à ce reproche obligeant, et dit au vieillard, pour s'excuser, qu'il avoit craint de l'incommoder dans l'embarras où il avoit jugé qu'il devoit être le jour précédent. Je ne suis pas satisfait de cette excuse, répliqua don Pedro;

vous ne sauriez être incommode dans une maison où l'on seroit, sans votre secours, dans une plus grande tristesse. Mais, ajouta-t-il, suivez-moi, s'il vous plaît : vous avez d'autres remercîments que les miens à recevoir. En parlant de cette sorte, il le prit par la main, et le conduisit à l'appartement de Séraphine.

Cette dame venait de faire la *sieste*. Ma fille, lui dit son père, je viens vous présenter le gentilhomme qui vous a si courageusement sauvé la vie : marquez-lui jusqu'à quel point vous êtes pénétrée de ce qu'il a fait pour vous, puisque l'état où vous étiez avant-hier ne vous le permit pas. Alors la señora Seraphina ouvrant une bouche, de rose adressa la parole à Leandro Perez, et lui fit un compliment qui charmeroit tous mes lecteurs, si je pouvois le rapporter mot pour mot; mais comme il ne m'a point été rendu fidèlement, j'aime mieux le passer sous silence, que de le défigurer.

Je dirai seulement que don Cleophas crut voir et entendre une divinité; qu'il fut pris en même temps par les yeux et par les oreilles : il conçut aussitôt pour elle un amour violent; mais bien loin de la regarder comme une personne qu'il ne pouvoit manquer d'épouser, il douta, malgré tout ce que le Démon lui avait dit, que l'on voulût payer d'un si beau prix le service qu'on s'imaginait qu'il avait rendu. Plus il la trouvoit charmante, moins il osoit se flatter de l'obtenir.

Ce qui acheva de le rendre tout-à-fait incertain d'un si grand avantage, c'est que don Pèdre, dans la longue conversation qu'ils eurent ensemble, ne toucha point cette corde-là, et ne fit que l'accabler d'honnêtetés, sans lui laisser entrevoir qu'il eût la moindre envie d'être

son beau-père. De son côté, Séraphine, aussi polie que son père, tint des discours pleins de reconnoissance, sans se servir d'aucune expression qui pût donner sujet à Zambullo de penser qu'elle fût amoureuse de lui; de sorte qu'il sortit de chez le seigneur Escolano avec beaucoup d'amour et fort peu d'espérance.

Asmodée, mon ami, disoit-il en s'en retournant au logis, comme s'il eût été encore avec ce diable, quand vous m'avez assuré que don Pèdre étoit dans la disposition de me faire son gendre, et que Séraphine brûloit d'une vive ardeur que vous lui avez inspirée pour moi, il faut que vous ayez voulu vous égayer à mes dépens, ou bien que vous ne sachiez pas mieux le présent que l'avenir.

Notre écolier fut fâché d'avoir été chez cette dame; et regardant la passion qu'il avoit pour elle comme un amour malheureux qu'il falloit vaincre, il résolut de ne rien épargner pour cela : il fit plus, il se reprocha le désir qu'il avait eu de pousser sa pointe, supposé qu'il eût trouvé le père disposé à lui accorder sa fille; et il se représenta qu'il étoit honteux de devoir son bonheur à un artifice.

Il étoit encore plein de ces réflexions, lorsque don Pèdre, l'ayant envoyé chercher le jour suivant, lui dit : Seigneur Leandro Perez, il est temps que je vous prouve, par des actions, qu'en m'obligeant vous n'avez pas fait plaisir à un de ces courtisans qui se contenteroient, à ma place, de vous donner de l'eau bénite de cour; je veux que Séraphine soit elle-même la récompense du péril que vous avez couru pour elle; je l'ai consultée là-dessus, et je la vois prête à m'obéir sans répugnance : je vous

dirai même que j'ai reconnu mon sang quand je lui ai proposé pour époux son libérateur. Elle en a marqué sa joie par un transport qui m'a fait connoître que sa générosité répondoit à la mienne. C'est donc une chose résolue, vous épouserez ma fille.

Après avoir ainsi parlé, le bon seigneur de Escolano, qui s'attendoit avec raison que don Cleophas lui rendroit de très humbles grâces d'une si grande faveur, fut assez surpris de le trouver interdit et embarrassé. Parlez, Zambullo, lui dit-il : que faut-il que je pense du désordre où vous met la proposition que je vous fais? qui peut vous révolter contre elle? Un simple gentilhomme doit-il se refuser à une alliance dont un grand se tiendroit honoré? La noblesse de ma maison a-t-elle quelque tache que j'ignore?

Seigneur, répondit Leandro, je ne sais que trop la distance que le ciel a mise entre nous. Pourquoi donc, reprit don Pèdre, paroissez-vous si peu content d'un mariage qui vous fait tant d'honneur? Avouez-le-moi, don Cleophas, vous aimez quelque dame qui a reçu votre foi; et son intérêt s'oppose en ce moment à votre fortune. Si j'avois une maîtresse à qui je fusse lié par des serments, répondit l'écolier, rien sans doute ne seroit capable de me les faire trahir. Mais ce n'est point cette raison qui m'empêche de profiter de vos bontés : un sentiment de délicatesse veut que je renonce au glorieux établissement que vous me proposez; et loin de vouloir abuser de votre erreur, je vais vous détromper: je ne suis point le libérateur de Séraphine.

Qu'entends-je! s'écria le vieillard fort étonné : ce n'est pas vous qui l'avez délivrée des flammes qui l'alloient

consummer? ce n'est point vous qui avez fait une action si hardie? Non, seigneur, répondit Zambullo, tout mortel l'auroit vainement entrepris, et je veux bien vous apprendre que c'est un diable qui a sauvé votre fille.

Ces paroles augmentèrent la surprise de don Pèdre, qui, ne croyant pas les devoir prendre au pied de la lettre, pria l'écolier de parler plus clairement. Alors Leandro, sans se soucier de perdre l'amitié d'Asmodée, raconta tout ce qui s'étoit passé entre ce démon et lui. Après quoi le vieillard reprit la parole, et dit à don Cleophas : La confidence que vous venez de me faire me confirme dans le dessein de vous donner ma fille; vous êtes son premier libérateur. Si vous n'eussiez pas prié le Diable boiteux de l'arracher à la mort qui la menaçoit, il n'auroit pas manqué de la laisser périr. C'est donc vous qui avez conservé les jours de Séraphine : en un mot, vous la méritez, et je vous l'offre avec la moitié de mon bien.

Leandro Perez, à ces mots qui levoient tous ses scrupules, se jeta aux pieds de don Pèdre pour le remercier de ses bontés. Peu de temps après, ce mariage se fit avec une magnificence convenable à l'héritier du seigneur de Escolano, et à la grande satisfaction des parents de notre écolier, lequel demeura par-là bien payé de quelques heures de liberté qu'il avoit procurées au Diable boiteux.

FIN DU DIABLE BOITEUX.

ENTRETIENS

SÉRIEUX ET COMIQUES

DES CHEMINÉES DE MADRID.

ENTRETIENS
SÉRIEUX ET COMIQUES
DES CHEMINÉES DE MADRID.

ENTRETIEN I.

LA CHEMINÉE *A* ET LA CHEMINÉE *B*.

LA CHEMINÉE A.

C'EN est fait, ma chère voisine, tout est perdu; les dieux lares se glacent à mon foyer, et je sens le même froid me saisir depuis les pieds jusqu'à la tête.

LA CHEMINÉE B.

Vous m'alarmez; d'où vient cette affreuse maladie? comment pouvez-vous passer subitement du chaud au froid? je vous ai toujours vue tout en feu.

LA CHEMINÉE A.

Hélas! il faut bien que je suive la bonne et la mauvaise fortune de mon savant; et le pauvre homme....

LA CHEMINÉE B.

Que lui est-il donc arrivé?

LA CHEMINÉE A.

Le plus grand des malheurs. Ses revenus, c'est-à-dire ceux de sa plume (car il n'en a pas d'autres), sont arrêtés.

LA CHEMINÉE B.

Je ne vous entends point encore.

LA CHEMINÉE A.

Hé bien, écoutez-moi donc : je vous parle d'un auteur; son revenu étoit établi sur le produit certain des brochures amusantes qu'il composoit; et l'on a proscrit ce genre.

LA CHEMINÉE B.

Comment! ses brochures le faisoient vivre?

LA CHEMINÉE A.

Et même fort à son aise : il ne perdoit pas son temps à limer un volume; il en donnoit sept ou huit au moins par an.

LA CHEMINÉE B.

C'est grand dommage de lier les mains à un si bon ouvrier : et comment peut-on défendre l'amusement, qui est la meilleure chose du monde? Le public aime à être amusé, et il doit avoir la liberté d'acheter ce qui l'amuse.

LA CHEMINÉE A.

Vous avez raison, et ce goût du public fait les intérêts des auteurs et le profit des libraires; mais voilà ce qui excite l'envie : on crie qu'on ne s'occupe aujourd'hui qu'à écrire des folies, des riens, et qu'on appelera notre siècle *le siècle des romans et de la futilité.* On dit que le bon goût se corrompt; que les brochures à parties sont une vraie exaction; qu'on allonge un roman à l'infini; enfin qu'actuellement un homme projette d'en composer un à trois cent soixante-cinq parties, pour tous les jours de l'année.

LA CHEMINÉE B.

Après les Mille et une nuits, les Mille et un jours, les mille et un quarts d'heure, et tant de Mille et une

autres choses, un roman à trois cent soixante-cinq parties ne devroit pas révolter les esprits.

LA CHEMINÉE A.

Jugez donc si on devroit chicaner mon auteur, qui n'est jamais allé, dans ses ouvrages, au-delà de la huitième partie.

LA CHEMINÉE B.

Je vous plains, ma chère amie, et toutes les cheminées des auteurs et des libraires qui vont se glacer comme vous.

LA CHEMINÉE A.

C'est une foible consolation pour les malheureux, que d'avoir des compagnons de leur misère.

LA CHEMINÉE B.

Vous êtes à plaindre; je vous plains : que puis-je faire autre chose? D'ailleurs, je vous parle franchement : j'ai ouï dire, il y a long-temps, qu'on devroit réformer le goût du siècle pour la bagatelle, et arrêter le progrès du genre romancier.

LA CHEMINÉE A.

Que me dites-vous!

LA CHEMINÉE B.

Oui : et des gens d'esprit, et sans partialité, disent à présent que cette réforme est un grand bien pour la littérature. Qu'on écrive utilement ou qu'on n'écrive point : voilà la décision, tout le monde l'approuve.

LA CHEMINÉE A.

Mais ce qui plaît n'est-il pas utile?

LA CHEMINÉE B.

Oui, ce qui plaît est nécessairement utile; mais outre

cette utilité de plaisir, on veut quelque solidité, de l'instruction, des mœurs, du vrai. Par exemple, le Diable boiteux est un roman; mais il vaut mieux qu'un traité de morale. Voilà un roman agréable et utile; c'est-à-dire utile par l'agréable et le solide. Que votre savant en fasse autant, et on lui donnera la permission de le faire imprimer, pourvu cependant qu'il ne le donne pas en huit parties; car vous sentez bien que ce seroit voler le public pour enrichir l'imprimeur.

LA CHEMINÉE A.

Finissons notre conversation : on voit bien que vous êtes la cheminée d'un homme de finances; vous êtes ignorante, ignorantissime sur les choses de littérature, et votre petit génie ne passe pas le calcul. Je suis au désespoir de vous avoir confié mes douleurs.

LA CHEMINÉE B.

Vous m'insultez, tandis que je compatis sincèrement à votre malheur.

LA CHEMINÉE A.

Est-ce y compatir que de louer ceux qui en sont cause? Allez, encore une fois, vous êtes aussi insolente que celui à qui vous appartenez.

LA CHEMINÉE B.

Pour être glacée, la fumée vous monte bien vivement à la tête. Laissez là, je vous prie, mon financier; un billet de sa main vaut mieux que tous les volumes du Parnasse; tout ce qu'il écrit est solide, admirable et d'un goût universel. Tant que ses livres seront en règle, je ne crains pas le froid; mon feu sera mieux entretenu que celui des vestales, et votre pauvre auteur

sera fort heureux de s'y venir chauffer. Pour vous, malgré vos injures, je vous souhaite, pour vous réchauffer, un financier comme le mien.

ENTRETIEN II.

LA CHEMINÉE *C* ET LA CHEMINÉE *D*

LA CHEMINÉE C.

Quel prodige! quel miracle! savez-vous, ma bonne amie, ce qui vient de m'arriver?

LA CHEMINÉE D.

Y a-t-il long-temps?

LA CHEMINÉE C.

Environ une heure.

LA CHEMINÉE D.

Non, ma chère voisine, j'assistois à un mariage qui se faisoit sous mon manteau.

LA CHEMINÉE C.

Un mariage!

LA CHEMINÉE D.

Oui, et le mieux assorti qu'il soit possible. Lisandre et Célimène m'ont pris pour témoin de leurs serments, et mes dieux pénates seuls sont garants de la foi qu'ils se sont donnée; aucun mortel n'a été admis à cette cérémonie que Lisette, suivante fidèle de Célimène. Ils goûtent à présent les douceurs de cette union mystérieuse.

LA CHEMINÉE C.

Voilà un mariage bien solide.

LA CHEMINÉE D.

Je sais qu'il y manque certaines petites formalités; mais l'amour y suppléera : ils s'aiment, et je suis sûre que, malgré leurs parents, ils s'aimeront toujours. Trouve-t-on cela dans les mariages les plus réguliers?

LA CHEMINÉE C.

Non sans doute : le mariage est communément un contrat politique qui lie éternellement deux personnes qui ne s'aiment point, et qui se haïront toute leur vie.

LA CHEMINÉE D.

Hé bien, je vous réponds que les nœuds qui viennent d'unir Lisandre à Célimène, sont plus respectables; ce sont les chaînes mêmes de l'amour.

LA CHEMINÉE C.

Je vous félicite, ma chère voisine, je vous sais bon gré de vous intéresser au bonheur des amants; nous leur devons cela comme leurs confidentes : pour moi, je ferois tout au monde pour eux. Écoutez donc ce qui m'est arrivé : mon aventure ressemble assez à la vôtre : vous savez que la chambre à laquelle j'appartiens est une vraie cellule.

LA CHEMINÉE D.

Et que c'est la cellule d'une petite personne charmante, de Julie.

LA CHEMINÉE C.

Julie étoit aimée d'un jeune officier fort aimable, nommé Trason; et Trason n'aimoit point une ingrate.

LA CHEMINÉE D.

Voilà ce que je ne savois pas.

LA CHEMINÉE C.

Il ne manquoit à leur bonheur que l'occasion d'être heureux; mais la mère de Julie avoit plus d'yeux qu'Argus, et la chambre de cette fille malheureuse étoit plus inaccessible que la tour de Danaé.

LA CHEMINÉE D.

Que vous êtes savante! vous possédez à merveille la fable; je crois qu'avant Julie vous aviez eu un poëte à votre foyer; mais la tour de Danaé, puisque vous me la citez, ne fut point impénétrable à une pluie d'or.

LA CHEMINÉE C.

Cela est vrai : vous savez aussi que Danaé avoit pour amant un dieu, et un dieu qui pouvoit convertir la pluie et les pierres en or; au lieu que Trason, après trois campagnes, ne doit pas être bien en espèces; ainsi, il n'étoit pas question de recourir à la pluie d'or.

LA CHEMINÉE D.

De quel autre expédient s'est-il donc servi?

LA CHEMINÉE C.

Du plus simple qu'il fut possible. Trason demeure fort près d'ici; sans autre magie que celle de l'amour, il a monté par la cheminée; il est venu sur les toits jusqu'à mon chapiteau, qu'il a enlevé sans peine (car je n'avois pas la moindre envie de lui résister); ensuite il est descendu par mon tuyau dans la chambre de Julie, en se soutenant avec le dos et les genoux.

LA CHEMINÉE D.

L'attendoit-elle?

LA CHEMINÉE C.

Non : elle le souhaitoit seulement; et loin de rece-

voir entre ses bras son amant, elle en a eu une frayeur étonnante, en le voyant descendre.

LA CHEMINÉE D.

Je gage qu'elle s'est évanouie.

LA CHEMINÉE C.

On s'évanouiroit à moins. Point de plaisanterie, s'il vous plaît. Le beau ramoneur s'est jeté aux pieds de Julie, et s'est bientôt fait reconnoître pour Trason. Jamais on n'a vu de situation si tendre. Voilà l'avantage que nous avons, nous autres cheminées; nous sommes témoins de mille jolies choses, que les hommes voudroient voir à quelque prix que ce fût. La peur de Julie est dissipée à présent, et son cœur est animé de sentiments bien différents.

LA CHEMINÉE D.

Voilà, ma chère voisine, dans la même nuit deux mariages assez ressemblants.

LA CHEMINÉE C.

A peu près : cependant, mes amoureux n'ont pas seulement prononcé le vœu vénérable; mais les événements obligeront peut-être la mère de Julie à recevoir Trason pour gendre. Je me réjouis d'avance de la désolation de cette pauvre femme.

LA CHEMINÉE D.

Et moi des plaisirs que goûte à présent sa chère fille.

ENTRETIEN III.

LA CHEMINÉE *E* ET LA CHEMINÉE *F*.

LA CHEMINÉE E.

Dites-moi, s'il vous plaît, comment faites-vous pour ne pas vous ennuyer avec vos vieilles filles? du matin jusqu'au soir il n'y a qu'elles à votre foyer; toujours mêmes visages, mêmes discours : je gage que vous en êtes bien lasse.

LA CHEMINÉE F.

Je vous avoue que je souhaite souvent de les voir déloger; cependant je risquerois peut-être de ne pas respirer, lorsqu'elles n'y seroient plus, une si bonne fumée : elles sont dévotes, par conséquent n'ont pas moins de soin de leur corps que de leur âme : surtout quand certain grand chapeau vient les visiter, elles n'épargnent rien; leur cuisine vaut celle d'un fermier général, et la fumée que j'exhale alors est un vrai parfum.

LA CHEMINÉE E.

Vous aimez la fumée, à ce que je vois; chacun a son goût, et le mien est uniquement pour la variété. Les visages nouveaux et les aventures me plaisent; c'est ma folie. Je suis, comme vous savez, cheminée de chambre garnie.

LA CHEMINÉE F.

Et comme telle, il faut bien vous faire à la nouveauté.

LA CHEMINÉE E.

J'y suis si bien faite, que je serois fâchée devoir six mois de suite les mêmes personnes. Aussi cela ne m'est-il guère arrivé depuis que j'existe.

LA CHEMINÉE F.

C'est que vous n'êtes pas des anciennes du quartier.

LA CHEMINÉE E.

Il s'en faut de beaucoup; mais je suis peut-être des plus instruites.

LA CHEMINÉE F.

Racontez-moi donc quelques-unes de vos aventures, je vous en prie par notre voisinage.

LA CHEMINÉE E.

Très volontiers, si cela ne vous ennuie pas. Commençons dès mon existence, dont la date est encore nouvelle. Le premier humain qui s'est chauffé à mon feu étoit un cadet d'une province où les cadets n'ont d'autre patrimoine que leur épée et l'heureuse effronterie de vanter sans cesse leur noblesse. A ce talent, qu'il possédoit au premier degré, mon chevalier de Mondonis en joignoit un autre beaucoup plus lucratif; il jouoit le plus heureusement du monde, et son bonheur étoit la force d'une étude très assidue : tout le jour, à mon foyer, il s'occupoit à chercher des combinaisons avantageuses dans les cartes, et il passoit les nuits à les mettre en pratique.

LA CHEMINÉE F.

Ainsi, il ne manquoit pas d'argent.

LA CHEMINÉE E.

Vous vous trompez, il dissipoit à proportion de son gain; de sorte qu'il étoit toujours au même point : il

brilloit, c'étoit sa manie, ou plutôt celle de sa nation; mais son fracas ne dura pas long-temps. Sa bonne fortune révolta contre lui toutes les académies de jeu, on lui fit de mauvaises affaires, et je le perdis au bout de quatre mois. Il étoit joli homme; je le regrette encore.

LA CHEMINÉE F.

Par qui fut-il remplacé?

LA CHEMINÉE E.

Par le plus singulier personnage qu'on puisse voir. C'étoit un mari fidèle au delà du tombeau, inconsolable de la perte de sa chère moitié, insensible à tout autre plaisir qu'à celui des larmes; enfin, un mari unique. Il fit d'abord tendre en noir toute la chambre, et fermer ses fenêtres à la lumière du soleil; il ne conserva que la sombre lueur d'une lampe. Dans cette affreuse obscurité, il ne faisoit que sangloter et verser des larmes: souvent il parloit tout haut, comme un fou, à une boîte qu'il sembloit adorer, sur un tapis noir; il s'entretenoit avec cette précieuse relique, et lui parloit comme si elle eût répondu à ses discours passionnés.

LA CHEMINÉE F.

Il y avoit peut-être un esprit enfermé dans cette boîte.

LA CHEMINÉE E.

Un esprit enfermé! quelle simplicité! non, elle contenoit le cœur de son épouse : c'étoit là l'objet de ses hommages et de son idolâtrie.

LA CHEMINÉE F.

Quel excès de tendresse! ce que vous me dites me paroît incroyable.

LA CHEMINÉE E.

Je ne le croirois pas moi-même, si je ne l'avois vu. J'ai entendu lire, il y a quelque temps, un livre qui rapporte un trait de fidélité ou de folie pareille dans un philosophe anglois ; et je n'ose y ajouter foi, malgré ce que je viens de vous dire. Un exemple de cette nature doit être unique.

LA CHEMINÉE F.

Mais combien de temps ce bon mari demeura-t-il dans sa folie ?

LA CHEMINÉE E.

Trois grands mois. Il est vrai que ses yeux commençoient à lui refuser ses larmes délicieuses, et il ne pouvoit plus retrouver ses premières douleurs. Il ne continuoit presque plus sa pénitence que par honneur. Heureusement pour lui, ses amis le découvrirent, et le tirèrent d'affaire. Je crois qu'il leur sut bon gré de lui faire violence. Ils l'emmenèrent, et je perdis ainsi ce lugubre personnage.

LA CHEMINÉE F.

Vous n'en fûtes pas, je crois, bien fâchée.

LA CHEMINÉE E.

Nullement. La chambre, après lui, fut donnée à une femme; j'en fus charmée, parce que je n'avois encore connu que des hommes. Une parure, et quarante ans écrits sur son front, lui donnoient un air de gravité qui me frappa d'abord; et sur le portrait qu'on m'avoit fait des dévotes, je crus que c'en étoit une.

LA CHEMINÉE F.

Vous vous trompiez peut-être?

LA CHEMINÉE E.

Je fus bientôt détrompée. C'étoit une femme prudente qui aimoit son plaisir, et chérissoit sa réputation: pour les concilier ensemble, elle venoit, du fond de sa province, chercher à Madrid un asile contre la médisance : elle fut bientôt suivie de celui en faveur de qui elle faisoit le voyage. Que je fus étonnée à la première visite que lui rendit son amant! elle vola entre ses bras; sa gravité se changea en une folle vivacité, et le feu de son visage en effaça sur-le-champ la trace des années.

LA CHEMINÉE F.

La plaisante dévote!

LA CHEMINÉE E.

Elle aimoit avec tout l'emportement imaginable; aussi ne négligeoit-elle rien pour conserver sa conquête; elle savoit parfaitement qu'à son âge il est permis d'orner la nature, et d'employer quelques artifices.

LA CHEMINÉE F.

De quels artifices pouvoit-elle se servir?

LA CHEMINÉE E.

Je veux dire qu'avec du blanc et du rouge, elle se donnoit la couleur qu'elle souhaitoit; que les parfums, les bains, l'ajustement, tout étoit employé : sa toilette duroit ordinairement jusqu'à ce que son amant fût venu, et recommençoit dès qu'il étoit sorti : elle étudioit sans cesse devant son miroir les différents airs de langueur ou de vivacité qu'elle devoit prendre avec son amant; pour les carresses et les complaisances, elle en possédoit l'art à merveille.

LA CHEMINÉE F.

Avec tout cela, il n'étoit pas possible qu'elle ne se fît point aimer.

LA CHEMINÉE E.

Elle avoit encore d'autres charmes infiniment plus puissants sur le cœur d'un jeune homme : elle étoit riche, et donnoit largement. Or il faudroit avoir l'âme bien dure pour ne pas aimer une femme généreuse; mais les jours de l'homme sont comptés. Lorsque ces deux amants étoient au comble de leurs plaisirs, le cavalier tomba malade, et mourut en peu de temps, malgré tous les secours que les plus expérimentés médecins purent apporter.

LA CHEMINÉE F.

Son amante en fut extrêmement touchée, sans doute?

LA CHEMINÉE E.

Oui : elle pleura, reprit son air composé, et retourna édifier sa province par ses exemples. Ma chambre ne fut pas vide long-temps; elle fut aussitôt habitée par une autre femme dont la profession étoit de faire des mariages.

LA CHEMINÉE F.

Voilà un plaisant métier.

LA CHEMINÉE E.

C'est un métier très commun. Ces sortes de négociations demandent de l'adresse, et la bonne dame n'en manquoit pas : elle faisoit les propositions, facilitoit les entrevues, et souvent menoit à fin l'aventure. Combien de contrats se sont fabriqués sous mon manteau! Elle avoit le talent de faire passer pour très riche le

plus mince gascon, et donnoit du lustre à la vertu la plus équivoque.

LA CHEMINÉE F.

L'admirable femme!

LA CHEMINÉE E.

Tout cela n'étoit pour elle qu'un jeu : elle auroit trompé toutes les expertes. Aussi fit-elle fortune dans cette adroite profession; mais elle s'avisa d'avoir des scrupules, et les poussa si loin, qu'elle crut devoir aller cacher dans un cloître la honte de sa vie passée : c'est ainsi que la dévotion me fit perdre cette habile négociatrice.

LA CHEMINÉE F.

Heureusement votre indifférence naturelle vous empêcha de la regretter.

LA CHEMINÉE E.

Cela est vrai : cependant, après elle, j'eus long-temps des personnages très communs, comme des plaideurs, des plaideuses, gens fort ennuyeux, ou des provinciaux que la curiosité seule amenoit à Madrid, et qui s'en retournoient chez eux sans avoir rien vu qu'en perspective. Mais il est tard, ma voisine, je vous souhaite le bon soir; je vous acheverai une autre fois les portraits des originaux que j'ai vus à mon foyer.

LA CHEMINÉE F.

Adieu, ma chère voisine; je vous ferai souvenir de la parole que vous me donnez.

LES BÉQUILLES
DU
DIABLE BOITEUX.

Monsieur,

Je vous annonce une nouvelle édition du Diable boiteux. Malgré l'ancienne rancune que nous conservons depuis le péché originel contre la gent diabolique, tout le monde aime Asmodée : on le lit, on le caresse; jamais diable n'a été si fêté.

Il auroit pu paroître aux yeux de don Cleophas sous une forme plus gracieuse, et tel que les poëtes l'ont représenté, sous le beau nom de Cupidon; mais, ennemi du déguisement, il se montre à son libérateur dans toute sa laideur naturelle, pour lui témoigner qu'il ne veut rien lui cacher. Voilà un exemple de franchise peu commune. Combien d'amants n'ont jamais eu le bonheur de voir le visage de leur maîtresse sans agréments étrangers! Après tout, tel qu'il est, il ressemble mieux au démon de la volupté, qu'avec les grâces et la beauté que l'antiquité lui donne en le nommant le dieu d'amour; et son manteau, avec les figures ingénieuses qui y sont peintes, lui sied mieux que les ailes dorées, le carquois et le bandeau.

Au reste, sa difformité est bien compensée par son bon caractère et son esprit. Il s'acquitte scrupuleusement de sa parole; il rend à don Cleophas les plus grands

services, et ne tient en rien de la méchanceté des habitants des enfers. Du côté de l'esprit, il soutient glorieusement la réputation de ses confrères; il en a comme tous les diables ensemble. Je n'en veux pas d'autre preuve que ce qu'il dit au sujet de sa dispute avec le démon Pillardoc : Après cela, dit-il, on nous réconcilia; nous nous embrassâmes; depuis ce temps-là nous sommes ennemis mortels. Ce trait laisse à penser tout ce qu'on peut dire; et vous en trouverez deux cents pareils dans les peintures qu'il fait de nos défauts.

Peut-on exprimer les ridicules des hommes avec plus de force et de délicatesse? Ses portraits sont achevés. Quand je me représente ce boiteux avec ses béquilles, je m'imagine que tous les traits piquants, mais sensés, qu'il lance, sont autant de coups de béquilles qu'il donne aux différents originaux qui les méritent; quoiqu'il semble badiner, il ne frappe jamais à faux; tous ses coups de béquilles portent.

L'écolier profita sûrement plus dans une nuit avec Asmodée, qu'il n'avoit fait dans toute sa jeunesse avec tous les docteurs d'Alcala : ceux-ci l'avoient rebuté par leur morale éternelle; au lieu que dans le boiteux, il trouva un maître habile, qui, dans un tableau réjouissant, lui faisoit sentir parfaitement les défauts des hommes, et le corrigeoit adroitement sans l'accabler de leçons ennuyeuses.

Ainsi je ne suis point surpris que ce boiteux ait fait une si brillante fortune. Peut-on refuser en France son suffrage à un ouvrage qui renferme un heureux mélange de légèreté, de vivacité, de politesse et de solidité, sous un air de bagatelle? Nous sommes prévenus

contre les préceptes; nous voulons être amusés; mais dans cet amusement qui nous plaît si fort, nous demandons de la justesse et de la raison : enfin nous sommes des enfants raisonnables; et le seigneur Asmodée s'est parfaitement conformé au goût de notre nation. Il faut sans doute que les François aient mérité de lui quelque prédilection. J'admire encore son désintéressement d'avoir travaillé à nous rendre sages contre ses propres intérêts et ceux de ses confrères, qui n'ont pas dû lui en savoir bon gré.

Y a-t-il quelqu'un, Monsieur, qui ne soit jaloux du plaisir que goûtoit Zambullo sur les observatoires où le plaçoit Asmodée? Je vole avec eux sur la tour de San-Salvador; je me rends les objets présents par mon imagination, et je suis enchanté. Je vois d'abord une coquette surannée qui se couche après avoir laissé sur sa toilette ses cheveux, ses sourcils et ses dents; un galant sexagénaire qui ôte son œil et sa moustache postiches, en attendant que son valet vienne le débarrasser de son bras et de sa jambe de bois, pour le coucher avec le reste; et la sœur aînée de ce bel Adonis, qui avec une gorge et des hanches artificielles, se donne un air de mineure. Je ris autant que l'écolier de la singularité de ces trois personnages rassemblés sous un même toit.

Dans une autre maison, j'admire le bon naturel du vieux don Torribio, que les cris de sa femme en couche percent jusqu'au cœur, tandis qu'un domestique, qui est la cause première des douleurs de sa maîtresse, dort d'un profond sommeil. Je sais bon gré à ce médecin que je vois s'habiller à la hâte, de courir si prompte-

ment au secours de ce prélat qui a toussé deux ou trois fois depuis une heure qu'il est au lit.

Je contemple dans un grenier ce prudent auteur qui rassemble dans une épître dédicatoire toutes les vertus morales et politiques, et toutes les louanges qu'on peut donner à un homme illustre par lui-même et par ses ancêtres, sans savoir à qui il dédiera son ouvrage, mais bien disposé à ne rien diminuer de ses éloges. Il y a des auteurs qui vivent de flatteries; mais je suis surpris du trait que le boiteux ajoute, qu'une femme de la cour, peu satisfaite d'une épître dédicatoire qui lui étoit adressée, se donna la peine d'en faire une autre, qu'elle envoya à l'auteur pour la faire imprimer.

Je regarde dans la rue avec mes compagnons, et je plains ce pauvre Castillan, filant l'amour parfait sous les fenêtres de sa maîtresse, qui pleure, au son de la guitare de ce froid amant, l'absence de son rival. Dans un bâtiment neuf, je suis édifié des saintes frayeurs d'un contador, qui songe à bâtir un monastère des richesses qu'il a amassées par des voies équivoques : le bonhomme est dans la meilleure foi du monde : une église et un réfectoire fondés, il va se croire le plus juste de tous les hommes. Je ne suis pas moins charmé des tendres scrupules d'une femme de soixante ans qui épouse un homme de dix-sept ans pour goûter sans scrupule des plaisirs qu'elle aime : des motifs aussi louables ne méritent pas le charivari qu'on lui donne.

Après avoir montré à don Cleophas plusieurs autres originaux aussi divertissants, Asmodée, pour ne pas accabler par trop d'objets son imagination, lui explique le sujet de la joie qu'il remarque dans un grand hôtel,

et lui raconte d'un bout à l'autre les amours du comte de Belflor et de Léonor de Cespèdes. Il faut convenir, Monsieur, que le boiteux conte bien agréablement; son histoire est charmante, l'intrigue est parfaitement développée, tout y est instructif: la vertu et la foiblesse de Léonor, l'amour et l'ambition du comte de Belflor, l'adresse de la dame Marcelle, la fureur de don Luis de Cespèdes; enfin, tous les caractères y sont peints d'après nature : Asmodée connoissoit bien le cœur humain.

Je reviens avec un nouveau plaisir, après cette histoire, aux observations que le Diable continue avec le même esprit : de nouveaux originaux remplissent la scène. Dans cet hôtel, c'est un marquis ignorant, qui, pour se donner un air de protecteur des gens de lettres, loge chez lui un compilateur. Quelques portes au-dessous de celle du marquis, c'est une habile négociatrice, qui, pour la commodité d'un nombre de riches veuves, tient une liste de tous les étrangers bien faits qui arrivent chaque jour dans la ville; elle s'informe de leur naissance, de leur pays, de leur âge, de leur taille, de leur air, puis elle en fait le rapport à ces veuves, qui font leurs réflexions là-dessus; et si le cœur leur en dit, elle les abouche avec ces étrangers.

Dans une autre maison, ce sont des dévotes alarmées qui s'empressent pour un inquisiteur malade. Jamais on n'a vu de scène si comique : l'une lui fait ses bouillons; et l'autre, au chevet de son lit, a soin de lui tenir la tête chaude et de lui couvrir la poitrine : ce sont sans doute les deux favorites de sa révérence. L'antichambre est remplie d'autres pénitentes qui accourent toutes avec des remèdes différents; chacune

vante le sien au valet de l'inquisiteur, et lui dit à l'oreille, en lui mettant un ducat dans la main : Laurent, mon cher Laurent, fais en sorte, je te prie, que ma bouteille ait la préférence; et pour faire sentir à Zambullo tout le bonheur du malade, Asmodée ajoute que s'il n'étoit diable, il voudroit être inquisiteur.

Suivons, Monsieur, don Cleophas sur les prisons où il se fait transporter. Que vous semble de ce prisonnier qui, surpris à l'escalade d'un balcon, aime mieux courir les risques de périr d'une manière infâme comme voleur, que de commettre l'honneur de sa dame, en avouant son commerce amoureux? Il sera peut-être le premier martyr de la discrétion, et personne ne l'imitera en France. Je plains sincèrement un autre innocent, ce pauvre écuyer accusé injustement d'avoir volé un diamant; je voudrois, comme don Cleophas, qu'Asmodée pût le délivrer; mais, d'un autre côté, je goûte fort les raisons qu'apporte l'esprit, pour prouver que s'il étoit lui-même en prison, il ne pourroit s'en tirer qu'en finançant. A propos d'un vol dont l'auteur est en prison, il donne encore à la justice un coup de béquille au moins aussi rude. Zambullo lui demande si l'on a rendu les écus retrouvés. Oh que non! répond Asmodée; ce sont des pièces qui prouvent le vol, la justice ne s'en dessaisira pas. Il est vrai qu'il n'épargne pas plus le saint office, excepté qu'il en parle à voix basse.

Au triste spectacle des prisons, je vois succéder des objets plus plaisants. J'admire la religion d'un usurier, du seigneur Sanguisuela, qui prend en conscience six cent soixante ducats pour l'intérêt de trois cent quarante qu'il prête, et qui, par scrupule, ne veut point les comp-

ter avant d'avoir entendu fort dévotement la messe et le sermon. Je partage la confusion de cette dormeuse qui prenant son amant pour son valet, le prie de ne pas recommencer; et je suis charmé du sang-froid avec lequel cet amant dit en se retirant, à l'heureux valet : Ambroise, n'entrez pas, votre maîtresse vous prie de la laisser en repos.

Je change de place avec le boiteux; je le suis sur la maison où sont enfermés les fous. Combien de genres différents de folie, et que les causes en sont singulières! La tête a tourné à ce nouvelliste castillan, pour avoir vu dans les gazettes que vingt-cinq Espagnols avoient été battus par cinquante Portugais. Ce maître d'école est devenu fou en cherchant le *paulo post futurum* d'un verbe grec; et don Blaz, pour avoir été obligé de rendre la dot de sa femme. Il y a aussi des femmes dans cet hôtel de la folie : entre autres l'épouse superbe d'un corrégidor, à qui la rage d'avoir été appelée bourgeoise par une femme de qualité a fait perdre la raison; et la femme d'un trésorier du conseil des Indes, devenue folle de dépit d'avoir été obligée, dans une rue étroite, de faire reculer son carrosse pour laisser passer celui d'une duchesse.

Asmodée montre aussi à son compagnon, dans un quartier voisin, un grand nombre de fous qui mériteroient bien d'être enfermés; la femme, par exemple, d'un architecte qui fait des legs à des gens de qualité, à cause de leurs grands noms, et qui n'ose rien laisser à un homme qui lui a rendu de grands services, de peur de déshonorer son testament par le nom d'un roturier.

J'aime surtout ce cavalier de soixante ans, qui, en racontant à une jeune dame les bonnes fortunes de sa jeunesse, prétend qu'elle lui doit tenir compte d'avoir été aimable autrefois; et ce bon chanoine qui achète sans cesse des meubles, des tableaux, des bijoux, dans l'esprit de faire admirer son inventaire après sa mort. Jugez, Monsieur, des autres fous par ceux-là.

Asmodée étend ses observations jusque sur les morts: il porte son compagnon sur une église remplie de mausolées, et lui dévoile ce qu'ils contiennent; quelquefois il lui fait en deux mots le portrait d'un mort, et lui apprend comment il est sorti de ce monde. Ce tombeau-ci, lui dit-il, recèle les restes d'un officier général, qui, comme un autre Agamemnon, trouva, au retour de la guerre, un Égiste dans sa maison. Dans celui-là repose un courtisan qui ne s'est jamais fatigué qu'à faire sa cour. Un peu plus loin, ce mausolée plus modeste renferme le bizarre assemblage d'un vieux doyen du conseil des Indes, et de sa jeune femme : il étoit prêt à signer la ruine de deux enfants qu'il avoit d'un premier lit, lorsqu'une apoplexie l'emporta, et sa femme mourut vingt-quatre heures après lui, de regret qu'il ne fût pas mort trois jours plus tard.

Le boiteux, par sa puissance, fait même voir des ombres à Zambullo, entre autres celles de trois fameuses comédiennes, dont la fin est assez plaisante : l'une avoit trouvé la mort dans la bonne chère; l'autre avoit crevé subitement de dépit, au début d'une nouvelle actrice applaudie par le parterre; et la troisième étoit morte d'une fausse couche, derrière le théâtre.

en venant de jouer sur la scène le rôle d'une vestale. Je doute fort que les médecins approuvassent les peintures qu'Asmodée fait ensuite remarquer à l'écolier, sur les ailes de la Mort, qu'il lui rend visible. Il faut avoir une imagination diabolique, pour y voir de jeunes médecins qui se font recevoir docteurs en présence de la Mort, qui leur donne le bonnet. Je ne conseillerois pas à des hommes malades de parler de la médecine avec tant d'irrévérence.

Admirez, Monsieur, l'adresse d'Asmodée : pour effacer de l'esprit de l'écolier les tristes images des tombeaux et de la mort, il fait venir une histoire dont la force de l'amitié fait le sujet; elle est aussi bien écrite que les amours du comte de Belflor : cependant, à cause du tragique qu'elle contient, je suis bien aise de la voir suivie du chapitre des songes. Le boiteux les explique d'une manière qui approche souvent de la vérité : par exemple, ceux d'un procureur et de sa femme n'en sont pas bien éloignés. Le mari rêve qu'il va à l'hôpital visiter et assister de ses propres deniers un de ses clients qu'il a ruiné; et la procureuse songe que son mari chasse un grand clerc dont il est devenu jaloux : et cette femme titrée, en rêvant que Jupiter est devenu amoureux d'elle, et qu'il se met à son service sous la forme d'un grand page des mieux bâtis, ne fait peut-être pas un rêve si extravagant.

Je finis, Monsieur; je ne vous dirai rien des observations que continue Asmodée sur les mouvements de Madrid, et sur les captifs rachetés : c'est toujours Asmodée qui parle et qui peint avec le même esprit et la

même solidité. Le tableau est achevé comme il avoit été commencé, et les lecteurs judicieux y trouveront jusqu'à la fin des *coups de béquilles*, dont ils feront bien de profiter.

J'ai l'honneur d'être, etc.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES DU DIABLE BOITEUX.







